

M^{ME} SAINT-RENÉ TAILLANDIER

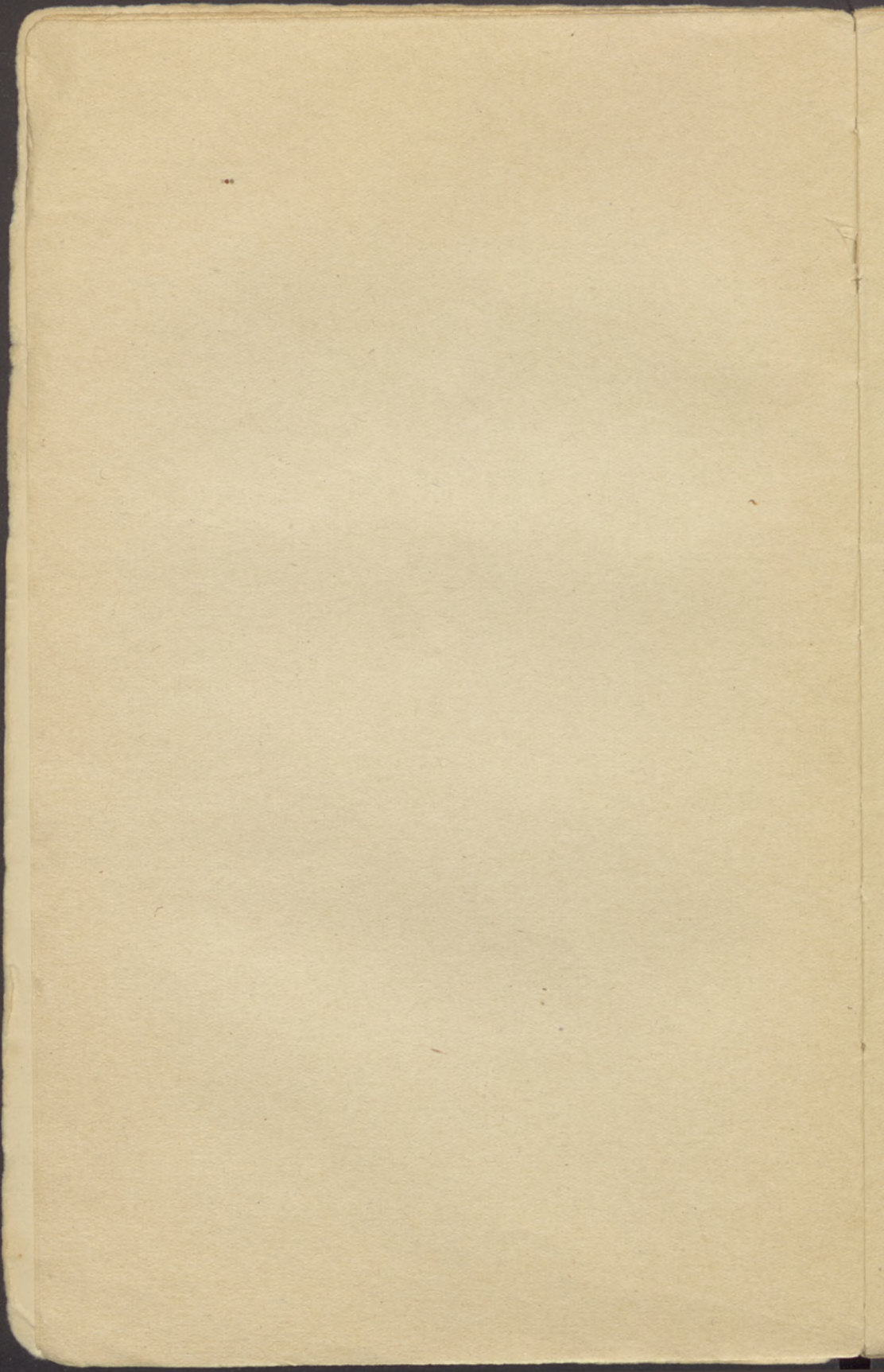
LA PRINCESSE DES URSINS

*UNE GRANDE DAME FRANÇAISE
A LA COUR D'ESPAGNE
SOUS LOUIS XIV*



• FIGURES DU PASSÉ •

HACHETTE



LA PRINCESSE
DES URSINS

LES URSIUS
A. B. B. B. B.

759605

M^{ME} SAINT-RENÉ TAILLANDIER

LA PRINCESSE DES URSINS

*UNE GRANDE DAME FRANÇAISE
A LA COUR D'ESPAGNE
SOUS LOUIS XIV*

· FIGURES DU PASSÉ ·

HACHETTE



1018478

QUINZIÈME : MILLE

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette, 1926.

Dz. 20/03

LA PRINCESSE DES URSINS

CHAPITRE PREMIER

JEUNESSE. EXIL

ANNE DE LA TRÉMOÏLLE || LE COUVENT || LE MARIAGE AVEC LE
COMTE DE CHALAIS || DUEL, EXIL EN ESPAGNE || DE MADRID A
ROME || MORT DU COMTE DE CHALAIS || REMARIAGE AVEC LE DUC
DE BRACCIANO, PRINCE ORSINI.

ON s'est souvent étonné et même scandalisé de l'étonnante fortune de Mme de Maintenon. On a moins connu la fortune plus singulière encore de sa contemporaine, sa collègue si l'on ose dire auprès d'un trône : la Princesse des Ursins. A la première page de ce livre, on ne saurait séparer le nom de ces deux femmes : l'ombre de l'une appelle celle de l'autre et, en contraste, leurs portraits se font vis-à-vis. Mme de Maintenon a une grande place dans la vie intime de Louis XIV, mais Mme des Ursins en eut une beaucoup plus grande dans ses conseils, dans sa vie de Roi.

La Princesse des Ursins ne parut que peu à la Cour de France : un incident dramatique décida en un matin de sa vie, l'arracha de son milieu et la jeta dans une obscurité profonde. Si elle sortit d'un néant d'exilée, ce ne fut point, comme on l'a tant dit, par une folle ambition, ou des menées d'aventurière. Comme Mme de Maintenon, elle eut un rôle mystérieux mais nécessaire. Il y a là des labyrinthes, il faut saisir un fil ténu pour en trouver la sortie ; on voit alors qu'au lieu de hasards il y a dans ces détours une secrète logique. Il suffit de regarder de près les caractères en les plaçant dans le temps. Où saisir le temps qui s'écoule comme l'eau du fleuve ? Un temps ne nous apparaît

LA PRINCESSE DES URSINS

que commandé par un autre temps. Pour en comprendre vraiment un, il faudrait connaître celui qui l'a précédé; les siècles procèdent les uns des autres comme les enfants des pères et ainsi jusqu'à cette profonde nuit des temps où tout se brouille.

Il y a des biographies où tout compte; il n'en est pas ainsi de la Princesse des Ursins. Il y eut de longues périodes où sa vie se raconterait en quatre mots : exil, attente, essais, bruyante disgrâce; et l'on cherchera moins ici à suivre cette longue vie en tous ses méandres qu'à marquer le caractère d'une femme qui pour l'État vécut quinze ans : pas plus. A peine si elle figure autrement qu'en passant et par allusion dans les mémoires du temps. Les absents ont toujours tort; elle était loin, bien cachée en terre étrangère, au fond d'un palais noir. Ses lettres ne passèrent point de salon en salon et ne divertirent pas le monde; elle-même se soucia peu des raconteurs d'histoire. Saint-Simon, qui avait trente-trois ans de moins qu'elle, ne lui dit point qu'il prenait des notes, écrivait, portes closes, sous les chandelles, des grimoires dans sa boutique; elle-même ne l'initia pas aux grands secrets; ils prétendirent tous deux à l'intimité, lui surtout, et, comme tant d'autres, s'ignorèrent. Saint-Simon se plaignait que cette « illustre entre les illustres » ne se fût jamais racontée.

Anne-Marie de la Trémoille est née en 1642, en Poitou, du plus noble et antique sang de France. L'ascendance remonte, à perte de vue, glorieusement, dans l'histoire. Son père, marquis de la Trémoille, premier duc de Noirmoutier, avait la lieutenance du Roi au gouvernement du Poitou. C'était une très grande charge. Parlant des Poitevins, le marquis de la Trémoille disait volontiers « mes sujets. » Il avait épousé la fille d'un parlementaire, Mlle Aubry. Il y eut neuf enfants; on était alors prodigue de la vie : trois des frères furent tués jeunes dans les guerres, une fille mourut en bas âge : restèrent cinq. Anne-Marie était la seconde par rang d'âge.

Que fut la première jeunesse pour Anne-Marie de la Trémoille? La Princesse des Ursins parla peu du passé : sa grande vie solitaire ne lui donna pas les jeunes frondaisons d'enfants ou de disciples à qui verser les sucs de sa vie : elle ne dit jamais « de mon temps; » c'est que son enfance fut secouée sur le cours tumultueux des guerres civiles. Elle naît quand Richelieu meurt; les têtes de Cinq-Mars et de Thou, les dernières têtes

JEUNESSE. EXIL

que tranchèrent les rois, viennent de tomber à Lyon sur la place des Terreaux. Si nous songeons au jeune comte de Chalais, décapité à vingt-sept ans, aux têtes des deux Montmorency, coupées aussi, à l'exil des Vendôme, des Mercœur, des Beaufort, au comte de Moret, le propre frère de Louis XIII, condamné à mort, nous ne nous étonnerons guère si le dernier soupir de Richelieu, de Louis XIII fut salué par la noblesse française avec un cri de délivrance. Les têtes coupées ne ressuscitaient point, mais des cœurs avaient saigné, saignaient encore; les prisons s'ouvraient, les grands exilés revenaient; on allait voir régner un enfant de cinq ans sous la tutelle d'une mère espagnole, conduite elle-même par un cardinal italien. Pour souvenirs d'enfance, la Princesse des Ursins eut la Fronde. A cette guerre civile on a donné un nom frivole; la réalité fut tragique. Le duc de Noirmoutier était l'allié des Condé, le beau-frère du duc de Bouillon; il cousinait avec les Montmorency, et fut lui-même un enragé frondeur. Anne-Marie de la Trémoille avait sept ans quand le Parlement à voix haute revendiquait des libertés; elle en avait dix quand son père recevait dans son Poitou les émissaires des princes, quand des moines espagnols arrivaient, sous couleur de pèlerinages, portant au creux de leurs bâtons les projets de concours et de traités que les Espagnols étaient toujours prêts à offrir aux Français fauteurs de guerre civile. Beaucoup de mystère, de mouvement, des visites secrètes, des disparitions subites du père qui se faufilait en Espagne et reparaissait mystérieusement à Charleville où il réglait tantôt avec M. de Turenne, tantôt avec Condé et Fuensaldagne, l'entrée en France des reîtres de M. de Lorraine et des bandes espagnoles, ce furent là les troublants souvenirs de l'enfance; et les troublants souvenirs se gravèrent plus tard pour celle qui fut la sujette la plus fidèle et la plus enthousiaste de Louis XIV en une forte et mémorable leçon. Françoise d'Aubigné, au château de Mursay, avait pu lire Plutarque; pour Anne-Marie de la Trémoille, les « hommes illustres » ce furent ces grands remueurs de passions qu'elle vit de ses yeux bleus d'enfant; elle appartenait à l'une de ces maisons où les commotions de l'État ont leur retentissement immédiat dans la famille, elle sentit le choc entre le besoin des libertés et la nécessité du pouvoir unique, sinon absolu.

Le marquis de la Trémoille ne croyait pas trahir la France

LA PRINCESSE DES URSINS

en ouvrant pour son beau-frère, le duc de Bouillon, la place de Sedan aux ennemis. Qui voulait la fin voulait les moyens, et pour jeter dehors le cardinal Mazarin il fallait autre chose que des barricades et les cris de la canaille. M. de la Trémoille amenait lui-même 10 000 de ses « sujets » du Poitou. Seulement on voyait alors se dresser un troisième pouvoir, les théoriciens de la patrie, les grands bourgeois du Parlement. Mathieu Molé apprenant qu'un moine espagnol vaguait aux portes, son traité secret dans sa besace, se levait tout droit de son siège et demandait à MM. les Princes s'ils avaient donc oublié ce que c'est que la France pour ouvrir ainsi Sedan à l'étranger. « Nous avons vos lettres, messieurs, disait-il, vous avez envoyé à l'archiduc le marquis de Noirmoutiers. » Dans la majesté de sa barbe blanche, Mathieu Molé tremblait d'indignation. MM. les Princes demandaient à leur tour à celui qu'on appelait « la grande barbe » s'il avait donc oublié ce que sont les Princes. L'étranger pour eux ce n'était pas Fuensaldagne et ses bandes, c'était le Mazarin. On ne ferait jamais rien avec ce vieux prophète qui brandissait à l'heure de l'action sa Table de la Loi. En effet, on ne fit rien et la Fronde qui chercha un équilibre et des réformes n'engendra que la confusion; et de la confusion sortit, de nécessité, l'extension du pouvoir absolu.

Fort agitée au milieu de tels troubles, la marquise de la Trémoille envoya ses trois filles au couvent. Ce fut là un heureux temps. La Princesse des Ursins rappelait plus tard à ses sœurs les parties de rire « en notre petit couvent, » elles riaient dès en s'éveillant. Les couvents sont gais, les fillettes y poussent comme, au secret des feuillages, les petits des oiseaux : elles y pépient les louanges de Dieu. Anne-Marie de la Trémoille plia bien docilement la tête sous la discipline religieuse, apprit ce qui est permis et défendu, fit de la charpie pour les malades, et se laissa enseigner l'importance énorme de la politesse. Très curieuse des choses du monde, elle n'en sut pourtant alors que le peu qui passait par-dessus les murs : elle jasait beaucoup avec une aisance innée, écrivait comme elle parlait, mais ne pâissait guère sur les ennuyantes histoires et les synonymes. Elle n'a jamais nommé un livre, excepté une fois *Don Quixote*, grandit et vieillit sans avoir jamais la plus légère notion d'orthographe. Ce style, qu'on qualifia de « si fort » et qui a tant de légèreté et toutes les finesses, est une langue parlée, un instru-

JEUNESSE. EXIL

ment pour vivre et lutter; ce fut au reste sa seule arme. Elle aimait les siens mais avec plus de fierté que de tendresse, un orgueilleux souci de sa Maison. Pas de sœur, de frère, de nièce ou de neveu qu'elle n'appelât plus tard à servir le Roi, quand elle fut bien persuadée que servir le Roi, entrer dans son système, c'était grandir la Maison.

Elle avait dix-sept ans quand, au sortir de l'heureux petit couvent, ses parents la marièrent au comte de Chalais Talleyrand-Périgord. Ainsi Périgord et Poitou voisinant rejoignaient leurs branches. Mais en 1659 les princes ne régnaient plus en leurs châteaux sur leurs « sujets. » Roi, Seigneurs, Parlement, le grand triangle inachevé, après de terribles oscillations, avait trouvé son sommet : c'était le Roi, le jeune Roi bien décidé à régner seul. Il ne savait que cela, mais le savait très bien. A Paris une société polie s'était refaite. Chez la duchesse de Richelieu, la maréchale d'Albret, les Noailles, la comtesse de Chalais fit de discrets débuts, elle entraît là dans un milieu de formation encore sévère; une jeune mariée, au sortir du couvent, écoutait les grandes aînées. Pas d'essor précoce, point de chef-d'œuvre qui fasse crier au miracle : on est tout à la sagesse. Au reste le nom de Chalais rappelait un tragique souvenir : une tête coupée par Richelieu; le nom de La Trémoille en évoquait un autre. Mais les paix s'étaient faites, sincères; le règne, le grand règne se mettait en branle, sonnait ses carillons, appelait tout le monde au grand office : servir l'État en servant le monarque. La jeune comtesse de Chalais sentit tout de suite et vivement l'appel des temps nouveaux, elle en comprit le sens. Les grands des salons furent enchantés le jour où le jeune Roi, laissant Mazarin mort sur son lit de parade, s'en va tout botté au Parlement annoncer à ces bourgeois qu'il les remerciait beaucoup de leurs remontrances mais désormais gouvernerait tout seul son royaume avec ceux qu'il choisirait. Cela consolait MM. les Princes des places perdues, des souverainetés confisquées. Les Bouillon troquaient Sedan contre le beau titre de « prince étranger, » les Condé vendaient Stenay. Mademoiselle ne tirait plus le canon contre son cousin, elle devenait la partisane du Roi, sa chevalière. M. de Turenne aimait mieux être un grand capitaine qu'un grand rebelle. Mme de Longueville, la plus folle devenue la plus sage, versait ses larmes de la pénitence. Anne d'Autriche elle-même, si orgueil-

LA PRINCESSE DES URSINS

leuse et têtue au temps de sa régence, devenait une reine-mère presque timide. L'exemple était partout. M. le Prince, le lion de la Fronde, après neuf ans d'exil, était rentré, le plus affectueux et fidèle cousin du Roi. Derrière ces grands remueurs des passions, on voyait encore les visages un peu fanés qui avaient été beaux et célébrés vingt ans plus tôt. Mme de Rambouillet vivait encore, précieuse, non ridicule mais bonne, son bonnet fleuri des roses d'antan. Sa fille Julie d'Angennes, duchesse de Montausier, gouvernait à la Cour l'essaim des filles d'honneur. Avec Mme de Motteville, l'amie de la reine-mère, entraient un pieux parfum de cour et d'église; c'étaient là les ombres vivantes d'un présent qui devenait déjà le passé, dans le fond du tableau. Sur le devant il y avait aussi les nièces de Mazarin distribuées avec art dans les grandes familles : princesse de Condé, duchesse de Bouillon, connétable Colonne, comtesse de Soissons; la jeune marquise de Montespan n'avait pas encore vendu son âme au diable, quêtait à l'Église. La comtesse de Chalais, elle, avait dans l'âme la gravité des aînées et dans son sang les vives gaîtés, les bouillons de sa nature et de sa jeunesse. Elle s'ennuyait aux tables de hoca et bâillait aux derniers voyages sur la Carte du Tendre : elle n'était pas très contente quand elle voyait cette veuve originale, Mme Scarron, se lever de sa chaise et causer d'affaires sérieuses dans les petits cabinets avec les perruques grises. Il est vrai que Mme Scarron avait sept ans de plus que la jeune comtesse et, en outre, le prestige des noires étamines du Lude; la Princesse des Ursins, au faite des affaires sérieuses, se souviendra plus tard de cette jalousie de débutante, en rira de Madrid avec l'éminente correspondante de Versailles. Pour le moment, il lui fallait rester assise et rire pour des riens avec Mlle de Pons et Mlle de Martel. Au reste, la petite frénésie passée, son « beau sang » ne s'embrumait pas de mélancolies; elle était de toutes les parties : bals et collations galantes; le commerce du monde le plus poli, ce fut sa seconde éducation, si tant est qu'elle en ait eu une première. En un temps où un monde poli était un monde policé, être polie c'était savoir vivre, le terme est passé dans la langue, et savoir vivre c'était distinguer dans les situations et les caractères ces mille nuances où l'œil intérieur s'affine, acquérir cette maîtrise de soi aussi qui retient la fougue. Comme le corps était tenu dans les raideurs somptueuses du costume, les âmes étaient liées dans le code du savoir-vivre.

JEUNESSE. EXIL

Et puisqu'il fallait savoir vivre avec des plumes sur la tête, des robes pesantes, les pieds prisonniers sous les cages en réprimant l'élan des passions, la jeune comtesse de Chalais apprenait la leçon. Pas d'entraînements galants, au moins il n'y paraît pas. Au reste, au dévouement qu'envers son mari elle montra, on peut croire qu'elle l'aimait. Pieuse comme tout le monde, la religion ne l'étouffait pas; faire ses prières, aller aux offices, écouter les sermons en belle compagnie et jeûner en Carême, cela faisait partie des bienséances de la vie. Le service de Dieu ne se discutait pas plus que, dès lors, celui du Roi; et si ce jeune roi Louis devenait une quasi-divinité, Dieu était le Roi des rois. Notre jeune mariée avait l'esprit bien trop sain pour essayer des commerces du diable : cette tentation, qui alors en perdit tant d'autres, ne l'effleura pas. Rebelle à toute basse superstition comme à tout haut mysticisme, elle n'eut rien non plus des « libertins, » c'est son originalité. La foi catholique était et demeura pour elle une évidence indiscutée, un très lointain au-delà qu'il ne fallait point du tout confondre avec les affaires de ce monde. Sur l'arbre généalogique, en lointaine cousine, encore toute liée aux disciplines intellectuelles de son temps, mais volontiers railleuse et raisonneuse, elle pourrait s'apparenter au petit Arouet, élève pétulant des Jésuites, si tant est qu'elle eût daigné cuisiner avec le fils d'un notaire

Elle était ainsi choyée dans la société pour laquelle elle était née quand survint l'accident, le coup du sort, heureux ou malheureux. Un soir son jeune mari sortant d'un bal se prit avec un gentilhomme, M. de la Frette, de futile querelle; de part et d'autre les amis vinrent à la rescousse et tous dégainèrent. En quelques instants, trois morts gisaient sur le carreau; parmi eux le duc de Beauvilliers. Cela, c'était rompre la paix du Roi; à toutes brides les duellistes s'éclipsèrent. Le comte de Chalais courut dans son Périgord. A Saint-Germain, les parents des morts demandaient justice, brandissaient les édits contre le duel. Le Roi était plus qu'irrité. Beauvilliers, c'était l'ami du Roi, le compagnon de sa jeunesse. Sentant venir les foudres, le comte de Chalais, en petit équipage, gagna l'Espagne, l'éternel refuge, propice aux rebelles, aux coupables.

Sa jeune femme, en ce brusque orage, fut à jamais déracinée. Elle ne se répandit point en pleurs et en supplices; au reste le Roi ne pardonnerait pas. Rejoindre son mari fut son élan;

LA PRINCESSE DES URSINS

elle l'aimait. Un jour, sans argent, elle partit et le Roi la laissa faire. De relais en relais, suivie d'un mulet qui portait deux coffres, elle gagna la Bidassoa et puis, de posada en posada, à la dure, retrouva son époux à Madrid.

C'est donc en réfugiée qu'elle passa les portes d'Alcala : elle n'a point raconté son voyage, ni son séjour, mais par le développement de son caractère nous pouvons juger des impressions que, dans ce nouveau milieu, elle reçut. En France, en Poitou, en Périgord on avait pu se croire près de l'Espagne, surtout depuis que Louis XIV, fils d'Espagnole, avait épousé sa cousine germaine Marie-Thérèse. Marie-Thérèse était de son côté petite-fille d'Henri IV; en ces époux coulait le même sang à double pente. On l'oubliait quand on voyait la jeune reine, le visage étroit et mélancolique, parlant à peine le français, pieuse non comme une reine, ni comme une femme, mais comme une carmélite espagnole et portant à la Cour de France la nostalgie de son Espagne : en elle la force du milieu avait primé de beaucoup celle du sang. Mais, pour lui plaire, on apprenait, on lui parlait sa langue, les noms de Calderon et de Lope de Vega ramenaient sur ses lèvres son sourire triste; toutes les semaines les courriers d'Espagne apportaient des nouvelles de la Cour de Madrid; on connaissait à Saint-Germain, au moins de nom, tous les grands, tous les dignitaires; à la Cour de France, on faisait la cour à l'Espagne; un parfum de jasmin passait dans les parterres de Saint-Germain : Louis XIV le respirait avec plaisir.

Si la comtesse de Chalais avait espéré trouver la réciprocité à Madrid, elle fut bien déçue; Philippe IV était mort, sa seconde femme était régente et celle-là était autrichienne. Le demi-frère de Marie-Thérèse régnait, il avait cinq ans. Ce n'était qu'un maladif enfant, à peine si l'on peut dire qu'il grandissait; il vieillissait, déjà, sous la tutelle d'une mère toute pétrie du plus vieil esprit autrichien : orgueil, dévotion, solitude. Des médecins à bonnets pointus, demi-moines et demi-sorciers, se relayaient auprès du petit roi malade, essayaient à la fois les remèdes, les neuvaines et les charmes magiques. Menins et nourrices, aux jours solennels, portaient l'enfant à l'église, le posaient sur son trône avant qu'on fit entrer le peuple; on voyait alors cet enfant couronné de cheveux roux, le visage blême, éclairé de mille cierges; il avait la beauté de la souffrance; son infirmité même suscitait l'ardeur généreuse d'un peuple qui révérait ses

JEUNESSE. EXIL

rois. A ses côtés sa mère, en robe de bure, le visage cerné dans les lins blancs comme celui d'une nonne, le chapelet à la ceinture, marquait le caractère quasi monastique du règne; derrière elle, les vrais régnants, c'étaient les moines. Le cordelier aux pieds nus était pauvre, mais le monastère était riche. Le peuple espagnol vivait surtout de ses aumônes, le craignait et lui obéissait; la Cour était sous sa tutelle. Ces moines emplissaient les églises et aussi le palais, le mot d'ordre venait d'eux, et ce mot d'ordre était peu favorable à la France. Le traité des Pyrénées n'avait pas changé le fond des âmes, ni des préjugés séculaires. Si en France l'effluve espagnol apportait une saveur piquante, un exotisme pittoresque, à la Cour de Madrid la fleur de lys française était regardée comme délétère, à demi pourrie sur sa tige, infectée d'indécences, de rébellions et d'hérésies.

La comtesse de Chalais ni son jeune mari ne se plurent à la Cour de Madrid; au reste, c'était plutôt un couvent qu'une Cour et un couvent triste. La jeune Française, qui s'était crue jusque-là bonne catholique, passait pour suspecte : elle avait dansé à la Cour de son roi le baladin, elle avait vu des comédies, elle se montrait en carrosse vêtue de falbalas français, elle n'était point assez respectueuse avec les seigneurs de la corde et de la sandale, elle éludait avec un petit haussement d'épaules les baisers sur leurs mains velues, du moins on le disait. Il est vrai que plus tard elle les appela volontiers « cette canaille; » elle les voyait plus imbus de soif de domination que d'amour de Dieu. Elle périssait de son côté d'ennui avec ces dames assises à terre par rangs de dignité et qui regardaient l'étrangère en lui offrant des confitures. Elle avait beau parler l'espagnol, ce n'était pas la même langue : sidérée, à la lettre, de l'astre qui se levait dans sa patrie, le Roi, elle l'exaltait sans cesse, se heurtait à des silences lourds de blâme; en Espagne on adorait la Nuit; avec défiance on regardait le Jour qui pointait par-dessus les monts. Tout était contraste et comparaison; la personne même d'une française avait quelque chose d'offusquant; sa gorge arrondie sous les taffetas tendus était comme une offense à ces « grandes » qui posaient aux poitrines de leurs filles des lamelles de plomb pour les garder plates et pudiques; cette jeune femme était bien une échappée de la France libertine. Elle riait aux histoires de sorciers, qualifiait de cavernes les chambres du Saint-Office et bouillait quand elle voyait les visions

LA PRINCESSE DES URSINS

des nonnes et les décrets de saint Isidore décider des remèdes à donner au Roi. Au lieu de reliques des saints tintant à son corsage, elle portait sur son cou nu ses diamants montés à la mode de France. Et surtout, sous les volants de ses jupes, on voyait remuer ses pieds; ces petits pieds impatients, on croyait y voir la fourche du diable. Chose curieuse, en cette société si bridée on ne parlait que d'amour et la comtesse de Chalais s'étonnait de cette nation où les femmes ne sortaient pas de la chambre sans masques, ne parlaient à un homme comme au royaume de Maroc qu'à la dérobee, par-dessus les toits, et où le feu roi Philippe IV, le père du petit infirme, avait laissé à l'adoration des peuples trente-huit bâtards. Et pourtant ces mœurs qu'elle n'aimait pas, elle s'en imprégnait, elle apprenait à les connaître sinon à les comprendre; l'Espagnol continuait la guerre sainte qu'il avait menée contre les Maures, il la continuait contre des fantômes, les « esprits nouveaux; » ce temps lui-même qui avait apporté partout et dans les cœurs les plus saints des vellétés, des volontés, des orages de réforme lui était suspect : il ne lui permettait pas de sonner pour la pensée humaine ses heures. L'Espagne se murait et sa foi avec elle : toutes deux se mouraient ensemble de disette et d'obscurité, se dévorant l'une l'autre.

Nous n'avons pas les lettres qu'écrivit alors la comtesse de Chalais; une exilée écrit peu, mais nous avons celles de la comtesse d'Aulnoy et celles de la marquise de Villars. A dix ans de distance, ces trois Françaises virent la même Espagne suffoquée à la fois d'orgueil et de misère. Ces premières impressions qu'elle reçut de l'Espagne, celle qui devait y revenir en tutrice d'un roi, prince français, les subit pour toujours. Innover et réformer politiquement et religieusement selon le mode français, être « moderne » ce fut sa passion; elle se fit pourtant, dans ce monde clos, des amis : l'abbé Portocarrero, son futur partenaire dans le grand jeu politique, fut le premier. L'abbé, fort voyageur, aimait à conter et même à imaginer. Il n'était pas encore archevêque de Tolède, mais il était sur le chemin. C'était un abbé qui avait « des vues. » La comtesse de Chalais écoutait très bien et contait aussi; cette amitié qui eut de grands lendemains, marquons-la au passage. Quand la comtesse de Chalais revenait excédée des promenades dans le lit desséché du Mançanarez, elle aimait bien trouver l'abbé en son logis; des oranges,

JEUNESSE. EXIL

des cédrats, quelques airs de guitare faisaient les frais du festin; on gémissait un peu sur les temps sévères; l'abbé, bon Espagnol, se demandait ce que deviendrait sa patrie si le petit roi débile venait à mourir. Le grand point d'interrogation, qui fit sourciller tous les fronts d'État pendant trente-cinq ans, se posait déjà.

Entre temps, le père de notre comtesse, le duc de Noirmoutier, était mort : il laissait des fils, des filles, une succession à régler. Les jeunes Chalais eussent bien voulu rentrer en France, mais le Roi tint rigueur. A Saint-Germain, on voulait bien oublier le seigneur qui avait bravé les édits, tué le duc de Beauvilliers, on ne voulait pas le revoir. On le trouvait bien puni de le tenir, dans la jeune effervescence du règne, exilé, pauvre et désœuvré. Bravement la comtesse de Chalais prit sa part de la disgrâce; le séjour en Espagne pourtant devenait difficile, ce n'était point là pour des Français un sol favorable. Si le comte de Chalais offrait son épée au roi d'Espagne, il y avait tout à parier que ce serait contre sa patrie. Le roi Louis XIV avait beau faire le muet sur ses desseins, on soupçonnait bien qu'il n'userait pas sa jeunesse et son règne qui s'annonçait long, en amours, ballets et comédies. Il faisait réclamer assez âprement la dot de son épouse espagnole. L'Espagne ne payait pas; la campagne des Flandres couvrait, encore une fois la France et l'Espagne se feraient la guerre; c'était écrit. Les Chalais, avant qu'éclatât la guerre, passèrent par mer en Italie, avec minces bagages, et gagnèrent Rome.

Rome! ce nom tinte avec miséricorde à l'oreille des exilés. Ce siège d'une puissance universelle était le lieu où passaient, où résidaient le plus d'étrangers. Un exilé n'y serait qu'un étranger de plus. Il y avait une gaine espagnole, il n'y avait pas, il ne pouvait pas y avoir de gaine romaine. Si l'Espagne s'était raidie dans sa solitude, Rome s'était assouplie au contact séculaire de toutes les nations. La bénigne autorité des papes cédait au courant des mœurs. La reine Christine de Suède, au prix d'une conversion qui ne lui coûtait guère, y trouvait la liberté de ses goûts, égayait Rome de son train de carnaval, de ses réparties fantasques; ses fêtes un peu libres ne faisaient point peur aux cardinaux; elle luttait avec eux, avec le Pape comme collectionneuse de médailles. Les nièces de Mazarin, celles dont Saint-Evremond disait : « Tout le goût, toute la douceur de vivre sont dans les Mazarins, » y donnaient la mode; on les appelait

LA PRINCESSE DES URSINS

les belles vagabondes. Le peuple était gai, et tandis qu'à Madrid on s'étranglait de dévotion, à Rome on vivait avec douceur et liberté. Les vieilles cendres païennes ne s'y étaient jamais tout à fait éteintes. La Renaissance les avait remuées : on y aimait, on y cultivait la beauté; cardinaux et papes avaient chéri les artistes et leur avaient sinon dressé, du moins prêté les autels. Dans les chambres papales, depuis cent cinquante ans déjà, Apollon, la lyre à la main, tient sa cour divine; *L'École d'Athènes*, du fond du temps, verse aux siècles le rayon de son aurore; *La Dispute du Saint-Sacrement* montre aux pèlerins les Pères de l'Église et ses saints méditant ensemble la vérité sous les yeux mêmes de ces autres Pères de la pensée : Aristote et Platon. En entrant à Rome avec le couple français comment ne pas saluer d'abord ces Stances du Vatican, le symbole de Rome et s'y détendre un instant au sortir de la funèbre Espagne? Tous les fleuves de la pensée humaine se sont croisés là comme ceux du Paradis. Les sibylles de la Sixtine, penchées sur leurs grimoires, déchiffrent encore l'énigme du Destin : à Rome le Christianisme et l'Antiquité se superposent comme dans les Écritures la nouvelle et l'ancienne loi; l'air qu'on y respire a circulé sur l'univers, vient du fond des siècles.

Ce n'est pas à dire que notre couple malheureux fût venu chercher à Rome autre chose que des hasards plus propices. On y trouverait des amis, des Français, ambassadeurs, prélats et cardinaux en voyage, on y entendrait parler de la France, non comme d'une demi-sœur détestée, mais comme d'une fille aînée de la puissance romaine, inquiétante en ses essors, mais admirée. Le comte de Chalais, laissant sa femme à Rome, poussa jusqu'à Venise. Rongeant son frein, le brave étourdi espérait trouver du service auprès du Doge contre les Turcs. La comtesse de Chalais en était encore à réfléchir à ce que pourrait être à Rome la vie d'un ménage sans biens, mais fier et qui veut porter fièrement un nom illustre, quand une triste nouvelle lui parvint. Au petit village de Mestre en Vénétie, son mari venait de mourir.

Ici un trou; ne parlons pas du chagrin de la jolie réfugiée qui ne communiqua jamais à personne ni en aucun écrit le secret de ses larmes, si elle en versa. Nous ne saurions rien du temps du veuvage si M. Geffroy, en réunissant la correspondance inédite de la Princesse des Ursins, n'avait dû à la famille Odescalchi la communication d'un mémoire sur lequel nous

JEUNESSE. EXIL

pouvons faire nos réflexions. Dans ce mémoire adressé par le cardinal d'Estrées à M. de Pomponne, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, nous voyons dans la coulisse diplomatique comment se fit le second mariage de la comtesse de Chalais avec un prince romain, le duc de Bracciano. Nous y apprenons que la veuve de trente ans vit retirée dans un couvent. Un couvent, voilà qui semble austère. Mais ce n'est pas du tout pour pleurer, se mortifier et chanter matines que notre comtesse en deuil s'est retirée derrière des grilles. C'est pour y vivre avec la dignité d'une veuve qui ne cesse pas d'être du monde tout en étant désargentée. Le couvent prête à la vie retirée ses rythmes purs, son décor de beauté; la Pauvreté y devient une reine pleine de grâce. Le couvent, c'est le parti que, dans des circonstances analogues, avait pris Mme Scarron : enfin, à la Cour romaine, pour être dans un couvent, on n'en est pas moins de la Cour. La comtesse de Chalais, chez les hauts prélats, chez les diplomates étrangers, chez les cardinaux, chez le pape lui-même, a ses protecteurs. C'est une Française délicieuse et qui parle à merveille, derrière sa grille, de toutes les choses de France et aussi d'Espagne. Le cardinal d'Estrées et son frère le duc d'Estrées, ambassadeur de France, ont leurs entrées au couvent et la jolie recluse, à l'occasion, en sort : elle est abritée dans le tutélaire asile mais non cloîtrée; l'esprit lui sort par ses yeux bleus et ce n'est point une exilée maussade. Le Roi a été sévère pour le comte de Chalais. Pas si sévère que cela : les édits menaient les duellistes à l'échafaud, l'exil est une pénitence presque bénigne. La comtesse de Chalais célèbre le Maître, et si Louis XIV a regagné Condé et Turenne et tous les Bouillon, il ne manquera pas cette comtesse lointaine, car il ne manque personne. Le cardinal d'Estrées, le duc son frère, se plaisent beaucoup à l'entretien de la demi-recluse qui parle si bien de tout ce qu'elle a vu, de tout ce qu'on pourrait voir encore. Son visage animé est encore plus charmant dans le cadre de la grille. Entre Français du même rang social il s'établit aisément à l'étranger une intimité, une parenté de patrie. L'ambassadeur de France pensa-t-il qu'une Française de grande lignée introduite dans la plus haute société romaine y servirait très bien « le Maître? » c'est probable, fin qu'il était, ingénieux, et sur la trame de la politique romaine jetant partout de nouveaux fils.

Justement en 1674 le duc Flavio de Bracciano, prince Orsini,

LA PRINCESSE DES URSINS

devenait veuf, un veuf aisément consolable. Sa femme lui avait fait endurer, dit le Mémoire, « un véritable martyre. » De plus (et surtout) elle était d'une famille italienne entièrement dévouée à l'Autriche : or, pour le monde politique, l'Autriche, la France, étaient l'une à l'autre comme Ormuzd et Ahriman : les deux causes premières. A peine si l'on pouvait être Romain, il fallait voir plus loin, choisir, marcher sous l'étoile autrichienne ou sous l'étoile française; tout ce qui était autrichien, par définition, par état, par devoir, était « contraire » à la France; c'était la tradition du passé, la formule du présent, la perspective de l'avenir. Une femme dévouée à l'Autriche avait derrière elle sa Maison, ses alliances. L'occasion parut bonne au diplomate cardinal de remplacer cette Xantippe « autrichienne » et, par un nouveau mariage, de faire entrer le veuf dans le « génio française. »

L'affaire fut menée en affaire d'État et sous les auspices du Roi Très-Chrétien. On y mettait de la délicatesse; le duc de Bracciano reçut du Roi une lettre autographe de condoléance; il fallait être correct, ne rien brusquer. Le Roi engageait pourtant le duc de Bracciano à ne pas laisser s'éteindre le nom illustre des Orsini, à prendre femme une seconde fois. Certes l'auguste lettre ne nomma personne. Le cardinal d'Estrées se chargeait bien de mettre le point sur le charmant i. Justement la comtesse de Chalais venait d'apprendre la mort d'un frère : les princes romains, en son couvent, lui portaient ou envoyaient leurs compliments de deuil. Le duc de Bracciano, prince Orsini, ne vint pas en personne devisager celle dont, tout bas, on lui soufflait le nom. Il envoya un émissaire, un homme de prudence, un capucin, le prieur Ghismondi, avec l'instruction de bien regarder, de bien entendre. Et le Mémoire atteste que le capucin en un tournement de cils, un « girar de ciglio, » perçut en la comtesse affligée « une majesté de visage, » une élégance de manières qu'aucune parole ne pouvait exprimer. Aussi engagea-t-il le duc de Bracciano à aller voir et entendre cette merveille. Le veuf, ainsi prudemment éclairé, alla : il vit, il écouta, il ne sut ce qu'il devait le plus admirer de la beauté de cette sage, de son esprit, de ce charme! Il réfléchit beaucoup; elle avait trente-deux ans et lui cinquante-cinq; il fallut que le prieur, bien endoctriné par les d'Estrées, couchât par écrit pour son patron une méditation conjugale. « Les mariages sont écrits dans le Ciel, » disait le capucin; il lisait celui-là dans les étoiles avec les

JEUNESSE. EXIL

lunettes de MM. d'Estrées. La comtesse de Chalais, docile aussi aux décrets du Ciel, reconnaissait de son côté en ce duc de Bracciano tous les signes qui marquent « un vrai prince fait pour commander aux autres hommes. » Un « girar de ciglio » sur cet œil bleu avait aussi suffi. Les d'Estrées l'avaient convaincu d'avance; le cardinal informait aussitôt à Saint-Germain où M. de Pomponne couvait ce mariage comme un ministre et comme un père, et ce mariage, en haut lieu, on y tenait, le Roi lui-même y veillait : les décrets du Ciel passaient par Saint-Germain.

Le duc de Bracciano, le premier prince laïque de Rome, assistant du trône, fit-il quelque résistance? hésita-t-il à s'engager dans les voies françaises? Le capucin argumenta, il expliqua doctement que « la personne » qui avait jeté le duc dans le ravissement l'emportait sur toutes les autres femmes : 1^o par sa piété conjugale, elle en avait donné des preuves héroïques et la cultivait en sa retraite; 2^o (on procédait par ordre) par la douceur avec laquelle elle accommodait si bien son « génie » avec celui des autres nations; 3^o elle était éloignée de toute folie de luxe tout en ayant l'âme « grande »; son humeur gaie lui valait, avec le sérieux de son esprit, mille louanges dans les Cours et surtout à cette Cour romaine où l'on appréciait, sans toujours les trouver, les dames de conduite régulière. Cette Française, de la plus haute naissance, aussi brillante que sage, serait un ornement précieux de la cour papale.

Le duc de Bracciano, encore tout à son ravissement, fut persuadé. Le cardinal d'Estrées, sans se faire prier, demanda pour lui la permission du Roi d'épouser la sujette française. Et la permission ne tarda pas. Le Roi y ajouta même pour le duc l'ordre du Saint-Esprit et une pension de 10 000 livres pour les deux époux. Le Roi serait le parrain de ce mariage qui assurerait ainsi à sa couronne un illustre client. Et la comtesse de Chalais fut heureuse d'obéir à son Roi, d'être appelée à le servir en épousant ce « vrai prince. » De quel cœur elle se ferait à Rome, ouvertement, glorieusement, l'avocate de la cause française! Nul secret, nulle équivoque, le duc de Bracciano aurait même les armes du roi de France sur son palais; c'était là pour la Cour de Saint-Germain faire une conquête, recruter un grand vassal politique. Le duc de Bracciano, prince Orsini, et le prince Colonna étaient tous deux seuls assistants du Trône;

LA PRINCESSE DES URSINS

seuls ils se tenaient debout, dans les solennités publiques, aux deux côtés du trône papal, leurs épées tendues, protecteurs, si l'on ose dire, de la tiare, tous les autres laïques à genoux. La famille Orsini possédait la dignité princière depuis Théodose, se vantait d'avoir donné à la France la reine Bathilde, une reine aussi à la Pologne, une autre reine à Naples. La nouvelle épousée en devenant duchesse de Bracciano devenait aussi comtesse d'Anguillera, duchesse de San Gemini, princesse de Nérole, marquise de Rocca Antica, comtesse de Galera, marquise della Venna. Elle aussi allait être une vraie princesse et cela convenait très bien à son génie. Son père avait tant désiré autrefois une souveraineté en Roussillon ! Anne-Marie de la Trémoille faisait la croix sur la souveraineté ; c'étaient là ambitions d'un autre temps ; il lui plaisait, avec toutes ses magies de femme, de servir « le Maître. » Si les titres étaient sonores, les domaines immenses, la fortune était vague, embarrassée ; mais la pauvreté grandiose ne déplaisait pas à cette jeune femme. Entrer sur le plus auguste théâtre, amenée par son Roi, par des ambassadeurs, en acolyte consacrée du grand service, c'était ce qui plaisait à sa gloire. Le palais Orsini alignait ses hautes fenêtres sur la place Navone, elle en ferait jaillir un rayon français. En épousant l'Italien, la Française entrait, rentrait bien mieux qu'en France même dans le « *genio francese*. » Elle devenait à Rome, au cœur secret des choses, ce génie même.

Le cardinal d'Estrées, enchanté, bénit les nouveaux époux au palais Farnese. Pour son jeu diplomatique, c'étaient là deux belles recrues. Et le soir, attroupé sur la place Navone, le peuple romain, toujours prêt à battre des mains, applaudit la nouvelle principessa lorsque, souriante et sobrement parée, elle lui fit sa révérence au balcon noble du palais Orsini.

CHAPITRE II

UNE DIPLOMATE A ROME

LA DUCHESSE DE BRACCIANO A ROME || VOYAGE A VERSAILLES ||
RETOUR EN ITALIE || LA VIE A LA RÉSIDENCE DE BAGNAYE ||
M. D'AUBIGNY || MORT DU DUC DE BRACCIANO || MADAME DES
URSINS.

LE mariage était heureux mais le ménage ne le fut guère. La duchesse de Bracciano, au reste, ne prétendait pas au bonheur; c'est un siècle où ce mot charmant ne paraît guère. Avec quelle joie à Rome, à la bibliothèque du Capitole, nous ouvrîmes une liasse de plus de cent lettres écrites par la duchesse à son mari! La grande écriture légère semblaît promettre un secret. Mais la grande passion c'est le service du roi de France; le grand souci, ce sont les procès; pas le moindre sourire du cœur, pas de larmes non plus: les cœurs se cachent; les grandes âmes suivent les grandes causes. La duchesse de Bracciano est toute à son rôle de zélatrice française à Rome. C'est dans la grande salle de conversation, au palais Orsini, qu'elle exerce son art. Le décor est beau: les toiles des maîtres, les statues de marbre parent les galeries: cardinaux, prélats, patriciens et diplomates se pressent autour d'une hôtesse élégante qui célèbre son pays natal et le Roi son maître qu'elle qualifie de « divin. » Rien de secret dans sa mission: servir les vues de son maître, lui gagner des partisans, voilà pourquoi elle reçoit une pension, au reste modeste; c'est l'anneau du servage dont elle est fière; le cordon du Saint-Esprit barre l'habit barbeau de monsieur son mari. Rome, royaume temporel, est surtout une contrée spirituelle où se choquent les idées, les tendances. C'est justement parce que le Pape domine tout qu'il faudrait dominer le Pape.

LA PRINCESSE DES URSINS

Il est entre deux factions qui l'assiègent : la française et l'autrichienne ou espagnole, c'est tout un : au milieu il y a l'équipe volante; les tièdes, les neutres, les petits envoyés des petits souverains qui changent de camp selon les intérêts ou les espérances. Grandir la faction française, faire des conquêtes dans l'équipe volante, voilà la raison d'être d'une femme dont tout le monde à Rome célèbre l'esprit et le charme. Elle n'y épargne point sa peine, ni les ducats du duc Flavio : sont-ils faits pour autre chose? Mme la Duchesse trouve son époux tiède à la cause; il n'est pas aimable; la perruque mal bouclée, il reste silencieux souvent, il dodeline de la tête pendant les ravissantes musiques et enfin il gronde sur la dépense. La duchesse, elle, lui reproche de mal gérer les biens, et si l'harmonie coule dans les galeries, avec les clavecins, les luths et les violes, elle n'est pas dans le ménage.

La duchesse a un confident, un ami, ce n'est point un héros de roman; ne cherchons pas aux démêlés conjugaux de diversion galante. Cet ami c'est le cardinal Portocarrero; la duchesse se souvient avec lui du temps qu'elle a passé à Madrid; le cardinal est maintenant primat des Espagnes; il fait de longs séjours à Rome. Et quand la bise est aigre au palais Orsini, la duchesse monte en carrosse et s'en va deviser avec le vieil ami qui voit et sait tant de choses. Avec sa bonne figure ronde, toujours mouchetée de tabac d'Espagne, il n'a rien de l'Espagnol légendaire : c'est un homme plein de finesse; plutôt que de faire du mal à une mouche, il entrerait avec elle en accommodements; enfin c'est un diplomate; aussi entre la duchesse et son époux il fait le « pacificateur. » Il expose au duc Flavio que M^me la Duchesse a l'âme grande et libérale, ne pourra-t-il mieux administrer ses biens? Mme la Duchesse est faite pour briller, non pour lésiner dans un palais désert : il exhorte, par contre, l'épouse à la sagesse. Mme la Duchesse n'est pas bonne écouteuse de sermons et l'entretien, avec elle, tout de suite se hausse : détacher le primat des Espagnes de la faction espagnole, elle n'y prétend pas! mais il faut lui apprendre ce que c'est que la France, le Roi! non pas le roi de France mais le Roi tout court. Le cardinal laisse dire, il prend ses prises de tabac, il sourit, il rumine, il dira plus tard que c'est Mme la duchesse de Bracciano qui l'a « converti à la France. » Mme la Duchesse prend congé et, revenue au palais Orsini, poursuivant ses conquêtes, rallume les girandoles.

UNE DIPLOMATE A ROME

Voilà pourtant vingt ans qu'elle n'a pas remis le pied en France, elle y rêve. Ne fera-t-elle pas aussi une meilleure avocate de la cause quand elle connaîtra les personnages qui sont maintenant sur le théâtre? les prétextes ne manquent pas, cela coupera aussi la cadence des difficultés domestiques; elle a ses sœurs à marier, des héritages à régler. Ce n'est point en étrangère qu'elle revient en France; à la Cour on parle de Mme de Bracciano, on est curieux de la voir, surtout de l'entendre. Certes elle a changé; en un temps où l'on est une jeune femme à quatorze ans ou même à douze, on ne l'est plus du tout à trente-huit; elle a pris de l'embonpoint et cela lui sied; elle aime toujours les chamarrures de la mode et les fanfreluches, et son sourire est resté gai avec une pointe caustique : ses yeux bleus reflètent plus volontiers le plaisir que la mélancolie; par les manières, elle est restée jeune, mais elle a gagné de l'autorité; ce qu'elle a vu en ses voyages, nul prince, nul ministre ne l'a vu comme elle; les princesses, même « pleines d'esprit », sont immobilisées à la Cour comme les rosiers aux parterres de Versailles. Mme de Bracciano n'est point avare de ses récits : c'est elle qu'on emmène maintenant dans les cabinets. Que pense Mme des Ursins? C'est une question que posera souvent Louis XIV en des heures tragiques. On s'informe déjà de ce que pense la duchesse de Bracciano. Que dit-elle du Pape? Est-il vraiment si fâché que cela de la Déclaration du Clergé? Aime-t-il au fond les Jésuites? Et que disent les Espagnols? Que d'étranges choses on conte sur leur jeune roi! Est-il vrai qu'il soit si bizarre? Dans les cours les uns voudraient tout savoir, les autres tout cacher : le Roi ne s'épanche guère; enfin est-il vrai que ce jeune roi d'Espagne ait perdu l'esprit?

Si on trouve changée la comtesse de Chalais muée en duchesse de Bracciano, elle-même constate les nouveautés. Ce ne sont pas des nouveautés, c'est une métamorphose; même Saint-Germain s'éclipse et c'est Versailles..., les antiquailles se sont évanouies; plus de salons d'Albret ou de Richelieu; tout le monde a une charge. Mme de Richelieu est devenue dame d'atours. Ce que Mme de Montespan est devenue, le diable en sait quelque chose! Il n'y a plus de Mme Scarron, c'est une marquise de Maintenon; elle ne bouge plus de la Cour, elle est avec « les gens de bien. » M. de Colbert voit croître autour de lui sa maison : une vraie maison d'État avec ses frères, son fils,

LA PRINCESSE DES URSINS

son neveu, ses quatre filles; tout est à Versailles. La Reine est effacée et mélancolique, mais voici le Roi; lui aussi a changé; la timidité de sa jeunesse est devenue une réserve majestueuse : c'est le roi de Nimègue; un éblouissement couvre ce nom : on le voit à toute heure; on peut savoir tous les jours combien de pas il a faits et ce qui est apparu à son dîner, mais rares sont ceux qui entendent sa voix. Le sourire, le salut y suppléent. Il passe tous les jours plusieurs heures avec ses ministres dans son cabinet : un secret inviolable couvre ces entretiens à la suite desquels on voit partir des courriers pour tous les quartiers de l'Europe. La duchesse de Bracciano ne se plaît pas plus qu'autrefois à regarder de languissantes parties de reversi pendant que derrière le mur se traitent les grandes choses. Aussi, c'est à Paris qu'elle réside; elle y resserre ses liens de famille : l'une de ses sœurs a épousé le duc de Royan; un frère, le cadet, assez vilain et bossu, est entré dans les ordres et n'est pas très sage; l'aîné, le duc de Noirmoutier, après une petite vérole, est devenu aveugle à dix-sept ans. Mais c'est un homme charmant, tout le monde l'aime et lui, les yeux clos aux laideurs de la vie, n'aime que les belles choses : il est touchant quand il palpe avec amour ses médailles, ses petits bronzes; son visage reflète alors toutes ses impressions. La duchesse approuve beaucoup cette douceur riante : l'existence serait mille fois plus agreable si l'air n'était assourdi de plaintes ennuyeuses ou inutiles. On aggrave son malheur à le pleurer. Le malheur c'est comme la prison au Jeu de l'Oie : on en sort en jetant, sans se lasser, les dés à nouveau sur la table : ce charmant frère a fait un mariage médiocre, mais son infirmité éloignait de lui les riches héritières; quand on dit : « le commerce du monde », on n'a pas tout à fait tort. A présent que les La Trémoille ne « règnent » plus sur le Poitou (car personne ne règne plus que le Roi), ils sont donc assez pauvres mais ils se soutiennent par la primauté authentique des titres et du nom, leurs amitiés, de tradition, sont assises sur les hauteurs : au premier rang il y a les Noailles, le modèle des familles de haute noblesse avec leurs vingt et un enfants : le grand Condé, M. le Prince, le héros comme on dit, reçoit la duchesse de Bracciano en parente : la duchesse de Montmorency est leur tante à tous deux; il lui montre ses collections, ses beaux jardins de Chantilly et interroge, car à Chantilly, à Versailles, même M. le héros ne sait que ce que

UNE DIPLOMATE A ROME

le Roi permet qu'on sache. Le Roi tient tout, gouverne avec des ministres bourgeois ou anciens bourgeois. Autour de la duchesse il y a encore les Saint-Simon; le jeune mémorialiste est un petit écolier très vif, sa mère, veuve, lui trouve beaucoup d'esprit; il y a aussi les Chalais : cela c'est le jardin secret; la duchesse italienne a fait un mariage politique, mais elle se souvient de son mariage de cœur : elle aura toujours auprès d'elle de ces Chalais.

Si elle ouvre bien grands ses yeux pour comprendre la Cour et le système du Roi, elle veut aussi qu'on vienne apprendre chez elle ce que les Italiens ont de rare et de délicieux. Il faut connaître « le génie des nations. » Elle montre dans sa chambre les dessins des plus beaux jardins de Rome et des monuments, les portraits du Pape, des cardinaux : voici celui qui pourra succéder à Innocent XI. C'est le cardinal Pignatelli, assez favorable à la France. Chez elle on écoute aussi les musiques italiennes, les airs de Stradella; elle-même voudrait faire entendre au palais Orsini les belles voix de France, mais il faudrait beaucoup d'argent pour emmener l'équipe musicienne! Le duc de Bracciano se débat avec ses créanciers, et les pensions du Roi ne se paient point. « Je n'ai point parlé au Roi de vos pensions, dit la duchesse à son mari, cela n'aurait fait que marquer une âme intéressée. » Ne sait-elle pas que « Sa Majesté est obligée de jeter des millions pour les armées qui le rendent partout victorieux; » il suffit que le Roi « si grand et si bon » sache le sacrifice et elle renonce aux chanteurs, même à « ces trois violons, dit-elle, qui auraient porté mes livrées et joué les airs de Baptiste (Lulli) et autres beaux airs qu'on ne connaît point à Rome. » Impossible de faire la Mécène quand il faut avoir un train de princesse et entretenir vingt pauvres demoiselles décorées du nom de filles d'honneur. Il faut même renoncer à un séjour aux eaux de Bourbon qui coûterait 300 pistoles. Tout pour le service du Roi; la sujette, l'estomac délabré aux chaleurs de Rome, se couchera sur son lit en avalant des poudres.

Cependant la duchesse de Bracciano goûte son emploi : servir ainsi c'est vivre, aussi elle se double de sa sœur. Angélique de la Trémoille épousera M. le duc Lanti. Le cardinal d'Estrées en sera ravi et il persuadera l'Italien des mérites de la cadette. « Je ferai le mariage de ma sœur, » dit l'aînée et elle le fait : les pensions seront aussi de la noce; cette fois point de révélation

LA PRINCESSE DES URSINS

derrière une grille : la faction française colonise à Rome « pour le bien du service; » les fiancés se marient par procuration en vrais princes. Le charmant aveugle épouse pour le duc de Lanti à Rome. Pour celui-ci c'est bien se marier les yeux fermés! M. le héros fait les noces à Chantilly et l'on met la nouvelle mariée en réserve sur son tabouret de duchesse. Elle attendra un an le départ de sa sœur pour faire connaissance avec son époux.

Ce n'est pas tout; après force correspondance chiffrée avec le cardinal d'Estrées, Mme de Bracciano découvre qu'on pourrait bien marier la nièce de Mme de Montespan, Mlle de Thianges, avec un troisième duc romain. « Ces mariages font beaucoup de bruit en France, écrit la duchesse à son mari; on croit ici qu'il n'y a personne à Rome qui ait la main meilleure pour en faire que vous et M. le cardinal d'Estrées. » Il y a une difficulté : le duc Sforza se fait prier, il faut même, pour le persuader, lui envoyer un négociateur secret. « Je voudrais bien, écrit la duchesse, que ce que M. Ascanio est allé faire à Rome ne fût pas inutile, car je prévois que si M. le duc Sforza n'épouse de bonne grâce Mlle de Thianges, cela fera très mauvais effet pour lui. Vous devriez, en véritable ami, lui conseiller de faire ce que le Roi veut. » C'est que les maris italiens ne trouvent pas de tout repos ces étrangères, ils sont aisément jaloux. Le duc Sforza est lent à se décider : pourtant il cède, épouse aussi par procuration, et le cardinal d'Estrées jubile; le clan français aura là une jolie recrue; on la tiendra sage. L'ambassadeur pense que dans une Cour de robes et de secrets, des femmes feront très bien : les secrets elles les perceront, elles les lui diront et il fait patienter les époux en attendant l'équipe volante des diplomates en jupons.

C'est que le chef d'équipe, la duchesse de Bracciano, commence à se rendre indispensable et ne peut être à la fois à Rome et à Paris. Voilà que le marquis de Los Balbos est annoncé de Madrid en ambassade extraordinaire. C'est encore un mariage et politique : sûrement il vient demander pour le roi d'Espagne la main de Mlle d'Orléans, la princesse Louise, la fille de Monsieur et d'Henriette d'Angleterre : en effet, l'ambassadeur arrive, un peu embarrassé de sa commission. L'Espagne, c'est un beau royaume, mais le roi d'Espagne, c'est un laid mari! Certes on n'hésite pas : retenir l'Espagne dans l'amitié, cela vaut une

UNE DIPLOMATE A ROME

Iphigénie; mais la fiancée pleure et c'est la duchesse de Bracciano qui lui rend courage, lui expose la grandeur, la sainteté d'un pareil lien, lui promet, à défaut d'une vie divertissante, l'amour d'un peuple fanatique de ses rois. La princesse est à la fleur de son âge, elle aime les bals, les chasses dans les bois; va-t-elle être clôturée dans un palais noir, gardée à vue par trois cents femmes, gardées elles-mêmes trois à trois par des duègnes? La reine Elizabeth, la fille du roi Henri IV, n'y est-elle pas morte toute jeune? L'effroi est touchant, la duchesse de Bracciano le dissipe, car s'il est un mariage que le Roi veuille, c'est celui-là, mais elle essaye avec le marquis de Los Balbos de gagner pour la princesse française quelque tempérament aux sévérités de la Cour d'Espagne. Les reines ne sont pas des nonnes, il faut permettre à celle-là quelques femmes françaises, sa musique, son confesseur. Il faut aussi parer la victime et la duchesse s'y entend; sur la sévère discipline que l'on nomme à Madrid étiquette, elle ne gagne pas grand'chose : l'Espagnol s'évade en compliments, en promesses vagues, en précautions. Les dames françaises porteraient ombrage aux autres, il faut bien commencer, on laissera faire le temps. « Toutes les Françaises, écrit la Princesse, iront seulement jusqu'à Burgos », là on laissera la fleur de France à son destin. « Seul le duc d'Harcourt en « calité » d'ambassadeur ira jusqu'à Madrid. » A ces nouvelles, la reine de demain pleure dans les bras de la duchesse de Bracciano et, le jour du mariage, une gravité triste se glisse au milieu des pompes sur d'augustes visages : la duchesse de Bracciano n'est pas la moins grave, elle sait ce qu'il en est et prévoit ce qu'il en sera, mais nul mieux qu'elle ne comprend la force de la raison d'État. Princes et sujets, tout doit ou devrait servir; les larmes des jeunes filles ne sont, aux jours qui se lèvent sur les drames du monde, que la rosée du matin.

Au milieu de tant de soins qui retiennent Mme de Bracciano à Versailles et à Paris, le mari est un peu négligé. Maintenant c'est un ambassadeur du Maroc qui arrive. Qui présidera à l'installation de ce personnage sinon la femme qui connaît les usages étrangers? La courtoisie du roi de France veut que chaque envoyé trouve son décor familial et le respect de ses coutumes. L'ambassadeur amène ses femmes, ses esclaves : il faut organiser leur clôture, rassembler des tapis de Turquie, chasser du harem tout ce qui ressemble à un homme et ensuite visiter les épouses,

LA PRINCESSE DES URSINS

faire avec elles de longues dînettes sucrées, choisir et leur porter les présents du Roi, savoir s'asseoir à terre comme autrefois à Madrid et être riante. Comme le dit Colbert : « Le service du Roi s'étend à tout ». Le Roi a désigné Mme de Bracciano pour cet office ; elle le mande à son mari, elle est bien occupée et les lettres ne sont pas longues ! A peine si elle a l'attention d'envoyer par deux fois des perruques peignées à la mode de France pour remplacer celles du duc Flavio, qui, laineuses, sentent la poussière. Et pourtant, quand l'amour-propre est en jeu, elle se pique de faire savoir aux Français que son époux italien est aussi galant que les maris de France : elle a apporté ses pierreries ; les dames françaises les ont trouvées montées à la vieille mode : des « vieilleries ! » « J'ai répondu, dit-elle, que je ne prétendais pas m'en parer longtemps en France et qu'ainsi cela ne valait pas la peine de les accommoder autrement. » Mais la Reine elle-même l'a taquinée. N'a-t-elle donc pas auprès du duc Flavio assez de crédit pour faire ajuster ses diamants ? On lui a fait cent railleries ; on a prétendu que les femmes d'Italie « ne pouvaient rien faire, que les maris ne les *contais* pour rien. » Elle s'est piquée au jeu et s'est résolue à faire voir à toute la Cour que tous les maris italiens ne se ressemblent pas. Les pierreries sont rajeunies, il en coûte quelque mille écus,* mais c'est pour « la gloire. » A Versailles il y a bal et comédie tous les jours ; il faut occuper les courtisans sans quoi, dit la duchesse, ils feraient des sottises ; elle n'y trouve que fatigues, elle, l'infatigable. Après ces fêtes, il lui faut se reposer huit jours. « Je ne suis point insatiable de ces sortes de choses, dit-elle ; pour un soir nous avons eu un grand souper, une compagnie française, une compagnie italienne et ensuite un beau bal qui a duré jusqu'à sept heures du matin. Pour moi je me retirerai de bonne heure, n'en pouvant plus d'envie de dormir. Toute la France y était, chaque province en costume à la paysanne, les parures étaient admirables. » Regarder le jeu n'est point son fait, ce qu'elle aime c'est en être, au prix de mille peines ; la peine est plus intéressante que le plaisir. Mais une grande joie que trahit une lettre à son mari, c'est que le Roi lui a donné le *Pour*. Le *Pour* ? C'est-à-dire que sur la porte de sa chambre, quand elle vient, en invitée, à Versailles, à Marly ou à Fontainebleau, les garçons bleus écriront désormais avec leur craie « *Pour* la duchesse de Bracciano. » C'est un signe éminent dans la gamme des nuances. Ce « *Pour*, » c'est

UNE DIPLOMATE A ROME

l'attention marquée de l'amphitryon « Pour » son invitée. Sur les autres chambres, les garçons bleus écrivent simplement le nom. Ce « Pour » c'est comme si le Roi lui-même sur le seuil de la duchesse lui faisait sa révérence. « Toute la France, dit-elle, est venue me faire son compliment de ce « Pour » que vous souhaitiez avec tant de raison et de passion; on me l'a donné avec toutes les marques de la considération; cela fait grand bruit à Paris. »

Cette grâce acquise, elle songe après bien des attermoiements à retourner à Rome avec la duchesse Lanti, la duchesse Sforza; toutes les positions sont prises, les alliances nouées, les amitiés assises en bon et haut lieu. Les préparatifs de départ sont lents : il faut trouver, pour faire figure à Rome, des filles de chambre qui soient aimables et bien faites, on lui en a présenté cinquante, dit-elle, mais elle est difficile et n'en choisit d'abord que deux; elle en marie deux autres, l'une à un époux trop jeune, l'autre trop vieux, car on n'est point au sentiment : il faut seulement faire un sort à de pauvres demoiselles; il n'y a pas que les reines qui pleurent! La duchesse de Bracciano n'est guère tranquille pour elle-même, elle se demande si, retournant en Italie, elle ne sera pas enlevée par les Anglais sur la mer ou par les Autrichiens si elle passe les montagnes; décidément chez les bons Suisses, les chemins seront plus sûrs pour elle et pour tous ses coffres qu'elle emplit de soies françaises, de dessins, de gravures; les étrangers verront chez elle ce que sont les châteaux de France et surtout Versailles, la grande fable des Cours qui fait tant jaser, rêver, admirer ou pâmer de jalousie. Enfin, quand le bagage est prêt, elle part (il a fallu renoncer aux violons), mais avec filles, laquais, sapajous et négrillons, enfin tout le train d'une femme de la plus haute « calité » à qui les Cours font mille honnêtetés.

Elle passe ainsi à Turin. L'épouse du duc de Savoie est française, c'est la sœur de la nouvelle reine d'Espagne, la fille de Monsieur et d'Henriette d'Angleterre : celle-là aussi pleure souvent; l'histoire des souveraines, si on l'écrivait, serait tachée de larmes; l'ombrageux et rude époux n'a rien qui puisse s'appeler un cœur, il ne peut vivre sans alliances et ne sait jamais si ce sera l'autrichienne ou la française. Heureusement, il est à la campagne, la duchesse ne l'a point vu et les Françaises ont eu ensemble quelques heures d'épanchement et de détente : on se souviendra

LA PRINCESSE DES URSINS

à Turin du passage de l'aimable duchesse de Bracciano, son humeur gaie et libérale a plu à la Cour de Savoie; les filles de ce duc inquiétant sont encore dans la tendre enfance, nulle question ne se pose; on pleure, on sèche de tendres larmes : le destin s'inscrit à traits lents.

A Rome, après sept ans d'absence, la duchesse est reçue dans une presse de monde incroyable, mais elle retrouve le duc de Bracciano plus obéré de dettes que jamais. La duchesse Lanti n'a pas trouvé non plus l'époux qu'on lui a choisi trop à son goût, mais les sœurs savent bien que ce ne sont pas là tout à fait des mariages, ce sont des alliances et elles n'ont point demandé à être heureuses. Et comme les temps ne se prêtent pas au faste du palais Pasquin, la duchesse s'en va goûter la solitude au château de Bracciano, à quinze lieues de Rome. Le lieu est beau, mélancolique aussi. Le château, dressé sur le haut rocher, serré entre ses quatre tours pareilles, n'est pas de plaisance mais de défense. La duchesse dut y trouver lent le train des heures. Et pourtant quel paysage! Au pied de la colline, le lac de Bracciano étend son onde bleue; les oliviers étagent leurs grisailles sur les premiers bords, au-dessus d'eux les sapinières bordent la conque, donnent à l'horizon sa clôture. C'est un château pour une Belle au Bois dormant; il faut descendre deux cents marches pour se trouver dans une cour, sur les piazzas bordées de chemins de ronde. Point de parc, ni de jardins, ni de fontaines : on écarte la vie. Les armures d'Italie et d'Espagne s'alignent aux salles des gardes, il semble que si on soulevait les visières on verrait le visage blême des morts. La duchesse de Bracciano n'aime pas être enfermée dans ce grand château et le céleste paysage ne la fait point rêver. Ce qui l'intéresse, ce sont les hommes et leurs actions; à Bracciano il ne vient que des créanciers et des gens de lois. Combien elle préfère la résidence d'été de sa sœur, la duchesse Lanti! Là ce n'est point la Rocca, c'est la villa à la romaine; on y goûte la vie, la vie italienne avec force jeux, collations, chevauchées le long de la mer et musiques. Les deux sœurs s'aiment : elles sentent en elles couler le même sang; elles sont satisfaites, étant deux, de n'être qu'une et s'en donnent à cœur joie d'être Françaises. A Bagnaye, le cardinal d'Estrées vient avec sa suite et, faute de violons français, on lui fait entendre les italiens; il passe quelquefois deux jours; on lui donne la comédie et, dans les jardins,

UNE DIPLOMATE A ROME

des danseurs de corde viennent faire des sauts périlleux qui font peur. « Nous avons tâché, écrit la duchesse, d'empêcher l'ambassadeur de se repentir d'être venu à Bagnaye. On se repose ainsi du « violent cérémonial de Rome. » Il faut être gaies. La duchesse de Lanti met au monde une petite fille et, deux jours après, joue de la guitare dans son lit; elle est toute prête, dit-elle, à danser la sarabande. Aussi est-elle louée de sa sœur. « Vous êtes la plus aimable femme du monde, écrit l'aînée, vous ne pouvez souffrir les mines tristes et vous avez raison : je ne puis les souffrir non plus; je hais les gens mélancoliques et plus que je n'ai jamais fait. » Voilà pour nous faire penser que les maris ont la mine grave! « Je mènerai avec moi, dit l'aînée, des personnes d'un âge et d'une humeur à ne point troubler fête et qui tâcheront toutes de nous plaire. »

Ainsi la sœur aînée n'était pas tout à fait pour sa cadette un mentor, ni, à vrai dire, le cardinal d'Estrées non plus pour ses pupilles diplomates. Après les gaités de Bagnaye, il leur écrivait en vers et en prose des « vivacités. » La duchesse de Lanti s'inspirant de cinq ou six rasades de vin de Campine répondait en vers aussi, et joyeusement : la joie ne faisait point peur, au contraire; la vie se trame sur deux fils : la peine qui vient toute seule et le plaisir qu'on fait venir.

Ici l'inévitable question se pose : les deux sœurs parmi les galants avaient-elles des amants? Amants... le mot revient souvent dans l'enjouement des lettres; on les nomme : chacun à son chapitre. Saint-Simon écrira soixante ans plus tard que la Princesse des Ursins a eu des mœurs « à l'escarpolette », et le mot a fait fortune. Aux heureux temps de Bagnaye il avait de huit à douze ans et la duchesse de Bracciano en a quarante à quarante-trois. Il ne sut rien de source. Les sœurs, en dénombrant leurs amants, semblent se livrer à un jeu plus gai que coupable; les amantes se moquent d'eux à plaisir; eux-mêmes sont fort oublieux et la sœur aînée doit faire souvenir l'un ou l'autre qu'il est amant! « M. de Gabrieli sera bien étonné quand je lui dirai que vous l'aimez, car il a paru avoir oublié entièrement que vous en étiez convenue avec lui avant de partir. » Ce sont plutôt des amants de parade, des admirateurs à la suite. Dans les jardins embaumés, on passe des heures voluptueuses; les luths et les violes se marient au bruissement des eaux : y eut-il des soupirs d'amour, des chuchotements de

LA PRINCESSE DES URSINS

baisers derrière les charmillles. Ce n'est nullement certain, ce n'est rien moins qu'impossible. De passion pourtant il n'en paraît guère et nous n'avons qu'à rouvrir nos classiques pour peser le sens, en ce siècle, du mot « *amant*. » Un *amant* soupire sous les fenêtres et joue de la guitare : on est « *amant* » à la belle étoile et d'une dame « *cruelle*. » Corneille et Racine ont fixé pour le temps la portée du mot. Les sœurs se plaignent que toutes les lettres sont ouvertes sur les routes, tant sur le chemin de Rome en France que sur celui de Rome à Bagnaye. Il y a des « *cabinets noirs* » partout. Si elles parlent si joyeusement des « *amants* » c'est que nul ne s'y méprendra. Le Pape en rira ; ce sont bien là les vivacités de Mme la Duchesse. Par ailleurs, elle est plus que sage. Le Pape a menacé d'excommunier les dames qui viennent à l'église le cou et les bras découverts ; la première dans Rome, la duchesse a paru la gorge couverte « *d'une étoffe épaisse* » jusque sous le menton, les bras cachés dans des étuis qui serrent le poignet, une mantille jusque par-dessus les yeux. Le Pape est enchanté de Mme la Duchesse ; si elle avait des mœurs « *à l'escarpolette* », il en serait averti ; le cardinal d'Estrées mieux encore. Il ne s'en doute guère, mais un jour viendra où il haïra d'une haine démente cette brillante hôtesse. Il dira qu'elle trahit, vole et assassine, jamais il n'incriminera cet âge d'or de sa vie : croyons plutôt que les *amants* de Bagnaye sont des *amants* pour rire, pour jouer la comédie et regarder avec gaîté passer le carnaval. Les joyeusetés finies, les deux sœurs semblent plus occupées de leurs nids à procès que de leurs nids d'amour : la tristesse les guette et elles la fuient : la gaîté aide à vivre...

Pourtant, dit la chanson de France. peut-on vivre sans *amant* ? Dès 1684, c'est-à-dire avec ses quarante-deux ans, la duchesse ne se déplace plus sans emmener son secrétaire M. d'Aubigny ; il a sa place toujours près de l'encrier de Mme la Duchesse, au palais Pasquin, à Bagnaye. Tout le monde le connaît et le seigneur Flavio ne manque jamais de lui envoyer ses compliments ; le temps passe, les médecins et les apothicaires aussi, on change les violons et les demoiselles, le « *sieur d'Aubigny* » est toujours là, il y sera trente ans. Si *amant* il y a, le voilà. Saint-Simon l'a dit et après lui tout le monde l'a redit. Ne nous prononçons pas mais notons dans la vie de la duchesse l'entrée du secrétaire ; il écrit de sa belle écriture ronde toutes les lettres

UNE DIPLOMATE A ROME

de sa grande patronne; nous ne verrons plus guère les longues pattes de mouche de la dame illustre. Le pittoresque y perdra, car l'orthographe avait avec elle des fantaisies, des saccades amusantes : le comte d'Auvergne est aussi bien le « conte » que le « compte », elle-même est aussi bien Bracciano que « Brachane » ; d'instinct, elle francise tout, les Mancini deviennent les Manchine et son beau-frère, l'abbé Orsini, M. Ursin; il n'y a pas un nom auquel elle ait donné une figure. Maintenant que le jeune secrétaire est là, l'ordre est entré dans les participes; le désordre serait-il entré dans la vie? Il a trente ans, s'il est amoureux de sa maîtresse, la réciproque n'est guère probable. Le secrétaire écrit sous la dictée des lettres d'affaires bien ennuyantes, il aligne des chiffres et démontre au seigneur Flavio qu'on se ruine. Se figure-t-on l'amour portant sous ses ailes ces maussades livres de compte? Non, ce jeune « légiste » est bien loin derrière la queue de Mme la Duchesse..., son officier de plume. Il l'épousa plus tard, diront les étourdis chroniqueurs; mais ceux-là n'ont pas suivi le fil jusqu'au bout, ils ont ignoré le vrai mariage du sieur d'Aubigny et du vivant de Mme des Ursins. Serait-il donc bigame et du consentement de sa première épouse qui envoie force compliments à Mme d'Aubigny?

Admettons qu'il y eut là un lien d'ordre singulier et presque mystérieux : le temps, auquel il nous faut si souvent nous rendre, l'explique et aussi des circonstances d'ordre unique. Cette présence du personnage éclairé, savant, de formation toute française, est nécessaire à sa grande compatriote et cette nécessité grandira à mesure qu'elle grandira elle-même.

C'est que, dans une telle vie, si près des sommets, les sautes de vent politique ont leurs répercussions dans la vie conjugale : les nuages domestiques ne seraient rien, mais qu'une querelle éclate entre le Pape et le roi de France, les époux aussitôt seront divisés comme leurs souverains. Voici justement que le Pape s'est fâché : il ne veut plus que les ambassadeurs fassent venir à Rome en franchise tout ce qui leur plaît et que leurs domestiques revendent. Cet abus nuit aux marchands romains. Le nouvel ambassadeur de France brave la consigne, le Pape menace de l'excommunier : le fier diplomate résiste en son quartier franc; à peine s'il peut faire acheter des vivres. Aussitôt, la faction française se cabre, l'autrichienne exulte, les équipes volantes s'agitent : pour le ménage Bracciano la

LA PRINCESSE DES URSINS

situation est délicate; le duc est romain et la duchesse est française. Le duc romain fait ôter de son palais les armes de France, il doit choisir; il renvoie même ce cordon du Saint-Esprit qui barrait si bien son habit barbeau : ce sont là de fâcheuses extrémités, il y est réduit pourtant autant par honneur que par nécessité, car il n'est pas tout à fait libre. Il a des créanciers, et dès que la faveur du Pape ne le couvre plus, il voit au château de Bracciano ses officiers chassés, ses foins, ses blés, ses beaux meubles saisis. « L'attachement de sa maison à la France lui a procuré ce chagrin. » La duchesse, elle, ne saurait vivre en ce palais d'où les armes de France sont ôtées; chacun des époux retourne à sa source première, le seigneur Flavio à son Pape courroucé, la duchesse à son Roi impénitent. Au fond, jamais Innocent XI n'a pu accepter la Déclaration du Clergé; toute la querelle est là et se ranime au moindre souffle. Le 20 juin 1687, assez tristement, la duchesse de Bracciano reprenait le chemin de France. Adieu Bagnaye, les amants, les comédies, les danseurs de corde et les musiques dans les jardins! De tout cela il ne reste que le sieur d'Aubigny qui explique à Mme la Duchesse que ses affaires vont fort mal et raisonne à perte de vue sur tous ces grands du monde qui font des sauts plus périlleux que les danseurs de corde.

La duchesse de Bracciano avait alors quarante-cinq ans; si jamais son mariage italien avait promis des jeux brillants, elle put croire la partie perdue : elle rentrait à Paris en particulière; elle y était au reste bien accueillie; le Roi comprenait la nécessité du duc romain et l'épouse montrait son loyalisme en rentrant au giron français; on lui en savait gré : elle était prise dans les grands remous des vents politiques! Si dans sa patrie on ne la blâmait pas, elle-même ne se plaignait pas. Près de la Charité elle se faisait meubler un appartement; ce n'étaient plus les gaîtés de Bagnaye mais c'était encore compagnie agréable. Le fils de la duchesse de Saint-Simon, un petit adolescent très respectueux, entraînait derrière sa mère; il n'avait que douze à treize ans mais faisait déjà des « relations, » il ouvrait toutes grandes ses oreilles aux récits que faisait la grande amie de sa mère. « Je ne bougeais de chez elle, » dira-t-il plus tard. La duchesse eut même l'idée d'en faire son neveu, de le marier à Mlle de Royan. Mais le jeune duc de Saint-Simon avait perdu son père, il voulait marcher derrière un grand beau-père; quand la

UNE DIPLOMATE A ROME

question se posa, il éluda. La femme de Cosme de Médicis, une Orléans, parut aussi chez la duchesse : le passe-temps était honnête; une symphonie et deux violes avec clavecin. Il y eut aussi les visites fantasques de la reine Christine; ces jours-là pas de violes; les esprits s'en retournaient à Rome, y visitaient les factions et les équipes et même Bagnay! Le frère aveugle survenait, avait toujours dans sa poche quelques médailles à montrer : le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, M. de Croissy, le frère de Colbert, était assidu : lui aussi amenait un jeune homme aussi curieux que respectueux, son fils Torcy. A cet adolescent on apprenait les affaires, et celui-là se piqua toujours d'avoir été l'élève de Mme de Bracciano. Cette hirondelle en ses voyages avait beaucoup appris; elle connaissait par cœur sa carte romaine, tous les cardinaux, les nonces, les *papabili* elle les avait feuilletés, confessés; et à la mort d'Innocent XI elle entra par ses amis à Rome au cœur du Conclave : un Ottoboni, disait-elle, serait plus doux, plus maniable que l'Odescalchi; M. de Croissy l'en croyait, elle avait sur lui, sur le Roi lui-même l'avantage d'avoir vu. Ce Croissy l'interrogeait sur l'Espagne; comment expliquait-elle la mort de la jeune reine, la fleur de France qui avait tant pleuré pour aller régner outre-mont : est-ce que vraiment une tasse de lait, du poison, une main de femme?... Le roman était sombre : on en distillait attentivement le venin; à qui profiterait cette mort? à l'Autriche. Le roi d'Espagne se remarierait, épouserait une Autrichienne qui travaillerait pour sa maison; les heures passaient vite. M. de Croissy retournait à Versailles et la duchesse ne manquait pas Ténèbres à la Charité. Une heure plus tard le Roi, travaillant avec M. de Croissy dans la chambre de Mme de Maintenon, écoutait à son tour, et les pronostics de Mme de Bracciano n'étaient pas perdus.

Ainsi passèrent huit ans, l'atmosphère devint alors favorable au retour à Rome : les querelles entre Roi et Pape s'étaient encore une fois apaisées, Innocent XII, vieux, sage et conciliant, avait succédé à l'Ottoboni. Le moment était venu de renvoyer à Rome la duchesse : elle se souvenait aussi qu'elle avait un mari; le seigneur Flavio vieillissait beaucoup : la duchesse revint au palais Orsini.

Les temps étaient changés. L'ambassadeur de France, c'était alors le cardinal de Bouillon. Ce Bouillon-là c'était un allié

LA PRINCESSE DES URSINS

des La Trémoille, mais non point un ami. Il n'était jamais tout à fait entré dans le « plan » du Roi; il a gardé la nostalgie de la souveraineté de La Marck. Tout ambassadeur et cardinal qu'il était, le nom, la fonction de « sujet » du roi de France lui écorchait la bouche, c'était un homme fort laid, l'orgueil fougueux, les prétentions exorbitantes.

Entre la duchesse et lui, assez vite l'antagonisme éclata. Le seigneur Flavio vint à mourir; sa veuve, notre duchesse, prétendit, selon son droit romain, draper en violet. Le cardinal, âprement, contesta ce droit. Cette sujette française ne devait, comme le commun des mortels français, draper qu'en noir. Mme de Bracciano passa outre et les draperies violettes festonnèrent ses galeries. Le cardinal émit alors une étrange prétention : celle de venir, au nom du Roi, dîner le soir des funérailles avec l'affligée; il serait le consolateur, mais comme elle haïssait « son long nez et ses yeux de travers » elle se refusa à être consolée. Le cardinal, invoquant sa charge, vint quand même. Mme la Duchesse le fit recevoir avec une solennité emphatique par ses gentilshommes, le fit dîner « comme le Roi » dans la chambre du dais. Le cardinal y dîna seul et la veuve, seule aussi, dans sa chambre.

Le deuil fut magnifique mais court : la succession était obscure; un neveu du Pape Innocent XI surgit, prétendit avoir été adopté par le seigneur Flavio, prouva qu'en des temps difficiles le mort avait fait avec le Pape ce singulier accommodement. Ce neveu de Pape, don Livio, offrit à la veuve deux millions du titre et du duché de Bracciano. La veuve reniait « ce vilain enfant; » elle accepta pourtant. Les créanciers du défunt se partagèrent les deux millions, la duchesse eut par testament de l'époux le palais Orsini avec toutes ses œuvres d'art, et, quittant le nom de Bracciano, prit celui sous lequel la connaîtra désormais cette histoire : « Princesse des Ursins. » C'était un nom de figure française; le palais Orsini prit le nom familier que lui donnait le peuple romain : le palais Pasquin, à cause de la statue du save-tier comique, chère au peuple, sur la place.

Ainsi la Princesse était libre, fort pauvre, elle n'avait plus que ses revenus de France; du moins elle n'était plus que Française et le marquait : elle fit avec ostentation remettre au palais Pasquin les armes du roi de France, et tout Rome, le deuil écoulé, fut convié à voir cette fidèle rentrer publiquement au

UNE DIPLOMATE A ROME

« genio » natal. Ce jour-là, elle eut plaisir à regarder, sur la place Navone, se ranger dès le matin les carrosses : ils attendraient jusqu'à la nuit les musiques. Le soir, toute la société papale, les envoyés étrangers, princes, princesses, étrangères vagabondes se pressèrent dans les saïles. A minuit des chanteurs, violes en main, s'avancèrent sur les balcons et célébrèrent le roi de France. Sur la place vingt mille personnes, dit la Princesse, écoutaient debout « dans un silence si grand qu'on n'en a jamais vu de pareil », et à la barbe de la faction autrichienne, par cette belle nuit d'août, la gloire de Louis le Grand monta jusqu'aux étoiles.

Dès lors tout fut occasion pour la Française de publier sa foi ; l'objet sensible de sa foi c'était le Roi et quand éclata en 1698 la querelle du quiétisme, quand Fénelon porta lui-même cette querelle à Rome, la Princesse prit parti. Croyons qu'elle n'avait guère approfondi le livre contesté : les maximes des Saints. Mais « la cause de M. de Meaux, disait-elle, c'est celle du Roi », et c'en était assez. C'est qu'en toute dispute religieuse se glissait une dispute politique. Les Autrichiens, les Espagnols dans les conseils du Pape en tenaient pour M. de Cambrai. M. de Meaux, c'était le gallican ; ces prélats de France avec leur esprit critique, leurs revendications de libertés, Rome les avait en défiance. Condamner M. de Cambrai c'était plaire à M. de Meaux, le père du gallicanisme, à M. de Chartres, ce sulpicien à réformes, à M. de Paris, teinté de jansénisme. Le cardinal de Bouillon penchait pour M. de Cambrai. « Ce cardinal est un méchant homme, » disait la Princesse, il ne voulait que se rapprocher insidieusement des ennemis de la France. « Ce n'est pas un bon Français, » disait-elle encore, il s'inquiétait peu, lui aussi, du fond mystique de la querelle ; dans ses pensées de derrière la tête, il voyait des guerres, des traités et, si le roi de France était vaincu, peut-être les Bouillon pourraient-ils y regagner la souveraineté perdue : ce berger de l'Église ne rêvait pour la France que d'y laisser entrer les loups. « C'est un sanglier des Ardennes, » disait en riant le Pape quand le cardinal avait frappé du poing sur la table et rugi contre M. de Meaux dont il eût aimé offrir la peau aux Espagnols. Le quiétisme avait eu en Espagne sa trouble origine : le prétexte était là. La Princesse, elle, choyait l'abbé Bossuet, ce neveu zélé qui commentait avec clarté la doctrine de son oncle, les disciplines

LA PRINCESSE DES URSINS

d'Église étroitement liées aux disciplines d'État. Tout Rome encore une fois était en rumeur et les secrets de congrégation prenaient l'air aux soirs de musique. Mme la Princesse, informée de tout, écrivait à ses amis de France ses réflexions; elle ne ménageait pas M. de Bouillon et ses « artifices; » le matin les abbés, les monsignori, les émissaires des Dominicains et ceux du Gesu attendaient dans ses cabinets verts le moment de conférer avec elle; le personnage se haussait beaucoup et nous pouvons noter le temps où, à Versailles, le Roi voulut connaître de source directe les pensées de cette sujette. C'est le moment où Mme de Maintenon laissa entendre qu'elle serait aise d'entrer en « commerce réglé » avec cette dame : l'initiative ne vint pas de Mme de Maintenon mais certainement du Roi lui-même. On pense si Mme des Ursins se fait prier pour dicter à M. d'Aubigny sa première lettre à Mme de Maintenon. Elle le fait avec tact, bien courte et respectueuse, car écrire à l'épouse bien abritée dans la niche, elle le sait bien, c'est écrire au Roi. Si en sa prime jeunesse elle a grillé d'être emmenée comme Mme Scarron dans les cabinets où les personnages parlaient des affaires, elle rejoint maintenant cette émule dans le cabinet suprême. La vie a ainsi d'étranges rencontres : c'est que le Roi, qui règle tout, a besoin, au dedans et au dehors, de savoir non seulement la couleur mais les nuances des choses; plus d'une fois, il le sait, il s'est trompé parce qu'il n'a pas su. M. de Bouillon, ce n'est pas vraiment un ambassadeur, ce n'est qu'un grand sujet inquiettant qu'on a éloigné en lui donnant une grande charge. Nous nous figurons volontiers Louis XIV en culotte de satin blanc, un manteau long comme la nuit bleue sur l'épaule, et regardant la postérité d'un air satisfait. Cela c'est le portrait qu'ont laissé les peintres. Dans les mémoires du temps, nous le voyons tel que les courtisans le virent. Il sort de son lit, prend des mains d'un seigneur un bougeoir, il s'habille, il disparaît dans son cabinet, puis va à la messe et attend en public, au grand ou au petit couvert, l'entrée théâtrale des viandes; il va à la chasse, conduit sa calèche, revient, écoute des musiques et le lendemain recommence : c'est un automate. Il se montre à toute heure du jour, il n'en garde que mieux le secret de ses pensées, de ses projets, de ses inquiétudes. Il a un jeu et il ne se passe ni jour, ni heure sans qu'arrivent des vents, des souffles qui règlent ou changent ce jeu. Sous cette crinière à triples

UNE DIPLOMATE A ROME

boucles, qui le fait ressembler en maints portraits au roi des animaux dans la Fable, il y a une tête qui travaille, calcule dans le plus grand secret. Il a besoin de savoir tous les jours ce que prévoient, trament les amis, s'il en a, les ennemis qu'il sait nombreux : pour bien jouer, il faut déjouer et pour déjouer il faut savoir. Il a près de lui ses ministres en qui entièrement il se confie; au dehors, il lui faut des sujets en qui la lucidité et le tact soient des instruments qui décèlent la vérité jusqu'en ses atomes et la lui montrent, qui ne se trompent pas et qu'on ne trompe pas.

C'est qu'aux abords de la fin du siècle les augures annonçaient un événement capital autour duquel « le jeu » tournait depuis trente ans. Le roi d'Espagne, celui qui, déjà enfant, était un mourant, allait mourir. Cela, c'était comme l'apparition de la comète, aussi prévue que redoutable. Ce roi d'Espagne, ce fantôme, régnait sur l'Espagne, le Milanais, les Siciles, les Pays-Bas, le Pérou, le Mexique et les Indes; il n'avait pas d'enfants. Sa mort allait déranger l'équilibre de l'univers. A Versailles, à Vienne, à Madrid, à Rome tout le monde y pensait. Qui serait l'héritier? Ce ne pouvait être selon le droit du temps qu'un prince de même sang. Charles II avait un neveu en Bavière, un autre à Vienne, un troisième à Versailles. Une première fois le Roi mourant avait écrit un testament : il léguait ses Espagnes au neveu de Bavière, mais par un étrange hasard l'enfant aussitôt était mort. Restaient les fils des deux autres sœurs, l'un Français, l'autre Autrichien. Vienne et Versailles se regardaient, se mesuraient. Le Français, le Dauphin avait l'aînesse par sa mère, Marie-Thérèse, mais l'Autrichien, l'archiduc Charles, par suite d'arrangements politiques, soutenait son droit : l'Autriche, sûre de son héritage à Madrid, s'installait, s'étendait. Comme l'avait dit la duchesse de Bracciano, une épouse allemande avait succédé près du roi d'Espagne à la princesse de France et travaillait passionnément pour sa famille. Un Hesse-Darmstadt, cousin de la reine, commandait les armées espagnoles. Madrid se remplissait d'Allemands. Refaire contre la France l'empire de Charles-Quint, c'était le rêve de Vienne; et le rêve de Vienne, c'était le cauchemar de Versailles.

Pour la Princesse des Ursins cette affaire d'Espagne fut le tournant de sa vie, c'est alors que son histoire entre dans l'histoire. Nul homme d'État n'a plus qu'elle ruminé la grande

LA PRINCESSE DES URSINS

question, nul n'en connaît mieux les dépendances. La débilité mentale où est descendu le roi d'Espagne donne à penser; son testament donnera une secousse incalculable à la balance des États; or la volonté, la dernière volonté de ce mourant, nul ne peut la prévoir : elle vacille au gré des nains, des bouffons, des inquisiteurs, des confesseurs déguisés en médecins et des médecins déguisés en confesseurs. On sustente le roi malade avec du champagne; un jour un bouchon a sauté dans la chambre, une vapeur s'est répandue avec un bruit étrange; les augures ont crié « charme, charme »; un esprit est entré et va dicter au Roi un testament. Un capucin arrive, des religieuses ont eu une vision; voici un moine de Salamanque; il a entendu une voix : tout est présage. On croit les secrets d'une chambre de mourant bien gardés, ils voltigent derrière les menins et les duègnes et les trois cents dames d'honneur; les envoyés des Cours les connaissent à l'instant, mais ils changent sans cesse : le plus ignorant c'est le pauvre roi; avec sa longue figure blême et ses yeux clos, il est déjà pareil à un mort. Son âme vit pourtant et se tourmente. Enfin un jour, sous la pesée de son épouse, entre les moines et les magiciens qui récitent les uns des litanies et les autres des formules enchantées, il a signé un testament : il a mis son nom, « Yo el Rey, » « Moi le Roi, » sur un papier qui porte ces mots : « Je lègue à mon neveu l'archiduc Charles tout ce que je possède au monde. »

Mais si l'Autriche avait à Madrid sa grande et bruyante faction, la France, au chevet du mourant, avait des partisans, peu nombreux mais convaincus. Le plus ardent était le cardinal Portocarrero, l'ami de la Princesse des Ursins. Ce primate des Espagnes, au cours d'une longue expérience, s'était détaché de l'Autriche : en quelle agonie Charles II laissait l'Espagne, autrefois si grande et glorieuse! Pourquoi refaire avec les Autrichiens cette alliance qui tournait à la mort? L'Autriche avait appelé l'Espagne à servir ses haines, ses querelles, l'Autriche absorbait la vitalité des peuples asservis à sa dynastie, l'Autriche c'était l'énorme parasite du monde.

Le roi malade aimait ce vieux cardinal, il l'appelait « mon père, » et quand le « père » s'approchait de ce « fils » mourant la bande burlesque et funèbre s'évanouissait. Alors près de ce lit s'engageaient des entretiens vraiment secrets. Le vieux « père » regardait, lui, vers la France, gagnait à cette audacieuse pensée

UNE DIPLOMATE A ROME

un tout petit nombre de Grands d'Espagne. Appeler un prince de la Maison de France à régner en Espagne, quel revirement soudain, mais aussi quel redressement ! Ennemie, la France avait été redoutable, amie elle serait tutélaire. On laisserait l'Autriche à ses guerres, à sa confusion d'États ; on pouvait retourner contre elle le mot d'Henri IV : Corps trop gros pour sa tête. La France montrait la vitalité de son principe unitaire. Et puisque le mourant était troublé de son terrible cas de conscience, que ne le posait-il devant le Pape, le Père des fidèles ? Le cardinal écrivit une lettre, le Roi la signa, le duc d'Uceda la porta aux mains d'Innocent XII. Le Pape sentait le poids de la parole qu'il allait prononcer, il appela son conseil le plus secret ; les conférences durèrent douze jours, les mains d'Église pesèrent le bien des peuples et surtout les chances de guerre et de paix. Et sans doute le cardinal Portocarrero pressait lui-même de loin le vieux Pape car, dix jours avant la mort du roi d'Espagne, le « père », enfermé seul avec son fils, écartant la Reine et ses créatures, brûla le premier testament, en écrivit un autre. Innocent XII s'était prononcé pour le prince français. Encore une fois Charles II traça les mots « Moi le Roi. » Il ne s'agissait plus que d'attendre la mort et de se taire.

Le 1^{er} novembre 1700, le roi d'Espagne rendit enfin le dernier souffle et, devant sa dépouille, le cardinal Portocarrero tira le testament d'un coffre, le lut à voix forte devant les Grands. Les envoyés étrangers tendaient l'oreille dans la pièce voisine, la porte laissée ouverte ; le comte de Harrach, ambassadeur d'Autriche, sur le seuil, entendit avec stupeur sonner ce nom : le duc d'Anjou, le petit-fils de Louis XIV ; un modeste chargé d'affaires français, M. de Blécourt, en l'absence de l'ambassadeur, le duc d'Harcourt, entendit l'étonnante nouvelle : parmi les Grands, beaucoup paraissaient consternés ; les autres, les initiés, ils n'étaient que cinq, étaient joyeux. Ce n'était pas qu'en Espagne on aimât la France, mais il avait fallu choisir : le partage, les Espagnols en écartaient unanimement l'idée avec horreur, une Espagne « partagée » ne serait plus l'Espagne. A Rome, Innocent XII faisait expliquer dans les chaires et dans les confessionnaux l'étonnant revirement ; dans les cabinets verts, au palais Pasquin, la Princesse des Ursins était le coryphée des explications. Et pourtant il y eut encore un suspens. Innocent XII avait désigné le prince français,

LA PRINCESSE DES URSINS

l'Espagne attendait de ce petit-fils de Louis XIV un souffle de résurrection, c'était là le sens de cet appel. Mais le roi de France, tout le monde le savait, avait prévu, lui, un partage; ce partage abhorré des Espagnols, il en avait signé le traité. C'était à son tour maintenant d'envisager le terrible cas de conscience. Refuserait-il, accepterait-il l'effrayant héritage?

CHAPITRE III

L'AUBE D'UN RÈGNE

LE TESTAMENT DE CHARLES II || LE DUC D'ANJOU ROI D'ESPAGNE,
SON CARACTÈRE || SON VOYAGE EN ESPAGNE || PROJET DE SON
MARIAGE AVEC LOUISE DE SAVOIE || MADAME DES URSINS
ACCOMPAGNERA LA PRINCESSE A MADRID.

LE 9 novembre 1700, à Fontainebleau, le Roi allait partir pour la chasse, les meutes aboyaient, Mme de Maintenon, toujours frileuse, à sa fenêtre ensoleillée, travaillait en tapisserie; la mécanique allait son train; on croyait le roi d'Espagne mort, on n'en était pas sûr; un courrier arriva. Le duc d'Harcourt, à dessein éloigné de Madrid, attendait à Bayonne les nouvelles: en toute hâte, il mandait le grand événement. Le roi d'Espagne était mort, il léguait ses Espagnes à Philippe, duc d'Anjou. Des courriers espagnols attendaient à Bayonne. Ils avaient en mains d'autres plis. Si le roi de France n'acceptait pas la couronne, toutes les couronnes, pour son petit-fils, les mêmes courriers voleraient sur Vienne, les Espagnols offriraient la couronne, toutes les couronnes, à l'archiduc autrichien.

Le Roi n'alla point à la chasse, il s'enferma, annonça qu'il s'habillerait de violet.

Il assembla son Conseil. Autour de la table, il y avait Torcy que nous avons vu jeune élève, maintenant jeune sous-secrétaire d'État; Barbezieux le chancelier, le duc de Beauvilliers, frère cadet de celui qu'avait tué le comte de Chalais, enfin le dauphin, ce gros Monseigneur et le Roi; en tout cinq personnes; quatre d'entre elles opineraient, le Roi donnerait la décision.

Le traité de partage offensait les Espagnols: l'Empereur

LA PRINCESSE DES URSINS

s'y était, lui, toujours refusé, il s'y refuserait plus que jamais, maintenant qu'il pouvait avoir le tout : imposer ce partage, c'était la guerre, les guerres; accepter le testament c'était prendre en tutelle une Espagne immense et périssante, au défi des nations rivales; refuser, c'était inviter les Espagnols à renouer avec l'Allemagne l'alliance qui avait pesé deux siècles sur la France et l'alliance aurait cette fois la force du renouveau. Ce ne serait plus un lointain descendant des Habsbourg qui régnerait outre-mont, mais un Allemand authentique, le fils même de l'Empereur.

M. de Torcy, le plus jeune, opina le premier. Son avis fut qu'on acceptât; M. de Beauvilliers, M. de Barbezieux émirent l'opinion contraire. Le dauphin alors se leva. Les trois premiers avaient fait valoir des vues politiques. Monseigneur, avec son esprit court, ne parla que des droits : les droits du sang. Le véritable héritier des droits de sa mère, c'était lui : il renonçait à ce qu'il appelait son « héritage » : Dauphin de France il se réservait pour la France. Il « renonçait » aussi pour son fils aîné, dauphin quand il serait roi. Mais puisque l'Espagne appelait son fils cadet le duc d'Anjou, il suppliait son père de mettre l'enfant en son héritage. Monseigneur, d'habitude, ne parlait guère au Conseil, il y dormait souvent : ce soir-là il s'expliqua avec émotion. La chaleur de son débit surprit tout le monde. Il venait de courir le loup : son gros corps sanglé dans l'habit de chasse était comme une outre pleine de désir.

Le Roi écouta, puis se leva, disant que « l'affaire méritait bien quelque réflexion. » Le lendemain il réunit encore son Conseil, se pénétra des arguments pour et contre et ordonna de rentrer à Versailles. Ce que serait sa réponse, il le dirait à l'ambassadeur d'Espagne : hésitait-il encore? La guerre avec l'Empereur et la rancune espagnole s'il s'en tenait au partage; la guerre avec les alliés du partage, s'il acceptait le testament; la guerre, les guerres, dont la France avait été meurtrie deux siècles, si l'Autriche tendait encore sur l'Espagne sa tentacule venimeuse. Il y avait eu les voix du Conseil, il y eut dans l'esprit de Louis XIV les voix du passé; le danger d'accepter lui parut confus, il espéra le conjurer, celui de refuser certain; c'était comme choisir entre une vie dangereuse et la mort volontaire : la tentation était trop immédiate et trop forte; il s'enferma dans le magnifique et transparent mystère; il demanda le soir aux dames ce qu'elles

L'AUBE D'UN RÈGNE

feraient à sa place. Quand le Roi consulte les dames c'est qu'il est déjà décidé. Les dames se récrièrent sur la « folie » de refuser et le Roi sourit. C'était un indice. On sut ensuite que le Roi avait parlé longtemps au duc d'Anjou en présence de Monseigneur. Cela, c'était plus qu'un indice. Enfin le 16 au matin, la semaine écoulée, le Roi fit entrer dans son cabinet l'ambassadeur d'Espagne : en même temps par la porte de derrière entraient un adolescent blond, très timide. Le Roi, désignant son petit-fils, dit à l'Espagnol : « Voilà, vous pouvez le saluer comme votre Roi. » L'ambassadeur se jeta à genoux, fit un long compliment, et comme le nouveau roi ne parlait pas l'espagnol ce fut le grand-père qui répondit. Le petit-fils, timide, roi sans l'avoir voulu ni attendu, se laissa baiser les mains par son nouveau sujet, salua et se retira.

Monseigneur avait connu d'avance la décision et s'était retiré discrètement à Meudon ; à l'heure qu'il avait convenue avec son père, il annonça chez lui que le Roi acceptait. Au même moment à Saint-Cloud, Monsieur, pétillant, tout parfumé, s'était placé sous la pendule. « A midi, » avait dit le Roi. Au premier coup de midi Monsieur lâcha le grand secret. Aussitôt tout le monde courut à Versailles. Monseigneur était transporté ; il avait fait un mot, il demandait quel mortel pouvait dire de lui-même : Fils de Roi et Père de Roi ? La Némésis l'entendit-elle ? Fils de Roi et Père de Roi, mais jamais Roi !

Les ambassadeurs vinrent faire leurs compliments. Le Nonce et l'ambassadeur de Venise témoignèrent d'une joie parfaite : l'Anglais fut gourmé et l'Autrichien, dans ses fourrures, plus que froid. Celui de Hollande alla par les devants faire sa révérence, mais par les derrières s'en fut au cabinet de M. de Torcy ; il se récria amèrement sur l'acceptation, en déduisit tous les maux qui en pouvaient couler. A ce baptême la mauvaise fée était entrée ; on l'avait prévue, elle était dans l'inévitable, mais on entendit sans plaisir sa voix irritée.

On peut penser avec quelle attente furent lues à Rome les lettres et gazettes qui portaient ces nouvelles : le parti français exultait, l'autrichien se renfrognait. On eût dit que le pape Innocent XII n'avait vu s'étendre ses longs jours que pour ce terme : quatre semaines après le roi d'Espagne, il rendait l'âme. La mort d'Innocent XII, en ce tournant difficile, c'était un événement grave ; le nouveau Pape, cardinal Albane, Clément XI,

LA PRINCESSE DES URSINS

soutiendrait-il le prince français? la Princesse des Ursins en doutait et tout de suite l'écrivait, l'annonçait aux cardinaux français venus à Rome pour le conclave. Ce cardinal d'Albane, elle l'avait bien connu, c'était, disait-elle, un homme de conversation très agréable, charitable, bon ami et qui ne ferait de mal à personne. Mais elle le croyait plus porté pour l'Empereur que pour le Roi de France : « Il n'a pas jusqu'à présent l'idée qu'on doit avoir de notre Roi, » disait-elle encore : dans l'esprit du nouveau Pape « les Allemands l'emporteront toujours sur la France, si l'étroite union qui doit dorénavant être entre nous et les Espagnols n'arrête pas son inclination. » Cet homme si charitable et bon ami serait timide : il était facile peut-être à Innocent XII de répondre à Dieu de son Conseil, mais lui Clément XI il était sur la terre souverain temporel. Ses États étaient commandés par le Milanais au nord, derrière lui il avait le royaume de Naples et les Siciles. Si les Allemands luttent pour la grande proie, ils peuvent d'une coulée descendre sur les États romains et le nouveau Pape s'effraiera d'avoir pour perspective des sacs de Rome. Ainsi raisonne la Princesse des Ursins en son palais Pasquin avec les cardinaux français ses amis. Il y a le cardinal d'Estrées, le cardinal de Janson, celui de Noailles, frère du maréchal, tous venus pour le conclave : les visages sont graves; certes il n'y a maintenant qu'à suivre : la grande machine est en branle; ce « oui » du roi de France il a retenti dans toute l'Europe et déjà le nouveau roi d'Espagne est à la veille de se mettre en route, de commencer cette conquête de la Toison d'Or.

C'est le 4 décembre, un mois à peine après la décision que Philippe embrassa à Sceaux son grand-père pour la dernière fois. Il y eut de l'émotion, des larmes. Suivons-le, ce jeune prince, tandis qu'il s'avance lentement à travers la France. Il ne songe point du tout à cette Princesse des Ursins qui, elle, a son œil bleu fixé sur lui et suit chacun de ses pas : il nous faut le connaître un peu avant que, pour nos personnages, les fils de la destinée se croisent. Le roi d'Espagne a dix-sept ans; jusqu'ici il n'a guère fait que courir le loup derrière son père; c'était un cadet, il n'a jamais pensé à régner nulle part : il est doux, très sage, extrêmement pieux; nul désordre : de lui-même il serait modeste, mais il devient orgueilleux quand il se sent ou se croit « désigné par Dieu » pour régner. D'ordinaire, il est

L'AUBE D'UN RÈGNE

muet, mais quand il se sent prince, roi, tout à coup sa parole devient haute, étonne; on croit entendre une autre voix. Le voici, escorté de ses deux frères, le duc de Bourgogne et le duc de Berri, qui se montre aux peuples; les trois frères chevaucheront ainsi ensemble jusqu'à la frontière : ce sera pour eux l'occasion de voir les provinces françaises : le Roi a donné l'ordre à ses gouverneurs que le roi d'Espagne soit reçu partout comme lui-même; le duc de Beauvilliers, le maréchal de Noailles servent de mentors aux trois frères; au bord de la Bidassoa ils se sépareront; le roi d'Espagne poursuivra seul ce voyage qui doit durer quatre mois. Et les princes rentreront à Versailles par une autre route. Il faut que ce voyage soit une grande leçon, que les princes voient de leurs yeux ce que c'est que la France. Au roi d'Espagne on enseignera en chemin ce que c'est que l'Espagne. Le mot d'ordre est donné partout : aux peuples l'enthousiasme, aux princes la bonne grâce et la dignité. Ils passent de ville en ville entourés de 120 gardes que suivent 900 officiers. De loin les carillons des églises annoncent leur venue. Aux abords des villes les peuples font la haie, attendent quelquefois une nuit entière le bonheur de voir leurs princes, le roi d'Espagne surtout, seul, une foulée en avant de ses frères. Les routes sous leurs pas sont « des tapis de velours; » les corps constitués, le clergé, évêque en tête, viennent aux portes attendre les princes, les corporations suivent avec leurs bannières : les harangues sont infinies; nulle louange n'épuise l'enthousiasme des orateurs; les métaphores s'accrochent aux étoiles, retombent en gerbes lumineuses sur tous les auditeurs, tous les spectateurs; et le monde entier est spectateur. Ce jeune roi suscite la tendresse quand il apparaît le dimanche au seuil de l'église, paré de sa jeunesse, entouré de ses frères, et s'avance dans la nef précédé de tous les Suisses, tambour battant. A Chartres, l'évêque lui rappelle ce jeune roi de l'Évangile qui va prendre possession de son royaume; ainsi il est presque un prince de l'Écriture! Le dernier paysan de Touraine ou de Gascogne sait très bien que sur ces mêmes chemins, où il répand maintenant des feuillages, sont montées de tout temps les hordes espagnoles pour se nourrir sur nos plaies : guerres civiles ou guerres religieuses, guerres avec l'empire. Ce qu'on célèbre en ce jeune roi qui va prendre possession de son royaume c'est l'espoir de la paix; par un miracle politique, l'ennemie devient l'alliée, la sœur; s'il y a parfois un

LA PRINCESSE DES URSINS

peu de galimatias dans les harangues, c'est que les têtes tournent dans le délire du bonheur.

Au reste, le roi d'Espagne est bien surveillé et les mentors ne veulent pas que la tête tourne à ce nouveau Télémaque. La grande parade finie, les mentors ne lui donnent pas seulement des louanges : tous les soirs ils envoient au grand-père, à Versailles, des notes sur l'élève-roi. Ce voyage c'est un conte : le jour, dans un éclat presque foudroyant, l'adolescent reçoit l'adoration des foules et manque de suffoquer dans les vapeurs de l'encens ; les aïeules, les mères à genoux, les bras tendus lui présentent les enfants en offrande ; le soir, comme Cendrillon, il redevient un enfant triste et grondé. Nous avons entendu célébrer ses vertus, apprenons ses manquements : il a répondu un peu court à l'évêque ; il a dîné seul, loin de ses frères, pour n'avoir point à parler ; il montre qu'il s'ennuie ; au lieu de faire le roi, il dessine des paysages par la fenêtre ; il joue timidement comme un dévot qui se reproche de gagner ou de perdre : cela n'est pas d'un prince ; il n'écrit pas assez à son grand-père : sa première lettre est datée d'Orléans. Il est vrai qu'il a écrit « seul comme quelqu'un qui aurait l'habitude d'écrire. » Mais il s'est troublé parce qu'il avait fait une rature ; il avait hésité trop longtemps entre trois formules : « A Sa Majesté le Roi Très-Chrétien mon aïeul, » ou bien « A mon aïeul le Roi Très-Chrétien. » Il en avait adopté une troisième : « A mon aïeul Sa Majesté le Roi Très-Chrétien. » Il avait eu une répugnance excessive à nommer cet aïeul « monsieur mon frère, » il avait fallu l'y obliger : c'était l'usage. En toutes ces choses il avait montré de l'inquiétude d'esprit et de l'obstination ; on ne le heurte pas : on observe.

La disproportion pouvait sembler grande entre la fin et les moyens : la fin c'était, après l'inimitié opiniâtre et séculaire, la conquête des cœurs espagnols ; le moyen, c'était ce prince. Aussi, après les chères exquises arrosées des vins de Gascogne, les veillées étaient soucieuses, les mentors se regardaient : les lettres de Madrid apprenaient que le roi Philippe ne trouverait pas en Espagne seulement des amis. Le secret même dans lequel s'était opéré le coup d'État du testament laissait à Madrid des rancœurs : la veuve de Charles II, plus que déçue dans ses espérances, lançait les plaintes de la rage ; elle était comme un oiseau demeuré seul dans un nid abandonné et qui pousse des cris perçants à l'approche des nouveaux occupants. Elle avait ses partisans, elle les

L'AUBE D'UN RÈGNE

animait, annonçait les scandales de l'impiété française; ce prince français voudrait, à l'exemple de son grand-père, régner sur les Grands, dominer le clergé. Les intrigues de cette reine parurent si dangereuses que son neveu le nouveau roi lui donna bien respectueusement, de Bordeaux, l'ordre de quitter Madrid et surtout d'emmener ses dames, ses duègnes, son confesseur et celui du feu roi. On eût voulu avant l'arrivée de ce roi si jeune et, comme disait Mme de Maintenon, « plein d'innocence » exorciser ce vieux palais qu'habitaient encore les esprits autrichiens. Mais les esprits ne se laissaient point ainsi chasser, ils régnaient depuis trop longtemps, ils étaient dans tous les coins du palais.

Le cortège du roi d'Espagne fut surpris, à Bordeaux, d'y voir monter de Madrid un autre cortège : il avait à sa tête l'*Amirante* de Castille, le plus grand des Grands d'Espagne, bien suspect celui-là, tout autrichien, très chéri de la reine veuve. Ce seigneur arrivait en grandiose équipage, précédé d'une foule d'archers, escorté de son fils et de son neveu qui avaient chacun leur suite. Les mentors entendirent avec déplaisir sa commission : il se disait ambassadeur de la Junte : il allait, disait-il, à Versailles, il y portait les doléances de la reine, maltraitée déjà par les partisans français. Il fallut lui faire entendre qu'il n'y avait plus en Espagne de junte, ni de reine, ni même d'ambassadeurs, il n'y avait que le jeune roi Philippe qui se rendait en son royaume. L'*Amirante* plia, il resta, insinuant, le sucre aux lèvres. Puisqu'il ne pouvait pas être ambassadeur, lui permettrait-on au moins de demeurer comme domestique? Il dansait à ravir, parlait mieux encore et fit au bal et à la comédie visage de fête.

Pourtant cette apparition de l'*Amirante* jeta un froid : le visage de fête demeura suspect : il y avait des mains qui broyaient à Madrid des philtres et des poudres et, sur les rives de la Bidassoa, il faudrait laisser le prince « plein d'innocence » à son destin. Du moins à Bayonne il trouverait le duc d'Harcourt qui reprendrait sa fonction d'ambassadeur. Ce fut encore le sujet d'une leçon. Que le roi catholique aime ce compatriote, qu'il ait confiance en lui, mais sans trop le montrer : désormais le roi d'Espagne est Espagnol, et désormais les Français auprès de lui sont des étrangers. C'est une mue totale que doit opérer l'adolescent. A le regarder vivre et régner, nous serons parfois sévères pour ce

LA PRINCESSE DES URSINS

pauvre prince; en attendant, plaignons-le. Il fait de son mieux; tous les soirs, depuis qu'il a atteint Bayonne, il s'enferme avec le duc d'Harcourt pour apprendre les affaires de son royaume. Il épelle les majuscules de la redoutable leçon : il va devenir monarque absolu, il décidera seul des affaires d'Espagne, d'Italie, des colonies d'Amérique et des Indes. Un secrétaire d'État, dit universel, écoutera à genoux ses oracles. Il n'aura point de Conseil : c'est du moins la doctrine. Il y a pourtant une difficulté : le nouveau roi commençait à peine de parler espagnol. La réponse était prévue. Par exception, le duc d'Harcourt lui servirait d'interprète et pour que la présence française ne portât point ombrage aux Espagnols, vis-à-vis de ce duc d'Harcourt on mettrait le cardinal Portoccarero, l'ami sûr, et aussi un laïque espagnol, le Président de Castille. Certes, le roi déciderait seul, mais on le déciderait à décider : on le savait irrésolu.

Que de fictions! le monarque absolu n'a point de Conseil, mais on lui en improvise un; il doit tout décider et n'a encore en aucune chose su dire : « je veux; » il doit se métamorphoser en Espagnol et laisser pourtant pénétrer en Espagne le souffle détesté, le souffle français. Il lui faudrait un charme magnétique, presque magique; il ne l'a pas et contre lui, à Madrid, les apprentis-sorcières ne manquent pas.

Mais derrière lui il y a le grand tuteur, penché sur cette entreprise comme sur le grand œuvre de sa vieillesse; le grand-père à Versailles voit tout, sait tout, prévoit tout : il faut étayer ce roi d'un Conseil politique, c'est fait; il faut se souvenir que ce n'est qu'un jeune homme plein de faiblesse, il a emmené quelques familiers français; il faut qu'il puisse se délasser, pousser des soupirs, parler sa langue, qu'il ait encore ses heures d'enfance, il a dix-sept ans! Aussi est-il accompagné de sa nourrice, un peu intrigante mais bonne et gaie : elle lui prendra la tête quand il aura des vapeurs, lui chantera des chansons, lui parlera des jours d'enfance; il y a aussi Vazet le barbier qui a le mot vif et drôle; La Roche est pour la garde-robe. Bien haut, au-dessus de ce domestique, il y a le marquis de Louville; celui-là c'est un compagnon de chasse, de jeux, presque un frère aîné, le « gentilhomme de la manche », familier de l'enfance : c'est l'ami. Enfin le Roi grand-père a lui-même choisi avec mille soins le confesseur, car le confesseur est une pièce capitale dans la vie de ce prince scrupuleux et très dévot. Le confesseur, c'est un Jésuite, le Père

L'AUBE D'UN RÈGNE

Daubenton; un homme d'étude qui vivra en son couvent mais viendra au palais, médecin de l'âme, tous les jours calmera les scrupules, les angoisses : qu'il ne fasse point de politique! a dit le grand-père. L'ordre est sage, mais comment ne pas faire de politique auprès d'un Prince qui fera ou croira faire des péchés politiques? Enfin, tout cela dit, il manque à ce roi un suprême élément, nécessaire à sa nature et à son état : c'est une femme.

Le grand tuteur y songe : dans une pensée d'accommodement, il a d'abord pensé à une et même à deux archiduchesses autrichiennes; alors toutes les lunettes étaient braquées sur ce Roi en voyage. Une femme pour lui, qui n'y pensait? Une Autrichienne apporterait-elle vraiment un rameau d'olivier? à Rome, la Princesse des Ursins ne le croyait pas, et tout de suite le dit. Une Autrichienne? y pensait-on? N'avait-on pas vu, ne voyait-on pas encore avec la veuve de Charles II ce qu'il en était? ne sentait-on pas déjà, avant même d'être à Madrid, que cette veuve suscitait contre le nouveau venant les légions des esprits? A cette ennemie allait-on donner une amie, une nièce, la fille de son frère. On reverrait alors à Madrid l'afflux des créatures germaniques. Autant aurait valu refuser le testament. La Princesse en raisonnait avec les cardinaux, avec l'ambassadeur d'Espagne, en écrivait à la maréchale de Noailles avec sa vivacité sans tempérament. Non, pas d'Autrichienne; les Espagnols, à Rome, eux-mêmes le disaient : le cardinal Giudice confiait à la Princesse son aversion infinie pour l'archiduchesse; il prédisait que ce mariage ferait retomber l'Espagne dans ses premiers malheurs; il allait jusqu'à dire « qu'il n'y aurait pas de sûreté à livrer leur Roi à ces sortes de femmes. » Sous la périphrase on sentait l'odeur du poison. Légende ou vérité, la première épouse de Charles II, la fleur de France, était morte d'un poison versé par une main vouée à l'Autriche. Puisque l'Espagne s'était en ses malheurs tournée vers la France, ne valait-il pas mieux garder la ligne droite? prendre décidément congé de l'auguste maison d'Autriche? Les arguments de la Princesse se pressaient; le cardinal de Noailles retournait justement en France après le conclave et le consistoire, il dirait son sentiment : point d'Autrichienne; le premier intérêt de l'Espagne était de renoncer à toutes liaisons avec les ennemis de la France. L'ambassadeur d'Espagne à Rome était de feu sur cette question.

Le roi de France encore une fois décida, éluda avec sa pru-

LA PRINCESSE DES URSINS

dence les arguments politiques et les contes empoisonnés, il dit seulement que l'une et l'autre des archiduchesses étaient trop laides pour faire le bonheur du roi son petit-fils et la Princesse des Ursins tout de suite put désigner l'élue. Le choix était limité : pas d'Allemande, pas de protestante, « je conjecture de tout cela, écrit Mme des Ursins, que Mme la duchesse de Bourgogne aura la grande satisfaction de voir madame sa sœur reine à Madrid » et c'est voir juste. On pourra hésiter, tourner tant qu'on voudra autour des princesses nubiles, celle-là, Marie-Louise de Savoie, sœur de la duchesse de Bourgogne, a son nom écrit d'avance dans ce nouveau livre du destin qu'ouvre le roi d'Espagne. Cette enfant de treize ans a pour mère une Française, elle est petite-fille de Monsieur, frère du Roi : un jour, les deux sœurs seront reines comme leurs époux seront rois et de deux nations sœurs. Si le duc de Savoie, dont on n'est jamais bien sûr, marie sa seconde fille au petit-fils de Louis XIV, ne se fixera-t-il pas enfin dans l'alliance française ?

C'est écrit, et tout de suite la Princesse des Ursins commence à bâtir son château en Espagne. Cette princesse de Savoie quand on l'aura choisie, car on la choisira, il faudra une dame hautement titrée pour la conduire à Madrid. Cette dame devra n'être pas piémontaise, ne pas venir non plus en droiture de Versailles ; ce serait trop marquer la tutelle. « J'ose dire, écrit la Princesse, être plus propre que qui que ce soit à cet emploi par le grand nombre d'amis que j'ai en Espagne et par l'avantage que j'ai d'être « Grande » en ce pays-là. Je parle outre cela espagnol et je suis sûre que ce choix plairait à toute la nation. »

Ainsi, elle se choisit elle-même et ses raisonnements étaient justes. Pour cette mue qui devait s'accomplir, elle était elle-même muée : plus tout à fait française, excepté de l'âme, pas italienne non plus, ni espagnole quoique « Grande ». Philippe V, le pauvre roi novice, n'est point encore averti de son mariage ; on attend qu'il ait passé la Bidassoa. Le voici à Irun où il embrasse longuement ses deux frères ; c'est l'heure poignante : il faut se séparer et à jamais. « Ce que je dois souhaiter c'est de ne jamais vous revoir », a dit à Sceaux le roi de France en étreignant son petit-fils : c'est le même vœu que se doivent exprimer les frères : en lisant les lettres du duc d'Harcourt nous pouvons assister à leurs adieux. Le carrosse s'est arrêté au bord de la rivière, une barque parée attend sur le bord ; dans d'autres barques il y a des

L'AUBE D'UN RÈGNE

Grands d'Espagne venus au-devant de leur roi ; le duc d'Harcourt descend le premier du carrosse sans retourner la tête ni aider les princes à descendre. S'il y a des embrassements, des larmes, que ce soit sans indiscrets témoins et il est vrai que ces princes pleurent, car ils s'aiment et se le témoignent toujours. L'instant est court, le roi Philippe descend et s'embarque et pour finir promptement « un si triste spectacle » le duc d'Harcourt fait signe aux bateliers de s'éloigner du bord.

C'est alors, quand le roi d'Espagne, séparé des siens et mélancolique, fut mûr pour le délicat problème, que le duc d'Harcourt parla mariage. A Irun, l'évêque de Pampelune avait reçu le roi à l'église ; dans la jubilation des orgues, on avait chanté le *Te Deum*, maintenant on descendait bien lentement et assez pauvrement sous les bises glacées de janvier ; le mariage offrirait des perspectives souriantes. Le roi d'Espagne accueillit « avec beaucoup de réserve » ces premières ouvertures. Quoi, à peine roi et encore en voyage, fallait-il se marier ? Les arguments étaient pressants mais ils n'étaient pas gais. L'alliance avec le duc de Savoie laissait froid ce cœur juvénile : la guerre pouvait survenir, le roi d'Espagne « en combattant pouvait trouver la mort » : au plus tôt, il fallait qu'il eût un fils, que l'Espagne eût un Infant, il ne fallait pas recommencer une mort du roi d'Espagne. La princesse de Savoie, on la vanta beaucoup, mais le roi d'Espagne restait silencieux, même triste ; le voyage s'obscurcissait, ce n'étaient plus les fêtes des provinces françaises ni ces soirs où Louville écrivait : « On a plus baisé la main du roi d'Espagne en un jour qu'on ne baisera en un an la mule du nouveau Pape. » Les incidents n'étaient plus que de couches glacées, carrosses rompus et repas moins succulents que ceux de Gascogne. Avec beaucoup de politesse, le roi vantait les mets espagnols, cherchait au fond des marmites quelque fantôme de poulet, approuvait les oignons, le safran et les coquillages. Il ne fallait point heurter le « punto » espagnol. Déjà les nouveaux sujets murmuraient que le nouveau roi voyageait trop simplement et comme « un particulier » : ils oubliaient qu'ils n'avaient point apporté d'argent ; on n'avait guère que les sacs d'écus donnés par le roi de France pour les aumônes de son petit-fils. Le premier aumôné était le roi d'Espagne.

Cependant ce roi restait plus que réservé sur la question de son mariage. Il ne fallait point le presser : le premier fil était

LA PRINCESSE DES URSINS

jeté, son silence même se tournerait en acquiescement. Le roi de Versailles était décidé, celui de Madrid se déciderait : c'était dès lors plus qu'écrit. Comme on approchait de Madrid, une question se posa. Le nouveau roi adopterait-il le costume espagnol, si triste, tout noir, et surtout cette sorte de fraise, cette golille qui, disait-il, allait lui torturer le cou. Le costume c'était l'insigne national. En habit coloré, le cou paré de dentelles, le roi aurait toujours l'air d'un prince français : Philippe hésitait. Louville lui soufflait la résistance. Le costume noir, le carcan au cou, c'était l'invention de Philippe II. La dynastie française ne pouvait-elle à son tour apporter sa coutume ? Allait-on entrer dans les chausses des morts ? Louis XIV fut consulté et rendit le sage oracle : il ne fallait pas commencer par choquer les Espagnols — oui, Philippe devait prêter le cou à la golille, ensuite, à l'occasion, détendre, reparaître, dans le familier, en costume français plus gai, plus commode ; peu à peu les sujets le prendraient aussi. Pas de secousse ! la nature procède à pas insensibles en ses métamorphoses : changer le costume, c'était toucher aux mœurs, au caractère. Le noir exprimait la gravité religieuse du monarque, la golille disait la majesté presque hiératique. Un homme, le cou pris dans une golille, ne tourne pas la tête à tous les vents, ne court point comme un fou à la chasse ; il reste en son palais, il va à l'église et prend garde : le costume français est celui d'un écervelé. On entendait murmurer et gronder : la scolastique espagnole avait ses furieux partisans. Les nuages s'assombrissaient ; avec ménagements Harcourt invitait le pauvre roi de l'Évangile à se défier des poisons : ne jamais respirer de fleurs, ni en prendre à la main, pas de parfums non plus et qu'il n'ouvrît jamais ses lettres lui-même.

Heureusement, sur le chemin, il y avait, à mesure qu'on approchait de Madrid, l'enthousiasme, le délire des peuples. Ceux-là chantaient et dansaient toujours, et dans leurs cris de jubilation bénissaient avec le nouveau roi le grand « *Abuelo*, » le Grand-Père, le roi de France. S'il venait seulement passer deux mois en Espagne, quelles courses de taureaux on lui donnerait ! Trois lieues avant d'arriver à Madrid « le peuple » jetait des palmes et des fleurs sous les pas de Philippe : c'est dans un flot adorant que le roi arriva aux portes de Madrid au château du Buen Retiro. Le cardinal Portocarrero, le Zacharie de cette affaire, était au bas de l'escalier, il se jeta à genoux aux pieds du prince.

L'AUBE D'UN RÈGNE

Philippe se baissa aussi et ils restèrent ainsi quelque temps « couchés l'un sur l'autre. » Les Grands, qui n'avaient point été du voyage, considéraient muets leur nouveau roi. Parmi eux il y avait des amis, des suspects, des adversaires. Le plus suspect de tous, le marquis de Leganez, offrit les clés de Madrid.

Huit semaines plus tard, Philippe faisait enfin son entrée solennelle dans la capitale de son royaume. Voyons-le entrer et prenons avec lui l'air du pays. Il est dans un carrosse à glaces. Des officiers et des moines, des cierges à la main, entourent sa voiture. Le roi d'Espagne sera-t-il gardé par des moines, s'écrie Louville? Le roi, lui, transformé dans le costume noir et la golille, est bien de la race, le sang espagnol en sa figure se révèle. Il répond d'un signe austère aux acclamations de son peuple. Les ruelles sont étroites, on y voit des cloaques et l'on y sent des puanteurs; à y bien regarder ce peuple délirant c'est un peuple de pauvres, quelle guenille! mais guenille mystique : elle adore son Roi qui passe : français ou autrichien, en cape noire ou en habit barbeau, c'est son roi. Sur ce peuple ardent et misérable pendent aux balcons les plus belles tapisseries des Flandres et les statues ruisselantes de pierreries semblent le cortège des saints descendus du Ciel pour souhaiter la bienvenue au jeune étranger. Ce soir-là, entré en ce palais où est mort Charles II, Philippe peut se sentir vraiment roi d'Espagne : les chants d'église finis et les danses, il se retrouve seul avec ses familiers, son confesseur et sa nourrice, il sent se refermer sur lui la clôture.

Dès le 14 mars, Louville avait écrit : « Il faut que le Roi se marie rapidement, quand ce ne serait que pour se tirer de l'ennui où il est ; » en ces premiers contacts il y avait des déceptions. Ce cardinal Portocarrero, on s'en était fait une grande image, on trouvait un vieux prélat un peu somnolent, le nez barbouillé de tabac, féru de deux ou trois idées. Il ôtait sa calotte chaque fois qu'on prononçait le nom du roi de France; à part cela, il n'était pas si novateur qu'on l'avait cru. Louville étourdiment prenait feu, il aurait voulu tout de suite bouleverser le passé : sa plume crachait les invectives. « La faiblesse et l'incapacité de M. le Cardinal dépasse, écrivait-il, tout ce que vous pouvez imaginer... Les grands sont incapables de vigueur ni de se donner aucun mouvement, ils n'ont ni force ni vertu et se haïssent tous à la mort. » Louville s'indignait que le roi d'Espagne n'eût pas de garde : seul dans une ville où le barbier ne rasait que

LA PRINCESSE DES URSINS

l'épée au côté, le roi était sans armes. Madrid était peuplé de nuées de domestiques et servantes qui épousaient les querelles de leurs maîtres. Sur 40 000 habitants, disait Harcourt, il n'y en a que 5 000 qui aient un métier. Le reste est seigneur, valet ou mendiant. Un coup de vent, une querelle, une émeute, le roi est à la merci d'un hasard; Louville, à la place du roi d'Espagne, aurait mis ordre à tout. La perfection, c'était la perfection française et la perfection française c'était lui. Mais il n'était que Louville, il ne pouvait que tempêter dans son encier : le roi, disait-il encore, est enfermé dans une espèce de sérail d'où il ne voit et n'entend que par les yeux de quelques favoris; ceux-ci ne songent à inspirer à leur maître que la mollesse et l'oisiveté. On veut annihiler le roi, et que les Grands et leurs factions règnent à sa place.

Et maintenant que nous avons pris l'air du pays et que nous connaissons un peu le roi d'Espagne, disons comme Louville : « sans retard, il faut le marier. » A ce nouvel Adam il faut une Ève et qu'ils fassent race d'enfants. Philippe est tout persuadé : ce sera la princesse de Savoie : l'évidence ne se discute pas. Elle a treize ans à peine, mais on la dit précoce, ardente, pleine d'esprit, un peu « haute. » Son père l'accorde, n'est-ce pas un signe que lui-même se fortifie dans l'alliance française? Il ne s'agit que d'épouser par procuration et de préparer ce voyage d'une reine de treize ans. Qui la conduira en Espagne, y guidera ses premiers pas?

« J'ose dire être plus propre que qui que ce soit à cet emploi, » avait dit Mme des Ursins : elle suivait son idée. Le château en Espagne s'élevait et sans aller jusqu'à la nue avait des fondements solides. Le grand ami de la Princesse des Ursins, c'est le cardinal Portocarrero. Si on lui envoyait cette chère Princesse qui la première, il le dit, l'a « converti à la France, » si elle venait à Madrid comme gouvernante, à moitié espagnole, d'une reine à moitié française, ce serait là un heureux début. Il ne s'agit point qu'elle demeure en Espagne, mais seulement qu'elle initie la princesse, si jeune, à son rôle. Si à Bagnaye, au temps d'or, la Princesse a cherché à se détendre du « violent cérémonial de Rome, » elle l'a connu et subi : elle est toute préparée au cérémonial plus violent encore de la Cour de Madrid. En même temps elle en corrigera les abus, ce qu'aucune autre « Grande » ne saurait faire. Elle sera l'instrument de transition parfait : le cardinal

L'AUBE D'UN RÈGNE

Portocarrero la désigne, la désire : « Vous savez, madame, écrit-elle à Mme de Noailles, que je puis compter sur lui en Espagne presque aussi solidement que sur vous en France. L'amitié qu'il a pour moi va jusqu'à m'envoyer quelquefois des présents de ce qu'il a de plus rare en son pays et il n'y a que huit jours qu'on m'en a apporté un de sa part, assez magnifique pour être porté à une reine. Jugez si je ne ferai pas la pluie et le beau temps en cette Cour et si ce n'est pas avec trop de vanité que je vous y offre mes services. » Qui sait même si Mme des Ursins ne marierait pas en ce pays-là une douzaine des demoiselles de Noailles ? Voilà pour convaincre une mère de vingt et un enfants. Quant au Roi, à Versailles, il est tout persuadé. Cette Princesse, comme le Sphinx, sait le secret de bien des énigmes, et elle aura aussi la prudence du serpent, ce n'est pas trop. Son nom, soufflé tout bas, sort de toutes les bouches ; on s'arrange pour que M. de Savoie la désigne, le cardinal Portocarrero l'appelle et déjà sourit d'aise de voir arriver la vieille amie de Rome : il la recevra... avec la petite reine, comme une reine.

Aussi, un mois après l'entrée de Philippe V à Madrid, la Princesse recevait à Rome la missive qu'elle avait, dans sa tête, écrite d'avance. Le roi d'Espagne, « de sa main, » priait sa « cousine » de lui amener son épouse : le mariage par procuration se ferait à Turin ; Mme des Ursins faisait ses préparatifs de voyage. Elle eût aimé savoir sur quel pied faire danser son train. Elle est « gueuse, » c'est son terme, elle n'a que 17 000 livres de rente. « Il m'est en vérité impossible, dit-elle, de tenir une maison avec si peu de chose et souvent le besoin où je me trouve me fait réfléchir sur la malheureuse condition de notre sexe qui n'a aucune ressource pour se tirer de la nécessité. » Elle ne demande rien pourtant : que le roi lui fasse seulement savoir si elle doit faire éclater la magnificence de son Maître ou au contraire tenir compte des lois somptuaires d'Espagne. Ni l'or, ni l'argent n'y sont permis sur les livrées ou les carrosses. « Mais voici, dit-elle, ce que je fais de ma tête en attendant de meilleurs avis. » Voyons un peu cette tête à l'ouvrage et ce qu'on fait déjà à Rome quand on habite un palais et qu'on a 17 000 livres de rente. « J'ai ordinairement quatre gentilshommes, j'en prends ici un autre, espagnol, et quand je serai à Madrid j'en prendrai deux ou trois autres qui connaissent la Cour et qui soient gent à me faire honneur : des quatre que j'ai présentement, deux sons

LA PRINCESSE DES URSINS

français et les deux autres italiens... J'augmente mes pages jusqu'au nombre desix, qui sont tous gens de condition et capables d'être chevaliers de Malte... Je crois que j'en prendrai deux autres à Madrid. J'ai outre cela leur maître, qui me sert d'aumônier. Je ne vous parle point de mes officiers que j'ai de toutes sortes. Je mène douze laquais que j'ai ordinairement. J'en prendrai d'espagnols, quand je serai à la Cour. Je me servirai pendant le voyage d'une livrée que tout monde trouve trop belle pour la prodiguer ainsi, mais comme il y a de l'or dedans je ne puis m'en servir à Madrid... Je m'en ferai faire une magnifique et toute de soie. Vous me la verrez en France, madame, car c'est celle que je retiendrai. Je me fais faire un très beau carrosse, sans or ni argent néanmoins, et j'en amène un autre, doré, que je me suis fait faire depuis quelques mois, il me servira... quand je voudrai m'aller promener hors de la ville avec six chevaux. Les autres carrosses qui me sont nécessaires je les ferai faire en Espagne. Pour ce qui est des femmes, je vous avoue que j'en aurai le moins qu'il me sera possible... il n'y a qu'une dame qui me serait nécessaire, mais pas d'Italiennes : elles sont trop intrigantes, trop hardies et ne savent pas assez bien vivre. » Transporter en Espagne la liberté gaie de la belle Italie serait dangereux, la Princesse est résolue de prendre à Madrid quelque demoiselle le plus raisonnable possible, mais elle aimerait mieux une Française, bien rassise et judicieuse; on ne saurait trop s'observer en ce pays-là. Que la Française ait avec elle un laquais et qu'elle sache faire les robes de chambre et les manteaux : cela serait fort utile.

Ainsi pour l'intérieur une seule dame, mais pour l'extérieur les gentilshommes, les officiers, les pages, les carrosses sans fin, les livrées de soie. Voilà ce qui s'appelle, faire éclater la magnificence de son maître. Cette princesse nous fait penser à la fée qui va conduire au château du Silence une Princesse Charmante. Il faudrait hâter le départ car ce roi d'Espagne s'ennuie à Madrid, il ne parle à personne et la mélancolie le gagne : pour se distraire il se montre au peuple; il descend lentement les rues de Madrid, en carrosse à glaces. Sa blondeur vermeille plaît, et lui il se plaît à susciter la ferveur des foules. « Le roi d'Espagne passe ici pour un Adonis, » dit Louville. C'était dire qu'il ne l'était pas. Mais il est jeune et il a l'air triste : cela sied à un roi, à un roi d'Espagne. Un jour il a ainsi rencontré un

L'AUBE D'UN RÈGNE

prêtre qui portait le Saint-Sacrement à un malade : il est descendu, a mis le prêtre avec son divin fardeau dans la voiture et il a suivi à pied. » Voilà un geste touchant. Louville même approuve. « Cette politesse, dit-il, est très appréciée. »

Mais le temps est venu de donner au roi Philippe sa compagne. Mme des Ursins va partir : son train est prêt ; elle sera naturellement accompagnée de M. d'Aubigny ; elle ne l'a point nommé parce qu'il ne fait point partie du domestique, mais tout le monde sait qu'il est indispensable et plus que jamais. C'est le famulus de la plume et, s'il y a des matières secrètes à traiter, il saura, vis-à-vis des étrangers, ne pas les connaître. Il sait l'histoire, les mathématiques, le droit, il raisonne parfaitement ; enfin c'est un homme à feuilleter tous les jours quand on a une grande expérience mondaine, mais pas du tout de savoir. Oui, il suivra dans un petit carrosse. Il y a aussi la musique : on ne vit pas sans dîner aux violes ; ce serait barbare, on dit les airs espagnols « à faire pâmer, » les musiciens les apprennent déjà, mais ils n'en comprennent point les cadences.

Tout Rome défile au palais Pasquin faire ses compliments. Le Pape seul ne vient pas, mais envoie un prélat pour témoigner à Mme des Ursins une joie infinie de l'honneur qui lui échoit et galamment offre, en l'absence de la Princesse, d'être son procureur. La belle-sœur du Pape, Mme Albane, apporte ses respects. Mme Albane, ce n'est qu'une dame en robe grise et qu'on voit rarement dans les fêtes. Mais Mme des Ursins l'a beaucoup choyée, lui a fait envoyer de France quelques belles hardes. Ce Pape, il faut le harceler d'attentions, le gagner : tout compte. Il n'a pas encore reconnu le nouveau roi catholique auquel manque ainsi l'investiture religieuse essentielle en Espagne. Les changes baissent et les changes annoncent la température politique : le Pape se réserve, il a peur, il entend des grondements de guerre, il sait par ses nonces que l'Empereur est furieux et loue des soldats dans les États du Nord. Les Allemands vont disputer l'Espagne à Philippe : ils ont commencé par les États d'Italie, par le Milanais, et de là le torrent, si les Français ne l'arrêtent, roulera jusqu'à Rome et, au delà, sur Naples et la Sicile. Non, le Pape ne peut pas prendre parti encore, les Césars entre eux décideront ce qui est à César, et lui, en ses oraisons, priera pour la paix. Berger des États romains, il préserve

LA PRINCESSE DES URSINS

son troupeau; toutes les belles hardes qu'on peut envoyer à Mme Albane ne peuvent changer sa position.

Le 20 août 1701, la Princesse des Ursins faisait à Rome ses derniers adieux. Elle n'irait point à Turin; la Cour de Savoie portait le deuil de Monsieur, frère du Roi et grand-père de la nouvelle reine. Ce deuil ferait des embarras pour les costumes, les carrosses et les livrées; et puis il fallait laisser la première place à la mère qui voudrait, si loin qu'elle pourrait, accompagner son enfant. A Nice la petite épousée devrait prendre congé des Piémontaises; elle pleurerait; toutes les reines pleurent; elle trouverait alors cette Princesse des Ursins qui l'avait tenue toute petite sur ses genoux. La Princesse n'entre encore que dans la politique de l'infiniment petit, mais qui fait partie de la politique tout court; elle consolera, elle gagnera à la France ce cœur d'enfant de Savoie. C'est une tâche agréable et elle part gaiement pour cette Espagne où « il lui arrivera, dit-elle, moins d'aventures qu'à Don Quixote. »

CHAPITRE IV

CAMARERA MAYOR

LE VOYAGE DE LA REINE VERS L'ESPAGNE || LA CHARGE DE
CAMARERA MAYOR, SUCCÈS DE MADAME DES URSINS || CARACTÈRE
DE LA PETITE REINE || MADAME DES URSINS A MADRID || PROJET
DE VOYAGE DE PHILIPPE V EN ITALIE.

LA Princesse des Ursins fut magnifiquement traitée à Sienne, à Lucques, à Gênes. Trois étoiles de souverains brillaient sur elle : roi de France, roi d'Espagne et duc de Savoie. Festons et astragales conviennent à une mortelle investie de cette triple confiance et les politesses n'engagent à rien. Le Pape aussi a fait une gracieuseté : il ne reconnaît pas Philippe V, c'est expliqué et entendu, mais il enverra à Nice un légat qui offrira à la jeune épousée les vœux de bonheur du Père qui aime tous ses enfants. C'est encore une simple politesse mais qui a son prix. L'idée a plu à Versailles, où l'on a dès lors une vue sur la princesse diplomate. Il faut non seulement qu'elle mène la reine à Madrid, mais qu'elle y demeure et pour cela qu'elle y ait une charge. Que cette charge prenne le nom qu'on voudra, mais qu'elle ait pour objet l'éducation de cette reine que la Princesse va cueillir et dont les treize ans viennent tout juste de sonner. Treize ans, c'est un âge doublement ingrat pour les rois car, majeurs, ils règnent par eux-mêmes et n'ont cependant que treize ans. Passe encore pour ceux qui sont rois sur la terre où ils ont été dauphin ou infant ; ils y ont eu des tuteurs, des amis, des parents, des coutumes, une tradition. Mais cette enfant-ci, comme au reste l'époux qu'elle rejoint, est déracinée et doit reflourir sous une forme nouvelle au milieu d'étrangers susceptibles, pétris de préjugés qu'il faut changer,

LA PRINCESSE DES URSINS

de haines qu'il faut éteindre : elle aura besoin de culture, pour grandir en grâce et en sagesse.

Or il est à la Cour d'Espagne une charge à laquelle la coutume livre la personne même de la reine : c'est la charge de *camarera mayor*. Auprès d'une reine si jeune la *camarera mayor* peut devenir quelque chose comme une mère. Il faut bien rendre comme on peut à la nature ce que par ailleurs la politique lui refuse. Le roi de France, dans son for intérieur, l'a déjà décidé ; Mme des Ursins sera *camarera mayor*. Remplir cette charge, c'est éveiller la reine le matin en tirant ses rideaux, la recevoir endormie des bras de son époux, faire avec elle sa prière, l'écouter babiller, babiller aussi en l'habillant, la coiffer à l'air de son visage, régler ses distractions, entrer surtout dans son esprit et dans son cœur, lui inculquer les sympathies qu'elle doit avoir, les défiances aussi, c'est ouvrir ses yeux à la vie royale, qui ne ressemble pas du tout à la vie. Etre *camarera mayor*, c'est encore commander, de par la reine, aux trois cents dames qui bruissent dans le palais sous la garde des *duègnes*. Toutes ces dames ont des gendres ou des beaux-frères ou des cousins autrichiens, c'est naturel ; elles seront tentées de mille intrigues : aucune ne sera sûre ; aucune ne se prêtera à laisser se glisser en Espagne, à la Cour, un souffle nouveau, elles sont toutes férues de « vieilles coutumes ; » leur dévotion n'est plus une religion ; enfermées à l'Alcazar, servies par les nains, les messagers de leurs intrigues, elles y exaltent leurs passions en même temps que leur esprit s'éteint. Or le Roi l'a dit dans ses instructions : il faut en finir avec ce pandémonium d'un autre âge, vider le palais des nains, des bouffons, des perroquets et des singes. Jamais une Espagnole ne pourra opérer ces réformes, il faut donner la charge de *camarera mayor* à une « forestière, » une étrangère qui saura se faire accepter et, pour ce rôle, le Roi tient en réserve la huitième merveille du monde. La Princesse ne le sait pas encore, car M. de Torcy écrit à M. de Blécourt demeuré à Madrid : « Comme il est incertain si la Princesse des Ursins voudra demeurer en Espagne, vous aurez soin qu'aucune Espagnole ne soit nommée *camarera mayor*, personne n'étant plus capable qu'elle d'occuper un tel emploi. » Et si Louis XIV ne voulait pas d'Espagnole, il voulait encore moins de Piémontaise : « Faites bien connaître au roi, mon petit-fils, écrit-il, qu'il est absolument nécessaire au bonheur de sa vie et à celui de la reine sa femme qu'aucune

CAMARERA MAYOR

Piémontaise ne la suive jusqu'à Madrid. Il faut qu'il les renvoie à Barcelone aussi bien que la gouvernante Mme des Noyers. » Le cardinal Portocarrero dressait l'oreille. Il avait été charmé de voir la Princesse venir à Madrid : il confabulerait avec elle sur les grands changements, lirait avec elle encore un peu dans l'avenir et puis elle s'en retournerait à Rome. Il sentait des silences et voyait de loin grandir le personnage ; « sera-t-elle camarera mayor ? » demandait-il à M. de Blécourt. — « Je lui répondis, écrit le prudent Chargé d'Affaires, que je n'en savais rien, » mais entre diplomates, ne pas se récrier que non, c'est déjà savoir, et le cardinal, reniflant son tabac, s'en fut tout songeur. Certainement la Princesse serait « camarera mayor. »

Que de personnages en voyage ! et que de fils invisibles les lient les uns aux autres ! la reine Marie-Louise a été épousée à Turin, la voilà qui s'achemine avec sa mère, sa tante, sa gouvernante, ses officiers et ses dames sur Nice : les galères espagnoles l'y attendent ; le roi d'Espagne chemine jusqu'à Barcelone où il recevra la Reine ; la Princesse, elle, se rend à Nice où la petite Reine lui sera remise ; le prince Eugène descend avec l'archiduc Charles sur le Milanais qu'ils veulent soulever contre Philippe V ; M. de Vendôme y descend aussi de France pour leur barrer le chemin. On ne dit rien encore de décisif en Angleterre et en Hollande, mais il y a sur Londres et La Haye des nuées de guerre. On y observe si peut-être, par bonheur, l'Espagne, fidèle à son vieux génie, ne va pas rejeter ce petit-fils de Louis le trop grand. Si cette bouture française ne prenait pas dans le sol espagnol, ce ne serait pas la peine de lancer sur elle des machines de guerre. La Princesse, de son côté, observe les pays italiens. Doge et grands-ducs de Gênes et de Toscane vont être embarrassés entre les Autrichiens et les Français ; s'ils pouvaient savoir d'avance qui l'emportera, ils se rangeraient tout de suite du côté du plus fort ; la Princesse sent bien ce doute sous les astragales, elle s'efforce de communiquer sa confiance ; la foi transporte les montagnes et mieux encore les petites collines ; si les petits États italiens avaient la foi, ils se ligueraient tous contre les descentes autrichiennes dont ils pâtiraient ; mais une princesse en voyage et si fêtée ne peut laisser derrière elle qu'un sillage doux et brillant ; les admirations la suivent, elle a de la gaieté et du courage. La saison n'est pas propice aux voyages, les rivières sont débordées et deux postillons se noient

LA PRINCESSE DES URSINS

en passant un gué; elle-même reste bien des fois assise en son carrosse au milieu d'un torrent, elle a le temps de songer en attendant les mules de renfort. Aucune fatigue, aucune intempérie, au reste, ne l'abat; pour tous les maux du corps elle a un remède infailible, c'est de boire de l'eau fraîche; et pour les maux de l'esprit il y a l'énergie intérieure, les violes et la conversation de M. d'Aubigny.

C'est à Nice, le 27 septembre 1701, que Mme des Ursins reçut livraison de la reine des mains des dames piémontaises : elle attendit, au bord du rivage, dans une felouque que le cortège y parût. « Je mis pied à terre, dit-elle; après que l'acte eut été dressé comme il était convenu, la princesse de Massevan et les autres dames se retirèrent, Mme des Noyers étant embarquée seule avec les femmes de chambre. Sa Majesté me fit l'honneur de me dire qu'elle recevrait toujours mes avis avec reconnaissance et qu'elle considérerait comme un bonheur d'être tombée entre mes mains. »

Les deux petites sœurs de Savoie avaient été bien stylées. L'aînée, Marie-Adélaïde, cinq ans plus tôt, au même âge venant épouser le duc de Bourgogne, avait sauté sur les genoux de Mme de Maintenon, lui caressant le visage et lui disant qu'elle voulait lui plaire : les princesses doivent apprendre à plaire; la cadette connaissait déjà tout son devoir et l'écrivait à sa mère : « Je continuerai toujours, ma très chère maman, avec mes manières de me faire aimer. »

La Princesse des Ursins aussi connaissait tout son devoir : l'enfant pleure à larmes brûlantes sa mère, sa grand-mère, son père, les dames qui l'ont choyée toujours; comme elle a beaucoup de gloire, il faut l'attacher tout de suite à son métier de reine; le premier matin elle est apparue sur le pont vêtue à l'espagnole tout de blanc : « Les Espagnols ont été bien contents de moi, dit-elle. » C'est sa première distraction. « Ma chère maman, dit-elle encore, j'ai une grande tristesse dans le cœur et principalement la nuit quand je m'éveille et que je me trouve comme cela toute seule... je commence à penser comment je pourrai vivre en Espagne sans une seule dame piémontaise. Mon cœur est si serré que je ne puis vous en dire davantage, ma chère maman. » Ce cœur est aimant, même farouche, il est tout à ce qu'il a quitté. La navigation est dure sur la galère : la Princesse voudrait bien la nuit descendre à terre avec sa pupille, mais cela entraînerait

CAMARERA MAYOR

des cérémonies, des présents qu'il faudrait rendre, et le marquis de Castel-Rodrigo qui mène le voyage n'a point d'argent. Tout au plus la Princesse accepte, une halte d'après-midi, quelques menus présents de gants et d'eaux de senteur. La galère est magnifiquement ornée, mais les soldats du roi d'Espagne y ont laissé des légions de punaises. La reine en est dévorée. « J'ai été debout toute la nuit pour lui en tuer, » dit la Princesse. Le ressac devenait pénible : on changeait jusqu'à trois fois la nuit de mouillage, il fallait attendre parfois plusieurs jours dans les caprices de l'équinoxe les accalmies ou les vents. L'enfant était épuisée de veilles et de vomissements : « elle n'aimait pas, écrivait-elle, « cette voiture de la mer, » la galère; « la nuit on ne peut dormir à cause des punaises, le jour vous croyez que vous allez mourir par tous les maux de cœur. » Il ne fallait pas s'obstiner sur les voitures espagnoles de la mer : la Princesse demanda la permission au roi de continuer par terre le pénible voyage. La reine serait « incognito. » Cela épargnerait beaucoup de dépenses, de cérémonies et d'embarras : et le roi avec toutes les marques de la courtoisie la plus attentive le permit.

« La Princesse des Ursins devient tous les jours plus agréable, écrivit alors Marie-Louise, et point du tout une de ces dames gênantes comme je croyais. »

Non, la Princesse n'était point une dame gênante; on était bien content d'elle à Versailles. « Je crois, lui écrivait M. de Torcy, que je vous donnerais trop de vanité si je vous rendais un compte exact de l'estime et de la confiance que Sa Majesté témoigne pour vous. » C'était là un compliment précieux, la Princesse s'appliquait à donner aux chemins de France un air plus riant : « Bon Dieu, écrit Marie-Louise, quelle différence il y a entre les Français et les Espagnols, nous le voyons bien à cette heure que nous sommes en France. » Sur la galère on était en Espagne, et l'on y grondait beaucoup; on y était un peu solennel et avare : le marquis de Castel-Rodrigo trouvait que Baptiste ne faisait point faire assez bonne chère, « en attendant, disait Marie-Louise, on ne lui donne rien pour cela... La Princesse des Ursins me dit, écrivait encore Marie-Louise, qu'ils seront bien plus polis à Madrid : ceux-ci sont de gros Milanais. » Qu'était un gros Milanais disputant avec le cuisinier à côté de la belle Pauline de Grignan qui vient à Aix saluer la reine d'Espagne? Et les saluts finis, quelle causerie avec la Princesse des Ursins! Quel écho

LA PRINCESSE DES URSINS

nous en eût donné Mme de Sévigné! Mais elle est morte depuis cinq ans. Mme de Grignan offre à la reine un très beau présent : toutes sortes de gants, des jupes piquées et des pièces d'étoffe dont l'une, amarante, va faire une belle robe de chambre à Mme de Savoie. Quand on sait vivre, les cérémonies ne sont point gênantes et Pauline de Grignan a été à bonne école : elle sait comment on reçoit une reine qui voyage « incognito » : entre elle et Mme des Ursins, Marie-Louise a été gaie, elle a dansé, et la compagnie est si bonne que M. et Mme de Grignan ont accompagné ensuite la reine jusqu'au delà du Rhône. Le moment difficile approche, celui où la Princesse devra renvoyer à Turin toutes les dames piémontaises : l'ordre est formel. « Ne souffrez sous aucun prétexte, écrivait Louis XIV, qu'aucune dame piémontaise passe la frontière. » Mme des Noyers, la gouvernante, Mlle Vermiet, la première femme de chambre, espéraient bien passer, apercevoir au moins le visage du roi d'Espagne, être témoin de la première rencontre, la conter à la mère. Ce fut à la Princesse des Ursins de faire sur la frontière espagnole, après Perpignan, le cerbère : les dernières dames de Savoie durent, sur des représentations affectueuses, rebrousser chemin. Ainsi, cinq ans plus tôt, la même Mme des Noyers avait insisté pour accompagner à Versailles la duchesse de Bourgogne. M. de Savoie lui-même avait discuté cette « cruauté, » demandé avec sensibilité qui aurait soin de sa « pauvre enfant » et lui « passerait le pot. » Louis XIV avait obstinément refusé et refusait encore. Marie-Adélaïde, plus douce et plus légère, s'était laissé distraire avec des caresses, des parties de jonchet, de cluse et de colin-maillard, mais la sœur cadette fut violente; elle pleura, trépigna et fit « un grand vacarme, » ce fut à la Princesse d'adoucir l'enfant chagrine; le voyage s'attrista dans les bises d'octobre : la Reine, dans sa litière, « boudait, » ne « souriait pas une seule fois en un jour. » Le roi d'Espagne montait jusqu'à Figueiras au-devant du cortège. Là il s'avança seul, suivant de galants précédents, prétendit être un seigneur qui venait au nom du roi son maître prendre des nouvelles de la reine. Marie-Louise le reconnut car elle avait beaucoup regardé ses portraits. Elle lui tendit ses deux mains. « Qui êtes-vous, » dit-elle? et son brillant sourire reparut. Je suis Dom Philippe, roi d'Espagne, s'écria le cavalier s'éloignant au galop.

Ce fut la seule note heureuse : il y eut de la tristesse et de la

CAMARERA MAYOR

pauvreté dans les pompes nuptiales : ce mariage (qui fut un vrai mariage) d'enfants trop jeunes et esseulés avait quelque chose d'inhumain. La Princesse le sentit : « Je fis observer à S. M. Catholique, dit-elle, que la reine était très fatiguée de son voyage. Mais j'ai tout lieu de croire que Sa Majesté n'en a tenu aucun compte. » Le roi ne lui savait pas gré du sage avis et la reine, elle, « tournait le dos » à Mme des Ursins. Le lendemain il y eut un éclat : au dîner, les dames espagnoles par patriotisme renversèrent les plats piémontais : on ne servit que la moitié espagnole du festin : la reine, à cet affront, refusa d'entrer chez le roi son époux, pleura à grands cris ses dames piémontaises, déclara qu'elle voulait tout de suite rebrousser chemin et rentrer à Turin.

Ainsi débuta celle qui fut adorée en Espagne, qui elle-même y consuma ce qu'elle nommait déjà son « cœur de feu. » La Princesse des Ursins ne faisait pas merveille avec son enfant sauvage : la révolte était au camp des épousailles. Le roi d'Espagne pleurait, écrivait à son grand-père et lui dépêchait Louville « pour rendre compte. » La Princesse des Ursins l'envoya à la chasse puis essuya aux yeux de la petite reine les larmes de la colère. Les dames espagnoles furent grondées ; on échangea des promesses, la punition de la reine fut que le roi se tint froid et distant et s'enferma le soir seul dans sa chambre. « Je crois, Sire, écrivait quelques jours plus tard la Princesse des Ursins, pouvoir vous annoncer que la reine sera désormais uniquement occupée de ce qui pourra la faire aimer du roi et de ses sujets. » Et la reine à sa très chère maman : « le roi, notre roi commence à être moins sérieux et j'espère qu'il le sera toujours moins. » Ce « sérieux, » c'est-à-dire ce mutisme d'un jeune époux, l'avait certainement suffoquée car elle y revient souvent. « Le roi devient tous les jours plus aimable et plus charmant, dit-elle un peu plus tard : je n'aimais pas du tout son grand sérieux. » « Si seulement, dit-elle encore, il voulait parler un peu plus aux Espagnols. » Tout de suite elle sentait le point faible, dangereux : tout de suite aussi elle comprenait qu'avec ses manières de se faire aimer elle devait exercer ce charme dont les fées n'avaient pas gratifié le roi d'Espagne. C'est un cœur ravissant que le cœur de feu de cette petite reine, il brûle d'amour pour le roi d'Espagne, le cher roi, le « charmant roi, » le roi qui l'a faite reine. Et comme Mme des Ursins lui enseigne à être, elle aussi,

LA PRINCESSE DES URSINS

une charmante reine, elle brûle aussi pour Mme des Ursins. Aucune cabale, aucune intrigue ne désunira ces deux femmes, dont l'une pourrait être la grand'mère de l'autre. La Princesse est un maître consommé quand elle enseigne à régner et l'élève est sans pareille. Marie-Louise a un parler délicieux, par bonheur elle écrit mieux encore avec son ingénuité pétulante; elle a la volubilité italienne, la grâce, la caresse : elle a beau être reine, elle sort des mains de la nature. Le don est précieux; il faut que le roi de France, le roi d'Espagne et le duc de Savoie sentent tous les jours entre eux l'intime alliance : cette Louise qui signe Louison quand elle écrit à son père peut faire ce chef-d'œuvre. Le roi d'Espagne a trouvé d'innombrables difficultés à écrire au grand aïeul à Versailles, mais l'enfant de treize ans n'en voit aucune. Elle sent tout de suite que le meilleur moyen de conquérir le plus grand monarque du monde, quand on est sa petite-fille, c'est encore de lui sauter sur les genoux et de lui dire des tendresses. Aussi ne désespère-t-elle pas que le roi d'Espagne lui permette un jour d'aller à Versailles embrasser ce « cher grand-papa. » « Vous m'avouerez, lui dit-elle, que ce serait assez plaisant de voir vos deux petites-filles vous sauter au col toutes les deux à la fois; ma sœur aurait sur moi l'avantage d'être plus grande, mais je pourrais bien la gagner de la main par ma légèreté. »

Voilà des lettres piquantes et telles que Louis XIV n'en reçoit pas souvent et n'en écrit jamais : ces deux filles de Savoie sont uniques. La duchesse de Bourgogne au même moment grimpe sur le fauteuil du Roi pour lire l'épître de sa sœur, vole à son écritoire pour répondre sur le même ton enjoué, embrasser son beau-frère « avec la gravité d'un vieux roi d'Espagne. » La reine d'Espagne apprend son métier : c'est une enfant miraculeuse, s'écrie-t-on autour d'elle, « surnaturelle; » on le pense aussi à Versailles quand arrivent ces volumineux paquets : les lettres de la petite reine s'en échappent comme une volée d'oiseaux qui vont porter dans les chambres solennelles la gaieté, la surprise, le zéphyr de la jeunesse. Qui a jamais vu une reine qui parle, écrit, embrasse, danse dans la chambre et vole au bras de ses parents? Il y a les épîtres pour le grand-père, pour la sœur, pour les beaux-frères, ducs de Bourgogne et de Berri, pour Mme Palatine qui se laisse enjôler et revient à propos aux respects, car elle allait tout bonnement « embrasser le roi d'Espagne de tout son cœur, » enfin, la petite reine n'ignore rien :

CAMARERA MAYOR

ce qui fut une grande énigme pour la postérité n'en est une alors pour personne. Le Roi, veuf, a épousé voici dix-sept ans une Française qui vit très retirée à la Cour. Il l'environne d'attentions et de respects. Tout le monde sait le grand secret; entre gens délicats on n'en parle pas, c'est le secret du Roi; il y a même là un joli trait de mœurs. L'enfant saisit à merveille toutes les nuances, elle entre dans le culte de Mme de Maintenon; celle-ci au reste a écrit la première et bien respectueusement à la reine comme il convient à la fiction et nous pouvons penser que la plume royale mais novice était guidée de près quand Marie-Louise répondait :

« Vous n'aviez pas besoin de la permission de la Princesse des Ursins pour m'écrire car j'ai reçu avec grand plaisir votre lettre, et si vous voulez continuer elles seront toujours reçues de même. L'on ne peut pas être plus transportée que je ne suis de contribuer un peu au bonheur du roi... Le mien est fort grand car je ne pourrais pas souhaiter davantage que ce que j'ai. Comme je suis persuadée que vous avez contribué à me mettre à la place où je suis, vous voulez bien que je vous en remercie et que je vous prie de vouloir bien contribuer aussi à la continuation de mon bonheur en me rendant de bons offices auprès du Roi mon grand-père... Je vous assure que je suis fort heureuse d'avoir auprès de moi une personne d'aussi bonne qualité que la Princesse des Ursins. »

Si les lettres de Marie-Louise à ses parents de France nous charment par l'ingénuité pétulante, celles qu'elle écrit à Mme de Maintenon étonnent par la quantité et la qualité des nuances ; peut-on mieux dire à une très « chère Madame » que l'on sait bien qu'elle compte beaucoup? « J'ai enfin reçu une lettre de Mme de Maintenon, » écrit encore Marie-Louise au roi de France. « Enfin ! » cela veut dire que Mme de Maintenon s'obstinait à garder un voile sur le visage et que la reine a voulu de ses jeunes mains soulever ce voile : elle a donc « enfin » reçu cette lettre, « si pleine d'esprit et de politesse que je l'ai relue une infinité de fois et toujours avec une nouvelle satisfaction. » Voilà qui est à la lettre « entendu. » Marie-Louise manifeste qu'elle sait avec respect, avec mystère ce qu'elle doit savoir, et qu'elle adopte à son tour celle qui à Versailles est pour sa sœur une « tante » mystérieuse aussi. Enfin il n'y a pas seulement la Cour de France, il y a aussi celle de Turin : tous les trois ou quatre jours Marie-

LA PRINCESSE DES URSINS

Louise écrit à son père, à sa mère, et alors s'il y a quelque part un professeur, un maître, il se retire et « le cœur de feu » parle tout seul quand la reine écrit au duc de Savoie : « La pensée que je pourrais vous revoir un jour est capable de me faire mourir de bonheur. »

Ici une question se pose. Est-ce que la Princesse des Ursins dictait ces lettres surprenantes? Non, elle ne les dictait pas; la verve en est trop naturelle, coule de source, mais certainement elle les inspirait à une enfant qui avait à un degré éminent reçu le « don, » comprenait, saisissait et sentait tout ce qu'elle devait comprendre, saisir et sentir : cette petite reine c'est une jeune vigne grimpante; la Princesse a reçu mission de la conduire et elle la conduit; avec une sève, une rapidité incroyable la jeune plante, après le premier étonnement de la transplantation, jaillit, lance ses vrilles partout où une main savante lui trace un chemin. Il devient tout de suite évident que le roi d'Espagne si lent, si hésitant, si peu pourvu, lui, du « don, » mais si épris, ne voit déjà que par les yeux brillants de la reine : il voudra ce qu'elle voudra. Par là elle devient plus précieuse et plus dangereuse aussi qu'on n'avait cru. Nul calcul, nulle prudence, nulle exhortation n'empêchera plus que le roi d'Espagne ne suive à son tour le chemin que suit la jeune vigne; c'est la pente de sa nature. Raison de plus pour bien mener le plant vivace. « Je ferai tout mon possible, écrit la Princesse des Ursins, pour que le roi, donnant place à chaque chose, laisse toute sa tendresse à la reine et reste toujours maître de son autorité. » — « Je ferai tout mon possible... » c'est dire qu'on n'est pas sûr de réussir. La précocité de la reine dépassait toutes les conjectures : la reine raisonnait son cas avec ce naturel qui fait courte la périphrase quand elle écrivait à sa grand-mère. « Oui, ma chère grand-maman, j'espère que le roi me tiendra lieu de tout, principalement lorsque je serai tout à fait reine. » Elle n'était pas encore tout à fait reine, n'étant pas tout à fait femme. Le jour où elle le fut, elle manda avec la joie d'une femme restée enfant et délicieuse enfant les compliments que lui apportèrent à cette heureuse nouvelle les Grands d'Espagne.

Ainsi le roi ne verrait que par les yeux de la reine, mais qu'adviendra-t-il si la reine ne voit que par les yeux de la Princesse des Ursins? Pour le moment Louis XIV est si content et même ébloui de ce qu'il voit de cette éducation de reine, qu'il

CAMARERA MAYOR

veut tout remettre à cette envoyée : elle est plus encore qu'on ne l'avait cru l'instrument de choix. Louis XIV, qui prévoit comme la Providence les plus grandes choses et les plus petites, se demande si la première femme de chambre de la reine doit être espagnole ou française : espagnole, répond sans hésiter la Princesse, et le Roi aussitôt s'incline. Que la femme de chambre soit donc espagnole, mais, dit Louis XIV, « il est nécessaire qu'elle obéisse à la Princesse des Ursins et agisse de concert avec cette princesse : mon petit-fils en nommerait une autre quand elle y manquerait. » Que le cardinal Portocarrero surtout ne nomme personne aux charges de la maison de la reine sans en avertir la Princesse, surtout sans s'entendre avec elle. C'est à elle, à elle seule qu'on remet le plant précieux, c'est elle qui l'acclimatera à la fois à l'Espagne et à la France sans lui ôter son parfum de Savoie.

Parmi les instructions qu'avait reçues la Princesse des Ursins, il en était une qu'il fallait accomplir en douceur mais en commençant tout de suite : c'était d'adoucir l'étiquette espagnole. Cela, c'était toucher aux mœurs telles que les avaient faites l'histoire et la nature. Il convenait au caractère espagnol que le roi fût une sorte d'image de Dieu, et l'image de Dieu c'est une statue sur un autel. Le hiératisme, la solitude, le silence étaient les attributs du « monarque absolu. » Pour le peuple, isoler le roi c'est le grandir, marquer qu'à la lettre il est « seul ; » on ne voit pas le roi, mais voit-on Dieu ? Pour les Grands, isoler le roi, l'immobiliser, c'était se mettre entre lui et la nation, et souvent régner à sa place. A Versailles, certes, il y avait une étiquette compliquée, mais qui liait les sujets, non le monarque. Celui-ci, par les grandes et les petites entrées, la messe, le dîner en public, dosait comme il le voulait sa parole et sa présence. A Marly il avait sa détente, son temps d'homme privé qui pose son sceptre, retire sa couronne et reçoit ses amis : à la Cour de France l'étiquette est un cérémonial, mais à la Cour d'Espagne c'est proprement une liturgie ; le roi, la reine sont enfermés dans les rites. Or le bruit court à Madrid que la reine n'a pas encore adopté dans sa rigueur le costume espagnol : ses robes n'ont point la longue queue massive qui emprisonne les pas, les dames de la Cour ont toutes cette queue, de plus elles ont par devant un long tablier qui leur couvre les jambes et les pieds quand elles sont, selon la coutume, assises à terre : on dit que la reine n'a

LA PRINCESSE DES URSINS

point de *tonsillo* : sa tête est couverte de fontanges et dentelles à la française, ses cheveux frisés. M. de Blécourt est harassé de questions gênantes : cent femmes sont aux aguets. Que doit-il répondre ? Il y a des maris si extravagants qu'ils aimeraient mieux poignarder leurs femmes que d'admettre qu'on leur voie les pieds. La Princesse se défend car c'est elle la responsable, et sa plume est impatiente. Il est faux que la reine ne porte pas le costume espagnol, mais exact qu'elle a supprimé la longue queue. Ces traînes formidables, qui tournoient dans les chambres que l'on ne frotte jamais, soulèvent des rouleaux de poussière ; cela fait mal à la poitrine de la reine et fait un bruit de serpents à sonnettes. Quant au *tonsillo*, c'est une invention baroque. La reine ne s'assoit pas à terre et n'a pas à couvrir ses jambes par devant. M. de Blécourt est interdit : si la reine n'a ni la queue formidable par derrière, ni le *tonsillo* par devant, elle n'a pas le costume espagnol ! La Princesse en appelle à Versailles et fait habiller une poupée comme est la reine. Et un soir, dans la chambre de Mme de Maintenon, où est aussi la duchesse de Bourgogne, Louis XIV fait gravement tourner la poupée. Il voit bien le large « sacristain » qui empêche les dames de passer dans les portes, mais les autres entraves sont par trop diminuées. Même assise, la reine doit laisser voir ses pieds. Or c'est un crime en Espagne de montrer ses pieds. Il ne faut point commettre de crime en Espagne, même pas la plus légère faute. Que la reine, écrit le grand-père, ait la bonté de porter quelquefois la queue et le *tonsillo*, pour montrer qu'elle ne les condamne pas, et qu'elle les ait toujours en public. M. de Torcy s'impatiente : « vous savez bien, écrit-il, que les Espagnols aimeraient mieux perdre les principales places de la monarchie que de changer un iota au costume qu'imposent les mœurs. »

Louis XIV, lui, n'a pas de ces boutades, il ne se moque jamais : il faut de la patience, élaguer lentement ce qui, avec le « souffle nouveau », n'aura plus de sens. Il revient plusieurs fois sur la nécessité des queues : il s'agit de gagner des cœurs difficiles qui auront leurs exigences, leurs caprices, leurs lubies même ; quand on aura gagné les cœurs il sera plus aisé de faire comprendre que les rois « Los Reyes » ne sont point des momies dans des sarcophages. Louville raconte en mourant de rire que déjà l'un des Grands a senti cette barbarie de l'étiquette. Ayant réfléchi que le Roi, au cours d'une cérémonie de cinq heures, enfermé dans une sorte

CAMARERA MAYOR

d'armoire admirablement sculptée, pourra avoir quelque besoin corporel, il lui a fait passer son bonnet de castor tout neuf avec un respectueux billet où il invite Sa Majesté à ne « s'en contraindre point. » Voilà une innovation heureuse. Il en faut d'autres, il serait nécessaire de distraire un peu ce jeune couple : tous deux sont habitués à l'air du dehors : la réclusion leur coûte. La Princesse leur fait tirer les rois, organise des parties de quintillo et l'on va visiter quelques couvents fort laids, dit Marie-Louise. Et puisqu'on est encore en voyage, c'est l'occasion pour la camarera mayor d'essayer les « nouveautés, » ce qu'on peut risquer. Le matin, quand elle a bien coiffé, habillé, chaussé sa petite reine et qu'il n'y a plus qu'un petit doigt de rouge à mettre sur les joues, la Princesse fait ouvrir les portes et les Grands sont admis à venir à moment faire leur cour. Cela ne se faisait pas autrefois, dit l'ambassadeur, et fait très bon effet. Il faut mesurer tous les jours avec soin ce qu'on peut oser : sous les respects, les silences on sent tous les jours la vivacité des passions et en ce nouvel avènement le scandale alterne avec l'enthousiasme. Ces passions, elles sont dans l'air ; les derniers gamins de Barcelone flairent avec défiance ce qu'ils aperçoivent de « nouveau. » Louville se plaint que les petits mendiants jettent des pierres derrière le dos des valets français qui mènent les chevaux à l'abreuvoir. Ces chevaux, avec leurs queues courtes à la française, sont mal vus : on entend marmotter sur leur passage quelques anathèmes. Le pli est pris depuis trop longtemps ; on a trop haï la France. Il y a deux partis à prendre, l'un c'est de se plaindre et de s'indigner toujours, c'est celui qu'a pris Louville ; l'autre c'est d'essayer ce qu'on appelle « le redressement de l'histoire » en essayant, en cherchant les points de contact, de fusion. La Princesse a choisi le second, et elle en est louée. M. de Marcin, l'ambassadeur qui a succédé au duc d'Harcourt, veut qu'elle prenne décidément ce titre de « camarera mayor. » — « Elle y a toujours, dit-il, répugné jusqu'à cette heure et ne le prendra point que le Roi ne lui témoigne fortement et obligeamment le souhaiter. Une lettre pour cela ferait des merveilles, car cela flatte et il est certain qu'elle ne veut que lui plaire et le servir en tout ce qu'elle fait en ce pays-ci, et la vie qu'elle est obligée d'y mener et qui est celle d'un chien ou d'un crocheteur mérite bien quelque distinction. » Le roi de France écrit « de sa main » à sa cousine : il la « prie » d'accepter cette place. On ne peut exprimer la nécessité

LA PRINCESSE DES URSINS

extrême dont elle est, surtout dans ces commencements, reprend Marcin : et le roi de France, « les rois » — en Espagne le roi et la reine à eux deux sont « les Rois » — la pressent. Le point de fusion c'est elle-même, tout le monde le sent : la reine est surprenante, miraculeuse, on ne comprend rien que si on se met d'abord dans la tête que la reine est un prodige, s'écrie Louville. Ce miracle il faut le continuer, ce prodige il faut le mener à bien : le miracle c'est la rencontre de ces deux femmes faites exprès chacune pour sa place et l'une pour l'autre. L'une a infiniment d'expérience et l'autre n'en a pas du tout : cela même les rapproche, leur donne à toutes deux une aptitude à comprendre, à supporter, à espérer. A la fin de janvier la petite reine est au comble du bonheur. Le roi, le charmant roi est plus aimable que jamais et la Princesse des Ursins a accepté de rester en Espagne et d'y être camarera mayor.

Quelle était donc cette vie de chien ou de crocheteur de la camarera mayor ? La Princesse des Ursins le conte avec sa verve caustique à la maréchale de Noailles.

« Dans quel emploi, bon Dieu ! m'avez-vous mise, madame. Je n'ai pas le moindre repos et je ne trouve même pas le temps de parler à mon secrétaire. Il n'est plus question de me reposer après le dîner, ni de manger quand j'ai faim. Je suis trop heureuse de faire un mauvais repas en courant, et encore est-il bien rare qu'on ne m'appelle pas dans le moment que je me mets à table... En vérité, Mme de Maintenon rirait bien si elle savait tous les détails de ma charge. Dites-lui, je vous prie, que c'est moi qui ai l'honneur de prendre la robe de chambre du roi d'Espagne quand il se met au lit et de la lui donner avec ses pantoufles quand il se lève : jusque-là je prendrais patience, mais tous les soirs, quand le roi entre chez la reine pour se coucher, le comte de Benavente me charge de l'épée de Sa Majesté, d'un pot de chambre et d'une lampe que je renverse ordinairement sur mes habits. Cela est par trop grotesque. Jamais le roi ne se lèverait si je n'allais tirer son rideau, et ce serait un sacrilège si un autre que moi entraînait dans la chambre de la reine quand ils sont au lit. Dernièrement la lampe s'est éteinte parce que j'en avais répandu la moitié ; j'en ne savais point où étaient les fenêtres que je n'avais point vues ouvertes parce que nous étions arrivés la nuit en ce lieu-là ; je pensai me casser le nez contre la muraille et nous fûmes un quart d'heure, le roi d'Espagne et moi, à nous heurter en les

CAMARERA MAYOR

cherchant. Malgré la vie de forçat que je mène je me porte bien, madame. »

Oui, elle se portait très bien et cette vie de forçat, de chien, de crocheteur, convenait, sinon toujours à son goût, du moins à sa vocation. Livrer des parties était au fond sa passion, et la partie était intéressante, avait d'augustes spectateurs; le roi de France lui-même, l'idole, a l'œil fixé sur elle et approuve tous ses pas; elle sait que ses lettres amusent; elle revient avec complaisance sur ces aventures quand elle s'accuse cette fois au secrétaire d'État de ne savoir pas toujours ce qu'elle a fait de la grande épée de Sa Majesté. La gaité fait partie du système; entre proches on rit sous cape. La Princesse excelle aux récits humoristiques; les maris assassinaient leurs femmes plutôt que d'admettre qu'on leur voie les pieds, mais le patriarche des Indes « qui a l'air d'un petit singe » assassinerait plutôt le comte de Benavente que de lui laisser tenir la nappe de communion du roi. Le moment solennel venu, le petit singe tire un mouchoir de sa poche et le substitue à la nappe que tient le comte. Le comte de Priego pendant ce temps avance le fauteuil du roi, mais le duc d'Ossone, qui n'est pas plus gros qu'un rat, court pour le lui ôter, et tous deux à force de coups de coude manquent de tomber sur le roi et le roi sur la reine. Ces croquis de Cour marquent que si l'on peut sourire entre gens de même espèce, il ne faudra pas plaisanter avec le point d'honneur espagnol, le « punto. » Un privilège d'ordre honorifique est le signe du rang et vaut un combat comme la possession d'un château fort : c'est au reste un point de vue qui n'est pas sans noblesse. Le roi d'Espagne a la rougeole, il voudrait bien être soigné par des médecins français, mais, dit la reine, il en faut d'espagnols « pour les façons; » elle en est réduite à faire faire pour cet époux des gelées que la Princesse des Ursins lui porte « en cachette. » Nous sommes sûres que cela ne peut lui faire aucun mal, dit la jeune épouse. Ainsi entre le roi, la reine et la Princesse, l'intimité va croissant, le « nous » se glisse. « Je ne sais laquelle de Leurs Majestés me fait l'honneur de m'aimer davantage, dit la Princesse. » Elle ajoute, il est vrai : « Cela me flatterait beaucoup si je pouvais m'ôter de la tête que les rois sont faits pour être aimés mais que dans le fond ils n'aiment jamais rien. » C'est déjà beaucoup qu'ils se laissent aimer et s'aperçoivent qu'ils le sont; quand on se laisse aimer, on se laisse servir et conseiller et c'est justement à

LA PRINCESSE DES URSINS

quoi tendent les dirigeants de Versailles. La Princesse des Ursins est leur canal. C'est que si les moyens sont petits, au moins pour le moment, les fins sont grandes. Pour n'en citer qu'un exemple, le Roi, à Versailles, voudrait bien que l'ambassadeur de Savoie ne pût jamais parler seul à seule avec la reine. Avec son cœur de feu, qui sait ce que la reine pourrait être amenée à dire, à promettre, quelles tentations pourrait faire passer le père! Cela ne peut se dire qu'à l'oreille de Mme des Ursins : elle entend bien et n'imagine qu'une chose, c'est de raccourcir l'estrade sur laquelle la reine parle à l'envoyé. Ainsi les dames ramassées derrière la reine sur la petite estrade pourront tout entendre; on est encore en voyage, on peut profiter des changements pour opérer cette nouveauté : ce ne sont que quelques planches de plus ou de moins, pourtant la différence est grande entre le dangereux tête-à-tête et l'audience publique. C'est que déjà Mme de Savoie a marqué le grand plaisir qu'aurait son époux si le roi d'Espagne donnait à son beau-père le Milanais! M. de Savoie se remue, couve quelque chose. Mais à Versailles le Roi, le grand aïeul veille : pas un cheveu de la reine ne sera dérangé sans sa permission, sans qu'il sache pourquoi : les heures sont plus que graves. Si le roi de France a pu croire en son prestige et dans la force d'un testament pour faire régner un petit-fils de France en Espagne, il s'est leurré. Vis-à-vis des Espagnols il prend, nous le voyons, toutes les précautions; il connaît cette race, il en est à demi. Mais croit-il la partie gagnée? Il fait envers le roi d'Angleterre un geste téméraire et même difficile à comprendre. Quand le roi Jacques II est mort à Saint-Germain, le roi Louis a reconnu les droits du fils, Charles-Édouard : c'est dire qu'il le soutiendra en ses prétentions, c'est faire espérer et remuer les catholiques de Grande-Bretagne, c'est marquer qu'il subit Guillaume d'Orange puisque au reste il y a un ambassadeur d'Angleterre à Paris et un de France à Londres, mais que le roi légitime, le Roi enfin, c'est le prétendant. Pourquoi fait-il ce geste aussi vain que dangereux? Y a-t-il eu scrupule religieux? pesée d'un confesseur? ou calcul politique? Ou se dit-il que ce titre serait aussi vain que celui dont l'Angleterre, depuis Azincourt, décorait son roi : roi de France? Guillaume d'Orange dans sa villa de Hollande, entouré de Hollandais et de généraux allemands, en apprenant ce geste est devenu tout rouge et a enfoncé son chapeau sur sa tête : il entrera dans le système

CAMARERA MAYOR

allemand et il entraîne mathématiquement avec lui les Hollandais : il est de leur race, c'est même religion et ce seront mêmes navires pour mener sur les côtes d'Espagne et d'Italie les soldats de l'archiduc allemand. Cette reconnaissance de Charles-Édouard, c'est la dernière cause visible, celle qu'on explique aux peuples : il y a beaucoup d'autres causes. Les Anglais se défient pour leur commerce de la puissance française accrue de l'alliance espagnole; ils cherchent leurs voies vers l'Amérique et les Indes; les Hollandais cherchent depuis longtemps à se bâtir une barrière contre la France : une cause ne vient pas ainsi toute seule. Ouvrons seulement une perspective; à des événements si graves, ce livre n'est pas de taille à chercher toutes les raisons.

Philippe V avec sa Cour nuptiale était encore à Barcelone quand il témoigna du vif désir qu'il avait de passer en Italie : la reine suivrait le roi et la Princesse des Ursins suivrait la reine. Philippe, dans les premières opérations de guerre, montrerait sa valeur : il brûlait, disait-il, de se mesurer avec le roi des Romains; le roi des Romains dans la fiction des titres, c'est l'archiduc Charles. Tandis que les Français combattaient pour lui en Italie, le petit-fils de Louis le Grand n'allait pas retourner à Madrid, s'enfermer dans une armoire en écoutant les chants d'église. « Tout de glace à Barcelone, il dit qu'il sera tout de feu en Italie, » écrit la Princesse des Ursins. Depuis Charles-Quint, aucun roi d'Espagne n'avait visité ses sujets d'Italie. Y montrer le jeune couple tout brillant d'amour et de bonheur, ce serait une « nouveauté » heureuse. La Princesse serait en Italie un guide plus précieux encore qu'en Espagne. Elle-même désirait ce voyage; ce serait peut-être pour elle l'occasion de rester en Italie; elle était faite, disait-elle, pour la civilisation de Rome mieux que pour le service espagnol qu'elle qualifie de baroque. Il est temps qu'une « Grande » soit nommée pour de bon camarera mayor, écrivait-elle. La reine était aussi tout de feu pour aller en Italie : son père, sa mère, sa grand'mère l'y visiteraient. « Je crois que la seule vue de vous embrasser me ferait mourir de bonheur, » répétait-elle à son père; les Catalans tenaient leurs États, offraient à leurs jeunes souverains deux millions pour le beau voyage. Avec deux millions nous ferons des merveilles, s'écriait la reine.

LA PRINCESSE DES URSINS

Il fallut en rabattre. A ces velléités de départ, Madrid opposait des représentations sévères, et le cardinal Portocarrero s'en faisait l'interprète. Le roi d'Espagne était absent depuis longtemps, il devait régner à Madrid et non faire des entrées à Naples et à Milan. Irait-il donc ensuite en Amérique et aux Indes? Qui gouvernerait en ses absences? Déjà les Espagnols murmuraient que ce voyage n'était que le prélude caché de l'odieux partage. Puisque le couple royal quittait l'Espagne, c'est qu'il l'abandonnait à l'archiduc pour aller régner avec la Princesse des Ursins dans la belle Italie. Si c'était le vœu ardent du roi Philippe d'aller se montrer aux peuples et combattre avec son cousin Vendôme, qu'il laissât au moins derrière lui la reine avec la Princesse des Ursins. Ce serait là le gage le plus précieux du retour. La chevaleresque Espagne saurait respecter et défendre le sceptre d'une enfant. Elle n'avait que treize ans, mais c'était un âge pour être régente; une reine, fût-elle aux bras de sa nourrice, devait présider la Junte. Ne pourrait-elle parler? sa nourrice parlerait pour elle. Là était le dogme, et ce qui dans le dogme échappait à la raison le cœur des peuples le comprendrait, l'exigeait déjà.

Les représentations furent adressées à la fois au roi d'Espagne et au grand aïeul à Versailles. Louis XIV s'inclina : il dut avec ses petits-enfants raisonner, prier, ordonner. Nous n'avons que ses lettres mais ces lettres sont de longs entretiens; tout y est : le geste, la voix, le ton, l'expression auguste et tendre. Racine faisant parler un père, aïeul et roi, ne dirait pas mieux; s'il n'était pas mort on croirait que c'est lui qui « a la plume. » Les arguments de la politique, ceux de la fierté, ceux du cœur, la voix royale, la voix humaine, tout passe. Il faut que les jeunes époux comprennent cette nécessité de se séparer et que la reine reste, qu'elle soit à Madrid et régente. Les Espagnols ont raison, le départ serait une désertion.

Un dimanche de mars, après la messe, la Princesse des Ursins, très grave, entra chez la reine. Marie-Louise depuis plusieurs jours remarquait qu'on ne parlait plus devant elle du voyage : dans les yeux de la Princesse elle essayait de lire son sort. Mme des Ursins lui lut alors le message de l'aïeul. La reine resterait en Espagne, « ferait ce plaisir aux Espagnols. » La Princesse des Ursins y demeurerait avec elle, c'était l'ordre.

L'obéissance fut entière et pleine de « gloire » comme dans la

CAMARERA MAYOR

tragédie classique où l'amour se sacrifie au devoir. Tout au plus Marie-Louise s'échappa-t-elle à écrire à sa grand'mère de Savoie : « Ah ! ma chère grand-maman que de choses il arrive en ce monde ! » et le soir, comme on demandait au Roi s'il passerait la nuit avec la reine, Marie-Louise s'écria : « Quoi, de si peu de jours qui nous restent, veut-on encore nous retrancher les nuits ! »

Le 5 avril 1702, une galère française, le *Foudroyant*, entra en rade à Barcelone ; les dames la visitèrent. Philippe s'y embarqua avec Louville, son confesseur, Marcin l'ambassadeur, guerrier à l'occasion, et ce Vazet qui, à lui seul, faisait mieux rire Leurs Majestés que toute l'Espagne.

La Princesse devait conduire la Régente à Madrid, mais lentement et en faisant un séjour dans le royaume d'Aragon ; royaume, disaient les Aragonnais, province, disait-on à Madrid. Marie-Louise, avec le titre de lieutenant-générale d'Aragon, tiendrait les États réunis à Saragosse.

CHAPITRE V

LA TUTELLE D'UNE REINE

A SARAGOSSE || LA JUNTE, || LA RÉGENTE ET MADAME DES URSINS
|| RETOUR A MADRID || TRISTE ÉTAT DE PHILIPPE V A NAPLES ||
SA RENCONTRE AVEC LE DUC DE SAVOIE || SON RETOUR A MADRID
|| LE CARDINAL D'ESTRÉES.

EN gravissant dans sa litière la montagne, sur le chemin de Saragosse, la Princesse des Ursins déroulait ses pensées de derrière la tête. L'arrêt à Saragosse c'était bien : la reine enchanterait les hidalgos; les États d'Aragon annonçaient qu'assemblés ils voteraient pour le voyage en Italie un don magnifique : 800 000 écus. Oui, il fallait aller à Saragosse, plaire et réussir. Mais après? la Princesse conduirait-elle la reine à Madrid? elle y répugnait. Madrid boudait toujours le voyage; au dernier moment, l'argent que Philippe attendait de sa capitale n'était point arrivé; des six gentilshommes qui avaient dû suivre leur roi à Naples, cinq, assaillis de pressentiments funestes, s'étaient récusés. Un seul, le duc d'Ossone, avait suivi. Dans quelle ruche de guêpes défiantes la Princesse avec sa précieuse enfant n'allait-elle pas entrer? La reine à Madrid exercerait la régence, mais qui serait responsable de la Régente?... Ce serait elle, la Princesse, l'étrangère. Si Marie-Louise échappait à l'influence de Mme des Ursins, celle-ci manquerait sa mission; si au contraire la reine d'Espagne suivait l'impulsion de la Française, le sentiment espagnol prendrait ombrage. Ne pourrait-on attendre le retour du roi dans une maison de campagne, par exemple à Aranjuez? Aranjuez c'était un des paradis de l'Espagne avec ses beaux jardins, ses bruissements d'eaux. La reine, à six heures de Madrid, y achèverait son éclosion, elle y aurait

LA TUTELLE D'UNE REINE

une petite cour de dames élues, les plaisirs de son âge; aisément elle irait à Madrid montrer son charmant visage et exercer à la Junte sa voix d'honneur. Au monastère de Montserrat, les voyageuses s'arrêtèrent : c'était la semaine sainte, le temps des dévotions, le temps aussi de prendre les avis de Madrid et ceux de Versailles. La Princesse avait déjà repris le chemin de Saragosse quand ses « ordres » lui arrivèrent : les voix étaient unanimes. C'est à Madrid, au cœur des Espagnes, que devait résider la régente : déjà une Junte s'y réunissait tous les jours : tous les jours, la reine devait présider cette Junte. Aller passer l'été au milieu des verdure, des féeries d'eaux et des volières, ce serait faire l'enfant. A Madrid, le cardinal Portocarrero était pressant : il avait mené la partie française; en toute bonne foi, il voulait la gagner, et qui l'y aiderait, sinon celle qui autrefois l'avait « converti à la France? » Ainsi pas de faux mouvements, pas de fantaisie, pas de velléités de jouer à Aranjuez au petit Versailles; c'est à Madrid que les rois étaient rois et les reines reines. L'orthodoxie était là.

L'arrivée à Saragosse fut heureuse. Le peuple espagnol savait fêter ses rois. Aucune reine n'avait présidé les États d'Aragon depuis Germaine de Foix. La « lieutenant générale » parut touchante, si jeune sous le dais, la tête ceinte de diamants, la fameuse perle, la Pelegrine, au front, les pendeloques ruisselantes aux oreilles. C'était là une vision. Les États étaient composés de quatre bras, les « braços » : les hidalgos au nombre de 800, la haute noblesse, la petite noblesse, le clergé. Chaque bras avait ses passions, ses privilèges, ses coutumes. Un hidalgo d'Aragon ne ressemble pas à un Grand de Castille, ni un Grand noble à un petit noble. Le « bras » le plus favorable était celui du clergé. « Les ecclésiastiques, dit la Princesse, sont bien disposés, mais les petits nobles sont les maîtres, parce que la raison ne peut rien sur eux. » La raison, le grand mot français et qui sent son XVIII^e siècle, se glisse de soi-même sous cette plume française : on ne pense à être raisonnable que devant ceux qui ne le sont pas : être mû par passion et non par raison, c'est le fort et c'est le faible de cette Espagne : elle n'aura pas toujours des pensées raisonnables, elle en aura parfois de sublimes et d'héroïques. S'il ne s'agissait que de raisonner, tout serait facile, on raisonnerait à Versailles comme à Madrid et à Madrid comme à Saragosse. Il est bien plus difficile de connaître les passions et de les manier.

LA PRINCESSE DES URSINS

C'est pourtant ce qu'on demande à la Princesse des Ursins, et qu'elle-même n'ait point de passion. Dans le trouble où la met une situation si nouvelle, la Princesse a demandé encore une fois des « instructions. » Mais M. de Torcy se garde bien de lui en donner : entre les quatre bras nul ne peut la conduire. « A l'égard de l'instruction que vous demandez, écrit M. de Torcy, je suis persuadé que personne ne peut vous en donner de meilleure que celle que vous retirerez déjà et que vous apprendrez encore de l'état d'un pays aussi difficile que celui où vous êtes présentement. »

C'était là parler en oracle, mais non éclairer la route de l'envoyée. Les passions se heurtent. Les États d'Aragon sont ravis de posséder la reine : ils voteront non pas 800 000 écus mais 500 000 : à une condition pourtant, c'est qu'on ne les presse pas. La reine a ouvert les États, elle doit les clore, cela aussi c'est l'orthodoxie : il faut donc attendre et plaire. Les États d'Aragon ont aussi à leur manière « le bon plaisir, » les privilèges des provinces qui ont été des royaumes, les droits particuliers de chacune d'elles sont les reliques de leur indépendance, elles y tiennent. C'est cette persistance de l'esprit qui fait le « caractère, » cet attribut de l'Espagne. Mais si l'Aragon a ses droits, la Castille aussi a les siens, et de Madrid le cardinal Portocarrero admoneste. Que fait la Princesse à Saragosse? quelles sont ces lenteurs? Que Mme des Ursins amène sans tarder la reine à Madrid. Madrid se soucie bien des 500 000 écus! Son privilège à elle est de garder les personnes royales : il est déjà fâcheux que le roi d'Espagne aille faire le preux en Italie, cela ne s'est point fait depuis deux cents ans. D'autre part le roi d'Espagne, qui est lent, n'a pas encore envoyé de Naples les lettres qui instituent la régence de son épouse. Ne serait-il pas, demande la Princesse à son ami le cardinal, simplement convenable de les attendre? La quadrature du cercle n'est point aisée à opérer pour une femme quand elle la discute à travers mers, monts et vaux avec deux rois, une Junte et les États : des courriers s'égaillent sur les chemins de Versailles, de Madrid, de Naples et de Saragosse. Louis XIV invite Mme des Ursins à « pénétrer le génie de la nation. » Elle le voudrait, mais elle entend les voix de plusieurs génies et qui tous grondent. Si elle est si lente à venir à Madrid, dit l'un de ces génies, c'est qu'elle veut confisquer la reine, la garder en tutelle : plaide-t-elle à Saragosse qu'elle doit conduire la reine au cœur des Espagnes, le génie d'Aragon crie au rapt !

LA TUTELLE D'UNE REINE

une étrangère, en pleine réunion des États, veut leur enlever la reine pour aller régner à Madrid. Leur réponse au reste est toute prête : ils ne voteront pas les 500 000 écus : on ne vote pas des 500 000 écus à des princesses volantes. Et si la lieutenantante générale part sans clôturer les États, qui les présidera ? Elle veut mettre en sa place M. l'Archevêque de Saragosse : elle n'en a point le droit : la Régente a juré en ouvrant les États l'observation des privilèges de l'Aragon, qu'elle se souvienne de la formule que son serment a consacrée. « Nous qui valons autant que vous, nous vous acceptons pour notre reine à condition du maintien de tous nos droits, lois et prérogatives, sinon, non ». La Régente n'a point le droit de nommer, de désigner un Président. « Il est inutile, écrit la Princesse à M. de Torcy, que je vous dise toutes les peines que cette affaire nous cause. Tous les jours, dans le braço des hidalgos composé de plus de 800 personnes, on lève l'épée comme dans une diète de Pologne... Nous craignons une rupture des États déshonorable et désastreuse pour Sa Majesté, » dit encore Mme des Ursins. C'est elle qui discute, tire de sa poche les instructions que lui a laissées le roi d'Espagne : certes les Aragonais ont leurs privilèges, mais la reine a sa liberté. M. le cardinal Portocarrero l'appelle au nom de la nation à Madrid, la Princesse des Ursins doit l'y conduire. En même temps la querelle du costume ressuscite, M. de Blécourt mande que les extravagants maris ne transigent pas sur le *tonsillo* : les bras de la Castille menacent d'être plus impérieux encore que ceux de l'Aragon. La Princesse revient sur les arguments ; les *tonsillos* prennent toute la place, empêchent la reine d'être approchée de ses femmes de chambre. Le salut de la monarchie est-il donc dans le *tonsillo* ? Mais M. de Blécourt ne peut le cacher ; sur le sujet des *tonsillos* le palais est en rumeur.

Les appels de Madrid l'emportèrent. La ruche inquiète exigeait sa reine ; il devenait nécessaire de la lui donner. Le 17 juin 1702, la Princesse des Ursins prenait avec Marie-Louise la route de Castille. « Enfin, écrivait Marie-Louise à Louis XIV, me voici hors de Saragosse et en chemin pour Madrid comme Votre Majesté me l'a ordonné. » Elle était déçue : les États n'en avaient point eu leur démenti. Puisqu'on leur enlevait la reine, au lieu des 500 000 écus ils n'en donnaient que 100 000, et encore marquaient-ils que ce n'était qu'un don galant. Ils se souciaient peu des expéditions en Italie d'un roi d'Espagne.

LA PRINCESSE DES URSINS

Leur souveraine leur avait plu; ils lui faisaient ce présent. Elle s'achèterait quelque parure. C'était du moins la fiction de l'orgueil aragonais. Marie-Louise ne méditait avec la Princesse que de transformer ces écus en lettres de change pour les envoyer au cher roi : « Si j'eusse pu rester une quinzaine de jours, écrivait-elle tristement, j'aurais achevé les États et envoyé au roi 500 000 écus, mais il a fallu me contenter de 100 000. » Entre Saragosse et Madrid, la reine, aux seules mains de la Princesse des Ursins, était comme absente d'Espagne : on faisait de longues étapes par des jours étouffants dans des tourbillons de poussière. Après dix-sept jours de marche, le 7 juillet 1702, des hauts du Guadarrama, les voyageuses aperçurent enfin Madrid. On avait renoncé à l'entrée solennelle, trop coûteuse pour « les peuples; » on était à l'austérité, aux privations, à la guerre; mais l'enthousiasme populaire suppléait au faste. La reine, seule dans son carrosse à glaces, montrait son jeune sourire; la Princesse des Ursins, seule aussi, suivait; la solitude marquait ce qu'elles avaient l'une et l'autre, à des distances au reste incommensurables, d'unique comme deux étoiles. La Princesse, après trente ans, reconnaissait Madrid; rien n'y avait changé : l'air, les odeurs, les puanteurs, disait-elle, la pauvreté, la ferveur aussi, les cris brûlants. Si autrefois elle s'était sentie « étrangère, » elle dut le sentir en ce jour solennel plus encore. Voyons-la entrer derrière Marie-Louise qui gravit d'un pas léger les degrés du palais. Il faut monter 166 marches avant d'arriver à la haute salle où les Grandes, rangées à genoux, attendent leur reine. Elles ont toutes revêtu le fameux costume, les queues formidables sont déployées par derrière et, par devant, les *tonsillos* s'étalent; les chapelets pendus aux ceintures tintent comme des sequins, et les reliques des saints, enchâssées dans les bijoux, retiennent corsages et ceintures : d'énormes lunettes cerclées d'écaille, des besicles, nouées par-dessus les cheveux, grossissent les yeux. Ces besicles sont la mode ou plutôt la coutume; elles ajoutent, dit-on, à l'air grave. Et certes tout est grave. La Princesse entre là comme une de ces abbesses que le roi de France envoyait parfois, d'autorité, réformer des monastères. La nouvelle venue, en obédience royale, sent les oppositions sourdes ou déclarées. Que de regards sombres ou aigus sur cette étrangère! Rien qu'à la voir on sent qu'il entre en cette Cour un élément nouveau. Voilà donc cette femme dont on a tant parlé depuis six

LA TUTELLE D'UNE REINE

mois, qui vient d'Italie avec son secrétaire français, ses musiciens, ses gentilshommes et qui va régner sur le palais : elle est grande, a l'air noble, le regard jeune : ses yeux bleus parlent, son sourire est prompt ; elle veut, elle voudra plaire, mais elle fait tache avec son costume français ; sa seule présence témoigne qu'aucune Grande n'a été trouvée digne de cette charge unique : camarera mayor. Elle aussi regarde et observe. Derrière les Grandes, enjambant les queues, des monstres circulent, mâles et femelles, à tignasse, le corps trop court, la tête trop grosse : ce sont les nains, les naines, les génies du palais. Ils portent les traînes quand les Grandes se sont relevées, ils répandent dans l'air étouffé des eaux de senteur, présentent dans des coupes les pastilles d'orange. Ils ne comptent tout à fait ni pour hommes ni pour femmes : ils amusent avec leur grotesque aspect ; ils sont commodes pour écouter aux portes, bouffonner avec les seigneurs et remettre d'un quarto à l'autre, à l'insu des duègnes, les billets d'amour.

Après avoir reçu le baise-mains des Grandes, la reine passe à l'appartement du roi : les Grands, rangés contre la muraille, couverts selon leur privilège, se tiennent muets. Tout est grave comme à l'église. Les cortèges s'ébranlent, ils entrent à la chapelle du palais où psalmodient nuit et jour les religieuses de l'Incarnation. Reine, princesses, Grands et Grandes remercient Dieu, mais Grands et Grandes percent de leurs regards cette Princesse des Ursins qui se tient seule toujours derrière la reine.

« On a eu ici une joie parfaite de voir la reine, écrit quelques jours plus tard le Français Orry, le réformateur des finances ; elle plaît beaucoup aux Espagnols et les démonstrations qu'ils en ont données ne peuvent avoir été plus vives. On n'est pas moins content de la Princesse des Ursins ; elle a l'approbation générale et ce n'est pas un petit mérite, dans cette Cour et parmi les femmes. »

« Parmi les femmes ! » la difficulté était là. « Je regarde comme un miracle qu'on ne me haïsse pas, » écrivait Mme des Ursins. Et les miracles ne durent pas toujours. La tradition voulait que les rois, les reines eussent deux anges gardiens, mais une camarera mayor n'en avait qu'un. La princesse vit assez vite arriver dans sa chambre les billets anonymes et les nains courir de porte en porte chez les señoras de honor. « Était-il vrai que Mme des Ursins vînt changer les coutumes, qu'elle projetât d'envoyer

LA PRINCESSE DES URSINS

tous les nains à Ségovie et de faire jouer au palais des comédies françaises? De Tolède, la reine veuve Marianne sonnait le glas des coutumes, ces gardiennes des pudeurs espagnoles. Il y avait aussi Mme d'Aguire, la béate, la femme à visions, très estimée. On découvrait que Mme des Ursins avait fait faire pour le roi d'Espagne une perruque sans en vérifier les cheveux. Savait-on seulement si ces cheveux étaient nobles, peut-être juifs ou d'un homme ensorcelé? c'était bien la légèreté française. Enfin venait encore la comtesse Palma, propre nièce du grand cardinal Portocarrero : celle-là avait compté sur la charge de camarera mayor et d'un œil peu amène regardait la Française à réformes. La Princesse ne haïssait pas la difficulté, mais elle voulait sentir derrière elle la confiance. S'il fallait naviguer sans étoiles dans les récifs, elle aimait mieux s'en retourner en Italie. Aux premières velléités de départ, M. de Torcy bondissait sur sa plume. « Le roi vous croira toujours, Madame, préférablement à ces trois femmes et même à toute l'Espagne dont il ne faut point, s'il vous plaît, que vous songiez à sortir : le roi vous y croit très nécessaire et chaque jour le confirme dans cette pensée. »

Sortir d'Espagne, elle ne pouvait plus y songer. La reine depuis l'arrivée, tous les jours, pendant sept ou huit heures, préside la Junte; c'est pour sa jeunesse un effort qui va contre la nature. Elle aime Mme des Ursins. Comment l'abandonner et malgré le maître? Si la reine a deux anges gardiens, cette princesse est le troisième : c'est bien ce que pense le cardinal Portocarrero : aussi fait-il briller devant cette amie une tentation. La reine est bien jeune pour jeter à l'improviste dans les débats de la Junte sa voix d'honneur; si elle était avertie à l'avance des affaires qui se discuteront, elle pourrait consulter Mme des Ursins. Mais celle-ci voyait venir de loin son vieux cardinal : « Quoi, s'écriait-elle, une femme, une étrangère, intervenir ainsi dans les Conseils de l'Espagne! » Mieux valait mettre tout de suite sa tête sur le billot. « Ne pourrait-elle au moins, reprenait le tentateur, recevoir quelque mémoire secret, en dire tout bas son avis? » Pour l'amour du ciel, riposte Mme des Ursins, pas de mémoire secret; le cardinal se plaint qu'on ne l'écoute pas à la Junte, mais elle ne peut entendre les plaintes, de personne : elle veut et doit « faire la bourrue, » mettre de la cire dans ses oreilles, car elle navigue entre Charybde et Scylla. On dit déjà

LA TUTELLE D'UNE REINE

que la reine est sous sa tutelle, parle sous son inspiration, écrit même sous sa dictée...

Aussi, par la porte ouverte, Mme des Ursins a soin de montrer la reine juchée sur un haut tabouret à son écritoire et qui écrit « toute seule, avec une vitesse étonnante. » Son œuvre la voilà, c'est cette créature que les Espagnols trouvent « fort à leur gré » et dont la renommée grandit, éclate. « Elle est surnaturelle, » écrit le nonce. Elle enchante ses parents de France. Louis XIV, stupéfait de cette enfant qui inonde Versailles de lettres ravissantes, interroge : N'est-ce pas Mme des Ursins qui s'est substituée à la reine ? Point du tout, mais par un heureux caprice du sort, il y a entre elle et son élève une ressemblance de nature : la douceur dans les manières, l'énergie brûlante dans l'âme, la gaîté et le besoin de gaîté, une certaine habileté riante.

A la Junte, la reine sait ménager les cœurs susceptibles. Voit-elle les avis partagés, craint-elle de conclure contre le cardinal, elle dit qu'elle ne connaît pas bien l'affaire, elle va réfléchir et, entre temps, elle persuade aux barbes blanches de se mettre d'accord. Sent-elle la discussion s'égarer ? Alors elle ouvre un coffret, prend sa broderie et dit que, ces messieurs ayant à parler de choses qui ne regardent pas l'État, elle va tirer un peu l'aiguille. Mme des Ursins est ravie de cette ruse d'une autre Pénélope, la conte à Versailles, tandis que les vieux conseillers tout déridés en font leur profit. Voilà ce qui s'appelle, avec des mains d'enfant, capter « le génie d'une nation. » Marie-Louise n'oublie pas non plus le « génie » de son grand-père. En vérité, Louis XIV n'aime pas beaucoup que les femmes s'occupent des affaires ; il les a trop vues à l'œuvre en sa première jeunesse. Marie-Louise le sait bien et qu'il ne faut pas avec lui être « ennuyante ; » elle doit exercer le pouvoir mais non s'y attacher. Certes, il ne s'agit plus de faire l'enfant et de sauter au col d'un cher grand-papa ; la reine sait très bien dire « Monsieur mon frère » et y mettre un peu d'enjouement ; elle sait très bien dire à ce frère que les sept ou huit heures passées à la Junte lui pèsent, qu'elle n'a pas un moment pour aller avec Mme des Ursins prendre l'air. « Cette occupation m'est très honorable, dit-elle, mais elle n'est pas très divertissante pour une aussi jeune tête que la mienne : les affaires, dit-elle encore, vont d'une lenteur extraordinaire, peut-être que ma vivacité naturelle et mon peu d'expérience me font croire que les ministres feraient

LA PRINCESSE DES URSINS

mieux d'aller plus vite. » Elle laisse Mme des Ursins rendre compte des affaires sérieuses et va finir sa journée en jouant avec ses dames à colin-maillard ou à « la compagnie vous plaît-elle? » C'est certainement ce que le roi de France trouvera de plus agréable en sa petite-fille. Dans ce que Marie-Louise appelle ses « enfances » il y a un peu de politique ou d'instinct politique; ne nous en scandalisons pas. L'enfant n'a que trop bien compris la gravité de sa mission et qu'en elle on doit trouver à la fois la Madone, la reine, l'homme d'État et l'enfant. « J'ai bien de l'impatience, dit-elle encore, que le roi revienne, après avoir battu les Allemands, reprendre le soin de ses affaires et que je n'aie plus que le plaisir de le voir et à penser à me divertir. »

L'espoir que mettait Louis XIV en ce début de reine avait un triste contraste : les nouvelles de Naples arrivaient, désolantes. Si la Princesse des Ursins élevait aux nues sa précieuse enfant, il n'en était pas de même des anges gardiens du roi d'Espagne. M. de Marcin ne savait comment tailler sa plume pour parler du roi Philippe. Dans son palais de Naples le pauvre prince périssait d'ennui, de mélancolie, il ne tenait plus, disait-il, à son écrasant royaume, ni même à la vie; il regardait, l'œil vague, tournoyer les vapeurs embrasées du Vésuve; il sentait le poids des cendres sur son âme; il entrait dans des sommeils léthargiques, se réveillait en proie aux terreurs ou aux scrupules, appelait alors médecins et confesseurs. Personne ne songea que la torride chaleur, la claustration, l'inaction auraient eu raison d'une vitalité plus robuste. « Nous sommes comme des melons sous cloche, » disait Louville. Ce prince, qui avait passé sa jeunesse à courir le cerf ou le loup dans les forêts de France, qui n'avait jamais demandé à régner, était maintenant cloué dans l'immobilité de l'étiquette, entouré de visages froids, assailli des critiques de Louville, effrayé dans sa conscience de sentir fondre sur l'Europe une guerre dont sa personne était l'objet. Il ne pouvait échapper à sa destinée de roi que par la mort et la désirait. Les brûlants effluves du printemps lui faisaient fondre les moelles. Si on avait cru animer l'Italie en lui montrant un prince jeune et martial, on s'était bien trompé; si lui-même avait espéré susciter l'enthousiasme de « ses peuples, » il était bien déçu. Le royaume de Naples avait vécu, doucement, de sa vie propre, sous le gouvernement de vice-rois demi-espagnols et demi-italiens; il ne se souciait pas du tout de ce prince français qui

LA TUTELLE D'UNE REINE

n'avait même pas reçu l'investiture du Pape. Les prêtres, les moines se défiaient de l'esprit français qui allait s'infiltrer avec ce prince dans ce fond d'Italie. Les Français, il s'en fallait de peu qu'ils ne fussent des « infidèles. » Dans les monastères, ce n'étaient que prières pour les armes allemandes; que venaient faire ces Français? Ils trouvaient le désordre dans l'administration « effroyable »; eux-mêmes arrivaient de Versailles, ce « château païen. » Philippe vivait dans le soupçon continu du poignard ou du poison; le calice royal était sévère. Louville se croyait grand clerc en faisant venir par les corridors une jolie fille. Il croyait à ce remède contre les « vapeurs. » Le roi d'Espagne, outré de cette tentation, baissait les yeux. Sur ce sujet de son épouse il était comme le cerf altéré des fontaines; il ne voulait pécher ni contre elle, ni contre Dieu. Le péché de David, David lui-même, c'est-à-dire le Roi, chez ses petits-fils, avait tout fait pour en extirper la racine : il leur avait donné de grands éducateurs et ensuite d'adorables épouses qu'ils aimaient sagement et « furieusement. » Philippe n'eût pas trahi Marie-Louise, mais, en sa léthargie, ne trouvait pas l'énergie de lui écrire; avec zèle Louville se substituait à son maître, composait des lettres tendres, Philippe de sa main dolente les copiait; cet effort accompli, il pleurait des heures entières. Au reste voici le témoignage que rendait sur son maître le compagnon, le confident, l'ami : le marquis de Louville.

« Je ne fais pas fond sur le roi d'Espagne et je crains avec grandes raisons qu'il ne soit pire que son oncle Charles II. Il est fainéant et plus paresseux et n'a point tant d'esprit. Ce qu'il a de meilleur, c'est qu'il n'a point de malice. Il a déclaré à son confesseur qu'il ne voulait ni lire ni travailler du tout hors les heures de son *Despacho*, c'est-à-dire de son Conseil. Il badine et niaise continuellement et d'une manière qui fait vomir et je sais qu'il ennuie M. Benavente même. Il n'a ni courage, ni honneur, ne se soucie point de la guerre ni des troupes. L'autre jour, je le forçai de les aller voir, mais je m'en repentis bien car il les fixa avec un dégoût visible; il m'a déclaré qu'il serait ravi de n'être plus roi, qu'il enrage de l'être et qu'il voudrait de tout son cœur que son frère le fût à sa place. Je lui ai chanté pouille sur cela. Il n'est touché d'aucun plaisir que celui de tirer et a dit qu'il tirerait de sa fenêtre sur les moineaux depuis le matin jusqu'au soir. Il lui faut non seulement un premier

LA PRINCESSE DES URSINS

ministre, mais un gouverneur véritable sans en avoir le nom (ici se trahit Louville : le gouverneur, ce serait Louville), un gouverneur qu'il craigne, qui prenne ascendant sur lui et lui fasse faire à chaque instant ce qu'il faut qu'il fasse. Comptez que je me meurs d'ennui de le voir ainsi fait et que je n'espère pas d'y rien gagner. Je l'obligeai hier à vider ses poches. J'y trouvai quarante mémoires qu'il n'avait jamais lus, une lettre de la reine d'Espagne qu'il n'avait pas daigné décacheter et l'autre du roi d'Angleterre (le prétendant) reçue depuis près de deux mois et à laquelle il n'a jamais daigné faire de réponse. Jugez, Monsieur, si le roi d'Espagne est en état de se gouverner lui-même et par conséquent de gouverner l'Espagne. Il commence à faire avec ses nains toutes les badineries que faisait son oncle. Les Espagnols disent qu'ils le croient (Charles II, l'oncle) ressuscité et ce qui me désespère est qu'ils le connaissent à merveille et qu'il n'y a pas un Grand qui n'en ait la même opinion que moi. »

Cette caricature d'un prince faible et malade, Louville ne la montrait que sous le manteau à M. de Torcy avec mille précautions oratoires. M. de Torcy en offrirait une image adoucie à Mme de Maintenon, celle-ci en doserait au Roi ce qu'elle pourrait, ce qu'elle oserait. Sous une forme moins dénigrante, M. de Marcin donnait aussi ses avertissements : le roi d'Espagne, dépaycé sous un ciel brûlant, étourdi par le « désordre effroyable » et par les soupçons de poignard, souffrait en son âme et en son corps, se croyait « dangereusement malade. » Louis XIV faisait alors avec ce petit-fils le roi, le père, le médecin et le confesseur. Il ne fallait ni désespérer ce malade ni accepter sa déchéance ; la main souveraine restait pleine de douceur, la voix ferme faisait appel à la noblesse du sang. Le temps était venu pour Philippe, disait l'aïeul, de rejoindre dans le Milanais les troupes que Vendôme y rassemblait pour lui : point de vapeurs ; les vapeurs il n'y fallait point penser, mais maintenant aller sur le champ de bataille et se mesurer avec le roi des Romains. Philippe, aux accents guerriers, se réveillait comme d'un songe funeste.

Près de Savone, sur son chemin vers le Nord, Philippe devait rencontrer son beau-père, le duc de Savoie. Avec ferveur, de Madrid, Marie-Louise mettait les cœurs en état de grâce pour cette entrevue. Les deux duchesses de Savoie, mère et grand-mère, venaient aussi connaître enfin celui qu'elles appelaient

LA TUTELLE D'UNE REINE

notre roi, le cher roi, le charmant roi. » Marie-Louise faisait l'ange avertisseur : « Le roi est silencieux, disait-elle à son père. Mon père est ombrageux, disait-elle à son époux. » Le duc de Savoie avant l'entrevue posa ses conditions : il prétendit « à la main, au fauteuil. » Ces détails nous font sourire. Ils avaient leur sens pourtant dans le symbole de l'étiquette. Accorder la main, le fauteuil, c'était pour le roi d'Espagne donner au duc de Savoie le traitement de roi, satisfaire chez lui un désir ancien et maintes fois éludé. Louville insista pour l'étiquette de rigueur : ni main ni fauteuil ; Philippe ne sut pas trouver le geste, le mot qui corrige le principe. Par deux fois, devant des chaises à dos, le beau-père et le gendre se tinrent debout : l'un muet, l'autre irrité. « Quoique je fusse prévenu de sa réserve, écrivait le duc Amédée à sa fille, je ne laissai pas d'en être frappé. » — « Cette froideur dont se plaint M. de Savoie a cela de commun pour tous les enfants d'Adam, que le roi d'Espagne les traite de la même manière, » écrivait de son côté Louville. Une discussion vaine s'ouvrit : le roi inviterait-il son beau-père à dîner ? Le même obstacle reparut : le fauteuil. Mangerait-on debout ? On prétexta des rhumes et l'on se fit des compliments glacés. Le duc Amédée ne prenait pas au sérieux ce roi mélancolique : « il aimerait mieux trente sols dans sa poche que deux couronnes sur la tête de ses filles, » dit-il alors à ses familiers. Les deux duchesses ne purent voir qu'une fois quelques minutes le cher roi et l'on sut par les femmes de chambre qu'elles avaient pleuré. L'histoire est discrète et ne parle point des larmes des mères ; le simple chroniqueur va derrière les masques regarder les visages : larmes de mère, de grand-mère..., funeste présage.

La Princesse des Ursins, de Madrid, suivait avec une attention parfois impatiente ces débuts malheureux. Ah ! si elle avait été à Naples, à Savone avec sa reine, des femmes eussent mis autant d'ingéniosité et de passion à arranger les choses, à accorder les cœurs que d'autres à les brouiller. Elle gardait pour elle ses inquiétudes. Les lettres que composait Louville étaient tendres et diveirtssantes ; la reine, avec sa nature limpide, y croyait et les baisait cent fois le jour. Les charges, les difficultés de la régence absorbaient toute l'attention et la vigilance de Mme des Ursins. Elle avait conduit la reine hors de Madrid, au château du Buen Retiro. On était en été, il fallait que Marie-Louise pût

LA PRINCESSE DES URSINS

« respirer. » Ce château était mal gardé : quelques hallebardiers, le baudrier doré sur l'épaule, somnolaient aux portes ; ils n'avaient d'autre paye que les aumônes des visiteurs : du bout de leurs piques ils écartaient mendiants et troupes d'enfants attirés par l'entrée des viandes et l'odeur des repas : des nuées de domestiques « recommandés, dit la princesse, par une infinité de gens » fourmillaient dans le palais, entraient et sortaient pour aller manger aux soupes publiques, contant tous les contes. La Princesse se sentait l'âme d'une Josabeth. Dans ce palais ouvert à tout venant, ne pourrait-on lui enlever sa reine ? Elle voyait, surgissant au palais, des ravisseurs qui lui arracheraient Marie-Louise et la conduiraient de maison de campagne en maison de campagne jusqu'en Portugal. Parmi les Espagnols, parmi les plus grands, il y avait encore, elle le savait, plus d'un cœur autrichien : la nuit elle restait sur le qui-vive, en alerte au moindre bruit. Elle crut entendre une fois crocheter les serrures et sentit que la reine, éveillée, écoutait aussi. Alors elle s'approcha et toutes deux « sans rien se dire » passèrent une nuit qui parut longue. Au matin, elles respirèrent et la Princesse crut ou voulut croire à quelque intrigue amoureuse. Dans cette pauvreté, dans ces alarmes de l'intérieur et du dehors, la régence était un grand mot mais une pauvre chose. Si la Princesse craignait les ravisseurs, c'est que l'ennemi était proche, pratiquait au cœur même de Madrid ses intelligences. Les vaisseaux anglais et hollandais maintenant bordaient les côtes ; le Portugal leur offrait ses abris ; on y prenait des lettres, on en laissait ; les émissaires pour les porter à Madrid ou dans les « maisons de campagne » ne manquaient pas : un jour les Anglais débarquèrent des troupes à Cadix : ils crurent détacher le gouverneur, le regagner au parti autrichien, susciter la révolte. C'est alors que Marie-Louise charma les conseillers de la Junte : elle offrit de monter à cheval et de descendre en Andalousie « rassurer les peuples. » « La reine fait tout ce qu'elle peut pour animer ses sujets, écrivait alors la Princesse des Ursins, et il est impossible d'avoir plus de bénédictions qu'on ne lui en donne... Elle se fait adorer. » Le gouverneur fut fidèle : la révolte n'éclata pas. Mais au milieu de tant d'anxiétés, sentant s'alourdir sur elle une responsabilité qui dépassait son pouvoir, la Princesse regardait en arrière. « La vie de Rome convient bien mieux à mon humeur et à mon âge, » disait-elle à M. de Torcy, et elle répétait : « L'on doit

LA TUTELLE D'UNE REINE

songer bien sérieusement où vous êtes à jeter l'œil sur quelqu'un qui vienne tout de bon être camarera mayor. »

Le maître eût pu alors la prendre au mot : sa mission telle qu'il l'avait conçue s'achevait, on en avait fini avec les débuts. Marie-Louise, après un an, n'était plus l'enfant sauvage, ni la petite reine, mais la reine. Le roi d'Espagne enfin allait revenir. M. de Torcy ferma l'oreille. Certes la reine était un miracle, mais celle qui soutenait le miracle c'était la Princesse des Ursins et l'on avait grand besoin des thaumaturges; c'est qu'un événement incroyable jetait le trouble dans les meilleures têtes, justifiait les dernières défiances.

Cet *Amirante* de Castille qui était apparu si suspect à Bordeaux, on avait cru habile de lui confier la charge d'ambassadeur d'Espagne auprès du roi de France; ce serait lui faire confiance, lui montrer qu'on ne lui gardait pas rancune d'avoir été « autrichien. » Le passé était le passé. L'*Amirante* faisait plus que jamais beau visage; avec ostentation il préparait une ambassade grandiose; ce serait presque une Cour que ce seigneur, le premier Grand de l'Espagne, mènerait dans une Cour. Au quarto chico de Mme des Ursins, il venait se mettre au fait des usages de France, apprendre à connaître comment plaire au Roi; il ne voulait pas faire une faute, il s'en remettait à elle, il voulait être entre ses mains. « Il connaît parfaitement l'Espagne, écrivait la Princesse, et pourra en parler plus juste qu'aucun autre, pourvu qu'il n'y mêle pas de passion. » — « Vous allez voir en France, écrivait d'Italie M. de Marcin, un des plus spirituels et adroits courtisans qu'il y ait en cette Cour : s'il n'a pas lu Virgile, il a l'éloquence de Cicéron et plus de ruses qu'Ulysse. » L'*Amirante* s'était mis en route comme un roi-mage, son train sentait la myrrhe et l'encens. Au septième jour après son départ, une stupéfiante nouvelle arriva au palais : l'ambassadeur, au troisième matin, laissant là son camp, ses chariots, son énorme suite, avait piqué à toutes brides sur le Portugal. L'ambassade, le train magnifique, les visites au quarto chico n'avaient été que la ruse d'Ulysse pour voir et savoir. L'*Amirante* passait au parti autrichien, aux armes allemandes, il le proclamait en soixante-quatre manifestes; il invitait les peuples et les Grands à revenir à « leurs princes légitimes. » C'était là un exemple effrayant. Quels autres Grands portaient sous le front un semblable secret? Quelles mines allaient encore sauter? Il importait de ne pas suspecter à faux

LA PRINCESSE DES URSINS

et aussi de ne pas tomber dans les ruses d'Ulysse : l'*Amirante* laissait derrière lui des parents, des amis ; la Princesse scrutait les visages : la confiance et la défiance avaient également leurs dangers ; elle ne voulait pas, disait-elle, de « paroles ambrées » mais des actes : elle s'indignait des « cœurs de boue. » Autre désastre : en novembre les galions du Mexique arrivaient sous escorte française à Vigo ; ils apportaient de l'or, des pierres, des bois précieux. Dans la vie de l'Espagne il y avait quelque chose qui touchait au conte, à la fable : l'extrémité de la misère, le flamboiement des ors d'Amérique, les traîtres, les sortilèges, les princesses magiques, les trésors. En hâte, dans le port, les Espagnols déchargeaient les barres d'or quand la flotte anglaise attaqua. Château-Renaud, le chef de l'escadre française, mit lui-même le feu à quinze de ses vaisseaux : les galions furent engloutis dans les flots avec leurs chargements ; on les y cherche encore : on ne sauva que l'or, et en partie. Ce coup était rude et suivait l'autre de bien près. Tout était possible après ces deux malheurs. Si la Princesse des Ursins regardait encore en arrière vers les douceurs de Rome, c'était pour en repousser la vision. « Je m'aperçois que ma demeure en ce pays-ci est trop nécessaire, disait-elle... je n'aurai pas la force de demander à me retirer tant que je verrai les choses dans l'état où elles sont. »

Dans ces tristesses il y eut pourtant un carillon de joie et, tant qu'elle put, la Princesse le fit sonner. Volontiers elle se fût pendue à la corde pour mettre les cloches en branle : le roi d'Espagne, à Crémone, puis à Luzzara, avait remporté deux victoires. Avec sa probité scrupuleuse il en reportait tout le mérite à M. de Vendôme. La Princesse des Ursins voyait déployer au Buen Retiro les étendards pris aux Allemands ; la reine, en pompe, suivie des Grands, fidèles ou infidèles en leur cœur, portait les étendards au sanctuaire d'Atocha, marchait sur les branchages et les fleurs que le peuple jetait sous ses pas. Le roi de France félicitait. En ce sursaut de « valeur » il reconnaissait son sang. Philippe, rentrant en Espagne, porterait au moins sur son front triste ces lauriers. Ce retour, tous le désiraient proche. La présence du roi d'Espagne en son camp pesait à M. de Vendôme. Que les rois tristes et vertueux soient en leurs palais et les foudres de guerre au milieu de leurs soldats. C'est alors, notons-le en passant, qu'on entendit pour la première fois parler en Italie d'un petit abbé que choyait beaucoup M. de

LA TUTELLE D'UNE REINE

Vendôme. Il faisait les messages du duc de Parme, parlait bien le français, écrivait vite, faisait jongler les vues politiques et cuisinait à merveille les plats italiens. C'était le fils d'un jardinier de Parme; son père, établi à Bayonne, y vendait ses légumes; le fils, déclassé en fils d'église, c'était l'abbé Alberoni. Ne le voyons qu'en passant le petit abbé; il court à ses messages et à ses fourneaux, il fera bouillir plus tard bien d'autres marmites. Pour le moment il amuse M. de Vendôme beaucoup plus que ne fait le roi d'Espagne et celui-ci ne désire plus rien tant que de retourner dans son royaume. « Je vous avoue que je ne serais pas fâché de revoir la reine, » confie-t-il à M. de Marcin. « Par terre ou par mer, écrit alors celui-ci, il faut qu'il soit parti avant le 15 octobre. Je vous assure que de rentrer en Espagne achèvera de le guérir... et, disait encore l'ami clairvoyant, une fois revenu à Madrid il y sera plus volontiers qu'aucun de ses prédécesseurs; et la reine le gouvernera et l'État. »

La reine le gouvernera et gouvernera l'État!... On eût préféré à Versailles voir la Régente retourner aux parties de colin-maillard; mais plus son personnage croissait hors de toute mesure prévue, plus il importait de laisser auprès d'elle la Princesse des Ursins. Marie-Louise, recevant une lettre de Louis XIV, la baisait, la montrait à ses dames, disait : « C'est une lettre du plus grand monarque du monde : » c'était bien, Mme des Ursins avait allumé la flamme désirée dans le cœur de feu; il fallait continuer. Cette flamme devait grandir, car en cette guerre qu. croissait aussi il était nécessaire de sentir une alliance chaude. Autour du faible roi Philippe on fortifierait aussi les conseils. Ah! si le roi d'Espagne savait seulement dire « je veux, » disait Marie-Louise! S'il ne le savait pas, d'autres le diraient pour lui. Philippe allait amener avec lui un nouvel ambassadeur de France. C'était un grand prélat, un prince de l'Église, un petit-fils d'Henri IV, le cardinal d'Estrées. Il serait non seulement ambassadeur, mais ministre, premier ministre. En cette heure de lutte commune et de péril, il gouvernerait; on trouverait des modalités pour ne point offenser les Espagnols; il ferait dire au roi d'Espagne : je veux.

Le cardinal d'Estrées c'était, ç'avait été pour la Princesse des Ursins l'ami de Rome. C'est lui qui avait été la chercher derrière sa grille de couvent pour la mettre en passe de servir et elle avait bien servi. Fut-elle contente? Pensa-t-elle aux jours

LA PRINCESSE DES URSINS

heureux de Bagnaye, aux violes d'amour, aux sauts périlleux des danseurs de corde, aux lettres gaies et galantes, aux vivacités, au duc Flavio, à ses procès et aux perruques laineuses qui sentaient la poussière? Elle était toute au présent sévère; nulle réminiscence ne passe sous la plume; une appréhension plutôt. « J'ai peur, disait-elle, que la nation, naturellement orgueilleuse, ne regarde comme une marque de mépris du côté de la France qu'on lui envoie un des plus grands génies qui y soient, non pour la conseiller mais pour la gouverner, et que cela n'augmente encore l'éloignement qu'elle a pour les Français. »

Le choix pourtant était fait. M. de Marcin réclamait aux armées sa place d'homme de guerre; le roi d'Espagne rentrait avec le cardinal et le neveu du cardinal, l'abbé d'Estrées. Pour gouverner le royaume catholique, dans la passe du péril, on prenait des mains d'église : le cardinal Portocarrero aurait sa place vis-à-vis du cardinal français. Entre eux deux, amie de l'un et de l'autre, la Princesse des Ursins serait la troisième Éminence. Ce que la direction française pouvait avoir d'offusquant s'estomperait, s'évanouirait aux plis des deux pourpres romaines. Attentif aux froissements, veillerait le tact éprouvé d'une femme.

CHAPITRE VI

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

LE CARDINAL D'ESTRÉES || LOUVILLE ET D'ESTRÉES CONTRE
MADAME DES URSINS || L'APOSTILLE, DISGRACE DE MADAME DES
URSINS || DÉSESPOIR DES SOUVERAINS D'ESPAGNE || MADAME DES
URSINS A VERSAILLES, SON RETOUR A MADRID.

LE 10 janvier, la Princesse des Ursins avec la reine quittait donc Madrid : il convenait d'aller au-devant du roi d'Espagne. Marie-Louise brûlait de revoir le prince le plus aimable du monde. La Princesse stimulait le zèle des Grands; attendraient-ils encore une fois leur souverain, le chapeau sur la tête, collés à la muraille? Elle se souvenait des retours de Louis XIV après les campagnes de sa jeunesse, du bruissement de noblesse, de beautés autour du Roi vainqueur. Pour Mme des Ursins, la Cour de France, les usages de France, c'était le modèle. Ayant persuadé au duc de l'Infantado de se mettre en mouvement, elle en faisait souffler la nouvelle au duc de Medina Coeli, et le duc suivait l'exemple; ce secret s'ébruitait encore : nul ne voulut rester en arrière et l'on trouva que quelque chose était changé en Espagne quand on vit les attelages de gala, à grandes sonneries de grelots, pleins de Grands et Grandes rouler vers Guadalaxara.

Le cardinal Portocarrero était du voyage; il était curieux, soucieux de revoir ce cardinal d'Estrées, le vieil ami d'Italie. Tout de suite, les cortèges joints et les jeunes époux dans le privé de leurs embrassements, les Eminences prirent contact; il y avait entre elles tous les souvenirs de Rome : ensemble, au ciel politique, ils avaient bien observé les constellations. L'Espagnol alors s'était mis sous l'étoile française, il l'avait suivie, il était

LA PRINCESSE DES URSINS

comme le parrain de la dynastie naissante : à son collègue français il avait bien à dire; il était entré, lui, dans le « genio francese, » c'était aux Français maintenant d'entrer dans le « genio » espagnol. Mme la Princesse avait fait merveille avec la reine; il fallait avec le roi achever le délicat travail d'initiation et surtout bien persuader l'Espagne que si elle faisait la guerre c'était pour sa propre gloire : elle avait choisi son roi, elle le défendait. Le cardinal d'Estrées écouta peu la leçon du vieil ami et lui-même donna la sienne; avec mille politesses d'Éminences, deux écoles s'affrontaient. Le cardinal français n'était pas venu, lui, pour s'initier; il venait gouverner, enseigner aux Espagnols comment en un siècle de lumière on vivait. Le roi Philippe était faible, on en convenait : plus il était faible, plus son premier ministre devait être fort. Et surtout pas de concessions, de complaisances aux partisans de l'Autriche; il fallait gouverner avec les fidèles, en imposer aux infidèles. Quand on était d'Estrées, chargé d'une expérience qui embrassait trois quarts de siècle, de belle prestance encore et le nez busqué, il n'y avait pas de difficulté véritable. Dès l'arrivée à Madrid, les Éminences allaient constituer le Conseil du roi, le *Despacho*; elles en seraient elles-mêmes les colonnes maîtresses, mais le cardinal français, ministre, premier ministre, primant l'autre. Le vieil Espagnol, sa tabatière à la main, toussotant et fort pensif, écoutait le thème. Le temps pressait, les carrosses roulaient dans les cours. Marie-Louise, ramenant le charmant roi, était dans l'extase du bonheur. Roi, reine, princesses, cardinaux et Grands d'Espagne montèrent en voiture : les temps nouveaux à cette minute commençaient. Madrid, haletant d'enthousiasme, préparait pour la bienvenue du roi des courses de taureaux.

Comme on approchait de Madrid, la Princesse des Ursins, toujours seule en son carrosse, reçut des mains d'un postillon un petit billet mal plié. En ami, le cardinal Portocarrero lui mandait les réflexions qu'il poursuivait seul aussi en son équipage : tout à coup, depuis l'entretien avec le cardinal d'Estrées, il se sentait vieux, trop vieux pour rester aux affaires; il avait revu son jeune roi, il disait son *Nunc dimittis*. Puis, en confiance, il vint au relais s'expliquer lui-même. M. le cardinal d'Estrées avait beaucoup de réformes en tête : il ne fallait pas lui donner le déplaisir de trouver en face de lui les objections

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

d'un contradicteur; il ferait tout de son chef et mieux que personne. Le cardinal Portocarrero renonçait à entrer avec lui au Conseil du roi, au *Despacho*.

La Princesse donna, dès l'arrivée, aux jeunes souverains la troublante nouvelle. Quoi! le Conseil n'était pas encore formé et déjà le « genio » espagnol s'en évadait : l'un des génies excluait-il donc l'autre? La Princesse, auprès du cardinal d'Estrées, essayait la persuasion. Ne ferait-il pas mieux de renoncer à ce titre de ministre, premier ministre, de prendre simplement la qualité d'ambassadeur? La reine auprès de l'autre cardinal essayait son charme. Ferait-il cette peine à ses jeunes souverains, se retirer du Conseil? du *Despacho*? leur causerait-il cet embarras, n'était-ce point une boutade? Le vieillard multipliait ses respects, les expressions de l'affection; mais, inébranlable, il se retirait; le lendemain la question devint brûlante, l'heure du Conseil allait sonner; le roi d'Espagne s'y trouverait-il donc seul avec le cardinal français? La Princesse des Ursins, hardiment, donna son opinion : le cardinal d'Estrées tenait à ce titre : ministre, premier ministre; déjà les Espagnols en murmuraient, mais s'il tenait seul Conseil avec le roi sur les affaires de l'Espagne, le « génie espagnol » serait offensé sans retour. Était-ce là un heureux début? Ne pouvait-on l'en croire, elle, qui depuis un an avait senti que tout roulait sur le « punto? » Déjà le corrégidor de Madrid était venu la trouver : les larmes lui roulant dans les yeux, il le lui avait dit : la fierté espagnole se hérissait, il y avait eu des assemblées la nuit; les Espagnols se demandaient s'ils étaient réduits en colonie ou en viceroyauté pour être ainsi gouvernés par un Français. Ce premier pas allait décider de tous les autres. Si étrange que paraisse la formule, disait Mme des Ursins, que le roi d'Espagne tienne seul son Conseil, son *Despacho*. Le secrétaire, à genoux, lui expliquerait les affaires, le roi déclarerait ses volontés. M. le cardinal d'Estrées, avant, après le Conseil serait avisé de tout, consulté sur tout, mais, de grâce, qu'il n'offense pas l'âme d'Espagne en prétendant gouverner seul la nation! Le cardinal français fut aussi intraitable qu'avait été l'espagnol; il était envoyé pour gouverner et non pour conseiller dans les coulisses; pour les avis secrets, Mme la Princesse les donnerait beaucoup mieux que lui.

La Princesse l'emporta; le lendemain, Philippe entra seul en

LA PRINCESSE DES URSINS

son cabinet : il y trouva, seul aussi, le secrétaire d'État Rivas. Tous deux, en l'absence des deux Éminences purent se sentir effrayés. Avec la sécheresse empruntée des faibles, Philippe jeta son regard froid sur l'homme à genoux et lui dit : « Sur les graves affaires que vous allez me soumettre, si vous me trompez sur un seul point vous en répondrez sur votre tête. » Ainsi les deux cardinaux, les deux génies s'étaient bloqués l'un l'autre, le cardinal français étouffait de colère, la fierté espagnole respirait; la Princesse des Ursins, elle, comprenait tout de suite qu'elle devait être engloutie dans son succès même, elle demandait à se retirer. Roi, reine, cardinaux et princesse, tout le monde volait à son écritoire, exposait le conflit à Versailles.

Ce premier incident se doubla d'un autre qui mit encore aux prises la camarera mayor et le cardinal d'Estrées. Celui-ci voulait faire sa cour à la reine : cette jeune merveille devait être en Espagne sa première conquête. Les privilèges de l'ambassadeur lui permettaient d'entrer chez le roi sans se faire annoncer, il prétendit qu'il en fût de même chez la reine, pour lui et pour son neveu. Sur le seuil de Marie-Louise il fut bien offusqué de trouver la camarera mayor. Ce seuil d'une femme, d'une reine, les hommes ne le franchissaient point ainsi, expliquait Mme des Ursins; on était en Espagne. Le cardinal voulait-il une audience pour lui? pour son neveu M. l'Abbé? Tout de suite, elle irait la demander. Le cardinal se fâcha. « Voilà bien vos étiquettes, Madame, s'écria-t-il, que j'ai ordre de détruire. Faudra-t-il une autre fois que j'apporte mon acte de naissance sur les registres du baptistère? » Mais déjà la Princesse, faisant sa révérence, avait disparu et revenait avec la « permission » d'entrer chez la reine.

La « permission » outra le cardinal.

Décidément la vie allait être difficile avec l'irascible Éminence. La Princesse le comprit. Tout droit elle le déclara au roi son maître : elle ne resterait pas en Espagne. Dans l'affaire du *Despacho*, elle avait vu ses jeunes souverains dans le danger d'une fausse manœuvre; en y parant elle avait offensé l'ambassadeur-ministre, maintenant la conséquence s'imposait : de tels conflits pouvaient se renouveler; ayant eu « le malheur de déplaire au cardinal, » « l'ami qu'elle honorait le plus, auquel elle avait le plus d'obligations, » elle demandait avec « l'instance la plus forte » de s'en retourner à Rome. « Le cardinal, disait-elle hardiment, et l'abbé son neveu ont apporté ici des maximes

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

avec lesquelles je suis persuadée qu'ils ne réussiront pas. Mes avis ne leur plaisent point et peut-être est-ce avec raison, car ce n'est point à une femme à en donner à un aussi habile ministre. Mais d'un autre côté il m'est impossible de ne pas leur dire ce que je crois préjudiciable au bien des deux couronnes.

« Je dois trop à Votre Majesté et j'ai un attachement trop sincère à Leurs Majestés Catholiques pour être indifférente au bien comme au mal qui peut arriver. »

C'était là ce que la Princesse appelait « parler français. » Tandis que Louis XIV lisait cette lettre dans la chambre de Mme de Maintenon, voici ce que de son côté lisait en son cabinet M. de Torcy. « Enfin, lui écrivait Louville, voici tout le mystère, c'est Mme des Ursins qui est à la tête des Espagnols et qui par l'autorité qu'elle a sur l'esprit de la reine vient de ruiner en trois jours ce que nous avons tenté d'établir en deux ans. » Le roi d'Espagne, enfermé avec deux femmes dans l'oisiveté honteuse de son palais, n'en sortait que pour faire quelques déclarations nettes et précises; il y avait quelqu'un qui disait : je veux. Ce quelqu'un c'étaient la Princesse et la reine, les régentes d'hier; le roi était sous leur joug, il obéissait « même comme un homme qui est persuadé, qui a du plaisir, du zèle à obéir; c'est une espèce de prodige, » disait Louville; je ne comprends pas même comment ce prince que je connais, j'ose le dire mieux que personne, ait pu être tellement subjugué en trois jours de temps qu'on l'a séparé des Français. » Le roi d'Espagne n'avait plus de vapeurs, il souriait aux Espagnols, les appelait auprès de sa personne. Trois jours après son arrivée il s'était montré au peuple à une cérémonie d'église, entouré de ses Grands, en costume espagnol, la golille au cou. Louville envoyait une chronique salée de cette dérision; « la golille plénière. » C'était encore Mme des Ursins qui lui avait suggéré de se montrer ainsi au peuple pour arracher les applaudissements de la racaille. Elle était la fée néfaste de ce que Louville appelait un enchantement. Volontiers il se fût écrié, comme les Espagnols autrefois devant les vapeurs du champagne : « Charme, charme... » Cette femme, elle avait envoûté la reine, qui envoûtait le roi. Invisible et présente toujours dans le palais clos, elle y soufflait ses venimeux conseils. « Il est impossible, s'écriait Louville, de croire la haine que cette femme a contre la France. » Dès lors tout ce qu'une jalousie qui tourne à la haine et une haine qui tourne à la démence peut

LA PRINCESSE DES URSINS

imaginer de noir, Louville, le cardinal d'Estrées, M. l'Abbé s'y acharnèrent. Ce fut un sabbat épistolaire; Marie-Louise, le cardinal avec sa vue perçante, avait pénétré le fond de son âme; elle haïssait la France, elle haïssait sa sœur la duchesse de Bourgogne; noirceur inouïe, sous le souffle délétère de Mme des Ursins, elle méditait d'empoisonner son époux, avec des parfums dans les gants, alors elle épouserait l'archiduc et ferait rentrer l'Espagne dans le système allemand : il n'était que temps de voir clair. La Princesse, poursuivait la plume enragée, recevait en son quarto chico l'ambassadeur de Savoie, c'était pour tramer avec lui la conjuration; M. de Savoie en donnant sa fille au prince français s'était trompé de jeu, les gants parfumés répareraient sa faute, les secondes noces de la reine aussi. Au reste, continuait Louville, pouvait-on oublier que Mme des Ursins était la fille d'un rebelle, du Noirmoutier de la guerre civile; le poison qu'on mettrait dans les gants, il était dans son âme et déjà s'était infiltré dans l'âme de la reine d'Espagne.

M. de Torcy à ce fatras diabolique ne répondait rien; nous le savons parce que nous voyons Louville s'exaspérer de ce silence : c'était la suite des enchantements. L'ennemi ne se décourageait pas, et d'autant moins que le cardinal d'Estrées s'indignait de son côté avec plus de superbe; les arguments de la haine montaient, se renouvelaient comme du fond d'un trou de cancrelats: le cardinal en vint à se faire livrer les brouillons de lettres de la Princesse; il y vit un jour que « l'esprit de Son Éminence baissait. » La rage monta; il fallait extirper d'Espagne cette princesse abhorrée. Ce n'était pas si difficile; Louville avait son plan; quatre cents cavaliers l'enlèveraient, la mèneraient bon train dans les antres du diable. Elle disparaîtrait par un autre enchantement. Certainement la reine pleurerait, mais ces larmes d'une reine de seize ans on les essuierait sans bruit, et l'âme des « rois » d'Espagne, celle de Philippe surtout, faible et flottante, reviendrait à ses possesseurs légitimes : le cardinal, Louville, M. l'Abbé.

Si, en ces conjonctures, Louis XIV ne mit pas fin à la mission de la Princesse des Ursins c'est qu'il ne le voulut pas. Elle aussi écrivait, insistait pour se retirer, « elle gênait, disait-elle, avec ses maximes. » Nous verrons avec quel entêtement voilé et parfois mystérieux Louis XIV maintint cette envoyée à la place où il l'avait mise. On était familier à Versailles avec

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

les haines noires, on laissait dire, écrire, il fallait tout savoir et l'on ne s'étonnait pas plus des passions dans les âmes que des intempéries de la nature. Cette princesse, depuis un an on regardait à la loupe la couleur de son âme; la reine, on avait vu comme à travers une eau le fond de son cœur. Qu'un brave officier, un malheureux jaloux prît sa plume pour une épée et piquât au sang deux femmes qui lui ravissaient le roi qu'il avait cru conduire, on pouvait en sourire. Aux contes fantastiques, Louis XIV haussait imperceptiblement l'épaule : ce qui était plus grave, c'est que, deux fois par semaine, la Princesse des Ursins demandait son congé. Un mot, un seul mot et elle revenait : un mot, un seul mot aussi et elle ne donnerait pas de conseils. Les réponses venaient prudentes comme des oracles de Delphes : « Le Roi écoute avec plaisir, Madame, ce que vous écrivez, étant bien persuadé de votre zèle pour le bien et le service du roi catholique », ou bien : « J'ai demandé à Sa Majesté si je vous répondrais de vous mêler des affaires comme vous le demandez ou de vous borner au simple détail de la maison de la reine. La réponse que j'ai eue a été qu'étant aussi éclairée et bien intentionnée que vous l'êtes, ce que vous ferez sera toujours le mieux. Ainsi, Madame, c'est à vous que le Roi s'en rapporte et vous jugez bien que je n'ajouterai rien à son jugement. »

Peut-on dire plus clairement qu'il faut apaiser les fureurs et non les fuir? Le Roi a besoin de tous ses serviteurs, ils ne doivent point se dévorer entre eux, ni même se laisser dévorer; cela est contraire au bien du service. Louville pouvait prendre la première migraine du roi d'Espagne pour le symptôme de l'empoisonnement; il était au pays de Don Quixote, on le laissait chevaucher sa chimère; ce qui semblait sérieux c'était de persuader au cardinal Portocarrero de rentrer au Conseil, au *Despacho*. Louis XIV lui écrivit de sa main, à sa manière noble et affectueuse, il réclamait cette « marque d'amitié. » Le vieil Espagnol, posant la lettre sur sa tête et ensuite sur son cœur, la lut devant Mme des Ursins et se rendit; il voulut l'annoncer lui-même aux jeunes souverains et en présence du cardinal d'Estrées; il rentrait avec le Français dans l'arche d'alliance. « La Princesse en sera bien aise, dit vivement Marie-Louise. » La reine aurait pu omettre cette circonstance, écrivit le cardinal.

Quand les caractères sont gâtés, les situations se gâtent : le cardinal d'Estrées avait cru trouver en Mme des Ursins sa créa-

LA PRINCESSE DES URSINS

ture; il trouvait une femme qui avait ses maximes et qui y tenait. Le roi de France, disait-elle, était son maître, il pouvait la briser comme une brindille de bois mort, mais pour tout autre elle était vivante. En vain, avec une patience royale Louis XIV exposait ses raisons de garder à Madrid Mme des Ursins. « Il faut, disait-il à son ambassadeur, que vous surmontiez la peine qu'un pareil raccommodement pourra vous faire; comptez que je vous en saurai gré comme d'un service très important que vous m'aurez rendu; je sais que cette seule raison est capable de vous faire surmonter toutes sortes de difficultés. » — « La Princesse des Ursins ne sera utile au service du Roi qu'autant qu'elle sera bien avec Votre Éminence, » écrivait à son tour M. de Torcy. Jamais enfant vieil et superbe ne fut pressé avec plus d'instances et de douceur de regarder son tort. De sa plume agitée, le cardinal faisait alors pour le Roi, un récit de sa vie à la Thérémène. Depuis l'âge de vingt-deux ans il servait le Roi, il en avait soixante-seize; allait-il se briser contre cette créature? Sur l'ingratitude de la Princesse il entonnait un hymne funèbre. Quoi? Cette femme qu'il avait servie à Rome comme une « orfeline, » qu'il avait tirée du néant de son veuvage, mariée de sa main, se mettait en travers de ses vues! Les témoins d'une perfidie si affreuse ne la voyaient pas sans une « sorte d'horreur. »

« Je ne suis la créature de personne, je sers le Roi qui m'a mise ici, disait Mme des Ursins. Si je ne le sers pas selon ses vues, qu'il m'ôte, je le lui demande tous les jours. Et son office, elle l'exerçait. Cette femme invulnérable semblait croître en force, en influence à mesure qu'on l'injurait davantage : à y penser, le cardinal d'Estrées devenait fou. Autant battre la mer avec des verges. Tandis qu'il tempêtait dans son palais d'ambassade, une sorte de vie de famille se poursuivait au palais. La Princesse y faisait la mère, dans cette atmosphère d'intimité que lui donnait sa charge : circonstance aggravante, M. d'Aubigny, le secrétaire, entraînait dans cette privance; le soir, à la veillée, il faisait le professeur, donnait au roi d'Espagne des leçons d'histoire et de mathématiques et sans doute aussi des leçons dans « l'art de régner. » On avait espagnolisé M. d'Aubigny, on l'appelait Don Luis. Le cardinal n'en doutait pas, c'était Don Luis qui composait maintenant les lettres de Philippe, ou bien c'était la Princesse : on reconnaissait ce style si fort. Il y avait là une usurpation intolérable; à cette pensée, la haine galopait, et au sujet de

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

M. d'Aubigny, le seul homme qui couchât au palais, Louville dénonçait à grands cris (ce fut là l'origine du mot que reprit Saint-Simon) les mœurs à l'escarpolette de Mme des Ursins.

A Versailles, le Roi se dérobaît, se taisait. M. de Torcy plus encore; alors, par le confesseur, le cardinal d'Estrées essayait sur la conscience du faible roi d'Espagne des pesées secrètes : se livrer ainsi à sa femme, à des femmes, fuir l'ambassadeur de France, c'était un péché. Or, tous les matins, ayant reçu les soins de sa nourrice, le roi Philippe s'enfermait une heure avec le Jésuite, faisait avec lui sa prière et l'après-midi pendant une autre heure lui exposait l'état de son âme, ses scrupules. Le Père Daubenton, de bonne foi, travailla pour l'ambassadeur, mais s'il croyait le matin avoir convaincu son royal pénitent, le soir, le Roi reconfessé par Marie-Louise, avouait la tentative. Alors la femme de passion s'éveillait en la jeune reine. Quoi! le cardinal d'Estrées venait ainsi mettre la discorde, la défiance dans le sanctuaire d'amour. « Si pour être reine, disait-elle, je devais voir ce cardinal tous les jours, j'aimerais mieux jeter ma couronne dans le Mançanarez. » Philippe, aussi indigné que son épouse, demandait alors au grand-père de rappeler le confesseur intrigant. Péchés politiques, péchés d'amour, péchés tout court : tout se mêlait.

A regret, Louis XIV rappela son ambassadeur. En style diplomatique, le cardinal d'Estrées n'avait pas « réussi; » cet échec ne plaisait pas à Versailles; où irait-on si les jeunes « rois » s'émancipaient ainsi? Et il fallait bien reconnaître que la Princesse des Ursins avait plus que réussi; elle était encore la plus nécessaire. Chaque pas était difficile : en octobre de cette année 1703, le duc de Savoie échappait au système français, son bail d'alliance échu, il ne le renouvelait pas; confiant dans la victoire de l'Allemagne, il faisait tourner la Savoie sur ses gonds, il suivait la fortune de l'archiduc, il en espérait pour récompense une couronne de roi quand le terme viendrait. Il devenait donc l'ennemi de la France, de ses deux filles; il en était bien mari mais il croyait pour sa Savoie en l'alliance allemande. Marie-Louise, à ces nouvelles, était au désespoir, « versait des larmes vingt fois en un jour; » elle aimait passionnément son père, ce père invoquait des griefs, elle voudrait l'excuser, le défendre. Quels conseils pourrait faire passer ce père et beau-père ennemi, quelles combinaisons offrirait-il à Philippe si faiblement encore

LA PRINCESSE DES URSINS

implanté en Espagne? Que Marie-Louise faiblît, qu'elle vacillât seulement, qu'elle se détachât de la France, on verrait sous ses pieds des glissements dangereux. On regardait bien; en elle, en elle seule on pouvait animer un jeune David contre le Goliath allemand qui assourdissait le monde de son fracas d'armes et de ses jactances.

Le cardinal partit le 18 octobre, jetant sur la reine, la Princesse et toute l'Espagne la poussière de ses souliers rouges et laissant à la « malheureuse monarchie » ses prophéties lamentables. Son neveu, M. l'Abbé, lui succédait; on sauvait ainsi la face de ce petit-fils d'Henri IV; il serait venu à Madrid donner le branle des temps nouveaux; il retournerait à Versailles où son Roi avec une grande courtoisie se disait pressé de le revoir, de l'arracher aux peines qu'il essuyait tous les jours, l'invitait même à hâter son départ, quelques instances qu'on fit à Madrid pour le retenir. Puis quand M. l'Abbé eut pris en mains les affaires, le Roi admonesta, donna ses « ordres, » cette fois le mot y était. Ces querelles entre Français à Madrid étaient la risée, le scandale des nations; la duchesse de Marlborough s'en gaussait avec la reine Anne, M. de Savoie en faisait à Turin des gorges chaudes. « Je vous ordonne, écrivait le Roi à M. l'Abbé, la parfaite intelligence et de faire connaître que je saurais mauvais gré à qui la troublerait; nulle considération ne m'empêcherait d'en donner des marques. » Louville aussi rentrait.

M. l'Abbé alors rentrait ses griffes, venait, la voix douce, au quarto chico, offrait de n'écrire aucune lettre sans l'approbation de la Princesse :

« ...Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends que je t'embrasse. »

Mais Mme des Ursins ne croyait pas à ces embrassements; elle mit une amère passion à connaître l'amère vérité; la tête lui tournerait-elle comme elle l'avait craint parfois? La tête lui tourna. Un jour que M. l'Abbé avait beaucoup écrit, son courrier fut arrêté « par ordre du roi d'Espagne. » Les sacoches vinrent au palais, des mains fiévreuses les ouvrirent. On allait donc voir la « parfaite intelligence. » On y apprit de nouveaux contes : la princesse volait sur le bolsillo de la reine qui s'en allait pauvrement vêtue. Cela, ce n'était rien; mais voici la nouvelle étourdissante : Mme des Ursins avait épousé M. d'Aubigny!...

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

La Princesse se sentit piquée au sang : avoir épousé M. d'Aubigny ! Le sang était vif : elle prit son crayon, sur la dépêche adressée au Roi elle écrivit en marge, peut-être avec ne éclat de rire : « pour mariés, non. »

Le courrier s'en fut à Versailles ; à la vue des dépêches violées, à la dérision de l'apostille : « pour mariés : non, » le Roi se fâcha. Ainsi Mme des Ursins interceptait les lettres adressées au Roi, l'avouait, se moquait. Cela était autrement grave que de voler sur le bolsillo de la reine ou d'empoisonner le roi d'Espagne. Elle osait jouer, rire, avec cet instrument sacré, la correspondance d'un ambassadeur ; la fille du frondeur frondait. C'était là ce que Louis XIV appelait faire « le mauvais esprit ; » le châ-timent serait immédiat. M. de Châteauneuf, alors en mission à Madrid, se présenta au palais, une lettre du Roi à la main. Louis XIV, dans les termes les plus brefs, ordonnait « à sa cousine » de quitter immédiatement Madrid. Elle aurait à Alcala huit jours pour préparer ses voitures et retournerait tout droit à Rome. Si elle résistait, si on résistait, M. de Châteauneuf avait quatre cents gardes à ses ordres et tout était prévu pour l'enlèvement. Ce mot offusquant « apostille » retentissait dans les dépêches.

La Princesse mit une espèce d'orgueil en son exacte obéissance ; on ne lui reprochait que l'apostille, elle l'avait mise, elle en acceptait la conséquence. Point de larmes ni d'adieux à la Médée : tout de suite, en présence de tous les Grands qu'on rassembla en hâte, elle prit congé de son « adorable souveraine, » traversa les jardins, le marquis de Veraguas portant sa queue, monta en carrosse et fut le soir à Alcala.

Si aise que fut M. l'Abbé d'avoir terrassé l'ennemie, il ne triomphait pas tout à fait. « La fin de cet incident ne sera pas non plus agréable pour vous, » lui disait le Roi. Lui aussi reviendrait ; pas plus que son oncle il n'avait « réussi. » La triste comédie, scandale des nations, répétait le Roi irrité, était finie. Mais au départ de Mme des Ursins la reine allait pleurer ; il fallait maintenant essuyer ses larmes.

Louis XIV avait déjà fait de ces coups d'autorité : des expulsions de femmes. A Port-Royal, à Saint-Cyr, on avait reçu de ces décrets d'exil ; les coupables portaient, obéissantes, leurs esprits demeuraient. La nouvelle expérience ressembla aux premières. Marie-Louise laissa partir Mme des Ursins, mais à cette disgrâce qui l'atteignait en une affection devenue passion, le

LA PRINCESSE DES URSINS

feu du cœur s'aviva en rébellion féminine, à la fois malicieuse et dramatique. La reine fit la reine. A peine la Princesse partie, elle demanda son carrosse pour gagner Alcala, y visiter la personne qu'elle aimait. M. de Châteauneuf l'empêcherait-il de se promener en Espagne? M. de Châteauneuf dut courir à bride abattue, gagner Alcala, prier la Princesse de se dérober à cette visite, de s'y opposer. Mme des Ursins obéit, écrivit : la reine ne vint pas, mais la conclusion était troublante. Absente et foudroyée, c'était encore Mme des Ursins qui menait la reine; celle-ci, enfermée dans sa chambre, était au désespoir, le roi d'Espagne était alors dans les montagnes, du côté du Portugal, à mener de petits combats; en son absence Marie-Louise n'aurait pas le conjugal appui : elle était seule. M. de Châteauneuf voulut expliquer, consoler, il trouva fermées les petites entrées qu'ouvrait seule, quand elle le voulait, Mme des Ursins. Il demanda une audience; la reine dut le recevoir; il la trouva solennelle, bouche close, les yeux secs, entourée de dames, de duègnes, les nains collés aux portes, selon la stricte étiquette d'Espagne. En deux jours on revenait au passé, aux « rois » inaccessibles. M. de Châteauneuf ne put que faire des révérences et les compliments du roi.

La Princesse avait laissé à la reine la camériste française Mlle Émilie. On se défia de Mlle Émilie. Point de confidente de drame ou de comédie et qui ferait passer des lettres. L'amour de la reine pour la Princesse était désormais un amour défendu, et comme Marie-Louise ne congédiait pas la camériste, il fallut encore rejoindre Mme des Ursins sur les routes et la prier de rappeler elle-même Mlle Émilie; l'obéissance encore fut exacte, on en faisait tous les gestes, mais l'esprit, le « mauvais esprit » se revanchait. La reine apparut alors « bizarrement vêtue, » coiffée à l'espagnole, les cheveux huilés; il ne fallait point s'en étonner, disait-elle, puisqu'on lui retirait les mains françaises; elle ne sortait plus, ne se montrait plus, n'écrivait plus, se tenait avec ses dames à jouer aux cartes et à boire du chocolat. Les Espagnols souriaient, approuvaient : on était loin de « la tutelle. » Il n'était que temps de reprendre en mains l'« esprit » qui s'échappait, d'envoyer un consolateur.

Si jamais homme et gentilhomme s'offrit à ce rôle avec ferveur, ce fut le duc de Gramont. Compagnon d'enfance de Louis XIV, homme de cour et de la Cour, pénétré du scandale de la « désunion, » il venait, attendri, respectueux, essuyer des larmes tou-

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

chantes; il était stimulé dans son espérance autant par l'échec du cardinal que par le succès offusquant d'une femme. Il ferait mieux que l'un et que l'autre. Il arriva le 11 juin 1704. Le roi d'Espagne était encore absent. Marie-Louise le reçut avec la plus grande solennité : « une cérémonie d'église, » disait Gramont, et qui causait à son vieux cœur « une grande palpitation. » Sa harangue était prête, il la récita et crut bien faire de « fondre tout de suite la grosse cloche. » Il exprima les plus affectueuses intentions de son maître, mais il devait le dire : la reine devait perdre tout espoir de revoir jamais la Princesse des Ursins. La reine l'écouta et dit à son tour : « Trouvez bon, duc de Gramont, que je ne vous dise pas mes sentiments en audience publique et que je vous remette demain à dix heures dans mon Cabinet pour vous exprimer nettement et à cœur ouvert ce que je pense. »

Le lendemain, dans le Cabinet, l'audience dura trois heures : le duc de Gramont en sortit, écrivit-il au Roi, « pétrifié. » Les plaintes, les larmes avaient coulé « à torrents. » « Duc de Gramont, avait dit la reine, je suis au désespoir, quels sont donc les griefs du Roi mon grand-père contre Mme des Ursins?... Je ne vous mens pas, je ne puis me consoler, » et sur cela, Sire, elle s'est mise à fondre en larmes et, les essuyant, a fini par me dire qu'elle ne laisserait pas toute sa vie de vous être dévouée et d'avoir pour Votre Majesté les sentiments de tendresse qu'elle devait. » Le torrent écoulé, le vieux gentilhomme et la reine de seize ans discutèrent. Jamais religieuse de Port-Royal ne mit plus de passion et de subtilité à discuter avec un évêque la signature du Formulaire. Jamais Marie-Louise n'admettrait une seule proposition contre Mme des Ursins : elle entraînait dans l'obéissance passive; le Roi son grand-père ajouterait à son affliction en la privant de la grâce, mais pour une adhésion de l'esprit, un reniement du cœur, il n'y fallait pas compter. Et comme Gramont revenait sur l'apostille sur le « caractère sacré » des missives d'ambassadeur, Marie-Louise bondissait. « Un caractère sacré ! » ces « menteurs » qui l'avaient dépeinte, elle, comme haïssant et trompant la France, comme soutenant son père dont la défection était le plus violent de ses chagrins. Alors le duc de Gramont se risquait à faire l'ami, le grand-père qui comprend, cherche une diversion. Nul, disait-il, n'avait ajouté foi aux boutades du cardinal, de Louville, de M. l'Abbé; le roi de France avait foi en sa petite-fille, il connaissait son esprit, la générosité

LA PRINCESSE DES URSINS

de son cœur, il comptait sur elle pour conseiller le roi d'Espagne. Marie-Louise alors interrompait avec fierté : « Ses conseils, le roi d'Espagne n'en avait pas besoin, il saurait très bien gouverner seul ses royaumes. » Si le duc de Gramont avait cru endormir un chagrin d'enfant en éveillant une vanité de femme, il s'était encore trompé. Marie-Louise passait du sentiment à la logique. On avait reproché au roi d'Espagne de ne pas gouverner par lui-même, de ne pas faire le roi, de ne pas dire « je veux » et on le traitait lui et elle, la reine, comme des enfants molestés sur qui les ambassadeurs font tomber des pénitences ; on leur imposait « des gens qu'ils ne pouvaient souffrir, » on leur enlevait ceux qu'ils aimaient : on descendait même jusqu'à leur ôter les domestiques qui les servaient bien, Vazet et Mlle Émilie. Étaient-ils des enfants, des prisonniers surveillés ou des rois ? Est-il possible, s'écriait alors Marie-Louise, que le Roi ait si peu d'égards pour nous ? Ainsi présentée la cause devenait bien forte. « Je ne croyais pas la reine capable, Sire, de tout ce que j'entendis, » écrivait Gramont. S'il avait cru gagner cette jeune reine passionnée, elle s'était juré de le rallier à sa cause. « Dans le malheur que j'ai de perdre la Princesse des Ursins, lui disait-elle encore, je m'estimais heureuse de vous trouver. Si vous m'abandonnez, que ferai-je, je n'ai ici personne : dites à mon grand-père que je fais sa volonté, que ma soumission est entière et que si je puis espérer ses grâces pour la Princesse des Ursins, son ambassadeur n'aura pas à se plaindre de moi. » — « Vous voyez Sire, écrivait finement Gramont, que l'on me fera ici le même traitement que la Princesse trouvera auprès de vous. » C'était bien dire que la Princesse, Gramont, réciproquement étaient otages.

Dès lors, ce fut à Madrid, pendant six mois, une lutte mystérieuse entre le roi de France et la jeune femme de seize ans. Certes le grand aïeul était le maître d'ôter une Princesse des Ursins, mais une reine d'Espagne était aussi maîtresse de son cœur et de ses occupations. Pouvait-on lui demander dans le « désert » où on la laissait d'avoir des vues sur les affaires d'État ou de battre en brèche les coutumes, les traditions, l'étiquette ? Aussitôt les Espagnols verraient en elle non leur reine mais une émissaire de la France. Le problème était difficile : « les cornes m'en poussent sur la tête, » disait volontiers Gramont ; il multipliait ses demandes d'audience ; se montrait gracieux pour les señoras ; il parlait l'espagnol comme sa seconde langue, il

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

avait le mot vif, amusant. Les señoras le voyaient venir avec plaisir, les portes s'ouvraient mais, dans le Cabinet, avec Marie-Louise le combat recommençait, chacun s'étant juré de gagner l'autre. Déjà le roi de France avait fait une concession, il permettait que la Princesse n'allât pas à Rome dans les chaleurs de l'été. Elle pourrait s'arrêter, séjourner à Toulouse, mais pas au delà. — Ce n'était point assez. « Je veux qu'elle aille à Versailles se justifier, je veux que mon grand-père la voie, qu'il l'écoute, » disait Marie-Louise. Je veux, le grand mot était dit. « Quand mon grand-père recevra-t-il la Princesse des Ursins? » demandait-elle ensuite. Avec dextérité le diplomate s'évertuait alors à reléguer dans l'ombre le sujet amer. Un jour il crut avoir réussi; la reine riait avec lui à gorge déployée, lui avait offert sa guitare; il grattait avec goût les airs espagnols : ce matin-là il avait chanté dans le Cabinet; en son for intérieur il se croyait le « maître de la péninsule. » Bien vite il s'apercevait que la reine ne puisait dans cette gaité familière que le courage d'aborder encore la brûlante question. « Quand mon grand-père recevra-t-il la Princesse des Ursins? » Alors l'ambassadeur laissait la musique; ce n'était pas le moment, disait-il, de jouer des castagnettes. Il trouvait « la corde courte au piquet de ses instructions. » Sa volonté, le roi de France la formulait tous les jours; la Princesse n'avait point à offrir de justifications; le maître l'avait envoyée, l'avait ôtée : on ne parlait même plus de l'apostille : son heure était passée, il n'y avait pas à en dire davantage. Sur ce thème exposé à longs traits, le duc de Gramont attristé s'attardait; la reine ne riait plus, ne parlait plus mais se levait et la guitare, oubliée, demeurait sur la crédence.

Le roi d'Espagne revint de l'armée. Gramont dès lors, désespérant de subjuguier la reine, essaya de subjuguier le roi. Mais l'une avait trop d'énergie et l'autre trop de faiblesse; on croit saisir une ombre; elle échappe, elle suit la lumière et la lumière c'était Marie-Louise. L'ambassadeur commençait d'être épouvanté de son rôle : il ne voyait autour de lui que visages tristes et fermés. Cette jeune reine ne disait pas aux cœurs espagnols : « Sésame, ouvre-toi » l'ambassadeur-ministre, premier ministre, avait à connaître des affaires de la guerre, du Pérou, du Mexique, des Indes et des nègres et c'était à qui ne lui parlerait pas. Il se ruinait à tenir une table fastueuse; les Grands y venaient avec

LA PRINCESSE DES URSINS

politesse, ^{qui} faisaient honneur aux poulardes et aux truffes du Périgord, mais ne lui disaient mot; un cercle d'isolement se faisait autour de lui. L'Espagne ne présentait plus que sa face négative. Au Conseil, Gramont essayait sous son regard de fasciner Philippe, il lui « brisait, dit-il, les genoux sous la table » pour le tirer des vapeurs, lui inspirer une décision. Quelquefois il y réussissait; le roi Philippe lui apparaissait alors brillant de promesses, l'esprit « le plus fin qu'il eût vu de sa vie; » le lendemain Philippe ne savait plus... ne voulait plus. Gramont crut pouvoir un jour exiger la désignation d'un ministre de la Guerre. Philippe, quatre fois dans la même journée, alla prier la reine d'y consentir. « Elle ne veut pas, disait-il, » revenant la tête basse. Le duc de Gramont devenait amer comme un amoureux déçu contre « la Señora, » la reine : au désespoir, il faisait des sermons à Philippe, en des entretiens privés, le secouait jusqu'à lui faire « verser des larmes. » « Lorsque je vois cela, Sire, je vous avoue que je me mets à pleurer de mon côté car je démêle que tout son bon esprit ne peut surmonter sa nature. Ainsi souffrez, Sire, que j'en revienne toujours à ma thèse qui est que pour que vous soyez bien maître de l'Espagne, il faut que vous le soyez de l'esprit de la reine qui a seize ans, et pour être maître de l'esprit de la reine... (la conclusion était troublante) il n'y a d'autre canal que la Princesse des Ursins. »

A Versailles, Louis XIV était plus que perplexe : le plus grand roi du monde et son immense machine politique étaient frappés d'impuissance et par une enfant. « Je voudrais bien trouver une autre Princesse des Ursins, » disait-il, se promenant un jour dans ses parterres; seulement il ne la trouvait pas. Elle seule pouvait-elle donc lui ouvrir ce jardin des Hespérides? La tristesse fut à son comble lorsque, le 10 août, les Espagnols perdirent en un moment Gibraltar. Gramont, « le poignard dans le cœur, » l'annonçait à son maître; on n'avait laissé sur ce rocher que trente-huit hommes, les marins anglais se hissant sur des cordes avaient escaladé la hauteur. A Madrid on s'en consolait aisément. « Les Grands d'Espagne s'embarrassent médiocrement de la prise de Gibraltar, écrivait Gramont, mais ce dont ils sont uniquement occupés et sur quoi est le chant de victoire c'est d'avoir fait revivre l'étiquette sévère de Philippe IV et réduit votre petit-fils à ne voir que très peu de personnes. » Philippe lui-même faisait maintenant des remarques sur l'entrée trop

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

libre des Français auprès de lui. « Il faut régler cela, disait-il. » Sa carence était totale. On ne savait plus qui « avait » ses lettres, c'est-à-dire qui les composait. Louis XIV les trouvait pleines de pauvretés contradictoires. « Il est de la dernière importance que nous sachions qui les fait, » s'écriait alors le grand-père : on cherchait quel esprit, quel mauvais esprit, quelle volonté, quelle mauvaise volonté habitait alors le roi d'Espagne. Au temps de Mme des Ursins on avait reproché ces lettres « si fortes. » Qui dictait maintenant ces lettres si faibles ? On se tournait encore vers Mme des Ursins ; était-ce elle qui soufflait de Toulouse le mauvais esprit ? Aussitôt Marie-Louise rentrait en scène, et comme un triomphant défi faisait tenir au duc de Gramont toutes les lettres qu'elle avait reçues de la Princesse. Ces lettres ! c'étaient des modèles de sagesse, de force, on n'y lisait que l'animation à l'obéissance et au courage, l'exaltation du roi de France et de la France. Là on reconnaissait le « style si fort. » Plût à Dieu que le roi d'Espagne l'employât encore ! Et la reine, comme Gramont lui rendait ses lettres, reprenait son unique prière : « Que mon grand-père voie la Princesse des Ursins, qu'il lui parle, qu'il l'écoute. »

Si Louis XIV céda enfin, ce ne fut point par faiblesse. Ce qui surprend c'est son calme. Cette Princesse, oui, décidément il fallait la voir, il y avait dans sa personne un mystère : elle avait été la source du bien, elle devenait la source du mal ; il importait de comprendre pourquoi. Mais comment l'appeler après les obstinés refus ? « On lui avait insinué de m'écrire pour me demander une dernière fois de se rendre auprès de moi, écrit le Roi, cette lettre ne m'est point encore arrivée. » Il dut faire le premier pas et le fit, chargea aussitôt Gramont d'annoncer à la reine la bienheureuse nouvelle. L'action de grâces fut tendre et fervente. La reine commença par ouvrir une petite boîte que lui apportait Gramont ; le grand-père, en rameau d'olivier, après le déluge des larmes, envoyait son portrait. Elle regarda ce visage, celui d'un dieu invisible, toujours présent dans sa vie et qu'elle avait courroucé ; elle le baisa et mit la boîte dans sa gorgerette. « Ma foi, Sire, écrivit le médiateur, il n'y eut pas moyen de tenir à cela : les larmes venaient aux yeux ; le transport de joie a été au delà de toute expression. » Le Roi est en extase...

Tant d'extase inquiétait : mesurant à l'énormité de la grâce

LA PRINCESSE DES URSINS

octroyée ce qu'on pourrait lui demander encore, le Roi écrivait le 15 novembre : « Il est à souhaiter que la reine se contente de ce qu'elle a obtenu et ne me demande rien de plus en faveur de Mme des Ursins. »

La Princesse arriva au début de janvier à Paris dans un concours énorme de monde. La curiosité était grande de voir cette femme qui avait fait couler tant de larmes et tant d'encre. On la trouvait calme, discrète, secrète, très occupée de sa santé, l'œil bleu à peine voilé par l'âge et le souci, habillée à la mode la plus française. Le duc et la duchesse d'Albe lui vinrent à quelque distance de Paris offrir leur fastueuse hospitalité, elle accepta mais pour une seule nuit : elle se retirait chez sa nièce, la comtesse d'Egmont, trop lasse, disait-elle, pour voir « le gros du monde. » M. le Prince vint cependant la visiter et aussi Torcy. Avec Torcy elle fut un peu froide et hautaine : il s'était dit son élève, et dans l'affaire de l'apostille il avait fait le professeur ; elle restait une aînée qui n'avait eu mission que du Roi et ne donnerait qu'à lui ses explications.

Elle attendit à Paris huit jours que la Cour revînt de Marly. Le 12 janvier, elle reçut sa lettre d'audience, se mit après dîner en grand habit, traversa le grand appartement, y vit beaucoup de mines curieuses, y reçut profonds saluts et entra dans le cabinet du Roi. Le cœur pouvait lui battre un peu et le Roi lui-même ne recevait pas sans perplexité cette visite. Trouverait-il une femme d'intrigue ou une femme d'État ? L'entretien dura trois heures ; c'était beaucoup et le gros du monde s'en étonna. Décidément le Roi, Mme de Maintenon « écoutaient » la Princesse des Ursins : ce n'était donc pas une audience de disgrâce, ni même de grâce ; on s'expliquait à fond. La duchesse de Bourgogne, dans sa chambre, pétillait d'impatience de voir une Princesse aussi tragiquement adorée de sa sœur : la conversation se poursuivit chez elle et les courtisans sentirent se lever sur la disgraciée de Toulouse le vent de la faveur quand le Roi dit le soir à son souper : « Il y a encore bien des choses dont nous n'avons pas parlé avec Mme des Ursins. » Et le lendemain les explications reprirent de plus belle chez Mme de Maintenon.

Le pauvre duc de Gramont écrivait précisément ces jours-là qu'il avait fait un miracle : « un des plus grands, disait-il, qui se soit produit de nos jours » : il avait enfin pris possession de l'âme du roi d'Espagne : Philippe lui avait juré de ne penser, écrire

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

et décider qu'à travers lui. Il était désormais le « maître de la péninsule, » il envoyait un hymne triomphal. Il dut penser que la Princesse des Ursins avait fait un autre miracle et qui contrariait le sien quand il reçut la lettre suivante écrite vingt-quatre heures après la fameuse audience. « Mon cousin, depuis que j'ai parlé avec la Princesse des Ursins, j'ai jugé nécessaire de la renvoyer en Espagne : j'ai jugé en même temps qu'il convenait au bien de mon service de vous charger de donner à la reine une nouvelle qu'elle désire avec tant d'empressement. Aussi je fais partir le courrier qui sera chargé de cette dépêche avant même d'annoncer à la Princesse ce que je veux faire pour elle... Je dirai à la Princesse que vous m'avez toujours écrit en sa faveur et, si vous croyez qu'il ne convient pas que vous demeuriez en Espagne après son retour, cette sincérité de votre part me confirmera ce que j'ai vu en toute occasion de votre zèle pour mon service et de votre attachement pour ma personne. » C'était là un congé dans le style du Roi! Gramont le comprit bien et, l'âme amère, fit sa commission : laissons-lui la parole. « Il y avait bien quinze jours, dit-il, que la reine ne me regardait pas et qu'à peine me faisait-elle la révérence. Comme elle me donnait une lettre pour Votre Majesté je lui dis que j'en avais déjà la réponse dans ma poche, que vous aviez le don de répondre par avance à ce qu'on vous demandait : je lui présentai la lettre qu'elle lut avec beaucoup d'empressement, puis resta ce qu'on appelle en extase, pâmée, et peu s'en fallut qu'elle me sautât au collet en présence du roi. La parole revenue et versant un torrent de larmes de joie, que ne me dit-elle point pour Votre Majesté et que n'ajouta-t-elle point d'obligeant pour moi! Quelles assurances ne me donna-t-elle pas d'une grande et parfaite réconciliation! » Le même soir, Gramont, mélancolique en son ambassade, recevait un billet du roi d'Espagne, et avec le billet la promesse de la Toison d'Or. Ainsi, ce retour de Mme des Ursins c'était le seul service dont on lui savait gré. « Nous avons été si surpris la reine et moi, lui disait Philippe, de l'agréable surprise du retour de la Princesse des Ursins, que nous n'avons rien pu vous dire, ni vous témoigner notre reconnaissance; mais à cette heure que nous sommes revenus, nous voulons vous marquer que nous reconnaissons tout ce que nous vous devons en cela... Cette raison, jointe à votre mérite, fait que nous vous donnons de très bon cœur l'ordre de la Toison d'Or. »

LA PRINCESSE DES URSINS

Ce collier de la Toison d'Or, la lettre de la main du roi d'Espagne, c'était encore le congé. L'ambassadeur buvait la coupe amère, lorsque, ayant reçu en grande cérémonie sa Toison, il écrivait à Torcy qu'il ne lui resterait rien de son ambassade — rien que la ruine et au bout du collier « ce petit mouton. »

Si nous voulons savoir comment et par qui s'était fait le miracle, il nous faut revenir quelques semaines en arrière et introduire ici un nouveau personnage. La subite résolution que prit Louis XIV, le jour même où il vit Mme des Ursins, de la renvoyer en Espagne, pétrifia les contemporains, et nous lui avons laissé le caractère de coup de théâtre qu'elle parut avoir. En réalité, elle était très réfléchie et prise en principe avant même que la Princesse eût paru. Pour la comprendre, nous n'avons qu'à entrer un peu plus avant dans les mystères de la scène, et nous verrons alors le véritable magicien.

A l'automne de 1704 arrivait à Madrid le maréchal de France, comte de Tessé; il avait en Espagne la direction des opérations de guerre, il venait saluer les souverains et observer ce champ magnétique : la Cour espagnole. Tessé, c'est par définition l'ami de la duchesse de Bourgogne, le parrain de son mariage, son chevalier, son dévot, son « vieux domestique » comme il dit. Pieusement il porte toujours au poignet le portrait de sa maîtresse. Présente, il la voit; absente, il lui écrit. Comment, arrivant à Madrid, ce chevalier de la sœur aînée serait-il insensible aux larmes de la cadette, et comment, fine et passionnée, Marie-Louise, au fort de ce qu'elle appelle la persécution, ne sentirait-elle pas en lui l'allié au moins possible? Soyons sûrs que les larmes coulent encore quand elle reçoit le chevalier de sa sœur. Tessé, lui, n'est pas ambassadeur, il n'est pas chargé de dire à Marie-Louise, qu'elle ne reverra jamais la Princesse des Ursins; il a pour mission de faire la guerre en Espagne : les ennemis s'infiltrèrent par le Portugal et la Catalogne; pour faire la guerre, il ne faut pas laisser derrière soi une Cour agitée, des rois qui pleurent, un ambassadeur qui se désespère et qui a des visions. Or, dès sa première audience, la reine le lui a dit : « Monsieur le maréchal, ma tête s'égare, on m'a pris la Princesse des Ursins qui me tenait lieu de tout. » Elle a répété, se touchant le front : « ma tête s'égare » et, tout de suite, le maréchal a précisé à son Roi la position dangereuse, impossible de cette enfant. Marie-Louise est prise entre l'ambassadeur de France, qui voudrait, à travers

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

elle, gouverner l'Espagne, et les Espagnols eux-mêmes, prêts à faire les morts s'ils voient roi ou reine devenir l'instrument du roi de France. L'orgueil espagnol, le farouche sentiment national opposent à cette tutelle une résistance invincible : la force même de la nature.

Tout de suite, le maréchal de Tessé prenait parti, et tout de suite chez lui l'idée naissait : faire revenir à Madrid la Princesse des Ursins. La reine, devinant ce secours, multipliait ses gracieusetés, montrait ce que, gagnée, elle serait. A peine arrivé, Tessé recevait la Grandesse. Marie-Louise marquait la faveur en assistant, parée comme une châsse, à sa couverture. L'ambassadeur était tenu au faste, mais lui, le soldat Tessé, recevait les Grands en bonnet de nuit, la tasse de chocolat à la main. « Héli Messieurs, leur disait-il, que le roi mon maître retire ses troupes et demeurons chacun chez nous et vous ôtez de l'esprit cette étrange prétention... que le roi mon maître veuille vous gouverner; si vous l'avez prise, c'est votre faute; si ceux qui y sont venus de la part de mon maître vous l'ont donnée, c'est la leur. » A cette pierre dans le jardin des ambassadeurs, les vieux fronts espagnols se déridaient; il fallait, songeait alors Tessé, changer quelque chose au système; quand la reine voyait Gramont elle ne lui faisait point la révérence, mais quand elle recevait Tessé elle ne disait plus « ma tête s'égare, » elle sentait en lui l'allié; voyant au poignet du « vieux domestique » une miniature de sa sœur, elle l'ôtait elle-même. « Monsieur le Maréchal, disait-elle, je ne reçois pas de présents, mais je vole; » elle rendait pourtant le portrait, mais « volait » une tabatière où était l'image du duc de Bretagne, le fils de sa sœur. « Messieurs, disait-elle ouvrant la porte et s'adressant aux Grands dans l'antichambre, voici le portrait de mon neveu » et elle le baisait. Le maréchal, l'ennemi des pleurs, avouait que les larmes lui en venaient aux yeux : cette reine, il la trouvait « dans une solitude cruelle; » il plaidait... oui, il fallait faire revenir la Princesse des Ursins; jamais, disait-il, un ambassadeur de France ne fera le même personnage : un premier mobile pour mettre tout en mouvement était nécessaire; « c'est cela dont nous manquons, » disait-il. Plus elle serait cachée dans le noir palais, plus elle serait utile : la « tutelle, » les Espagnols en avaient horreur, il ne fallait pas la montrer, mais au contraire la voiler, la masquer et surtout que le nouvel ambassadeur ne fût que le très humble serviteur de Mme des Ursins.

LA PRINCESSE DES URSINS

Ainsi tout était dit ou à peu près quand la Princesse était entrée dans le cabinet du Roi, et tout fut dit, tout à fait, quand elle eut été vue et écoutée. Il ne s'agissait plus de l'apostille, mais de la grande entreprise, pleine de ténèbres, où le Roi s'était engagé. S'il y avait en Mme des Ursins un rayon d'espoir, il fallait le suivre et s'il y avait en cette femme quelque pouvoir « d'enchantement, » Louis XIV le subit à son tour : il dit qu'il était « frappé de l'esprit de Mme des Ursins et de son air de vérité. »

Et l'on pense si elle fut « enchantée » à son tour de trouver, au lieu d'un maître irrité, un homme calme, curieux, soucieux surtout de comprendre les mystères d'Espagne. Informer le roi de France, le conseiller peut-être, c'était pour elle bien enivrant après de si cruels déboires, et elle fut sans doute sincère en accueillant sans plaisir « l'ordre » de retourner à Madrid. Elle était sortie indemne de la chaudière d'huile bouillante, elle ne se souciait pas d'y rentrer; elle était maintenant dans les derniers privés de Marly, avec le Roi tous les jours, expliquant toujours les choses et les âmes d'Espagne. Avec Mme de Maintenon, elle conférait dans le tête-à-tête le plus intime, le jour, le soir, dans « la chambre obscure » et même la nuit dans le même lit; la duchesse de Bourgogne la choyait comme une autre « tante. » Monseigneur était à sa dévotion : c'était là vivre dans son élément; et puis elle ne voulait plus être « camarera mayor, » recommencer « sa vie de chien; » tout au plus accepterait-elle d'aller à Madrid en voyage, d'y séjourner en « forestière, » comme à Rome, les armes du Roi sur sa porte, libre de tenir des conversations et des musiques.

Il fallut insister; c'est auprès de Marie-Louise qu'elle devait être, au cœur du cœur des choses. Louis XIV le lui expliquait : il la voulait au chevet « des rois. » Ç'avait été sa première inspiration, c'était la bonne : qu'elle veille à ce qu'ils pensent, à ce qu'ils aiment ou détestent, qu'elle soit le « témoin » qui constatera les glissements, les défaillances en ces deux âmes qui peuvent tant de bien et tant de mal. Le roi d'Espagne a manifesté une faiblesse qui inquiète et la reine une énergie qu'il faut conduire. Comme la Princesse hésitait encore, le Roi écrivait : « Elle se sert de plusieurs raisons pour se dispenser de faire ce voyage; c'est maintenant à la reine d'Espagne de l'en presser. »

C'est que les lettres d'Espagne arrivaient consternantes : le pauvre Gramont, avec son miracle manqué, perdait l'esprit

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

et le roi d'Espagne aussi : ils s'affolaient l'un l'autre. Conjurant le retour de la Princesse, ressaisir l'âme de Philippe, Gramont s'y essayait encore. Alors dans la même journée, Philippe écrivait deux lettres, l'une soufflée par l'ambassadeur pour demander que la Princesse ne revînt pas, l'autre soufflée par Marie-Louise pour hâter le retour de cette « dame si nécessaire. » Enfin épuisé de doutes, il se jetait dans les bras de son grand-père, confessait sa misère, son « insigne faiblesse. » Le Roi répondait longuement, avec une douceur impressionnante, un accent de miséricorde; il ne fallait pas gronder, mais guérir. Le mal du roi était le mal du royaume et pas seulement de l'Espagne. Gibraltar était tombée comme une pierre roule de la falaise, Philippe avait cru reprendre le rocher en trois jours : les semaines s'écoulaient. « Mon opiniâtreté sur le siège de Gibraltar est invincible, s'écriait Philippe, je n'en démordrai absolument point. » A ce siège qu'il tentait du côté de terre, troupes et munitions fondaient comme cire au brasier; les galères anglaises par la brume, se rassemblaient, faisaient hisser leurs renforts, et, le soleil venu, se dispersaient. Il fallut annoncer un jour au roi de France que six de ses galères, avaient été prises. Tessé entre Gibraltar, Madrid et Salamanque ne constatait qu'inertie. « Il semble, disait-il, que les Espagnols aimassent mieux n'être pas sauvés qu'être sauvés par des Français. »

Il fallait agir et vite, choisir d'abord une nouvelle équipe. Pour l'ambassadeur, la Princesse fut consultée : entre plusieurs noms elle choisit M. Amelot, un bourgeois : il ne serait pas cousin du roi, il n'aurait ni la Grandesse, ni la Toison d'Or; il ne jouerait point de la guitare avec la reine et ne s'essayerait point à magnétiser le roi d'Espagne; il ne pleurerait pas non plus; on avait trop fait les jeunes et les vieux enfants. Il fallait travailler. M. Amelot étudierait, organiserait toutes les ressources que l'Espagne offrait à la guerre, Mme des Ursins y disposerait les âmes; elle serait préposée au « génie » de l'Espagne. Entre elle et M. Amelot ce n'était pas l'union qu'on demandait, mais l'unité même, l'unisson « pour le bien du service. » On leur donnerait les instruments qu'ils voudraient. M. Orry étudierait les finances, M. d'Aubigny écrirait les lettres de Mme la Princesse, Mlle Émilie coifferait la reine et lui composerait des ajustements favorables à la grâce d'une idole; et dans les hautes régions, sur la cime le Roi, le grand-père saurait tout, verrait tout; non

LA PRINCESSE DES URSINS

seulement la figure des êtres et des choses, mais leur intérieur. Mme des Ursins manderait à Mme de Maintenon, toutes les semaines, les moindres incidents et accidents; et toutes les semaines, en retour, Mme de Maintenon ferait entendre aux petits-enfants d'Espagne la voix du sang. Deux femmes, deux fées lieraient ainsi par-dessus les monts ces fils invisibles : elles en firent le pacte devant le Roi, l'écrivirent et le mirent dans un coffret en la chambre obscure de Marly où elles avaient tant confabulé de jour et de nuit. Séparées, chacune serait le pendant de l'autre : les ministres du cœur; et cette symétrie on en voyait le présage quand le Roi aux parades du soir, à Marly, prenait place entre l'une et l'autre, se penchant à droite et à gauche pour leur parler bas à toutes deux. Il faisait même un doigt de cour au petit épagueul que la Princesse portait sous son bras; l'insolente petite bête, aux royales avances, retroussait le nez et faisait la grimace.

M. Amelot ne pouvait arriver dans les coffres de Mme des Ursins. Il partit le premier, en train modeste, avec M. Orry. Un confesseur suivit, discret, qui ne s'essayerait point aux miracles. « Je veux un confesseur qui ne se mêle plus que de me donner l'absolution, » disait Philippe. Le père Robinet serait sage et, son pénitent, absous, rentrerait en son couvent. Alors seulement, l'équipe installée, Mme des Ursins se mit en route sur ces mêmes chemins où le duc de Gramont, le cœur amer, opérait son triste retour. « Elle ne trouvera pas les alouettes toutes rôties, » disait-il. Il avait prédit que les cailloux de l'Espagne se dresseraient contre les nouveaux venants. Mme des Ursins fit même un crochet pour ne pas rencontrer ce fâcheux prophète. Non, les cailloux d'Espagne ne se dressaient pas sur sa route : la tendre reine, exaltée de joie, y veillait; elle envoyait à cette Princesse adorée ses propres carrosses, ses litières, ses porteurs; c'était quasiment une reine-mère qui rentrait au royaume de sa fille. Les gouverneurs des villes lui venaient faire des harangues, et la nuit elle ne pouvait dormir dans le fracas des feux d'artifice, des chants et des danses populaires : le peuple, le bon peuple ne savait que jeter les bonnets en l'air et danser la séguedille; il ne savait pas très bien pourquoi; il suivait le branle. En même temps, les bonnes nouvelles attendaient la voyageuse aux relais; M. Amelot faisait merveille à Madrid, sage et discret, sans nulle superbe; le nez dans ses papiers, M. Orry ne serait jamais le

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

personnage le plus populaire de l'Espagne; il levait des impôts et mettait l'ordre dans le désordre effroyable, mais enfin on ne l'avait ni pendu, ni lapidé.

A Burgos, Mme des Ursins trouva le maréchal de Tessé qui l'attendait et l'on peut penser qu'ils passèrent ensemble une soirée mémorable : le temps était venu de voir se dresser tous les cailloux de l'Espagne, mais chaque caillou devait se transformer en un soldat nourri, habillé, armé et fidèle à Philippe V. Pour le général en chef Tessé le grand œuvre, le seul œuvre, était là. Il pourrait conduire une armée mais non la faire; que la Princesse anime le roi d'Espagne et que lui-même anime la nation; que Philippe vienne alors en personne se mettre à la tête des troupes : de jour, de soir et de nuit, que la Princesse travaille pour cette vue; l'heure lui est propice; tout vient à elle : les Grands s'égrènent au-devant d'elle sur la route, c'est à qui lui fera le premier sa cour, les uns par amitié, les autres par crainte, car l'étoile des rois est sur sa tête. A Canillas elle trouve son sage compère M. Amelot et toutes sortes de dépêches de Versailles : c'est alors que M. de Torcy est son élève puisqu'elle a la clé des cœurs, qu'elle les ouvre et enseigne à les ouvrir. Le peuple offre ce qu'il peut, ce qu'il aime : une course de taureaux. Le roi d'Espagne a voulu qu'après le quasi-jeûne du voyage elle ait un repas magnifique, il a envoyé ses officiers de bouche; seulement comme en Espagne les femmes ne mangent pas avec les hommes, elle prend un potage dans sa chambre en baignant ses yeux dans l'eau de roses. L'apothéose est à son comble quand s'annoncent le roi et la reine; ils viennent à leur tour prendre possession d'une conquête payée de tant de pleurs; les ministres étrangers suivent avec une infinité de seigneurs. « Je ne voudrais pas être chargé de visiter leurs chausses, » dit le gaulois Tessé; c'est que tous ces grands seigneurs n'ont pas été des amis de tout repos, mais n'était-ce pas, comme elle avait dit, un miracle qu'on ne la haït point? Voici Mlle Émilie qui, elle aussi, était rentrée d'avance avec Vazet le barbier, le seul qui pût faire rire le roi d'Espagne. Les plus petits et les plus grands, tout se rejoint pour fêter la voyageuse. A grand bruit de grelots le carrosse royal arrive à son tour : la reine en descend, légère comme un oiseau, elle se jette dans les bras de Mme des Ursins comme ferait une fille séparée d'une mère par d'injustes persécuteurs, et la première remarque de

LA PRINCESSE DES URSINS

la Princesse est aussi d'une mère : « La reine a beaucoup grandi, dit-elle, elle est maintenant plus haute que moi. » Elle signale un amaigrissement du jeune visage; une mélancolie a laissé sa trace. Marie-Louise, le roi pressent la Princesse de monter dans leur carrosse, ils veulent qu'elle rentre en triomphe à Madrid, du moins Marie-Louise le veut et Philippe veut ce qu'elle veut! Mais Mme des Ursins n'est point une favorite, c'est une *camarera mayor* qui reprend son service; elle ne veut pas de ce retour ostentatoire; elle suit seule dans sa voiture.

Alors dans une presse incroyable, comme pour l'entrée du roi, l'immense cortège se rend au sanctuaire d'Atocha où la reine veut remercier les cieux. A peine si Mme des Ursins peut répondre aux compliments de six cents hommes et femmes. Elle a perdu la voix en avalant la poussière, il ne lui reste, dit Tessé, que son sourire et elle n'en est point avare. La journée s'achève au palais de Madrid chez les religieuses de l'Incarnation qui saluent, en files blanches, quand la Princesse fait son entrée derrière la reine. Les voix des moniales derrière les grilles entonnent le *Magnificat* : « Le seigneur a exalté sa servante. »

Le soir, dans son quarto chico, Mme des Ursins contait à Mme de Maintenon cette rentrée à Madrid. « Je vous laisse à penser, disait-elle, en quel état pouvait être ma tête! »

CHAPITRE VII

ADVERSITÉ

LA GUERRE || L'ARCHIDUC EN ESPAGNE, SES SUCCÈS || LES SOUVERAINS QUITTENT MADRID || LA REINE A BURGOS || L'ESPAGNE CONTRE L'ARCHIDUC || LA VICTOIRE D'ALMANZA || NAISSANCE DU PRINCE DES ASTURIES.

LA bonne tête pourtant ne tourna pas; si les honneurs, étaient grands, les devoirs étaient redoutables. Les fêtes, et les compliments finis, il fallait bien voir que la « malheureuse monarchie » était menacée. En plein Madrid, un Grand d'Espagne, le marquis de Leganez, avait conspiré pour l'Autriche. Sa maison avait été trouvée pleine des armes et de la poudre dont manquaient les soldats du roi d'Espagne : l'esprit de caste, de privilèges trouvait toujours en l'Autriche la grande tentatrice; ces Français avec leurs maximes ne tendaient qu'à grandir le monarque, à abaisser les Grands, à limiter le pouvoir du clergé. Depuis soixante ans en France, ils ne travaillaient pas à autre chose.

La Princesse des Ursins, elle, rentrait plus imbue que jamais des maximes de France; elle les tenait au reste de son Roi lui-même et jamais disciple ne fut mieux persuadé. Établir l'unité de vues, de direction, de sentiment entre les deux cours et aussi en Espagne même, c'était là le but quasi chimérique. Elle commença par un modeste commencement; l'union des cœurs entre les personnages royaux. Mme de Maintenon a-t-elle eu la fièvre quarte, la reine est arrivée à table, l'air triste et les yeux battus, et, si le roi de France enrhumé n'est point allé à la chasse, les petits-enfants s'inquiètent. La distance est abolie; on se parle pour ainsi dire de bouche à bouche, on se voit : ces deux Cours

LA PRINCESSE DES URSINS

sont une seule famille dont le chef est omniprésent. De lui viennent toutes les grâces. Ces grâces les petits-enfants s'approprient à les recevoir comme le chrétien celles de Dieu, même par la contrition des fautes passées, le ferme propos, une confiance qui touche à la foi, une attention de tous les instants à être « fidèles. » Le roi d'Espagne fait des efforts; M. Amelot mande qu'il parle, sourit, travaille avec lui trois fois par jour, demande avec zèle quand il pourra rejoindre ses troupes. Quant à Marie-Louise, M. Amelot, qui s'était réservé avant d'en dire son avis, ne sait s'il a été « enchanté, » mais il ne trouve à cette jeune Reine nulle insolence, nulle intrigue. Si on la « persécute, » elle se cabre, mais nul plus qu'elle n'est « fidèle. » Elle a un amour infini pour le roi son mari, un amour généreux qui voit et voile les défauts, et maintenant que le Roi lui a rendu la Princesse des Ursins elle est acquise, elle est conquise. Les mensonges sur l'amie qu'elle aimait avaient outré son cœur; rendre justice à Mme des Ursins ç'a été lui rendre justice à elle-même; la fidélité d'un cœur de feu c'est le fond de son être; on ne peut rien voir de plus charmant que cette jeune créature quand elle parle de la « valeur » du roi son mari. « Il est inconcevable, dit-elle, la joie qu'il a en pensant qu'il ira en campagne, il ne fait que parler de combats et de batailles et enfin des choses de la guerre. »

Les affaires de cœur vont donc bien; Mme des Ursins y veille. En même temps, M. de Vendôme est en Italie, le maréchal de Tessé est en Espagne et Berwick y arrive. Le roi de France a ainsi donné à l'Espagne les grandes puissances directrices : un roi, des généraux et même une fée chargée des œuvres mystérieuses. Ce qui manque, ce sont les soldats; la « malheureuse monarchie » ne peut tenir tête à la ligue des nations. « Je ne puis me dispenser, écrit Philippe, de vous demander des troupes puisque c'est mon unique salut; j'espère que vous agirez en cette occasion comme en toutes les autres et que vous serez le meilleur grand-père du monde : c'est vous qui nous avez mis la couronne sur la tête, c'est à vous à nous la conserver. »

A cette assertion naïve les visages se rembrunissaient à Versailles. « C'est un grand malheur de gouverner un royaume aussi étendu que l'Espagne et qui fait si peu de chose pour sa conservation, » grondait M. de Chamillart. Et M. de Torcy le déclarait : « Si vous n'êtes pas en état de vous soutenir jusqu'au 1^{er} avril sans le secours de la France, il n'est pas au pouvoir du

ADVERSITÉ

Roi de vous en envoyer. » Pas de semaine sans que Philippe avec une patience morne réitérât ses instances et sans que l'aïeul discutât avec attention, avec tendresse, un souci visible de ne point envoyer ses soldats, mais aussi de ne pas décourager l'élève en progrès. « Vous méritez mon approbation tout entière, lui disait-il, et je vous assure qu'on ne peut être plus content que je ne le suis de tout le bien que le sieur Amelot me dit de vous; » et deux jours plus tard : « Vos lettres me font plus de plaisir que par le passé car je vois que vous commencez d'agir par vous-même. » Ainsi l'aïeul soutenait pas à pas le fils débile de sa race : c'était là le « commencement. » Philippe se plaignait d'une certaine malice des gazettes, des discours même de France, il recevait alors du grand-père cet enseignement. « Je souhaiterais qu'on pût faire cesser les discours dont Votre Majesté se plaint, mais il est impossible d'ôter au public la liberté de parler; il se l'est attribuée en tous temps et en France plus qu'ailleurs. » Les louanges des peuples, les princes doivent les mériter. Idoménée n'eût pas mieux dit,

Ainsi, pas de troupes pour le moment mais des encouragements et des leçons; c'était aux Espagnols à vouloir et au roi Philippe à les faire vouloir. Le péril pourtant était pressant; Gibraltar aux mains anglaises devenait un havre, un relais pour les vaisseaux ennemis. L'archiduc en personne, avec les galères anglaises, assiégeait Barcelone. Les troupes allemandes se répandaient sur les côtes de Valence et de Catalogne; le prince de Hesse-Darmstadt les commandait. Il n'y avait pas encore six ans qu'on l'avait vu en Espagne commandant en chef les armées espagnoles; son nom, sa figure rappelait à tous ces temps autrichiens. Ce capitaine connaissait d'avance tous les points de moindre résistance; dans une crique il faisait avancer une chaloupe; aussitôt, du rivage se détachait une barque; c'est que sur la hauteur on pouvait voir un monastère; les amis se rejoignaient : capucins et franciscains venaient sur la chaloupe tenir conseil; ceux-là savaient quel gouverneur de cité, de province reviendrait, par l'attraction du passé, au giron autrichien. Ils repartaient, leurs besaces pleines de billets imprimés, et puis ils parcouraient les villages, prêchant contre la France une sorte de guerre sainte, sonnant le tocsin pour les consciences fanatiques. Le pauvre Espagnol ne savait plus qui était son roi, son vrai roi et qui était l'envahisseur. Aux prônes du dimanche

LA PRINCESSE DES URSINS

le moine dénonçait la France comme la terre des hérésies, la fille querelleuse de l'Église; les prônes finis, dans les confessionnaux, des voix autoritaires chapitraient les pauvres pénitents. « Cette canaille ne nous aime pas, » avait dit à sa manière lapidaire Mme des Ursins. C'était bien dire : si religieux que nous paraisse le règne de Louis XIV, quand nous n'allons pas à fond et ne comparons pas, pour l'Espagnol, pour le moine espagnol, c'était le règne impie, car un règne vraiment pieux est celui où le monastère règne. Le pénitent, dominé, courbait la tête, baisait la médaille ou la croix bénite enfermée dans un papier que lui passait à travers la grille le confesseur. Ce papier ainsi reçu c'était le message du prince allemand : le « sauveur » était tout proche, il venait délivrer le peuple espagnol de l'invasion française. L'Allemagne, disait l'archiduc, « c'est la patrie commune, » la vieille mère germanique offrait son amour, son respect des coutumes, la piété du prince qu'elle envoyait, son pardon à ceux que l'ignorance avait égarés. Si l'Allemagne de ce temps-là ne connut pas le mot de propagande, elle pratiqua la chose et de main de maître. Ainsi, sans coup férir par la pression du passé, par l'appel au cœur, à la conscience, bourgs, villages, citadelles et petites cités éloignées du centre se détachaient du prince français, « revenaient, c'était le terme, aux anciens maîtres. » Avec indignation Mme des Ursins mandait qu'au cours du siège de Barcelone pas un fidèle n'avait encore passé au travers des lignes pour rejoindre les camps du roi Philippe. Ce royaume dont on l'avait faite pour ainsi dire la patronne, il était comme un corps calciné par le feu, qui a gardé sa forme et qui au moindre ébranlement, un souffle du vent, s'écroule en poussière.

Si la tête tournait, ce n'était pas de bonheur, mais de suffoquante surprise; deux mois après la triomphale entrée de la Princesse à Madrid il fallait bien regarder en face la grande adversité. Jamais danseurs de corde dans les jardins de Bagnaye n'avaient exécuté de pas plus périlleux que cette Princesse devant les monarques en guerre et les ombrageux Grands d'Espagne. Ceux-ci étaient bien plus occupés de leurs privilèges que du siège de Barcelone.

Un jour, à la chapelle, le roi d'Espagne fit donner un siège, un petit *banquillo* à son capitaine des gardes, le marquis de Tserclaes, récemment promu Grand d'Espagne. Le *banquillo*

ADVERSITÉ

soulignait gracieusement la nouvelle Grandesse. A la vue du *banquillo* et du capitaine des gardes assis, tous les Grands présents à l'office se levèrent, quittèrent en file la chapelle. Ce *banquillo*, derrière le fauteuil du roi, c'était pour le nouveau Grand le signe d'une préséance : une offense à la coutume; la querelle fut longue, épineuse, ébranla le palais, couvrit tous les bruits de guerre. Mme des Ursins n'en fut point louée à Versailles. N'aurait-elle pu éviter ce geste du roi d'Espagne? il n'était point opportun de « faire des mécontents. » Le Roi lui-même exposait ses vues : la Princesse devait y songer; ces Grands qui survivaient au passé, beaucoup d'entre eux étaient vieux, ils iraient bientôt dans leurs tombeaux. Ils avaient des fils, avec ceux-là on ferait du nouveau : un seul seigneur avec sa formidable valetaille, le prix de sa vaisselle d'or et d'argent, le trésor de sa chapelle pouvait un jour fournir un régiment; voilà à quoi il fallait tendre et non à susciter dans les âmes altières des orages. La leçon que la Princesse quelquefois avait faite, le Roi, avec douceur au reste, la lui rendait : elle devait être avertie mais non morigénée.

Ces jours-là furent sombres : tous les courriers annonçaient des redditions de places sur les sommations de l'archiduc. Quelques villes n'attendaient pas la sommation, envoyaient leur adhésion « par la poste; » le vieux gouverneur de Girone, à l'appel germanique, avait eu la tête tournée comme s'il eût entendu la voix du sang. L'archiduc sur les côtes de Catalogne et de Valence n'avait plus que la peine d'envoyer des courriers; Alicante ne demanda à l'ancien maître que « le pardon. » Enfin, jour de deuil pour Madrid, le 27 octobre 1705, Barcelone, le grand port, se rendait; le jeune archiduc entra en ce qu'il appelait aussi « son héritage. » Comme Philippe il avait vingt ans, comme lui pieux et doux, le cœur clément, l'air mystique. Il n'entra en conquérant, mais en fils de l'Espagne, inclinait la tête sous la bénédiction de ce bon peuple que lui rendait enfin le Dieu juste. A cheval, lentement, il remontait les rues de la ville; sur les places publiques, Espagnols et Allemands s'embrassaient, renouvelant la vieille alliance; à la cathédrale, aux accents du *Te Deum*, le prince, la tête inclinée, promettait aussi sa fidélité; les courses de taureaux célébraient la joie et, la nuit venue, les Allemands chantaient leurs beaux et massifs chorals où l'amplitude des voix unanimes fait de la voûte des cieux une conquête.

LA PRINCESSE DES URSINS

sonore. A la réception de ville, l'archiduc, en allemand, développait le thème germanique : contre la violence faite par la France l'Allemagne apportait sa force, son ancien amour ; s'il y avait eu des égarés, elle pardonnait ; avec l'Espagne elle refaisait la « patrie commune, » elle était faite pour se répandre sur les opprimés comme l'océan sur les terres basses.

Après Barcelone et de la même manière, Valence tomba. Il y avait désormais deux rois d'Espagne, deux reines quand l'archiduc eut épousé une douce princesse de seize ans, de Wolfenbützel : « deux rois, deux reines, c'est la mode en ce pays-ci, » écrivait à sa manière ironique Mme des Ursins.

Elle était alors seule à Madrid avec la reine. Philippe, qui ne doutait pas plus de reprendre Barcelone qu'il n'avait douté de reprendre Gibraltar, avait couru aux armées. Marie-Louise une seconde fois était régente : il ne s'agissait plus de présider la Junte en tirant d'une boîte sa tapisserie. « J'aurais plus de satisfaction, écrivait la Princesse, si la reine était plus gaie. » Marie-Louise à dix-huit ans était désormais touchée ; autour de son cou des glandes se dessinaient, s'enflaient. Mme des Ursins avertissait Mme de Maintenon, demandait, à Fagon, le médecin du Roi, consultations et remèdes. A Madrid quelques licenciés venaient bien, l'épée au côté, regarder respectueusement ces glandes : on ne touchait point la reine. Pourtant il fallait qu'elle guérît, qu'elle vécût, qu'elle mît au monde des infants. Elle était désormais dans son effrayante fragilité « la cause première » et Mme des Ursins aussi était devenue « le premier mobile. » « Je bénis Dieu tous les jours de la disgrâce qui vous a attirée ici, » lui écrivait alors Mme de Maintenon. On ne lui demandait point de reprendre Barcelone mais par toutes les magies de son art de susciter la fidélité ; les armes ne se forgeraient que dans le feu et le seul feu propice serait celui des cœurs espagnols. Elle s'y employait ; pendant tout le carême de 1706, toutes deux, reine et Princesse, firent un jeûne exact, prélude des prières publiques qu'elles feraient en communion avec le peuple. Si les bénédictions s'étaient répandues sur l'archiduc à Barcelone, elles se répandirent à Madrid sur une jeune reine toute droite dans l'épreuve et qui répondait à genoux avec le peuple aux *Parce Domine*. Le Jeudi Saint, reine et Princesse firent les sept stations rituelles dans les églises : le flot dévot les suivait ; Marie-Louise avec son sourire brillant illuminait les cœurs,

c'était son don propre : elle s'en servait. Ferveur de la prière, espoir en Dieu, espoir en ce peuple, tout était vrai; le soir, le peuple massé devant les balcons du palais réclamait l'apparition de la reine, l'acclamait du cri frénétique qui devait survivre à Marie-Louise et retentir dans l'histoire : « Viva, viva la Savoyana ! » Le « cœur de feu » c'était comme l'astre qui soulève une vague.

« Tout cela serait merveilleux si nous avions de bonnes troupes, écrivait alors Mme des Ursins, mais nous en avons fort peu et je ne sais comment nous pourrions nous soutenir; » le 18 juin 1706 le maréchal de Berwick, « ce grand diable d'Anglais, » disait Marie-Louise, arrivait à Madrid; il devançait les ennemis qui y seraient demain; reine et Princesse devaient fuir; la Princesse des Ursins conduirait la reine à Pampelune et de là en France si « les affaires » étaient malheureuses.

La fuite fut secrète; au petit matin, dans un carrosse à rideaux verts, les deux femmes passèrent la porte du Nord : le peuple comprit quelques heures plus tard, en voyant passer mulets et bagages, qu'il restait seul. La Princesse avait craint son irritation, il ne montra que sa fidélité : le pacte était fait entre lui et la Savoyana. La Cour, elle, se divisa : les dames du palais craignirent les incommodités de la route, gagnèrent leurs maisons de campagne. Quelques Grands restèrent : revoir les Autrichiens, c'était revoir le vieux passé, on avait bien désigné pour suivre la reine une « señora de honor » et la « Tocadera, » mais ces dames ont demandé chacune cent pistoles qu'on leur doit, et ces cent pistoles la Princesse ne les a pas : elle compte que le voyage va coûter, avec mules et muletiers, plus de 100 pistoles par jour; elle les emprunte : la reine n'a même pas un lit propre; M. de Bragelonne, qui commande le petit détachement d'escorte, prête le sien. Vazet, lui, part pour Versailles; il porte dans une cassette les bijoux de la reine; il les porte au roi de France qui les fera vendre; et dans les lettres qui s'échangent la vision intime passe : Louis XIV et Mme de Maintenon ouvrant la cassette et faisant tourner en leurs doigts la perle fabuleuse : la Pelegrina; « nous ne la regardâmes pas les yeux secs, » dit Mme de Maintenon. Qui, en France, achètera ce joyau des *Mille et une Nuits*? C'est comme si on voulait vendre une étoile. La Princesse s'est encore procuré 8000 pistoles en attendant le prix des bijoux; il faut élargir le petit campement et la table, car voici trois ou quatre

LA PRINCESSE DES URSINS

dames qui viennent grossir le maigre cortège. Ces dames sont bien méritantes d'accourir ainsi dans la chaleur et la poudre; il faut les gracieuser, leur envoyer de carrosse à carrosse des provisions de bouche, voir qu'elles aient des lits et surtout être gaie, confiante et se rire à la pensée de l'accueil que vont trouver à Madrid Anglais, Portugais et Allemands; la gaité, c'est la force dans ces malheurs qui attaquent le courage sans briser le cœur. Pourtant la Princesse est « embarrassée, » comme elle dit sobrement. Gagner Pampelune? c'est trop-se rapprocher de la France; déjà le bruit se répand que l'aïeul prépare à Fontainebleau l'humiliant asile du retour. Si l'on se rapproche trop des villes infidèles on peut être prises et alors quel « embarras! » Il faut rester en Castille, en appeler à un peuple qui sait haïr, mais qui sait aimer, qui déjà aime. Haïr, aimer c'est là le secret de l'Espagne. La force manque : il faut susciter la foi. Les ennemis, il est vrai, sont partout : ils prennent toute l'Espagne à témoin que la partie est perdue pour la dynastie française : ils ont bien battu les Français à Ramillies dans les Flandres, or Ramillies, c'est le jugement de Dieu : les cloches en carillonnent la nouvelle à quarante lieues à la ronde; en réponse les villes, hors de Castille, envoient leur soumission. « Cette canaille, » écrit la Princesse indignée, « ne songe qu'à vendre ses laines, » et c'était vrai. Entre ces deux princes, neveux tous deux du feu roi, l'un Allemand, l'autre Français, le choix n'était pas encore décisif; à ces grondements de guerre, la pauvre « canaille » baissait la tête comme sous l'avalanche.

« Si nous ne gagnons une bataille, écrivait alors la Princesse des Ursins, je ne sais ce que nous deviendrons dans ce pays-ci; » elle avait à grand'peine mené la reine à Burgos : la vieille tête raisonnait, travaillait le soir, aux chandelles, dans le bourdonnement des moustiques, au coin d'une table boiteuse, dans une chambre délabrée. Elle prévoyait alors qu'on pourrait perdre toute l'Espagne, aussitôt sa pensée passait en Italie; « c'est en général la maxime, dit-elle, d'y suivre ce qui se fait à Madrid, » il ne faudrait pas perdre à la fois l'Espagne et l'Italie; l'une en cas de malheur pourra servir de royaume d'échange pour l'autre. Hélas! les Anglais sont maintenant à Madrid; il faut bien, la colère dans le cœur, le croire; Milord Galloway y commande; c'est un réfugié français protestant qui triomphe deux fois : l'une pour le roi d'Angleterre qu'il sert et l'autre contre

ADVERSITE

le roi de France qu'il hait. Sur les parvis d'église ses officiers rient des « rois en fuite ; » de petites gens de robe à sa solde donnent des consultations juridiques aux pauvres gens troublés qui voudraient bien savoir, en toute justice, dans cette horrible confusion, à qui le royaume. On attend l'entrée de l'archiduc qui accourt de Barcelone mais cependant est introuvable. Aux portes de la ville, des nuées de moines prêchent en plein air, ils vaticinent contre les Français, ils exaltent l'archiduc le rédempteur. Non, comme dit la Princesse, « cette canaille » ne nous aime point. Aux portes d'Alcala, du Nord et du Soleil, des franciscains se tiennent, impérieux, retiennent les carrioles chargées des familles du peuple qui veulent partir, rejoindre leur roi, marcher dans la poudre sur les routes, derrière la Savoyana.

Oui tout cela est vrai et cruel : bientôt le roi d'Espagne sera en son royaume comme le roi de Gonesse ; mais si l'on ne se tient debout, on est mort. Toutes les redditions, ce n'est pas tout à fait la rébellion, c'est plutôt la faiblesse, l'ignorance, la confusion, l'habitude d'obéir aveuglément aux prêtres et aux moines. Il ne faut pas désespérer ni même craindre de répondre par des éclats de rire aux mines désolées, aux sinistres hochements de tête de Versailles, aux tremblements de Mme de Maintenon qui n'a jamais vu que des Rois-Soleil. Eh bien oui, tandis que la duchesse de Bourgogne voltige de bal en bal et joue à la Cour de France le rôle de l'Aurore, sa cadette la reine d'Espagne attend dans une maison branlante les jeux de la fortune. « Pour Dieu, Madame, écrit la reine à Mme de Maintenon, point de mélancolie ! » Pour un peu elle lui tirerait les barbes de ses coiffes pour la guérir d'une certaine tristesse résignée. Quant à la Princesse, c'est presque une taquinerie à laquelle elle se plaît que de faire courir la petite mort à l'amie qui prend la fièvre au moindre vent coulis. « Pour vous égayer un peu, Madame, lui dit-elle, il faut que je vous fasse la description de mon appartement. Il consiste en une seule pièce qui peut avoir 12 ou 13 pieds en tous sens. Une grande fenêtre et qui ne ferme point et exposée au Midi occupe presque toute une face : une porte assez basse me sert pour entrer dans la chambre de la reine et une autre plus étroite me conduit dans un passage tortu où je n'ose aller, quoiqu'il y ait toujours deux ou trois lampes allumées, parce qu'il est si mal pavé que je m'y romprais le cou. Je ne saurais dire que les murailles soient blanches car elles sont très sales. Mon

LA PRINCESSE DES URSINS

lit de voyage est le seul meuble que j'y aie avec un siège pliant et une table de sapin qui me sert alternativement pour mettre ma toilette, pour écrire et manger la desserte de la reine, n'ayant ni cuisine, ni peut-être assez d'argent pour en tenir une. Sa Majesté ne fait qu'en rire et j'en ris... et je donnerais encore mon lit pour que vous n'ayez plus la fièvre. »

Voici maintenant, dans une lettre familière de Marie-Louise à M. Amelot, l'écho de ce rire intrépide. « Ne dites-vous point pour me flatter que le roi parle aux officiers? je crains toujours qu'il ne les gracieuse pas assez. Je vous demande comme une véritable marque d'amitié de lui parler hardiment là-dessus où il ne fait d'ordinaire rien qui vaille. Je puis bien avouer les défauts d'un mari qui a tant d'autres et estimables qualités... Il n'y a point de jour que la Princesse des Ursins et moi nous ne disions du mal de vous. Il ne s'en faut guère (quand nous pensons que vous nous avez fait venir à Burgos) que nous aimions cent mille fois mieux que vous le duc de Gramont et, si vous nous en faites davantage, M. l'abbé d'Estrées. Ni l'un ni l'autre n'auraient eu la dureté de nous reléguer dans un lieu où l'on ne va point dans les rues dans la crainte que les maisons ne vous tombent sur la tête, où les cousins vous piquent tout le long du jour, où les rats mangent dans les chambres tout ce qu'ils y trouvent et où les punaises vous sucent le sang toute la nuit : dites-moi je vous prie, si nous avons mérité d'être martyrisées de la sorte et si nous n'avons été bien folles de suivre les conseils d'un ambassadeur capable de nous en donner de si mauvais? Cependant il n'y a mal auquel on ne s'accoutume en ce monde, et puisque nous avons tant fait que d'être ici, nous ne nous en tirerons pas jusqu'à ce que tout soit bien tranquille dans Madrid et que vous ayez chassé l'archiduc d'Espagne. »

L'épître taquine ravit d'aise M. Amelot au camp de Jadraque; voilà deux plumes et deux âmes de femmes bien conjuguées. Si l'on pouvait communiquer au roi d'Espagne un peu de cette verve tonique, quel soulagement pour M. Amelot! il l'écrirait à Versailles où l'aïeul s'inquiète, car le roi d'Espagne est déjà retombé dans son mutisme. « Je sais que le roi d'Espagne, écrit Louis XIV à l'ambassadeur, éloigne de lui par un silence continu ceux qui lui seraient le plus attachés, et quoiqu'on ne le puisse attribuer qu'à la timidité, elle est considérée comme mépris et a produit le même effet. On doit aussi la regarder

ADVERSITÉ

comme un défaut essentiel chez un roi qui a régné depuis huit ans. Vous ne m'avez pas rendu compte de ce qui le regarde personnellement depuis les premières lettres que je reçus de vous immédiatement après votre arrivée à Madrid. » — « Sire, méditez M. Amelot, que Votre Majesté ne se mette point en colère, » mais il faut être vrai : il est exact que le roi Philippe n'a pas surmonté sa timidité naturelle, on ne peut disconvenir que la peine qu'il a à parler ne lui fasse du tort ; « Mme la Princesse des Ursins et moi prenons souvent la liberté de lui dire là-dessus ce qui convient à son service, la reine même lui fait connaître avec amitié de quelle utilité ce serait de rompre son silence. » Avec cela, le roi d'Espagne a du discernement, il sait fort bien distinguer les défauts et les mérites de ceux qui l'approchent, enfin il est vif en tout ce qui regarde la guerre et en soutient les inconvénients avec une patience et une fermeté qui frappent tous ceux qui l'approchent.

Nous avons dans ces quatre lettres le portrait parlé de ceux et celles qui doivent soutenir et sauver la dynastie française en Espagne : ils ne varieront guère ; chez les deux femmes la gaieté résistante se tournera en ténacité et même en bravade. Elles ne seront jamais les anges de la résignation. M. Amelot, tant qu'il sera là, les soutiendra avec ses formes sobres. Le roi taciturne ne saura jamais vouloir, mais chez lui le non-vouloir, mué en force d'inertie, aura raison de tous les vouloirs. Le roi de France scrutera les caractères et s'en servira ; il y a le « génie » des nations, comme il dit, il y a celui des hommes eux-mêmes. Si Philippe n'a pas la « vertu » de se faire accepter en Espagne, il est inutile que l'aïeul envoie des troupes. Quand arrivent à Versailles les éloges obligatoires sur le roi d'Espagne, le grand-père se défie, il interroge Mme de Maintenon. Qu'en pense Mme des Ursins, dit-il ? Les respects, les compliments, les attributs mythiques font partie du système, mais entre trois ou quatre initiés on saura, on dira la vérité ; dans le Cabinet du Roi il y a un dernier alambic où la goutte de vérité, amère ou douce, arrive.

A mesure que le temps s'écoule, la situation psychologique, si l'on ose dire, devient intéressante : à Barcelone l'enthousiasme baisse pour la Mère allemande ; cette mère n'adopte les Espagnols que pour se servir d'eux contre les Français, et à leur tour les gens de Catalogne se demandent s'ils ne sont pas réduits en

LA PRINCESSE DES URSINS

colonie. L'archiduc annonce qu'il fera piller les maisons de ceux qui ne courront pas aux armes au premier coup de tocsin. Déjà deux fois il a demandé à la ville 60 000 écus pour habiller ses troupes. Où sont passées la paix, l'amour et la douceur? Au bâton fleuri les fleurs sont tombées, il ne reste plus que le bâton. Un revirement se dessine, se propage comme un changement de vent. Le nom, le seul nom d'Autriche avait éveillé les échos d'un long passé; le nom, le seul nom de France avait remué de vieux ferments de haine séculaire : c'étaient là des sentiments presque obscurs, mais à Tolède, le peuple excédé des beuveries, des campements bruyants, a déchiré l'étendard de l'archiduc et jeté des pierres contre le palais de la reine douairière qui fête ses compatriotes allemands. « Vendeuse de bière, » c'est le nom que lui donne la canaille! Voilà que les paysans arrêtent sur les sentiers des montagnes les émissaires de l'archiduc. Bien plus que le prince allemand, Philippe fait figure de roi d'Espagne dans son camp, et sans troupes françaises. La reine à Burgos n'a qu'à paraître à la cathédrale : la foule s'enivre de bénédictions; voici un carrosse aux portes de la ville qui voudrait bien passer inaperçu, le peuple l'arrête. C'est un Grand et c'est une Grande qui s'en vont rejoindre les ennemis : « Mueren los traidores? » Meurent les traîtres, crie la populace, et c'est Mme des Ursins qui fait protéger les transfuges.

Aussi est-elle tout optimiste; son « beau sang » coule dans ses veines avec la douceur du lait, car c'est maintenant l'archiduc à Madrid qui est « embarrassé » beaucoup plus qu'une Princesse des Ursins dans la chambre délabrée. Il faut à Milord Galloway pour ses troupes 30 000 rations par jour : 30 000 rations au mois d'août, on ne sait où les trouver, car les campagnards ne les apportent pas. Heureux peut-être qui n'a point de troupes! L'archiduc court les montagnes à la tête de ses partisans sans oser entrer dans cette sorte de ville sainte, Madrid, avec ses soldats de toutes nations. Les moines peuvent prêcher à la porte du Soleil; les officiers anglais ne trouvent rien à manger et n'ont pas un real dans leurs poches : Milord Galloway offense le sentiment catholique; ses soldats ont fait des processions dérisoires, profanant les statues des saints : aussi toutes les nuits on trouve des soldats anglais assassinés au coin de ruelles noires. M. le marquis de San Philippe conte que les courtisanes de Madrid se faufilent la nuit aux camps du Mançanarez et communiquent

ADVERSITÉ

aux Anglais et Portugais d'affreux maux, puis elles célèbrent leur contentement par des danses et des claquements de castagnettes; ce sont des exploits simples et féroces d'allure biblique.

Ces récits enchantent les deux réfugiées de Burgos. Voilà donc ce que fait, ce que vaut le peuple, la bonne canaille. Il lutte, il résiste, il mord avec la fidélité sauvage du dogue; sur les confins de la Castille la petite place de Quintana semblait branler : il a suffi qu'une troupe anglaise marchât sur la ville, elle s'est ralliée aussitôt au roi Philippe : voici que les petites gens tirent de leurs coffres leurs épargnes. Après les 8 000 pistoles, la Princesse en reçoit 15 000; du camp de Jadraque les nouvelles sont bonnes; Philippe parle; hors de Madrid, dans la simplicité des camps, dans l'air salubre, la vie agreste, les chevauchées, le roi d'Espagne s'anime; entre le camp des hommes à Jadraque et celui des femmes à Burgos l'entente est absolue. M. Amelot envoie à Mme des Ursins copie de toutes les lettres qu'il adresse en France. Aussi, que le roi de France envoie maintenant ses troupes, les cœurs en Castille sont tout au moins prêts à recevoir la grâce. Que Mme de Maintenon mette les anges de Saint-Cyr en prières, c'est l'instant, la reine et la Princesse de leur côté assistent tous les jours à la cathédrale aux prières publiques. Pour Dieu et les peuples les femmes ont fait tout le possible, mais pour les soldats de France, glaive du salut, le roi des armées seul peut les mettre en branle.

Dans cette épreuve, la Princesse proclame qu'au reste elle et la reine se portent fort bien. A d'autres la fièvre quarte et les vapeurs; l'âme soutient le corps. Il y a maintenant tout juste un an que Mme des Ursins faisait à Madrid son entrée triomphale. Sa position alors pouvait sembler fausse; régner sur des rois n'est pas naturel; c'est maintenant dans la maison branlante où elle manque de se rompre le cou qu'elle est dans une situation vraie. Quand les paquets sont partis pour Versailles, avec les messages d'énergie et de confiance, quand elle a marqué avec des épingles sur des cartes qu'elle fabrique elle-même l'avance et le recul des fidèles et des infidèles, elle ouvre la petite porte basse. C'est l'heure de l'intimité, celle où la reine se couche; nul que Mme des Ursins ne lui peigne ses beaux cheveux, ne la met au lit, et alors toutes deux lisent les messages de Versailles. Elles rient à gorge déployée des contes fantasques que leur mande l'amie des amères vérités : Mme de Maintenon. Le roi

LA PRINCESSE DES URSINS

de France a été averti que la Princesse des Ursins ne songe à rien de moins qu'à empoisonner Mme de Maintenon et à prendre sa place; n'ayant pas épousé M. d'Aubigny, elle épousera le Roi; ou bien, gorgée de pensions, elle compte après « son admirable dévouement » se retirer à Rome, y faire bonne vie et bonne chère. Mieux encore, elle souhaite la défaite des rois catholiques et en secret y travaille. Elle les mènera en France et, Mme de Maintenon étant morte de quelque vent coulis, Mme des Ursins épousera le Roi et (c'est sa vue opiniâtre) régnera sur tout le monde. Voilà les sujets de gaîté. « Je ne me souviens pas d'avoir tant ri de ma vie, dit la Princesse, ni vu la reine rire de si bon cœur. Je relis cet article pour m'égayer quand nos affaires m'affligent. » Elle admire les donneurs d'avis. « Je ne vous conseille pourtant pas, Madame, de me les faire connaître, votre perte ne me ferait pas assez d'honneur si vous en étiez l'instrument et mon cœur qui ne respire que le crime ne s'accommoderait pas d'être conduit par une autre dans une action qui doit être mon chef-d'œuvre. » Mais après la fusée de rire on entend le cri du cœur indigné : « Mon Dieu, Madame, quels monstres il y a en ce monde! »

Le 6 octobre 1706, la Princesse ramenait la reine à Madrid; Allemands, Anglais et Portugais s'étaient lassés de régner sur une capitale où ils mouraient de chaud, de soif et de faim. Eux partis, le peuple fit ses exécutions, il pilla les palais des Grands qui n'avaient pas été fidèles : il fit des feux de joie dans la rue avec les meubles précieux, nul ne prit un butin : ce n'était pas une rapine, c'était un châtiment. Marie-Louise, mieux escortée par la seule Mme des Ursins que par trois régiments français, rentrait comme une madone, exilée par des impies, est ramenée en sa châsse; le lien entre la « malheureuse monarchie » et la nation se faisait de soi-même : c'était bien la leçon que devait enseigner Mme des Ursins; les événements l'avaient servie. « Notre fidèle Castille, » dit-elle maintenant avec fierté. « On a bien vu, écrit alors Marie-Louise, qu'après Dieu ce sont les peuples à qui nous devons la couronne. Nous ne pouvons compter que sur eux, mais, grâce à Dieu, ils font le tout. » Louis XIV était satisfait de ses disciples : les discours contre Mme des Ursins étaient regardés par lui « comme ceux du Pont-Neuf » et par le truchement ordinaire il lui faisait dire : « Des personnes comme vous sont encore plus rares que les reines. »

ADVERSITÉ

« Je vais entrer dans de nouvelles peines, » disait de son côté la Princesse. Burgos avait été le lieu de la misère mais aussi de l'affranchissement. A Madrid on retrouvait le monstre : le passé, l'étiquette, les privilèges ; l'occasion était propice pour essayer quelques nouveautés. Deux femmes qui ont souffert avec courage et que le peuple exalte peuvent attaquer le monstre ; au reste la camarera mayor prendra tout sur elle. Les « Grandes » ont fait la grimace à la reine, elles se sont terrées dans leurs maisons de campagne. Avec mille politesses, Mme des Ursins les prie d'y demeurer : la reine d'Espagne est très pauvre et ne pourrait pas récompenser leurs éminents services. « On crie, dit M. Amelot, mais il faut saisir toutes les occasions de réformes. » Trois cents dames d'honneur en moins avec leurs officiers, leurs domestiques, leurs petits chiens et leurs nains, c'était de quoi faire et nourrir un régiment. Autre réforme et grave en ses conséquences pour la Princesse des Ursins ; la reine douairière Marianne, la femme de Charles II, avait été à Tolède un centre d'attraction germanique. Son cher neveu, le roi d'Espagne, la pria de choisir une autre résidence et que ce fût Bayonne. La reine douairière sortit de Tolède avec quantité de dames, quarante-sept femmes de chambre, des confesseurs, des médecins, des apothicaires : on vidait un vieux nid, mais des oiseaux irrités en sortirent qui perçaient l'air de leurs plaintes. Toutes ces femmes étaient sans argent et sans chemises ; à Bayonne le duc de Gramont, gouverneur du Béarn, heureux de s'essayer avec une autre reine à l'art de charmer, recevait celle-ci un genou en terre, les clefs de la ville offerte dans un bassin de vermeil ; il installait dans sa propre demeure toutes ces exilées : « Cela ne sent pas bon, » disait-il, mais enfin il écoutait, il consolait une reine qui haïssait Mme des Ursins. « Elle nous a chassés comme des postillons, » disait l'Autrichienne. Se faire le plus galant des geôliers, offrir des collations à une auguste captive, croire que cette fois il allait accomplir son miracle, et se faire avec cette Allemande l'instrument d'une paix qui rendrait le bonheur au monde, ce fut la dernière illusion du pauvre duc de Gramont. Il fut loué d'offrir des collations et des chemises de toile de Hollande aux dames, mais non d'avoir présenté les clefs de la ville dans un bassin de vermeil ; avec sa grande politesse, le Roi le pria de travailler à la guerre et non à des tractations chimériques de paix au bord des gaves. Sur le chemin de la destinée qu'accom-

LA PRINCESSE DES URSINS

plira Mme des Ursins marquons Bayonne d'une pierre noire.

Le roi de France aussi fit une réforme : sans en prévenir son petit-fils, en maître qui donne, ôte et distribue comme il lui plaît son secours, il retira toutes ses troupes du Milanais. Il devenait clair que Philippe ne pourrait tout tenir; c'était sur l'Espagne qu'il fallait concentrer l'effort. Aussitôt, comme un torrent lorsqu'on a retiré un barrage, les bandes allemandes descendirent en Italie, mais ces mêmes soldats français que le Roi retirait d'Italie passaient en Espagne. Louis XIV enfin se rendait aux patientes prières de ses petits-enfants : l'Espagne était préparée, même Mme de Maintenon devenait guerrière. Il faudrait une bataille, disait-on. Une bataille, c'était l'affaire des soldats de France. « Quelque appréhension que j'aie pour les batailles, écrivait Mme de Maintenon, j'en souhaiterais une en Espagne pour les raisons que vous m'avez marquées. »

Une autre espérance plus douce naissait alors qui achevait de fixer la fidélité des peuples. Marie-Louise annonçait qu'elle allait donner un enfant à l'Espagne. Ce serait un fils; avec ardeur elle demandait à Dieu cet Infant. En même temps que le « grand diable d'Anglais, » M. de Berwick recevait et prenait en mains les troupes; M. Clément, l'accoucheur de rois, accompagné de Mme de la Salle, franchissait les horribles monts pour assister la reine.

En attendant la bataille, restons, nous, avec Mme des Ursins au palais de Madrid et attendons l'Infant. Celui-là ne sera ni français, ni allemand, il sera espagnol, et déjà l'Espagne envers lui sent s'émouvoir ses entrailles. « Les gens vont par la rue comme des insensés, écrit Mme des Ursins, chantant et criant tout ce qui leur passe par la tête. » La reine est allée au sanctuaire d'Atocha remercier Dieu pour la grande espérance. La Princesse l'y a conduite : sur tout le parcours il a fallu mettre des gardes pour contenir la foule qui pleure et danse à la fois : on a sablé tout le mauvais pavé pour que les porteurs de l'objet sacré, la Reine, ne fassent pas un faux pas. Des femmes, mères aussi les bras étendus, crient à la future mère : « Nous t'aimons plus que Dieu. » Et ce n'était plus seulement le peuple; les Grands commençaient de croire à la nouvelle étoile, ils entouraient la litière, les uns si vieux et si branlants qu'à peine pouvaient-ils marcher; la reine par la glace, avec sa grâce autoritaire, faisait signe à l'un d'eux, qui semblait expirant, de rentrer; le vieillard

ADVERSITÉ

suivait la marche triomphale; d'espace en espace les hautbois sonnaient. Nulle bataille, nulle victoire, nul remuement de troupes n'eût mieux plu au génie de la nation que ce remuement d'un infant espagnol aux entrailles de sa mère.

Aussi la Princesse des Ursins est-elle toute à sa fonction : il n'est plus question que la reine soit régente ni la Princesse non plus : voici les Grandes qui aspirent à devenir gouvernantes de l'enfant espéré, mais comment choisir et de qui est-on sûr? Un enfant c'est un don si précieux, si fragile aussi; certes celui-là est le bienvenu pour les peuples, mais que de mains ennemies intéressées à le ravir, que d'histoires de poisons! La question de la gouvernante va causer des peines; il y a aussi celle des nourrices. La Princesse en veut réunir quinze, choisies dans toutes les provinces d'Espagne, robustes et de bonnes mœurs, les dents saines et surtout gaies car les rois d'Espagne ont été trop taciturnes. Mme des Ursins fait écrire à tous les corrégidors; les femmes de Biscaye ont sa préférence : elle aime la stature et la blancheur de ces femmes de montagnes; les Biscayens se sont protégés de l'invasion mauresque; elle accepte encore la vieille Castille et dès le mois de mai, les couches étant attendues pour le mois d'août, douze nourrices arrivent au palais du Retiro. Sept amènent avec elles leurs enfants; il faut veiller aux couches des autres. C'est le sérail du futur infant. On ne l'appelle déjà que le prince des Asturies : les reines n'ont que faire d'avoir des filles.

Ces nourrices, la Princesse se pique de les recevoir avec honneur, et n'être plus que femme, vieille femme, sage-femme et grand'mère. Et elle s'étend en mille détails avec Mme de Maintenon. Dès l'arrivée à Madrid, les nourrices ont quitté les mauvaises carrioles de province, et trois carrosses royaux vont au-devant d'elles avec un noble gentilhomme qui les complimente en forme. Mais lisons la lettre de la Princesse, telle que *l'Abuelo* et Mme de Maintenon la lurent ensemble à Versailles, avec de bons sourires de grands-parents qui oublient un instant dans le caquetage des nourrices les horizons couleur de sang. « Les nourrices firent leur entrée dans la ville de Madrid où le peuple (toujours le peuple, vraiment le peuple fut le chœur antique de ce long drame) leur donna mille bénédictions et vinrent dans ce palais descendre par un jardin où il n'y a que Leurs Majestés qui passent. Je fus les recevoir au bout d'une

LA PRINCESSE DES URSINS

galerie de l'appartement de la reine qui était à un balcon. Je les embrassai toutes de tout mon cœur (jamais elle n'avait embrassé de tout son cœur les Grandes). Je les menai ensuite à Sa Majesté qui ne dédaigna pas non plus de s'avancer au-devant d'elles. Ce fut alors, Madame, que les tout petits enfants qu'elles tenaient entre leurs bras se mirent à faire une musique merveilleuse et à faire connaître par la beauté de leurs voix la bonté du lait de leur mère. Elles se jetèrent à genoux pour baiser la main de la reine : les unes pleuraient de joie, quelques autres étaient en extase et les autres montraient leur ravissement par mille discours flatteurs et naturels dont certainement vous eussiez été attendrie aussi bien que moi. J'aurais donné toutes choses au monde pour que le Roi notre maître, Mme la duchesse de Bourgogne et vous, eussiez été témoins de cette scène. Je les menai ensuite dans leurs appartements qui sont entourés de jardins, pas si beaux à la vérité que ceux de Marly mais où l'on voit de la verdure et où l'on respire le bon air. Elles trouvèrent dans une salle une grande collation dont elles avaient besoin. Après qu'elles y eurent assisté et que je les eus remises dans leurs chambres qui sont tapissées magnifiquement et où j'ai fait faire tout ce qu'il leur faut, propre et commode, je fis sortir tous les gens qui m'y avaient suivi et qui étaient inutiles. Quelque temps après le roi et la reine voulurent aussi y aller : ce furent de nouveaux transports que les nourrices eurent en se jetant aux pieds du roi ; il fallut ensuite souper. Pour les accoutumer à moi je me mis au bout de la table, sur une très jolie chaise de paille et elles sur des tapis à la mode du pays. Je voulus goûter moi-même si ce qu'on leur servait n'était pas de trop haut goût ni trop gras ; je le trouvai à mon gré ; j'en profitai et soupai avec elles. Nous y bûmes à la santé de toute la maison royale et du prince qui devait naître. Ce fut là, Madame, que je vis des mouvements de crainte et d'espérance dans les cœurs de toutes ces prétendantes. »

Ainsi va la plume alerte et babillarde. La Princesse des Ursins, certes, confère encore avec M. Amelot, mais surtout avec M. Clément et Mme de la Salle. Elle a même embrassé M. Clément et grondé plaisamment mais vertement le duc de Gramont qui a laissé ces deux envoyés passer la frontière sans même leur donner un guide qui parle espagnol. Ils sont venus au hasard de la mauvaise route et des mauvais gîtes de ventada en ventada. Au reste,

ils sont de belle humeur. Don Quichotte et les moulins à vent font les frais des plaisanteries : la gaîté est à l'ordre du jour, car on veut un prince gai.

Enfin, il y a la layette à préparer, le berceau, la chambre de la reine à embellir, car elle n'a qu'un vieux lit de taffetas uni dont ne voudrait pas en France une « dame de campagne. » La Princesse avait bien pensé demander au célèbre Langlée une décoration de soie bleue pour cette chambre avec des broderies légères, mais il en coûterait 50 000 écus. Reine et Princesse ont poussé les hauts cris et ont trouvé dans les vieux coffres de quoi faire un lit « qui sera bien. » Aux murs on mettra quelques tableaux de bons peintres, « cela aura un air de fraîcheur d'été. » Pour la layette, que Mme de Maintenon charge la duchesse de Beauvilliers de s'en occuper. Surtout qu'on ne soit pas trop magnifique! c'est le berceau d'un héros pauvre qu'on prépare. Pour l'amour du ciel, pas de broderies lourdes et coûteuses : un berceau de damas uni et un simple bordé d'or. Pas de dentelle au linge de l'enfant. Et pour Marie-Louise du linge en quantité, mais uni, beaucoup de rubans. Messieurs les Grands seront scandalisés de voir leur reine en cheveux et en simples coques, mais tant pis si la Princesse passe pour une âme basse, « chacun met sa gloire différemment en ce monde-ci. » Enfin, il faut songer aussi à la remueuse. La nourrice du roi d'Espagne s'est bien offerte à revenir, mais on l'a trouvée « bavarde et pleine d'intrigue. » On prendra plutôt quelque bonne veuve et on fera ainsi l'économie du voyage. La Princesse apprendra très bien à remuer le petit prince, car il faut épargner et même lésiner sur tout, « prêcher la misère. » Du reste, les temps sont relativement heureux : le vice-roi des Indes envoie un million d'écus, et d'autres galions vont suivre : l'archiduc est tiède à la guerre, il s'amuse à faire avec sa jeune et douce épouse son entrée dans de petites villes de Catalogne et à bailler au peuple des courses de taureaux : les Portugais n'ont point vu venir de recrues, les Anglais périssent de chaud et d'ennui; et voilà que le duc d'Orléans arrive pour prendre le commandement de toutes les troupes. Quel accueil on fait à cet oncle brillant! Son esprit, sa souplesse, ses manières gracieuses sont ses armes de cour; il a ce qui manque à Philippe : le don et la volonté de séduire; il loge au palais même où la Princesse lui a cédé son appartement et avec lui naissent des fêtes, comédies espagnoles et italiennes. Il n'est point de Grand

LA PRINCESSE DES URSINS

morose ou de Grande rechignée qui, voyant dans la loge royale la jeune reine auréolée de sa grande espérance, entre le roi et le prince français, ne sente que la dynastie nouvelle a pris du poids. Un geste de la fortune, une victoire, et les cœurs fléchiront.

Et la victoire vient, la victoire d'Almanza ! Les heureux augures n'avaient pas menti. Il n'y a que le duc d'Orléans qui ne s'en réjouisse pas tout à fait, car il a manqué la victoire de deux jours. Volontiers il se pendrait ou plutôt pendrait Berwick qui a vaincu sans lui, mais à Madrid l'allégresse inonde les cœurs. C'est la Princesse qui annonce cette nouvelle à ses rois et avec ménagements, car il ne faut point « tourner les sangs » de celle qui va être mère, et tout de suite les plumes galopent pour porter au roi de France les hymnes de reconnaissance : cette victoire, c'est celle de ses généraux et de ses soldats. Et quand les congratulations de Versailles arrivent quel renouveau de bonheur ! Mme de Maintenon elle-même se met en frais de gaieté avec la Princesse ; à distance, les fées s'embrassent. « Vous connaissez Marly et mon logement, dit Mme de Maintenon ; le Roi était seul dans ma petite chambre et je me mettais à table dans mon cabinet par lequel on passe ; un officier des gardes cria à la porte où était le Roi : « Voilà M. Chamillart. » Le Roi répondit : « Quoi ? Lui-même !... » Je jetai ma serviette tout émue et M. Chamillart me dit : « cela est bon » et entra tout de suite suivi de M. de Silly... et vous croyez bien, Madame, que j'entrai aussi. J'entendis donc la défaite de l'ennemi et retournai souper de fort bonne humeur. M. le Dauphin qui jouait dans le salon vint bien vite trouver le Roi, et M. le duc de Bourgogne entra, une queue de billard à la main. Madame vint, à qui on s'était hâté d'aller dire que M. le duc d'Orléans avait gagné une bataille. Je lui dis qu'il n'y était pas, dont elle fut très fâchée ; j'entendis qu'elle disait : « J'apprendrai bientôt qu'il se sera pendu. »

Ainsi, Mme de Maintenon a bondi, jeté sa serviette en l'air. Autrefois on l'appelait le Dégel, mais sur les affaires de guerre elle est plus souvent le Gel que le Dégel. Les plumes s'amuse ; La Princesse et la reine rient de plaisir et le roi d'Espagne même plaisante. Il demande si M. le duc de Bourgogne, souvent distrait, n'a pas pris, sa queue de billard à la main, quelque dame pour une bille. M. de Marsan, perclus de goutte, n'est-il pas monté sur une chaise avec la même facilité qu'un danseur

ADVERSITÉ

de corde? Et qu'est devenue la duchesse d'Albe que l'on a trouvée à genoux dans le corridor rendant grâces au ciel? Et surtout que Mme de Maintenon ne rentre point dans ses vapeurs d'inquiétude. « Avouez, Madame, lui écrit la Princesse, que je ne suis point insolente dans la bonne fortune... je veux bien oublier le passé, mais si par hasard vous me faisiez apercevoir une nouvelle mélancolie, je ne vous réponds pas d'être toujours modeste : je vous battrais en ruine. »

En attendant, transportée d'une joie qui lui a fait perdre le sommeil, la Princesse court aux nourrices et à leurs nourrissons : le « prince des Asturies » bat le flanc de sa mère avec violence. Heureux présage, « il sera fort comme un Turc. » Au mois d'août 1707 la Princesse tient enfin l'enfant dans ses bras et le mène au baptême : c'est un fils, c'est l'Infant. Comme le grand aïeul, il s'appellera Louis, mais ce nom auguste s'adoucit aussitôt en « Luisillo, » le petit Louis d'Espagne. La marraine est la duchesse de Bourgogne, le parrain c'est le Roi, le grand Roi. La Princesse des Ursins et le duc d'Orléans les représentent tous deux au baptême et c'est le cardinal Portocarrero qui officie : les cloches à toutes volées sonnent la foi, l'espérance et l'amour, vertus théologiques des peuples et des rois. Il y a bien à Barcelone un autre roi d'Espagne, une autre reine, mais ils ne montrent pas au balcon un Infant. Le roi à Versailles s'est inquiété : ce nom de Louis, ce nom des rois de la France n'offensera-t-il pas les Espagnols? Et ce cordon bleu des princes français dont la princesse veut orner la bavette de son poupon est-il bien opportun? Elle le veut et les objections tombent : alors comblée à Madrid de tendresse et de reconnaissance, gratifiée par les puissances de Versailles des messages les plus flatteurs, elle dit que « la joie lui cause des insomnies. » Et dans l'expression de ce bonheur il y a pourtant de la crainte et comme la vue lucide des périls à venir. C'est une heure heureuse mais ce n'est qu'une heure!

CHAPITRE VIII

LES GRANDS REVERS

ENTRÉE DES ENNEMIS EN FRANCE || ACTIVITÉ DE MADAME DES
URSINS || LE PAPE RECONNAIT L'ARCHIDUC || ÉNERGIE DE LA
PRINCESSE DES URSINS || PAIX NÉCESSAIRE, PAIX IMPOSSIBLE.

LA victoire d'Almanza avait rompu en Espagne ce qu'on pourrait appeler la période de mort, elle n'avait pas rompu la coalition. Le coup de massue autrichien en Espagne n'avait pas réussi, il avait même éveillé au profit de Philippe un élan populaire; les ennemis irrités allaient unir leurs forces et leurs génies pour donner ce coup de massue en France, à la France. Quand Louis XIV serait vraiment frappé, quand il demanderait grâce, alors Philippe avec son Infant, sa femme et leur Princesse des Ursins ne seraient plus que des fumées.

Cette tentation que pourrait avoir un jour le grand aïeul de demander grâce et de renoncer à son entreprise, Mme des Ursins la sentira et la combattra avec une ténacité et une audace extraordinaires : ce qu'il faut voir maintenant c'est la France près de succomber devant l'Europe ameutée contre elle et Mme des Ursins tenant tête à toute la France qui « demande grâce. »

Pour le moment, après les effusions d'amour et le chant de victoire, la grande affaire pour la Princesse des Ursins est d'entretenir la sensibilité populaire : tous les soirs avant que le serein tombe, elle prend le petit prince des Asturies dans ses bras et, debout au balcon, le présente au peuple. Voici quarante-sept ans qu'en ce palais de ténèbres on n'a plus vu cette annonce de l'avenir : un enfant, un Infant : sur la foule la Princesse élève l'enfant comme un ostensor et le rite prend un sens quasi

LES GRANDS REVERS

religieux. La jeune reine, d'ailleurs, est grosse de nouveau et ne parle que des enfants qu'elle aura encore : elle ne sera point avare de ses peines. Quand la présentation de l'Infant est faite, on rentre le nourrisson, on le rend aux remueuses mais non sans lui avoir fait baiser le portrait de son petit cousin français, le duc de Bretagne. Ces enfants doivent s'aimer : ce sentiment doit naître et croître en eux avec la vie pour le bien des États et pour que les États aussi s'aiment. On a beaucoup parlé des commencements : il n'en est pas de trop petit ; les arbres ne croîtraient pas, ne couvriraient pas le sol de leurs branches si la mère nature ne veillait aux semences, aux plants fragiles et n'écartait d'eux les sorts funestes.

Aussi tout compte : une dent mal percée, un courant d'air, et voilà envolé un espoir qui suscite l'énergie de tout un peuple. Des seize nourrices venues en si bel appareil des provinces, il n'y en a déjà plus que deux de bonnes et l'une d'elles vient d'apprendre que deux de ses frères sont morts et qu'en outre son mari est fort malade. Cette femme pleure ! son lait ne va-t-il pas tourner ? il faut l'encourager, la distraire. « Croit-on, dit Mme des Ursins, que je ne sache pas caqueter avec les nourrices, » chanter même avec elles des chansons de Biscaye ? Elle multiplie alors pour Versailles les touchants tableaux d'intérieur, car il ne suffit pas que le petit prince au berceau baise le portrait de son cousin français, il faut qu'il soit chéri de ses parents de France, de ces princes qui ne savent « pas aimer. » Volontiers la Princesse l'élèverait le soir au balcon jusqu'aux nues si l'auguste famille là-bas pouvait apercevoir son rejeton et s'attendrir : cet enfant, dit-elle, est merveilleux, un vrai Bourbon ; et, de plus, plein de sentiments. Si on lui change sa nourrice, il faut vêtir la nouvelle comme l'ancienne, avec le même bonnet, sans quoi il reconnaît que ce n'est pas la même et pousse des cris à percer les murailles. Ne montre-t-il pas qu'il saura aimer ? Sa mère est déjà résolue à ne le marier qu'à une petite fille de France ; il faut nouer ensemble les rameaux et que le roi de France n'oublie jamais qu'en maintenant, à un prix si dur, ses petits-enfants sur le trône, il prépare pour les deux nations l'alliance indéfectible. Les princes allemands ou de souche allemande apprennent à haïr la France en tétant, celui-ci, en naissant, apprendra à aimer la France : c'est une œuvre cela, et qui vaut mille peines. Louis XIV se souvient toujours

LA PRINCESSE DES URSINS

d'avoir vu les Espagnols camper insolemment dans Paris, c'est une des visions cruelles de son enfance, il en a parlé souvent. Il faut abolir cela et que, dans les maux que la France traversera encore, elle ne voie plus les Espagnols accourir comme des fourmis sur un corps malade : seulement il ne faut pas que le roi de France se lasse d'envoyer ses soldats. Mme de Maintenon, qui est pour les moyens de paix, a demandé si pour obtenir d'autres succès Mme des Ursins ne pourrait pas mettre une sainte religieuse de l'Incarnation en prières. « Non, » répondait la Princesse; au reste elle ne connaît point de sainte et surtout (ceci était pour le maître) elle ne croyait qu'aux bons généraux et aux excellents soldats qu'enverrait le roi de France, elle préparait les voies : que le seigneur y envoie de bonnes armées, car ce n'est pas tout de voir le peuple « crier d'amour comme des insensés, » il faut reprendre les villes.

M. le duc d'Orléans au reste s'y employait avec succès. Tortose, Lerida au royaume de Valence, Saragosse ensuite venaient à résipiscence. Le roi Philippe aurait bien voulu alors retourner à l'armée, faire ses entrées dans les villes reconquises, goûter encore de la vie des camps, mais le général en chef ne s'est point soucié de l'y voir auprès de lui. Les rois sont gênants en campagne et les affaires, comme dit M. le duc d'Orléans, ne sont point encore ni assez bonnes ni assez mauvaises pour que le monarque vienne faire le soldat : les couronnes sont pour les rois, les batailles pour les généraux; M. le duc d'Orléans chantera la victoire aux camps et le roi les *Te Deum* à la cathédrale. Et l'on s'incline. On voudrait tant à Madrid que M. le duc d'Orléans fût content, car enfin c'est un sauveur. Il est brillant à la guerre, il sait parler à tout le monde, aux Grands, aux peuples, aux soldats. Seulement il veut être le maître; quand les « affaires » ne vont pas, il gronde et c'est à Mme des Ursins qu'il s'en prend. Qu'a-t-elle à bercer un prince quand il manque de canons et de boulets, ne sait-il pas qu'elle est le petit ressort qui met en branle toute la machine? M. Amelot n'est-il pas à sa dévotion, ne peut-elle presser le duc de Gramont sur la frontière de faire passer des munitions, du blé et tout ce qu'il faut pour « les hôpitaux qui sont infects? » Mme la Princesse vole alors à son écritoire; il faut absolument que M. le duc d'Orléans soit pourvu et soit content.

Mme des Ursins connaît un secret désir du prince : il a une maîtresse, Mlle de Séry; c'est grand dommage; mais enfin les

LES GRANDS REVERS

hommes sont les hommes et les princes aussi, et il faut pardonner cette faiblesse à un prince qui a du talent pour la guerre et « un grand amour pour sa patrie. » Pour cette belle maîtresse il voudrait obtenir du roi d'Espagne un duché, ou même un comté ou simplement une terre et le titre de dame d'honneur de la reine d'Espagne. Mme des Ursins trouve nécessaire de lui faire ce plaisir; le roi d'Espagne y consent du bout des lèvres mais y consent; seulement il faut l'agrément du Roi à Versailles. Mme des Ursins le demande, mais au premier mot que lui en a glissé Mme de Maintenon, le Roi a dit « jamais » et d'un ton qui veut dire « jamais; » c'est une volonté bien arrêtée chez lui; il ne veut pas que ses sujets reçoivent en Espagne des dignités dont ils se targuent ensuite en France pour réclamer des rangs : c'est à Mme des Ursins de faire passer les refus, d'excuser, d'éluder. Qu'elle fasse arriver les boulets et le blé, mais de duché ou de comté pour Mlle de Séry point; et la Princesse sent avec inquiétude la déception, l'irritation du prince qui s'était confié à elle. Aussi, quand elle pose sa tête sur l'oreiller en chantant à son poupon des chansons de France, elle y sent un buisson d'épines et un soupir passe, car, avec toute son omnipotence vraie ou supposée, elle est bien seule et bien asservie, elle « étouffe » quelquefois dans les deux chambres où elle est confinée; elle voudrait bien respirer, mais si elle a un peu desserré le licou de l'étiquette pour « les rois, » pour elle-même elle n'a rien osé encore; elle ne peut faire aucune visite, pas même à la duchesse de Popoli qui est mourante à deux pas d'elle dans le palais et dont le mari montre « une fidélité magnifique. »

Toujours seule à table devant son petit plat d'épinards, car elle poursuit, aux dates liturgiques, un jeûne à rendre jaloux les moines de la Trappe; elle ne pourrait donner à dîner qu'à ses proches et elle n'en a pas; quand elle n'en peut plus, la reine « par bonté » lui permet d'aller faire retraite au Buen Retiro. Il y a là, de plain-pied, un jardin où elle peut respirer de l'air. Cela lui rappelle, de loin, le temps où en France elle marchait trois heures dans les bois. Elle ne peut pourtant qu'arpenter le Mail, ruminant toujours, car il faut raisonner à perte de vue, prévoir, imaginer, compter les machines de guerre, assister en esprit à des sièges, à des batailles. C'est bien le temps de se souvenir des prophéties peu joyeuses que lui faisait Mme de Maintenon dans cette ingé-

LA PRINCESSE DES URSINS

nieuse niche où toutes deux se parlaient bas. « Vous me disiez, Madame, « vous serez de plus en plus dans les inquiétudes, vous n'aurez le temps ni de boire ni de manger, ni de dormir, ni de vous reposer. Votre esprit et votre corps seront dans une perpétuelle agitation et cela durera beaucoup plus que vous ne voudriez. » « Si vous vouliez bien me faire une autre prophétie, Madame, ajoute-t-elle, il y aurait bien de la charité, car il pourrait m'en coûter la vie pour peu que je continue celle que je passe », car aussitôt rentrée dans Madrid les nerfs se tendent à nouveau. « Quelquefois, dit-elle alors, je sors désespérée de mon cabinet et disposée à me jeter par la fenêtre, ne voyant partout que peines insupportables; je vais dans la chambre de la reine aussi affligée que moi, je tâche de dissiper ses chagrins : peu à peu la conversation s'égaie : on dit qu'il faut bien espérer de tout, on oublie le passé. Ceci est à la lettre, Madame, et tel que j'ai l'honneur de vous le dire. » Cependant, tout n'est pas si noir : Evêques et grands abbés offrent pour la guerre leurs trésors; voilà M. le duc de Popoli, celui dont la femme se meurt; il est seigneur au royaume de Naples; il n'a pas voulu rester sous le joug allemand qu'il déteste. Il a quitté son Italie : sur ses terres les Allemands hébergent leurs soldats, deux de ses filles sont aux mains des ennemis, ses beaux-frères, sa belle-mère qu'il aimait fort sont exposées à toutes ces brutalités allemandes que l'on connaît bien; il est venu, vieux, avec cette femme malade, à grande perte et à grand-peine témoigner de son attachement. D'autres font ou feront comme lui, et ce n'est pas tout; à Barcelone on a tiré sur le carrosse du gouverneur autrichien, le peuple a jeté des pierres dans les fenêtres de l'archiduc. Ce n'est pas là, observe la Princesse, un grand signe d'amour des Catalans! M. le marquis de Baye, un Espagnol, a remporté tout seul une victoire sur les Portugais. Ne sont-ce pas là d'heureux présages? Le roi de Versailles exige la concorde; elle existe; la ferveur, elle éclate; des succès, en voilà.

Qu'il remporte à son tour des victoires, la Princesse l'y invite. Avec quelle ferveur fraternelle le duc de Bourgogne annonce à son cadet d'Espagne son bonheur : le Roi son grand-père lui confie le commandement des armées de Flandres. Jamais chevalier ne baisa son épée d'une bouche plus ardente et plus pure : il embrasse en elle la cause d'un frère tendrement aimé, car Mme des Ursins est injuste et ces frères, si princes qu'ils

LES GRANDS REVERS

soient, aiment et s'aiment; le cadet, le jeune duc de Berri, sera aussi de la campagne et il en est « ravi » bien que le roi lui ait défendu de rien en témoigner : ils auront avec eux cet exilé que l'on nomme à Versailles le roi d'Angleterre, Jacques III le prétendant, incognito sous le nom de chevalier de Saint-George : un « roi d'Angleterre » ne peut commander les troupes françaises : il faut être tout ou rien quand on est roi, roi en exil. Celui-là a vingt ans, c'est encore un prince timide et mélancolique, tout mince et blond et qui attend tout d'un mystérieux destin. La reine Anne, sa sœur, n'a point d'enfants, qui sait? Qui peut dire? Comme ces commandants en chefs sont bien jeunes, ils auront pour seconds deux guerriers, deux stratèges, deux vainqueurs : M. le duc de Vendôme et le maréchal de Berwick, le vainqueur d'Almanza. Et les débuts sont heureux; si Mme des Ursins mande les bonnes nouvelles d'Espagne, celles qu'elle reçoit lui font plaisir. A Gand, le grand bailli, M. de la Faille, a fait ouvrir une porte : les princes sont entrés et le peuple a crié « Vive le Roi! » en donnant toutes les marques d'une joie et d'une affection extraordinaires; aussitôt les magistrats de Bruges ont aussi ouvert les portes; il n'y a que Mme de Maintenon qui manque de confiance, qui frissonne toujours dans sa niche aux vents coulis du sort. « J'ai vu tant de fois prendre et reprendre des villes, dit-elle, que je ne vois plus rien de stable, » elle a tort de douter, mais c'est elle pourtant qui, avec son goût amer de la vérité, voit clair. Ces petits succès sont éphémères : à l'armée on voit, hélas! se dessiner, s'opposer les caractères des chefs. Le duc de Bourgogne a le commandement, son rang l'impose, mais M. de Vendôme s'impose aussi, car il est le guerrier de métier. Certes le prince n'a point de superbe : il est consciencieux comme son frère Philippe jusqu'au scrupule, mais il a ses vues et il croit de son devoir de les dire, de les soutenir, M. de Vendôme, lui, a d'autres vues et il les dit aussi, même avec une certaine jactance, une ombre de dédain pour le jeune chef royal qui n'est à la guerre qu'un apprenti. M. de Berwick avec sa raideur anglaise souligne ces contrastes, il ne peut souffrir M. de Vendôme qui lui rend la pareille. Ainsi la secrète discorde est sous les tentes tandis que Marlborough et le prince Eugène, liant leurs forces, se rient des villes qui ouvrent leurs portes; ils se promettent d'asséner, d'accord, le grand coup. Le 11 juillet il faut bien annoncer la « malheureuse affaire, »

LA PRINCESSE DES URSINS

on ne dit point le mot de défaite, les mots donnent de vilaines couleurs aux choses, mais enfin c'est Oudenarde et il faut alors entendre les cris d'orgueil des ennemis, leurs pas qui descendent sur Lille : car Lille, ils l'ont juré, leur ouvrira à eux ses portes. « S'ils prennent Lille, s'écrie Mme de Maintenon, ils sont en France. » Ils sont en France! ce cri d'effroi d'une vieille femme exprime une anxiété subite, cruelle. Lille! c'est la conquête personnelle de Louis XIV, le souvenir de sa jeunesse victorieuse; il en a fait une des clés de la France : « Ils seront en France, ils sont en France, » voilà qui consterne, déchaîne les irritations, les reproches. Comment veut-on que Mme des Ursins garde l'Espagne du fond de son quarto chicos si, avec toutes ses ressources, le grand aïeul laisse les ennemis « entrer en France? » Voilà Gand et le bon bailli livrés « à la férocité des Anglais! » « Cela rend tout le monde timide, » dit Mme de Maintenon. « Cela devrait rendre tout le monde ferme, » pense la Princesse, et elle l'écrit. Le roi de France, elle le sait, ne permet ni l'alarme, ni l'irritation, ni la timidité. « Il faut défendre Lille, » a-t-il dit simplement; il continue aux yeux de la Cour, de l'Europe sa vie d'horloge : il retient ses pensées. « Il garde tout au dedans, » dit Mme de Maintenon, mais il est déçu en ses armées, en ses généraux, en ses enfants. Certes le duc de Bourgogne a manifesté son zèle, sa vertu. Mais le zèle n'est qu'une intention et la vertu ne fait pas de victoires : cette vertu se manifeste dans une piété intempestive, des prières longues et solitaires, une mine grave et retirée, un souci de la justice qui le rend plus sensible à la maraude de ses soldats qu'à une défaite, car dans la première il voit un péché et dans la seconde une volonté d'en haut. Ce prince ne sera pas heureux, il courbe la tête sous « l'humiliation que Dieu lui envoie. » Ce n'est pas lui qui se plaindra de M. de Vendôme, ni qui répondra aux railleries que laisse voler autour de lui son ironique second; il se tait tandis que M. de Vendôme, lui, parle beaucoup le soir à ses longues beuveries et dit que les camps ne sont pas des églises. M. de Vendôme a toujours son secrétaire italien, son Alberoni qui s'entend bien à jeter des lazzi sur le pieux commandant en chef que l'on voit triste, distrait, rêveur, noyer des mouches dans de l'huile pendant les conseils de guerre. Aussi les flèches pleuvent sur le duc de Bourgogne, le futur roi de France, l'élève chéri de M. de Cambrai, le pupille des Jésuites, le disciple en secret d'Idoménée, le roi

LES GRANDS REVERS

pacifique. Ne commence-t-on pas de dire qu'il fait exprès de perdre des batailles par haine de la guerre, qu'il se réjouira de voir tomber Lille parce qu'on lui a mis dans la tête que Lille est une injuste conquête? *On*, c'est le maître en disgrâce depuis l'affaire du quiétisme, c'est M. de Fénelon. Tout cela se dit dans les cabales de camps et de cour, se chausonne, bourdonne aux oreilles du roi. Mme des Ursins à Madrid s'exaspère de ces discussions. Que font, elle le demande, à la défense de Lille les Jésuites, les Jansénistes, M. de Cambrai et le roi Idoménée? Si l'on maintenait en France cette concorde que l'on a exigée de Madrid, les ennemis laisseraient Lille tranquille : ils ne seraient pas « en France. » La Princesse a été bien tancée, admonestée autrefois; c'est maintenant son tour, elle ne cache pas qu'elle n'est point contente. Entre elle et Mme de Maintenon l'antagonisme se glisse; ce n'est pas leur faute : les natures sont là qui commandent. L'une voit l'horreur de la guerre et l'autre en sent la nécessité. Nier le malheur, l'intimider pour ainsi dire, lui dire non en face, les yeux dans les yeux, est pour elle un système : certes la guerre est affreuse, le danger est pressant, mais on se désarme soi-même à trembler; « les noirceurs tuent à la fin. » Les tristes réflexions de Mme de Maintenon sont pleines de raison, tout ce qu'elle craint peut arriver, mais, dit la Princesse, « la raison est quelquefois si insupportable qu'il y a une espèce de sagesse à ne pas toujours la suivre si droit et il vaut mieux s'en écarter un peu sans la perdre tout à fait de vue et divertir par là son imagination en pensant à des bonheurs que nous pouvons avoir. » L'une a raison et nous savons, nous, jusqu'au fond de quelles ténèbres elle aperçut la noire vérité, mais l'autre, avec sa distinction subtile entre la raison et une espèce de sagesse, n'a pas tort. La faute de son amie, à ses yeux, n'est pas d'apercevoir les malheurs, mais d'y succomber.

Mme des Ursins le demandait, le Roi serait-il plus heureux quand les Allemands régneraient en Espagne? Au reste Mme de Maintenon, avec sa sincérité, découvrirait le Roi, peut-être sans le vouloir, sans le savoir. « Il ne peut me communiquer la moindre partie de son courage, dit-elle, ni moi la plus petite partie de mes craintes. » Ecrire cela, c'est livrer un grand secret, c'est dire que le Roi s'installe dans le courage et la résistance, c'est presque engager Mme des Ursins à s'y installer aussi, au-dessus des émotions, les yeux tendus sur l'avenir.

LA PRINCESSE DES URSINS

Le Roi d'ailleurs, serait bien fâché de voir Mme de Maintenon souffler le feu de la guerre : la tendresse, la compassion sont l'attribut des femmes. Que celle-ci pleure les morts, qu'elle gémisses sur les blessés, qu'elle sente avec douleur les sacrifices de la nation, cela est plus que légitime, c'est juste; qu'elle prie à l'église avec la duchesse de Bourgogne qui sent, dit-elle, « son cœur d'été, » car l'été c'est la saison de guerre; il est touchant de voir leurs deux têtes ployées devant l'autel. Que l'épouse du roi porte des vêtements et de l'hypocras aux pauvres, qu'elle leur ôte le poison, si elle peut, de dessus le cœur, qu'elle n'entre dans aucune cabale, ni même dans aucune affaire et qu'il la trouve dans sa chambre prête à lui ôter, à lui aussi, le poison de dessus le cœur, voilà ce qu'il attend d'elle. Mais à celle qu'il a envoyée à Madrid, il demande toute autre chose : elle doit être le souffle qui anime, le regard qui voit. Elle gronde sur les « fautes effroyables : » ce n'est pas, hélas ! sans cause; elle espère quand même; il est salubre d'espérer et de faire espérer; il n'y a point d'énergie sans espoir. En même temps il est utile, il est nécessaire même que Mme des Ursins mette ses doigts dans les plaies de la France, qu'elle sente le prix insigne dont est payée cette couronne d'Espagne; ce prix on ne pourra peut-être pas le payer toujours. Enfin il est utile, il est nécessaire aussi que le Roi sache toujours où en est en Espagne la température d'énergie et de résistance, et le poulx de l'Espagne il le sent battre au poignet de Mme des Ursins.

En même temps et tandis que le maréchal de Boufflers, malgré ses soixante-six ans et ses infirmités, montait en hâte commander à Lille la magnifique défense, le Roi envoyait M. de Tessé en Italie. Les bandes de l'empire étaient descendues sur le Milanais, sur la Toscane, forçaient leur passage, dans les États du Pape. Prêchaient-elles toujours la thèse de « l'Allemagne, la patrie commune, » demandait avec ironie la Princesse des Ursins, et cette patrie ne ressemblait-elle pas au ventre de la baleine?

Si les petits États d'Italie se liguèrent tous ensemble, ils deviendraient une force, un barrage contre le torrent autrichien. Si le Pape surtout se révoltait contre la violence qu'exerçaient dans ses États des « soldats de toute nation, » quelle force il donnerait à Philippe aux yeux de la catholique Espagne! Mais il était doux, il se taisait, il se terrait. Allait-il lui aussi entrer dans « la patrie commune? » Avec sa langue dorée M. de Tessé était chargé

LES GRANDS REVERS

de savoir ce qu'ensemble, unis contre les Autrichiens, pourraient peser tous ces faibles. Avec irritation M. de Tessé confiait à Mme des Ursins ses déboires, nul mieux qu'elle ne connaissait l'Italie, la façon de vivre et de penser de chacun de ces petits souverains tous divisés entre eux et sur lesquels, dit-elle, « il ne faut pas faire grand fond. » Quand la Princesse a jeté son feu à Versailles, elle se souvient de M. de Tessé : il faut éclairer le chemin de M. de Tessé ; il devrait voir le duc de Savoie ; lui promettre à la paix une couronne, celle de Sicile ; la mission est délicate. « Un prince qui n'a ni confesseur, ni ministre, ni maîtresse ne laisse pas d'être un fagot d'épines, » répond l'envoyé. A Gênes le négociateur occulte trouve les choses telles que Mme des Ursins les lui a décrites : la fureur des partis et tout le monde prêt à s'étrangler, les uns pour la France, les autres pour l'Autriche, personne pour prendre les armes, tout le monde pour courir à la loterie. A cette description, la Princesse reconnaît son Italie : c'est une grande illusion, dit-elle, que d'espérer une ligue de ces faibles, c'est encore un de ces raisonnements qui semblent « tomber juste » mais qu'écarte la sagesse. M. de Tessé est-il plus content de Florence ? Non : le malheur de l'étiquette espagnole est admis dans cette Cour, dit-il ; il voudrait glisser ses insinuations à l'oreille du grand-duc, conquérir des imaginations de femmes ; or il n'y a point de société ; les dames bâillent toutes à l'église car « à la quantité d'heures qu'elles y passent il n'est pas croyable qu'elles puissent toujours prier, » quant au grand-duc, on ne peut le voir qu'en audience solennelle, debout à dix pas, un compliment à la main. Ainsi vu il n'a pas l'air d'un homme qui va entrer en guerre bien qu'il ait au côté une épée de cinq pieds ; il porte sur la tête une calotte à oreilles surmontée d'un chapeau retroussé ; il y a beaucoup de tabac sur son rabat blanc ; chaque fois que M. de Tessé a prononcé le nom du Roi, le grand-duc a ôté d'une main son chapeau, redressé de l'autre sa calotte. Mais il n'a rien dit qui s'appelle quelque chose. Mme des Ursins avait raison : il n'y a pas grand fond à faire sur ces princes. M. de Tessé arrive alors à Rome et va droit au palais de la Princesse sur la place Navone ; ce n'est pas qu'il compte l'y trouver, mais c'est là que réside l'envoyé du Roi et cet envoyé c'est le frère de Mme des Ursins, le cardinal de la Trémoille. Si le Roi a voulu, et il l'a expressément voulu en 1706, que l'abbé de la Trémoille, qui n'était un modèle en aucun genre, reçût le chapeau

LA PRINCESSE DES URSINS

de cardinal et devînt son agent au cœur des affaires romaines, c'est pour retrouver en celui qui le sert à Rome le sosie fraternel de celle qui le sert à Madrid.

Ainsi elle est partout; quand M. de Tessé au palais Pasquin élabore avec le frère de Mme des Ursins son plan stratégique, il peut la croire présente. La porte s'ouvre; ce n'est pas elle qui entre, mais ce sont ses lettres, ses suggestions, ses conseils. Il ne faut pas, dit-elle, brusquer le Pape, lui faire de reproches; il est timide, on peut le gagner, gagner aussi les cardinaux. Seulement pour gagner le Pape, M. de Tessé n'a pas les avantages qu'avait autrefois la duchesse de Bracciano : il n'a aucun recul, aucune région d'ombre où manœuvrer avec mystère : il est dans la lumière crue. Que veut M. le Maréchal? demandent les cardinaux. Une audience du Pape? Certes il l'aura, et pompeuse comme il convient à l'ambassadeur du grand Roi. On lui enverra deux maîtres des cérémonies; qu'il prépare ses carrosses, qu'il habille vingt-quatre valets de pied, dix-huit laquais ou coureurs, qu'il commande pour lui-même un costume à la romaine, des chausses comme on en voit à Paris aux apothicaires et alors l'ambassadeur extraordinaire se rendra chez le Pape précédé d'un parasol!

C'est là, pense M. de Tessé, le carnaval de la politique. Décidément l'étiquette est une arme, une défense polie et contre laquelle il est, lui, désarmé. Ah! si Mme des Ursins était encore là, elle ne serait pas entravée comme un ambassadeur juché malgré lui sur le pavois! M. de Tessé est en rage, c'est le mot : il a demandé à son maître de chambre, pédagogue de cérémonies, s'il ne pourrait pas mettre derrière ses carrosses des laquais en carton : les mots sarcastiques lui partent de la bouche; aussi il a monté les degrés trop vite, d'un air impatient, et son pédagogue a dû le tirer par son pourpoint. Enfin le Pape n'a dit que des riens : à l'ambassadeur qui crève de désir d'aborder les sujets brûlants il a posé des questions futiles, il a demandé si Mme la duchesse de Bourgogne est dévote comme on demande si une petite fille est sage. C'est au sein de Mme des Ursins que le maréchal de Tessé verse ses amertumes. « On attend la décision des Flandres! » s'écrie-t-il avec rage. La décision des Flandres, c'est le siège de Lille; on l'amuse avec des parasols! Le Pape, la décision donnée, acceptera la loi du plus fort : il reçoit après M. de Tessé l'ambassadeur de l'Empereur, le marquis de Prie.

LES GRANDS REVERS

Les cohortes allemandes servent au marquis de Prie de pages, de laquais, de secrétaires et de hérauts. Celui-là n'est pas inconnu; il crie très fort ce qu'il a à dire : ses soldats gîtent sur tous les parvis de Rome, dans les églises, dans les couvents. Certes le Pape les voit avec douleur, mais que peut-il? Le roi de France lui envoie des paroles et l'Empereur des soldats menaçants et qui descendent et coulent sur l'Italie comme des torrents : « l'armée du Pape, dit encore M. de Tessé, est de 24 000 hommes; elle s'évanouira comme un brouillard. » Les cardinaux voudraient endormir M. de Tessé avec des paroles conciliantes; qu'il ne soit point fâché, qu'il voie l'embarras où est le père des fidèles. Mais M. de Tessé, de fureur, est tombé malade, il mande, entre ses rideaux, à Mme la Princesse ses imprécations contre les cardinaux qui ne demandent qu'à bien vivre, à ne pas perdre leurs biens et ne donnent point le moindre signe de confiance en Dieu. Ils l'ont mieux berné que Sancho Pança dans la couverture et il part nanti de quantité d'indulgences que le Pape envoie gracieusement à Versailles aux dames en eau bénite de cour.

Rome, en effet, attendait la décision des Flandres : tout se tenait; Lille tomba le 16 octobre; à la fin du même mois le Pape se rendait. Les Allemands n'avaient pas fait le siège de Rome, mais ils avaient assiégé l'âme du Pape. Clément XI reconnaissait comme roi des Espagnes l'archiduc allemand et pour Philippe c'était là un grand coup. Aux yeux des chrétiens, aux yeux de l'Espagne, le roi catholique ce n'était pas Philippe V, l'Infant ce n'était pas le prince des Asturies; le roi catholique c'était le roi de Barcelone, l'autre roi, le roi allemand.

C'étaient là pour la Princesse des Ursins des nouvelles « tuantes »; de France les voix lui arrivaient faibles comme les voix consternées autour d'un lit de mort. Il est passé le temps où de Madrid à Versailles on se disait tout, où les courriers extraordinaires volaient et se croisaient sur les routes avec des messages de confiance, des louanges, des layettes et des effusions tendres. « Les ordinaires seront bien assez bons pour ce qu'on a à nous mander, dit-elle amèrement. » Et en effet, comme pour abattre en elle une force importune, on ne lui mandait plus que calamités et tribulations; elle voyait bien, à toutes ces visions noires qu'avec une sorte de complaisance funèbre on mettait devant elle, que les Français s'appêtaient à « baisser la tête. » Mme de Maintenon ne parlait plus que de la souffrance des peuples, du froid,

LA PRINCESSE DES URSINS

de la disette : elle y revenait avec douleur : pour la première fois depuis que le roi était roi, les ennemis étaient « en France. » « En France, » ce mot était pour tous une révélation d'un danger pressant, immédiat, personnel : les ennemis calculaient déjà à quelle date ils descendraient sur Paris, entreraient dans l'habitation du Roi à Versailles. M. de Marlborough était bien fâché de faire cette peine au roi de France; il n'oubliait pas qu'il était l'élève de M. de Turenne, et le prince Eugène ne se souvenait pas sans regret qu'il avait grandi à Saint-Germain, petit neveu très choyé de Mazarin. Il y avait là quelques soupirs de bienséance mais les bravades éclataient dans les adresses, dans les manifestes : comme le disait avec son accent de désespoir Mme de Maintenon, ils étaient « en France; » au printemps ils seraient à Paris.

Alors commença pour Mme des Ursins la partie tragique de sa mission ou plutôt de sa vie, car sa vie c'est sa mission. Si les signes qui viennent de France sont si funestes, c'est donc que le roi de France, comme le Pape, se prépare à « courber la tête? » Quelle autre conclusion tirer de tant de messages désolés? les guerriers sont découragés, le duc de Bourgogne montre la mélancolie fière d'un prince qui a trouvé le sort contraire et se retire; M. de Vendôme, aigri, se terre chez lui à Anet, le peuple à Paris se rassemble et demande du pain...

Et pourtant, demande Mme des Ursins, est-ce une raison pour « se couper la tête? » Certes on souffre, mais céder sera-ce cesser de souffrir? La France sera-t-elle « mieux » quand ses ennemis l'environneront sur toutes ses frontières, quand ils régneront en Espagne? Elle sent, dit-elle, « son sang bouillir, » toute sa bile s'échappe de son écritoire comme on vient lui dire que monseigneur le Nonce voudrait bien la voir; il voudrait exposer avant toute autre à Mme la Princesse la triste nécessité où le Pape s'est trouvé de baisser la tête.

Mais Mme des Ursins connaît les raisonnements du nonce et ne peut les souffrir. Elle lui fait passer un bon conseil : qu'il ne se présente pas de quelque temps, qu'il ne cherche pas par surprise à glisser une lettre du Pape dans les mains du roi Philippe à la Chapelle. Le Pape avait dit qu'il se retirerait à Avignon plutôt que de céder à la force; il a cédé à la force. Il n'y a rien à se dire là-dessus, mais à gémir sur le Père des fidèles.

C'est alors que commence la phase où la Princesse, à Madrid,

LES GRANDS REVERS

chercha moins à accomplir les volontés de Louis XIV qu'à lui imposer ses vues. En cette crise avec le Pape, le Roi conseillait la douceur. Mme des Ursins, elle, parle de renvoyer le nonce. Quel éclat ! rompre ainsi avec Rome, c'est pour Philippe, dans le royaume catholique, n'être plus le roi catholique, c'est laisser au prince allemand le prestige de l'investiture religieuse. Mais Mme des Ursins a son sens propre, elle le dit, elle le crie : il faut renvoyer le nonce. En même temps, M. Amelot, le roi Philippe, la reine, chacun dans son mode, disent comme elle : il faut renvoyer le nonce. Si Louis XIV a ordonné entre ces quatre l'unité, il a plus que réussi, c'est l'unisson des voix et des arguments. Accepter la sentence du Pape, garder un nonce « de courtoisie, » comme on le propose à Rome, c'est reconnaître que cette sentence est juste. Le Pape s'excuse devant la violence qui lui est faite : s'excuser, c'est s'accuser, ce n'est pas le chef de l'Église qui a reconnu l'Allemand, c'est le souverain désarmé des États romains. Il faut renvoyer le nonce car à force d'excuser le Pape il finira aux yeux du clergé par le faire approuver. Déjà ce nonce fait demander aux couvents des prières pour ses « intentions particulières ; » n'est-ce pas un peu suspect ? quelles sont donc ces intentions ? Il ne faut point prier à l'aveugle. Que ce personnage parte et non comme il le propose en voyageur tout contrit qui ne veut plus d'honneurs et recevra l'hospitalité des monastères, mais en hôte auquel un roi donne magnifiquement son congé : on n'a rien mais on trouvera ce qu'il faut pour lui faire une grande suite, des équipages et des repas sur sa route.

Les lettres se pressent à Versailles et pressent le Roi qui se rend. Mme des Ursins a montré qu'elle tient compte du « génie » de l'Espagne. Qu'elle suive en cette affaire son sentiment. M. Amelot le corrobore ; lui et elle font un couple politique : en eux le calme et la passion s'épousent. Et le nonce part en triste et grand gala ; son départ est célébré comme un jour de deuil par des prières publiques non pour ses intentions particulières mais pour que le bon Pape, le chef de l'Église qui n'a point parlé librement en cette affaire soit délivré de ceux qui oppriment ses États en violentant sa conscience.

Dès lors on put sentir en Mme des Ursins une énergie qui mettait sa propre inspiration au-dessus de celle des maîtres, du Maître. Avec le sens aiguë que donne l'inquiétude, elle percevait qu'en France, après de tels revers, au cours de telles

LA PRINCESSE DES URSINS

souffrances, on allait vers la paix. Et la paix, elle n'en pouvait douter, ce serait l'abandon de l'Espagne; c'était une évidence, les silences même le disaient, les tons de résignation dans les messages raréfiés, les mots aigres de M. de Chamillart. Leur but, les ennemis y touchaient. Les lettres de Mme de Maintenon ne sonnaient plus que le glas, elle ne pouvait plus voir souffrir; dans ses pensées tristes et charitables elle se demandait si, par la gelée qui tuait tout, Mme des Ursins, qui ne vivait que d'épinards, n'allait pas en manquer. Imprudente charité! oui, répondait la moqueuse amie, on pourrait bien manquer d'épinards, mais si on le voulait on ne manquerait pas en France de bons généraux et d'heureux combats; seulement on s'installe dans la défaite comme dans un lit de malade, on s'imagine « que Dieu est allemand, » que c'est là le sens augural du terrible hiver, et alors on demande à mourir, à quitter la vallée de larmes. Sont-ce là des raisonnements? N'est-ce pas « rapetisser Dieu » que de croire aux présages de la nature? Est-ce parce que les oliviers gèlent qu'il faut demander grâce? Sa grâce, Dieu la donnera à l'âme la plus haute, au cœur le plus noble, à celui qui saura souffrir à outrance; comment peut-on vouloir mourir quand on peut lutter encore? En Espagne, dit-elle, sous la menace, on se relève : les Grands même suivent l'élan populaire, même les vieux, les plus vieux. Voilà M. de Mancera qui va sur ses cent ans : il est gai et gaillard; sensible comme le sont parfois les vieillards, il a des larmes aux yeux quand la reine lui montre le petit Infant, le vrai Infant, il ne veut point mourir tant qu'il y aura ces bandes d'étrangers en Espagne. « Ces Grands, dit Mme des Ursins, s'il venait des temps plus heureux, ils seraient tous bons. » Le meilleur avocat, c'est encore le bonheur. A Mme de Maintenon qui veut mourir, la Princesse envoie son vœu insolent, qu'elle vive jusqu'à cent quatorze ans et alors elle verra comment on domine la Fortune.

Ce qu'elle aurait alors voulu savoir, c'est ce que pensait le Maître. Là était le mystère; mais ce mystère, sans le vouloir peut-être, par sincérité native, Mme de Maintenon le laisse percer. « Il se réserve, dit-elle, il garde sa pensée en dedans : » donc il ne gémit pas et ne demande pas à mourir. « Il ne croit pas la paix si proche que nos guerriers la désirent, » dit-elle encore. Donc les guerriers poussent à la demande de paix. Mais le Roi? « Il retient ses pensées, » dit-on encore; il continue sa vie d'horloge; son répit

LES GRANDS REVERS

est de s'en aller dans les bois, conduisant lui-même sa petite calèche, il prolonge ces temps de solitude, rentre tout cuit de vent et de soleil, et le soir décourage les mines consternées en recevant avec le cérémonial d'usage son potage de fèves; il semble ne s'intéresser qu'à son pain où l'on voit des résidus d'orge, de riz, de paille et de son. « Votre attachement pour lui redoublerait, Madame, écrit encore Mme de Maintenon, si vous voyiez avec quel courage et quelle force il porte des événements qui le touchent en plus d'un endroit. »

Toutes ces indications sur l'état d'esprit du Roi, Mme des Ursins les ruminait, y trouvait pour elle-même des raisons de s'installer dans le courage. Le Roi, offrirait, offrait peut-être la paix. Mais, disait-elle, comme pour se rassurer sur le prix de la paix, « quand on offre la paix il y a loin à la conclure. »

Pour elle ce qui importait alors c'était de voir Philippe pousser en Espagne les racines de la dynastie française. Le roi Philippe pouvait mourir, il pouvait sous les événements de la guerre abdiquer. Il fallait que l'Infant, l'infant d'Espagne, l'infant espagnol, Luisillo, reçût des Grands et de la nation le serment de fidélité. « Cela ne s'est jamais fait encore pour un infant de vingt mois, dit Mme des Ursins. Mais ce « jurement » ferait entendre aux ennemis la volonté de l'Espagne, cette cérémonie théâtrale aurait l'Europe entière pour théâtre. Quand tous les Grands auraient juré leur foi à l'Infant, ils ne s'en dédiraient plus. Louis XIV pourrait abandonner l'Espagne, mais non la céder comme une province : ce serait presque l'assurer contre lui-même. Avec fierté Mme des Ursins porta ce jour-là en avril 1709, au pire des revers, son Infant à l'église : elle vit « presque tous les Grands » défiler devant lui, et, un genou en terre, prêter le serment tandis que l'enfant « tout en tétant offrait comme un grand prince sa main à baiser. » Ainsi Philippe pouvait mourir, abdiquer, il avait un successeur, et déjà la reine au cas de malheur en promettait un autre, avec sa taille déformée. « Ce sera encore un fils, disait-elle avec foi, il naîtra le jour de la saint Philippe, il s'appellera Philippe : le peuple encore était en effervescence, buvait aux fontaines de vin sur les places publiques et jetait sous les pas de ses princes des fleurs de jasmin et de grenade. Par ce brûlant avril les souffles mêmes du vent semblaient animer les poitrines et crier « un enfant nous est né. »

Si on avait demandé à Mme des Ursins d'animer l'Espagne

LA PRINCESSE DES URSINS

elle avait accompli, peut-être dépassé sa mission : l'œuvre de Louis XIV, Louis XIV lui-même ne pourrait plus, s'il en était tenté, la défaire. Il avait envoyé en Espagne un fantôme, ce fantôme était devenu un roi. Avec ses défauts, ses mutismes, on l'avait trouvé consciencieux jusqu'au scrupule. L'Espagne n'était pas au reste habituée à avoir des rois parfaits; elle les voulait surtout espagnols et Philippe l'était devenu : la nation tout entière s'était attachée à cette reine de vingt ans qui en embrassant l'Espagne en avait embrassé la fierté et la pauvreté. Jamais on ne lui avait vu accepter du roi son mari un bijou; ses joyaux de noces étaient encore en gage : nourrir les soldats, les vêtir était toute son ardeur. Les *Te Deum* aux jours heureux, les *Parce Domine* aux temps du malheur, un baptême, des relevailles, un « jurement » à son fils, c'étaient là pour elle toutes les fêtes; jamais le plus court voyage même aux beaux jardins d'Aranjuez : c'était vraiment là être reine d'Espagne; si on disait autre chose au roi de France on lui mentait, disait M. Amelot, et avec sa véhémence coutumière, devinant chez les courtisans de France les sourires incrédules, Mme des Ursins ajoutait : « Il n'y a qu'à mépriser ce qu'on cherche à persuader. »

Tout de suite après le « jurement » la Princesse apprenait sans surprise, mais avec défiance, qu'un envoyé français, un magistrat, le président Rouillé, était arrivé à La Haye : et il apparut aussitôt qu'il était porteur des offres de paix. Le roi de France, en l'occasion, ne consultait pas Philippe ni Mme des Ursins. Plus que jamais il réservait sa pensée en dedans. On sut seulement à Madrid et par des gazettes, par des rumeurs, que le Roi acceptait de voir l'archiduc allemand régner en Espagne : il demandait pour son petit-fils les royaumes de Naples et la Sicile.

Si Louis XIV était secret sur ses intentions, ses ennemis ne l'étaient pas. L'abandon de l'Espagne était annoncé au monde comme au théâtre antique les acteurs par d'immenses porte-voix clamaient le changement de scène. Et ce fut le coup de théâtre quand la Princesse apprit que M. de Torcy lui-même, ce double de la pensée du Roi, était apparu subitement en personne, tombant du ciel, à La Haye dans le cabinet du pensionnaire Heinsius. Le voyage de M. de Torcy s'accomplit dans le plus profond mystère, mais la nouvelle de son arrivée aussitôt fut publique. C'était comme si le Roi lui-même était venu en sacrifice propitiatoire offrir l'Espagne à l'archiduc allemand.

LES GRANDS REVERS

Ces jours furent sombres à Madrid au quarto chico. Pour la Princesse des Ursins, c'était le reniement de son Roi; tout ce qu'elle avait tenté et accompli allait être effacé et par la main même de celui qui lui avait donné pour mission de tenter et d'accomplir.

Il faut lire dans les mémoires de Torcy ce que fut sa négociation pour comprendre avec quelle sincérité Louis XIV alors désira la paix. Nous verrions là, au cours des entretiens dont son ministre, tous les jours dans le plus grand détail, lui rendait compte, ce qu'il acceptait de perdre, ce que, jour par jour, ses ennemis décidaient de lui prendre encore. Toute concession avouait une faiblesse, toute faiblesse constatée provoquait une nouvelle exigence. A la nouvelle de l'arrivée stupéfiante de M. de Torcy, Marlborough et le prince Eugène étaient accourus; avec le pensionnaire Heinsius tous trois s'essayaient à tâter jusqu'où leur fer s'enfoncerait dans des chairs mortes.

Dans la petite maison d'Heinsius, fleurie de tulipes, où le Hollandais flegmatique, entre un laquais et une servante, se targuait de simplicité puritaine, les trois chefs ennemis montraient à Torcy, froidement, les instruments du supplice qu'ils préparaient à la France, au roi de France. Non seulement ils gardaient toutes les villes de France déjà tombées, mais il leur en fallait d'autres. Ils les garderaient en otages tandis que Louis XIV exécuterait leurs ordres. Dire que le roi de France cédait l'Espagne à l'archiduc allemand n'était qu'un mot, une vaine formule. Le Roi, avait tout fait ou tout permis pour implanter fortement sa dynastie en Espagne; s'il y avait réussi, la peine de défaire son ouvrage serait pour lui. Anglais et Allemands n'allaient pas poursuivre en Espagne une guerre difficile et que le sentiment espagnol désormais pouvait rendre longue et cruelle. Les ennemis dans les places françaises attendraient, et si dans un délai de deux mois Philippe, qu'on nommait avec emphase « le duc d'Anjou, » n'avait pas cédé toute la monarchie espagnole au prince allemand, la guerre contre le roi de France recommencerait; et alors quelle facile guerre! Les Hollandais maîtres dans les places du Nord, les germaniques en Alsace et dans nos villes de l'Est, le savoyard en Dauphiné, l'Allemand encore en Catalogne, l'Anglais sur toutes les mers. Louis XIV userait pour faire sortir son petit-fils d'Espagne

LA PRINCESSE DES URSINS

d'autorité, de persuasion ou de force. Si Philippe s'obstinait, les armées de huit nations alliées, les deux mois écoulés, se mettraient en marche sur Paris.

Cela, c'étaient seulement les préliminaires de la paix, car la paix on ne la discuterait que lorsque Louis XIV aurait obéi. On n'écrit point ici l'histoire, mais seulement l'histoire des sentiments. Torcy avait voulu la paix, il avait cru même la vouloir à tout prix, apporter à La Haye les lumières, la dextérité, le don du négociateur. Devant ces « préliminaires » il se sentit comme un homme qui a voulu percer un mur et sur qui tombent d'un poids mortel toutes les pierres. Heinsius avait l'attitude d'un juge. Marlborough avec ses discours fleuris, ses condoléances respectueuses semblait mener un deuil : le prince Eugène, pâle et froid, montrait la fosse; le roi de France n'avait qu'à y descendre avec sa postérité. « Dieu le voulait ainsi, » disait Marlborough avec politesse; seule la volonté d'en haut avait pu vaincre le plus grand monarque du monde.

Torcy se dégœa avec un sentiment d'horreur. Cette paix, qui n'était pas une paix, serait pour la France le « préliminaire » de la mort. Louis XIV ne voulait plus, ne pouvait plus obliger son petit-fils à sortir d'Espagne. La fusion entre la dynastie française et la nation s'était faite telle qu'il l'avait souhaitée et ordonnée; il ne pouvait plus la défaire. Il y avait mis tous ses soins, il avait appliqué à cette œuvre ses instruments les plus forts et les plus délicats. « Il m'est impossible, écrivait-il alors, de croire qu'aucune raison puisse engager mon petit-fils à sortir de son royaume. » Lui-même, serait-il sur l'ordre ou la persuasion d'un souverain voisin sorti du sien? Quand il offrait d'abandonner l'Espagne à l'archiduc allemand, il entendait qu'il ne disputerait plus, qu'il ne combattrait plus; il ne pouvait pas céder l'Espagne, ni commander à Philippe V d'en sortir et Philippe ne pouvait abandonner la nation qui enfin se levait pour lui. Il y avait là une chaîne de nécessités.

« Ce serait une paix honteuse », s'était écriée Mme des Ursins. « Paix effroyable, » murmurait Mme de Maintenon. « Paix nécessaire, » disaient à voix basse dans les recoins de porte les courtisans. « Paix impossible, » disait le visage fermé de M. de Torcy, quand on le voyait passer dans les salles, ses papiers sous le bras, se dirigeant vers le cabinet du Roi.

Paix nécessaire, paix impossible, c'était là le dilemme que

LES GRANDS REVERS

méditait le Roi. A quel point cette paix était nécessaire, qui pouvait le savoir comme lui? A quel point elle était impossible, Mme des Ursins le sentait plus que personne. Cette paix, avait-elle dit, « ce serait se couper la gorge, accepter des lois tyranniques et indignes. » Que deviendraient les Français et quel serait leur abaissement! On pouvait la croire superbe et insensée quand elle annonçait que Philippe n'abandonnerait la couronne qu'avec la vie; les courtisans de Versailles haussaient les épaules et pourtant nulle autre résolution n'était même raisonnable.

Si c'était une chimère de croire que Philippe, le plus faible, le plus indécis des hommes, résisterait soit aux injonctions d'un grand-père, soit aux menaces ou aux violences de ses ennemis, c'était une autre chimère et plus vaine de la part des ennemis de croire que Louis XIV pouvait rappeler Philippe V comme un gouverneur de province et imposer à l'Espagne le prince allemand. C'était là un reniement « impossible » envers lui-même, envers le passé de la France, envers les dogmes monarchiques. Ce n'était pas lui qui avait fait un roi d'Espagne, c'était Dieu même. En ces temps-là, principe religieux et principe monarchiques se superposaient l'un à l'autre comme l'ordre ionique à l'ordre dorien dans un monument : ébranler l'un, c'était menacer l'autre; si nous y regardons de près, faire et défaire des rois selon le sort des batailles c'était introduire dans le système monarchique un élément d'instabilité. Louis XIV aurait pu aussi bien recevoir de ses ennemis victorieux l'injonction d'abdiquer lui-même et d'ordonner au peuple français de prendre pour roi un archiduc.

Ainsi, au fond, avec toutes les différences de caractère, d'état et de forme, le Roi pensait sur cette question de la « paix impossible » comme Mme des Ursins et elle comme lui; elle-même n'en pouvait douter : si elle donnait si libre cours à sa fougue, à son indignation, c'est qu'elle sentait, sans doute, au delà de la chambre où arrivaient ses lettres chargées d'énergie et de passion, au delà de la région des larmes, une tacite approbation : il est bien peu probable que Louis XIV qui demandait si souvent « que pense Mme des Ursins? » n'ait pas en ces jours de crise voulu savoir ce qu'elle écrivait. Jamais elle ne sembla craindre de blesser le Maître qui pouvait d'un signe, sans un mot, la briser comme une paille.

LA PRINCESSE DES URSINS

Paix nécessaire, paix impossible... « J'ai du blé pour un mois, » disait Villars qui rassemblait les troupes.

Selon les prévisions humaines, les « affaires » n'offraient pas d'issue visible vers le salut. Nous surprenons alors le même mot sur les lèvres du Roi et sur celles de la Princesse des Ursins ; tous deux regardaient vers l'issue mystique, ils lui donnaient le même nom : le miracle.

CHAPITRE IX

LE SECRET DU ROI M^{me} DES URSINS PROPHÈTE ET SOUVERAINE

LOUIS XIV ABANDONNE L'ESPAGNE || L'INTRIGUE DU DUC D'ORLÉANS. DÉFAITE DE SARAGOSSE; LA FUITE A PAMPELUNE || VENDOME, VICTOIRE DE VILLAVICIOSA || LA SOUVERAINETÉ DE CHINY.

Ce refus d'une paix qu'elle avait abhorrée, c'était un triomphe pour Mme des Ursins. Elle n'y apporta ni douceur, ni aménité. Quand on heurtait sa passion, la douceur n'était point sa vertu. Deux jours après son retour à Versailles, M. de Torcy lui mandait la rupture et elle lui répondait vertement.

« J'ai reçu, Monsieur, par le retour du courrier de M. Amelot, votre lettre du 3 juin et j'ai su par cet ambassadeur les conditions que les ennemis voulaient poser au Roi pour lui donner la paix que vous étiez allé leur demander. Elles sont si injustes et si dénigrantes que je ne suis pas surprise que le Roi n'ait pas voulu y souscrire et qu'il veuille continuer la guerre : il ne saurait lui arriver de plus grand malheur que de céder tout ce qu'on voulait par préliminaires, sans compter tout ce qu'on aurait encore prétendu après. Je suis persuadée, Monsieur, que les Français sont trop bons sujets et s'aiment trop eux-mêmes pour n'aimer pas mieux hasarder leurs biens et leurs vies plutôt que de devenir les esclaves d'une ligue orgueilleuse et barbare et qui veut si fort ternir l'orgueil de leur maître. J'espère que Dieu les confondra et qu'il n'a permis ces choses que pour faire connaître sa puissance et remettre les choses dans un équilibre

LA PRINCESSE DES URSINS

pour tout ajuster. Je ne doute pas que vous n'en ayez eu de bien désagréables à essayer pour un ministre comme vous pendant tout le temps de cette négociation, mais je crois, Monsieur, que c'est tout ce qui pouvait vous arriver de mieux que de retourner à la Cour sans rien conclure. »

Elle n'avait pas grande compassion de celui qui ayant été demander la paix avait essuyé des choses si désagréables. « Monsieur, je vous honore beaucoup, bien que vous ne le méritiez guère, » écrivait-elle une autre fois à Torcy; c'est qu'elle restait en défiance. Cette paix, selon l'expression de Louis XIV, on avait été dans la nécessité de la faire et dans l'impossibilité de la conclure. La nécessité demeurerait, l'impossibilité pourrait varier et le prix ce serait toujours l'Espagne. Avec le beau printemps les généraux encore une fois entraient en campagne, mais M. de Torcy et M. Chamillart, le Roi, aussi de Versailles, guettaient le premier bruit de fissure, le plus lointain craquement dans la cohésion ou la veine de bonheur des alliés. Et comme on voulait être prêt pour la paix comme le chrétien est prêt pour la mort, Louis XIV rappelait d'Espagne toutes ses troupes : il défendrait son royaume mais il ne soutiendrait plus son petit-fils par les armes. Philippe se soutiendrait tout seul, marcherait, fantôme, sur les eaux agitées si son peuple l'aimait et si Dieu le voulait. Le roi de France avait besoin, disait-il, de « tout son monde. » Laissons-le s'expliquer lui-même. « Au milieu de tant de fléaux dont il plaît à Dieu d'affliger mon royaume, disait-il, la guerre me devient absolument impossible à soutenir : il ne s'agit plus de ma volonté. Je tiens lieu de père à mes sujets, je dois songer... à leur conservation. Elle dépend de la paix et je sais que je ne puis parvenir à la conclure aussi longtemps que mon petit-fils restera le maître de l'Espagne. Je sais que ces raisons paraîtront dures au roi mon petit-fils, mais il m'est encore plus sensible qu'à lui-même de m'en servir pour lui refuser un secours dont je ne vois que trop combien le besoin est pressant pour lui. J'entre dans les siennes avec la douleur d'un père qui l'a toujours aimé particulièrement. Il entrera dans les miennes s'il peut comprendre quel est l'état de mon royaume. »

Que le roi de France eût besoin de tout son monde, la Princesse l'admettait; elle voulut pourtant que le Maître laissât en Espagne 25 bataillons et le Roi les accorda; encore ne devaient-ils point chercher bataille : ils seraient seulement la garde de Philippe,

LE SECRET DU ROI

la dernière escorte, celle de la marche funèbre quand il rentrerait vaincu en France avec sa femme, avec son enfant. Nulle autre issue ne semblait possible, n'était même désirée. La France était un otage torturé; sa souffrance ne cesserait qu'avec la défaite de Philippe. Des femmes pouvaient prédire des miracles, les gardiens de l'État se devaient de n'y point compter.

Philippe était donc abandonné mais non livré; depuis plusieurs semaines il le savait et même il le comprenait, l'heure avait sonné pour lui d'être seulement le roi des Espagnes et non plus le pupille de la France. Louis XIV avait un cruel besoin de tout son monde, l'évidence était éclatante; c'était bien laisser son petit-fils seul à seul avec lui-même que de rappeler même M. Amelot, l'ambassadeur-ministre, le conseiller, l'organisateur de toutes choses, la cheville ouvrière, le confident, l'homme de sagesse et de savoir. M. Amelot, auprès de Philippe, c'était encore Louis XIV; il rentrait, Philippe c'était le terme, « se livrait aux Espagnols. » M. Amelot, enfermé avec le roi d'Espagne, lui expliquait avant de le quitter l'état de son royaume, les ressources des provinces, les positions des troupes, Certes Philippe serait bien seul, mais l'abandon de la France suscitait chez les Grands un renouveau de vitalité; défendre un roi « abandonné, » une femme touchante, un enfant qui était leur Infant, leur plaisait mieux mille fois que d'être sous la tutelle française. Périr plutôt que de céder la couronne, ce fut alors la formule chère à Philippe; il la répéta cent fois avec le calme un peu somnambulesque d'un homme que les raisonnements humains ne touchent pas. Dès le 18 avril, avant même la rupture des négociations, il s'en était expliqué solennellement. Ce matin-là, il avait mandé M. Amelot dans son cabinet. L'ambassadeur avait vu devant lui le roi, la reine assis coude à coude; derrière eux, debout, la Princesse des Ursins. Ce fut la reine, toute de feu, qui parla. Ensemble le roi et elle avaient communiqué le matin, ensemble ils avaient prononcé leur serment : la nation les aimait, les voulait, cette conquête du cœur populaire ils l'avaient faite; ils n'abandonneraient pas leurs peuples; « ce serait une lâcheté, » disait la reine : ils ne fuiraient pas devant l'Allemand qui, en Espagne, n'était même pas vainqueur. Où étaient ses victoires? « Notre grand-père nous comprendra, » disait la reine. « Périr plutôt que de céder la couronne, reprenait alors Philippe. » Sa voix, que dans le récit de M. Amelot nous croyons entendre, sonne comme

LA PRINCESSE DES URSINS

la note solitaire que tiendrait l'orgue dans les variations d'un hème. La Princesse, elle, ne prononça pas une parole; quand les rois parlaient en audience solennelle, la camarera mayor se taisait; mais, ainsi debout derrière ces jeunes souverains et muette, elle semblait leur oracle. Au reste tout ce que M. Amelot entendait, il le savait déjà, les opérations politiques ressemblent souvent à celles de la nature : quand elles sortent au jour, elles sont déjà accomplies. Il était vrai, et ce n'était pas un mystère, que Philippe après la longue et lente initiation trouvait en son peuple le loyalisme et le courage. Et ce loyalisme, l'abandon de la France, n'était pas pour le décourager, au contraire : aux yeux des petits comme des grands, exception faite de la Catalogne, Philippe, « abandonné, » était comme purifié de l'étranger. Il n'était plus le prince français protégé du roi de France; dans son dénuement, dans sa pauvreté, dans sa solitude il était enfin roi d'Espagne.

Louis XIV comprit la nécessité de son petit-fils comme, à Madrid, il fallait comprendre la sienne. Il loua « ces beaux sentiments » et s'il ne loua pas la Princesse des Ursins de les avoir entretenus comme le feu sacré sur l'autel, c'est qu'il n'entraît point alors dans son système de parler d'elle. Avec lui tout compte et c'est à nous de déchiffrer le sens des silences. Cet homme qui a fait tant de fracas et dont la figure mythologique plane sur tout un siècle parle peu, les quelques paroles que lui prête l'histoire sont contestées. « Nul homme ne fut si peu connu, » dit de lui Berwick qui le voyait tous les jours et l'aimait.

Remarquons donc son silence sur la Princesse des Ursins quand il rappelle « tout son monde » et ne renvoie à Madrid qu'un chargé d'affaires, notre vieille connaissance, M. de Blécourt. Ce que nous savons sûrement, ce qui sortait de toutes les bouches, c'est que les esprits découragés ou même aigris souhaitèrent en France la rapide exécution du roi d'Espagne. On laissait à Philippe la chance d'un combat singulier; il importait que le délai fût court. Philippe, vaincu par les huit nations, dépossédé, rangé dans un château de France, on respirerait. Tous ces beaux serments à la Corneille, ces vieilles mains espagnoles frémissantes de fierté sur les vieilles épées, c'étaient là des formalités sentimentales. Elles provoquaient l'admiration mais aussi l'impatience. La scène était belle, mais il fallait qu'elle finît. Et l'impatience devenait presque un mot d'ordre : il fallait pour prouver

LE SECRET DU ROI

que Louis XIV ne protégeait plus son petit-fils affecter même l'hostilité, il fallait priver Philippe de tout secours, le visible et l'invisible. Qu'il entende son pays natal, sa famille, celui même qui l'a envoyé, l'aïeul, faire des vœux pour sa défaite. Qu'il soit seul avec son Espagne. C'est alors que Louis XIV écrivit à son petit-fils ce mot mystérieux : « Ne vous étonnez de rien de ce que vous entendrez dire. »

Mais si l'égide française se retirait ainsi, que devait faire et où devait être la Princesse des Ursins? Pourquoi sur son nom ce silence? Était-elle espagnole ou française? C'est ce qu'alors elle demanda; on a beaucoup dit et redit que sa « folle ambition » lui souffla de demeurer, qu'elle manœuvra à cette fin. Nous verrons bien plutôt que ce fut Louis XIV, muet mais attentif, qui manœuvra pour la garder à Madrid. Quant à elle, avec sa tête lucide, sa vue était nette. Tant qu'elle serait dans ce palais, on ne pourrait pas dire que la France et l'Espagne étaient « séparées, » car la voix de la France en Espagne c'était la sienne et la voix de l'Espagne en France c'était la sienne encore. Et nulle « folle ambition » ne pouvait alors la tenter, car nul espoir ne se levait pour les jeunes souverains « abandonnés. » Tout de suite elle l'avait dit à M. Amelot et cet amil'écrivait le 30 juin 1709 au Roi lui-même. « La Princesse des Ursins est persuadée malgré son extrême attachement pour Leurs Majestés Catholiques qu'il convient à leur service qu'elle se retire aussi bien que moi pour ôter aux Espagnols tout prétexte de se plaindre dès que le roi d'Espagne ne déciderait pas quelque chose à leur gré. Je ne puis m'empêcher de penser que la Princesse a raison en un sens. »

Le Roi était donc prévenu, Mme des Ursins était persuadée qu'elle devait rentrer « pour le bien du service. » Louis XIV éluda la réponse claire, écrivit sur le ton de l'oracle. Il s'en remettait « au zèle de Mme des Ursins, à sa prudence, à son tact. » Le zèle c'était de rester, la prudence c'était de partir, le tact c'était de décider; et le tout était de ne pas répondre. S'il fallait ne s'étonner de rien de ce qu'on entendrait dire, il fallait ne pas s'étonner non plus de ce qu'on ne disait pas. « Cette femme, disait avec rage M. de Marlborough, c'est l'âme damnée de la France. » C'était elle qui soufflait les résolutions héroïques, c'était elle qui avait pétri à sa propre image l'âme de la reine d'Espagne; tant qu'elle serait là, cachée, les huit nations ne pourraient pas extirper d'Espagne le faible Philippe. Ordonner

LA PRINCESSE DES URSINS

à la Princesse de rester à Madrid quand lui-même prétendait se retirer de l'Espagne « avec tout son monde, » Louis XIV ne le pouvait pas, ne le voulait pas; c'était à elle de comprendre la portée du silence.

La pensée intime de son maître sur son compte, la Princesse voulait pourtant la connaître et, pour amener le Roi silencieux à préciser un ordre, elle annonçait, elle, une résolution. Elle la faisait passer par la voie sûre, par Mme de Maintenon. Elle y avait bien réfléchi; elle avait vu « la bonté » avec laquelle le Roi la laissait maîtresse de rester ou de partir; « j'ai conclu, Madame, disait-elle, qu'il vaut mieux m'éloigner; les Espagnols me voyant auprès du roi et de la reine dans la confiance dont ils m'honorent se prendraient à ma conduite de tout ce que Leurs Majestés Catholiques ne feraient pas à leur fantaisie. » Ainsi rester c'était affronter, dans une lutte où le désastre semblait certain, la haine des huit nations, l'irritation des Français et la défiance des Espagnols; et l'on peut croire que Mme de Maintenon avait reçu, d'une bouche alors bien réticente, au moins une indication, lorsqu'elle répondait : « Votre situation est fâcheuse, Madame, et il faut du courage pour s'y tenir, mais elle n'est point délicate; on peut désunir la France et l'Espagne par une suite d'infortunes qu'on ne peut prévoir, mais on ne peut désunir nos rois; et le nôtre regardera toujours les services rendus à Leurs Majestés Catholiques comme rendus à lui-même. Ainsi, Madame, qu'avez-vous à faire? qu'à ne pas les abandonner. »

« Les abandonner! » Ce mot était malsonnant, et comme la Princesse insistait encore, la réponse trahissait l'impatience. « J'ai déjà eu l'honneur de vous mander que le Roi n'a point d'autres ordres à vous donner que de continuer comme vous avez fait jusqu'ici. Si on voulait autre chose, je n'aimerais pas qu'on m'en donnât la commission, car malgré vos chagrins, vos ironies et vos reproches, je vous aime toujours, Madame, et serai vive toute ma vie sur ce qui vous regarde... Si vous vous éloignez, disait encore Mme de Maintenon, vous verrez que le Roi ne l'approuvera pas, et enfin si vous partez vous serez partie sans ordres. »

C'était bien là lever le voile, indiquer la préférence et même l'ordre tacite. Mme des Ursins ne pouvait-elle comprendre et se taire et ne pas troubler de ses questions le secret du Roi? Certes ce n'était pas Mme de Maintenon qui désirait voir Mme des

LE SECRET DU ROI

Ursins attiser à Madrid le feu de la résistance; elle le confessait, elle désirait la prompté défaite de Philippe et qu'enfin, par ce sacrifice, tout fût consommé. « J'avoue, écrit-elle, que toutes mes craintes n'avaient pas été que nous serions réduits à désirer de voir le roi et la reine d'Espagne détrônés; » ainsi elle le désirait, elle en était triste : « Il n'y a point de paroles, Madame, qui puisse exprimer une telle douleur : le Roi en est pénétré, la duchesse de Bourgogne en est accablée et la mienne ne se doit pas compter... Nos malheurs nous rejoindront tous, » disait-elle encore, c'est-à-dire que bientôt on verrait en France une Cour de rois en exil : Philippe, Marie-Louise, vaincus et réfugiés. « Tout est fort triste et en prières, c'est tout ce que nous avons à faire, » ajoutait enfin Mme de Maintenon. C'était le glas du deuil !

Ainsi, le Roi n'avait d'autres ordres à lui donner que « de continuer comme elle avait fait jusqu'ici, » c'était pourtant là une parole claire; mais alors, être fort triste et en prières, ce n'était pas, aux yeux de Mme des Ursins tout ce qu'on avait à faire. A travers ces apprêts de pompes funèbres, Mme des Ursins pouvait comprendre la volonté du Maître, mais non sa pensée : elle resterait; mais s'il comptait sur elle pour conseiller l'abdication et assister des souverains défailants, il se trompait. Nul, pas même le Roi, ne pourrait la faire parler contre sa pensée, ni même obtenir qu'elle se tût. « Je ne crois pas, Madame, écrivait-elle, que le Roi puisse avoir une sujette plus fidèle, plus zélée, plus soumise que je le suis, mon cœur est rempli d'une reconnaissance qui m'obligerait à donner ma vie si elle pouvait faire son bonheur. Mais permettez-moi de vous confier, Madame, que je la perdrais sans hésiter, plutôt que de donner au roi d'Espagne et à la reine un conseil qui me paraîtrait contraire à leur gloire. Je suis bien éloignée de vouloir vous en faire un mystère ni à personne (« personne » c'était le Roi). Je ne veux rien avoir à me reprocher et je suis incapable d'abuser de la confiance dont Leurs Majestés Catholiques m'honorent et des bontés du Roi mon maître. »

Si le Roi s'exprimait peu et par truchement, la sujette elle, s'exprimait tout à fait; tant que son maître la laisserait en Espagne il y aurait auprès de Philippe, de Marie-Louise, un souffle brûlant de passion et qui inspirerait la résistance aux volontés des ennemis et même aux vœux de Versailles. Son pouvoir sur l'esprit de Philippe, on le qualifiait d'absolu. Mme de Maintenon dut voir sans plaisir cette volonté mysté-

LA PRINCESSE DES URSINS

rieuse qui retenait à Madrid la muse de la guerre; de miracle elle n'en espérait pas, son âme à elle ne prononçait plus, avec une soif ardente, que le mot de paix à tout prix. Placée si près du Roi par des circonstances singulières et qu'avec un certain orgueil mystique elle croyait providentielles, elle pensait de bonne foi que sa mission était de corriger par des vues chrétiennes ce que les âmes de princes ont d'égoïsme ou de secrète férocité. Dans cette obstination de Philippe à demeurer roi, dans l'approbation tacite que donnait l'aïeul, elle ne voyait que stérile orgueil et même, désormais, offense aux desseins manifestes de Dieu. Elle n'aspirait qu'à la fin des maux pour le peuple qu'elle aimait; les vues politiques lui semblaient des fumées; femme, chrétienne, abbesse, elle ne voulait plus qu'élever sur ces obstinés la croix du Sauveur et leur voir accepter leur sacrifice. Elle était bien dans la logique de son personnage et nul, pas même le Roi, ne le lui reprochait, mais elle put sentir alors, et elle le sentit amèrement, qu'elle n'avait pas d'influence politique; sur la question qui troublait son âme et sur laquelle elle avait un vœu si ardent, elle n'était point entendue : elle, l'épouse. Avec audace un jour, un seul jour, Mme des Ursins ouvrait la nuée dont on couvrait le secret du mariage : Comme Mme de Maintenon lui avouait encore son vœu de voir la prompte défaite de Philippe, elle lui écrivait : « N'avez-vous point de tendresse pour le roi et pour la reine d'Espagne comme pour *vos autres enfants*? » C'était là un mot hardi, presque défendu, c'était rappeler à Mme de Maintenon qu'elle n'était pas seulement abbesse de Saint-Cyr, mère d'un aimable troupeau, directrice des dames de charité, mais enfin épouse du roi de France et seconde mère de fils et petits-fils de France; c'était là une témérité presque aussi grande que l'apostille. Mais cette plume de Mme des Ursins ne connaissait plus de frein; puisqu'on la laissait libre, elle en usait, elle en abusait; le Roi était libre aussi de trancher le fil de ses jours en Espagne. « Je sens quelquefois un peu d'aigreur contre vous, ne vous trouvant plus française », disait avec douceur Mme de Maintenon. « Je me sens meilleure française qu'aucune autre », ripostait Mme des Ursins.

Si elle ne fut pas cent fois rappelée, disgraciée, châtiée, c'est qu'elle eut à Versailles un allié muet... un seul, c'était le Roi. M. de Torcy maintenant haussait les épaules quand il lisait les lettres héroïques de Philippe. Il les qualifiait de « roman; »

LE SECRET DU ROI

c'était Mme des Ursins qui les inspirait, M. d'Aubigny leur donnait la forme, Philippe les copiait : on connaissait toute la filière épistolaire. Au mois de septembre 1709 Philippe n'était pas encore vaincu, mais Villars avait vu la journée de Malplaquet; Mons et Tournai étaient tombés; le prince Eugène annonçait le jour où il viendrait camper sous Paris. A Versailles les journées étaient longues, le jeu de la mécanique languissait; dans les embrasures des fenêtres, les femmes, énervées, guettaient les mouvements des courriers; on apprit un matin qu'un groupe d'éclaireurs allemands s'était glissé jusque dans les bois de Marly, y avait surpris un personnage de la Cour, l'avait enlevé et au reste renvoyé. C'était la bravade, c'était dire que le prince Eugène avec son gros de monde viendrait à Paris, à Versailles quand il voudrait. Les fortes têtes maudissaient le stérile orgueil de Philippe et de sa prophétesse : le duc de Bourgogne lui-même, le frère fidèle, faisait des vœux contre son frère, s'y croyait en conscience obligé. « Si je parle en prince français à un frère, qui ne peut qu'être touché de l'État de la France, écrivait-il, je ne sens pas moins en frère du roi d'Espagne toutes vos douleurs. »

Enfin, il y avait à Versailles un personnage récemment revenu d'Espagne et dont nul ne connaissait alors les vues secrètes et les dernières pensées. Ce personnage, c'était M. le duc d'Orléans : le sourire prompt et sceptique, l'oncle du roi d'Espagne, le vainqueur de Lerida, avec beaucoup d'esprit, perçait à coups d'épingle les gonflements de l'héroïsme espagnol. M. Amelot l'avait dit l'an passé avec sa prudence : c'est quand M. le duc d'Orléans venait à Madrid que l'air était comme lourd autour de Philippe, c'est quand il était aux camps qu'arrivaient des rumeurs de mécontentement, c'est quand il était à Versailles que les lettres de France arrivaient empestées de doutes et d'ironie. Ce prince, qui avait rendu à ses neveux d'Espagne de si éclatants services, portait-il donc en sa personne quelque secret venin? Voilà bien des mois que Mme des Ursins a l'œil sur lui, et lui n'aime pas cet œil bleu : pourquoi l'oncle du roi d'Espagne se plaît-il à déprécier, à plaisanter à Versailles la valeur espagnole, à rire de son rire muet à la pensée des hidalgos qui brandissent bien tard leurs vieilles épées? Mme des Ursins voulut connaître les pensées de derrière la tête de M. le duc d'Orléans et, les sachant, elle attira sur sa tête la haine de ce prince, si tant est que cet

LA PRINCESSE DES URSINS

homme qui n'a jamais rien aimé ait su haïr, du moins la haine de la famille d'Orléans.

Ce que fut l'intrigue du duc d'Orléans, le futur régent, en Espagne, on l'a lu dans toutes les histoires. Saint-Simon, ce grand ami d'enfance, de jeunesse et de toujours du Régent, l'a, le premier, conté avec malaise. Chez lui, malgré la passion qui l'enflammait sur les personnes, le fond de l'esprit était droit. Il jugea mal ceux qu'il connut mal ou par ouï-dire, mais ce qu'il connut bien, il le jugea avec un sens juste. Il fut atterré quand des lèvres du duc d'Orléans, qu'il confessa, il la connut, cette intrigue. Un jour de juillet 1709, au plus fort des malheurs et de la mystérieuse confiance accordée à Mme des Ursins, une surprenante nouvelle troubla le Roi, puis son Conseil, puis toute la Cour. Par ordre du roi d'Espagne, et l'on traduisit aussitôt par ordre de la Princesse des Ursins, Flotte et Renaud, l'aide de camp et le secrétaire, français tous deux, que M. le duc d'Orléans avait laissés derrière lui en Espagne, étaient arrêtés, leurs sacoches, pleines de papiers, saisies, et eux, sous escorte d'alguazils, menés en prison à Ségovie.

Ce que Mme des Ursins apprit alors, elle l'avait pressenti. Si le duc d'Orléans ne trahissait pas tout à fait, il trahissait un peu, et trahir un peu c'est trahir. Le duc d'Orléans s'était toujours un peu gaussé du roi d'Espagne : il ne croyait pas au bonheur des princes incapables et mélancoliques ; la fortune ne les aime pas. Philippe serait vaincu, tout le monde le savait et presque tout le monde le désirait. M. le duc d'Orléans avait alors une vue, il proposait une solution ; il la proposait non au roi de France mais aux Anglais ; c'est auprès de Lord Stanhope, le chef de l'armée anglaise, que se rendaient Flotte et Renaud avec leurs papiers et les papiers offraient la solution de l'insoluble problème. Si on laissait Philippe épuiser son droit et noblement « périr, » les Anglais tiendraient-ils tant que cela à mettre sur la tête de l'archiduc allemand les vingt-trois couronnes de l'Espagne ? Ce frère de l'Empereur n'avait pas de fils et l'Empereur n'avait pas d'enfants. Que l'Empereur vînt à mourir, et l'Archiduc devenu roi d'Espagne serait candidat à l'Empire ; qu'il mourût lui-même sans laisser de fils et l'épouvantail de l'héritage se dresserait à nouveau. Est-ce que les Anglais avaient tant d'amour pour ce prince dévotieux, un moine manqué, le mannequin de Rome, plus faible aussi qu'un roseau, étique et sustenté de bouil-

LE SECRET DU ROI

lons de vipères? Et s'ils regardaient bien, avec leur esprit moderne, ne pouvaient-ils voir un prince, français il est vrai, mais éclairé, moderne aussi, en qui coulait le sang d'Espagne? Ce prince-là saurait vivre avec les Anglais, il n'était point féru de préjugés et de superstitions, il était « l'ami des nations, » il convenait de toutes les fautes que les Français avaient faites; lui ne les ferait pas. Philippe allait être vaincu, c'était clair; quand il serait « péri, » c'est-à-dire, au vrai, réfugié en France, embaumé dans les aromates du deuil et du respect, l'oncle intelligent, le petit-fils de Philippe III d'Espagne, le duc d'Orléans ne pourrait-il régner à sa place? Qu'on laissât seulement ou qu'on fît tomber la branche quasi morte, la branche cadette était là toute brillante de sève et qui offrait son fruit nouveau.

Pour Mme des Ursins ces vues n'étaient pas tout à fait une révélation. Quand elle avait si ardemment désiré que M. le duc d'Orléans, en toutes choses, fût « content, » c'est qu'elle percevait sans le définir le danger du mécontentement. Les cabales volent autour d'un prince mécontent comme les guêpes autour d'un fruit gâté. Le Roi à Versailles surpris, inquiet, interrogeait. Qu'était cette affaire, pourquoi Mme des Ursins laissait-elle arrêter deux Français? Pourquoi M. Amelot, dont le départ traîna jusqu'en septembre, s'embarrassait-il dans des silences?

Dénoncer le duc d'Orléans, le neveu du Roi, c'était difficile, le respect des personnes royales mettait un bœuf sur la langue; à peine si Mme des Ursins osait, les papiers saisis, un doigt sur la bouche, indiquer un mystère. Ce fut Philippe qui parla; le neveu taciturne dénonça lui-même l'oncle aux vues éclairées, « l'ennemi que j'ai eu en ce royaume. » Prévoir sa défaite, c'était la désirer; la désirer, c'était y travailler...

A Versailles, le Roi fut troublé. Pensa-t-il vraiment à une cour de justice, à un échafaud d'où roulerait la tête d'un petit-fils de France? Le duc d'Orléans le dit, Saint-Simon le crut. Mais nous nous ne le croyons pas. L'explication fut sévère avec le neveu; mais Louis XIV se refusait d'instinct à un si formidable scandale: il dit, il écrivit qu'il fallait « assoupir cette affaire, » l'enterrer comme un laid cadavre et unir, malgré tout « des familles » qui avaient à vivre ensemble. Notons le mot qui explique tant de choses. Pour unir ces familles, il fallait même les marier ensemble, et six mois plus tard il décidait de marier le frère du

LA PRINCESSE DES URSINS

roi d'Espagne, le duc de Berry, avec la fille du duc d'Orléans; la lettre où l'oncle à moitié félon faisait part à son neveu d'Espagne de cet incroyable événement fut même mise au milieu de neuf autres et M. de Blécourt eut ordre du Roi de ne pas la laisser refuser et de voir qu'elle fût lue. Le Roi s'expliquait longuement avec une majesté triste. Le duc d'Orléans ne fut point puni, ni non plus pardonné. Ce fut le silence ordonné mais non l'oubli. Et dès lors le roi eut toujours avec son neveu un malaise froid. Le duc d'Orléans, qui avait montré à la guerre de la science et du courage, n'eut plus de commandement aux armées, il n'était point « assez sûr, » et comme tout s'enchaîne, c'est alors aussi qu'il commença de s'étourdir par cette vie étrange où le plaisir, la chimie et le sabbat mirent autour de son spirituel visage ces vapeurs où la crédulité, le parti pris, plus tard quand la mort faucha, virent des poisons. Dès lors, pour les d'Orléans, Mme des Ursins fut la fée détestée qui avait failli « faire monter sur l'échafaud » le duc d'Orléans. Notons cette « affaire, » cette haine qui couve, mettons-la en réserve pour les jours noirs.

Je ne veux plus me mêler d'aucune affaire, disait alors tristement la Princesse; retirée dans les chambres, elle veillait sur sa reine. Marie-Louise mit au monde en ces jours-là ce second Infant qu'avec tant de foi, au jour du jurement, elle avait annoncé; mais le ciel se fermait aux prières, cet Infant ce n'était qu'une pauvre créature infirme; au bout de trois jours il n'y avait plus qu'à le mettre dans une petite boîte et l'envoyer à l'Escorial, le poser au nombre des espérances perdues. « Il faut remercier Dieu d'avoir repris cet enfant qui eût fait de la peine, » disait Mme des Ursins; elle veillait sa reine, lui cachait la mort de l'enfant et se mettait en travers de la porte pour empêcher Philippe d'entrer chez l'accouchée avec ses regards désolés; surtout il ne fallait pas laisser s'établir en France la légende du « malheur. » « Si l'on veut absolument que le roi dépérisse tous les jours par son extrême maigreur, écrivait-elle, que la reine ait au moins le goître et que le premier infant Luisillo soit chétif, il est permis de faire des vœux pour que cette famille soit détrônée, ce n'est avancer leur mort que de peu de temps. » Pour elle-même elle ne sentait que trop les irritations qui de tous côtés chauffaient contre elle; « je crains quelquefois, disait-elle, que la patience ne m'échappe : je sais jusqu'où je dois mon respect, à qui j'en dois, mais je n'ignore pas que Dieu ne m'a

LE SECRET DU ROI

pas fait naître pour ne pas me plaindre quand on veut déchirer ma réputation et mon honneur. Elle se fatiguait, disait-elle, d'être « la souffrante » d'autrui; et dans « l'affaire » de M. le duc d'Orléans, dans le majestueux silence que le Roi avait « ordonné, » la « souffrante » c'était elle, la « souffrante » aussi dans l'irritation que causait à la Cour de France l'obstination de Philippe à ne point rendre sa couronne.

En ces jours-là, le marquis d'Iberville vint à Madrid en mission secrète; il demanda tout d'abord à voir Mme des Ursins; elle le reçut debout dans l'embrasure d'une porte. Ne le savait-il pas? le roi Philippe s'était livré aux Espagnols. Pour elle, elle n'avait plus rien à dire ni à entendre. Qu'il ne lui dise même pas l'objet de sa mission, qu'il s'en ouvre aux Espagnols; elle lui permettait seulement de dire à son maître que jamais elle ne conseillera « la honte de l'abdication. » Le peuple et la noblesse sont enfin debout, disait-elle, et, plongeant dans ses grandes jupes galonnées d'or, elle faisait sa révérence en ajoutant seulement : « Vous ne me verrez plus. »

Pourtant, quand l'envoyé est reçu par Philippe et par Marie-Louise, il voit Mme des Ursins debout derrière leurs fauteuils; il retrouve dans leurs déclarations les termes mêmes qu'elle a employés. On dirait qu'ils parlent sous son vocable lorsque, les yeux dans les yeux, les époux renouvellent leur serment de périr plutôt que de céder la couronne. Ils le disent tous deux avec une telle force que l'envoyé est « figé dans l'étonnement et le respect. » Le roi d'Espagne, dit-il, était comme galvanisé.

Alors les pressions s'exerçaient plus fortes pour faire sortir d'Espagne la Princesse des Ursins : c'était une folie que de galvaniser le roi d'Espagne, pour les ennemis c'était un crime. Marlborough, en Flandre, y revenait : il serait sourd à toute offre de paix tant que Mme des Ursins serait à Madrid; il s'en expliquait avec un seigneur des Flandres espagnoles, très fidèle à Philippe V, le comte de Bergheist. Le Flamand était très fidèle, mais être très fidèle c'est déjà être dans une condition où l'on pourrait choisir. Les Flandres étaient ou avaient été espagnoles, mais les Flamands étaient flamands. Ce comte de Bergheist était seulement « très fidèle. » Avec lui, Marlborough pouvait causer. Cette femme, disait-il, en parlant de Mme des Ursins, est entièrement dévouée à la France. « Il est étonnant, répondait le Flamand, qu'une femme puisse vous donner de

LA PRINCESSE DES URSINS

l'ombrage. » Elle donnait plus que de l'ombrage, reprenait l'Anglais, et n'était-il pas étonnant que le roi de France qui avait offert et accepté pour obtenir la paix tant de pertes sensibles ne mît pas fin à cette action occulte de Mme des Ursins? Alors l'officieux pacificateur courait à Versailles, tout plein de son secret : le secret de la paix. Le Roi le recevait, l'écoutait sans doute avec cet air d'assentiment où le fond de la pensée se réserve. Louis XIV ne pouvait faire savoir à M. de Marlborough qu'il désirait garder « l'esprit » à Madrid. Alors l'officieux artisan de paix, en toute bonne foi, s'adressait au cœur de la Princesse; il pensait qu'elle devait s'éloigner, faire ce sacrifice avec joie; qu'elle disparût même, qu'elle s'évanouît, qu'elle allât à Rome s'enfermer en son palais Pasquin, le roi de France non seulement y consentait, mais l'approuvait, Bergheist le tenait du Roi lui-même. Puis Bergheist endoctrinait sur ce sujet le roi Philippe. Qu'il fût aussi avec Marie-Louise ce sacrifice, la fumée en serait propice à la paix, ce serait là un heureux préliminaire plein de suites fécondes.

Alors la Princesse faisait un paquet de toutes les lettres si éloquentes de M. de Bergheist, les envoyait à Mme de Maintenon. Si le Roi désirait qu'elle allât à Rome en droiture, que ne l'avait-il dit plus tôt? Qu'étaient ces énigmes, ces reproches déguisés, ces voies tortueuses pour lui faire entendre ce qu'elle demandait tous les jours? Cette fois elle partirait certainement. En se séparant de la reine, elle se « planterait un poignard dans le cœur, » elle le ferait pourtant : elle irait d'abord à Pau, un assez vilain endroit où il gèle l'hiver. Elle faisait même préparer un lit de camp et une tapisserie de nattes pour les murailles de sa chambre, car elle n'avait ni meubles ni argent; ce serait là une belle demeure, elle avait même envie de faire présent à Mme de Maintenon et à Mlle d'Aumale d'une semblable tapisserie, cette simplicité serait digne de Saint-Cyr et des belles pensées de Mme de Maintenon dignes des Trappistes; ces belles pensées, au reste, elle les respectait, « car je respecte, Madame, jusqu'à vos injures. Voilà, Madame, ce beau projet qui vous a donné de la curiosité, j'en fais d'autres pour le reste de ma vie que je réserve pour moi seule et que, par conséquent, vous ne saurez pas. »

Le ton est vif et même irrité. D'ailleurs la plus robuste franchise fut entre ces deux femmes l'honneur de leur amitié. « Des compliments fades vous feraient mal au cœur, » disait Mme des

LE SECRET DU ROI

Ursins; il fallait « du sel » même dans l'amitié, même dans le respect. La Princesse regardait autour d'elle qui pourrait la remplacer comme camarera mayor. « Une Grande » assurément et point trop « ennuyante. » La duchesse de Béjar avait fait l'interim aux temps de la disgrâce; elle était bonne mais elle donnait des vapeurs au roi avec ses discours tristes; ses politesses sans fin faisaient venir la migraine à la reine. Le sel manquait. « A peine était-elle dans la chambre qu'on désirait qu'elle en sortît, » et le précieux Infant, les Grandes n'allaient-elles pas se disputer autour de ses potages? Mais elle, elle était prête avec son poignard, la natte de tapisserie et M. d'Aubigny qui suivrait, toujours dans le petit carrosse.

Sans doute Mme de Maintenon avait pris le sentiment du Roi; elle était trop scrupuleuse pour le fausser quand elle écrivait : « Je persiste à croire que le Roi trouve très bon que vous restiez auprès de Leurs Majestés Catholiques autant qu'elles le désireront et que s'il pensait autrement il vous le ferait dire bien franchement. Il en parlerait dans son Conseil, M. de Torcy vous l'écrit et cet avis ne passerait point par moi. Il me semble que vous suivez fort bien les conseils de M. de Bergheist et que votre séparation d'avec la France va jusqu'à l'animosité. Pour moi, je ne changerai jamais et, quoique accablée de toutes sortes de peines, je prendrais encore les vôtres s'il était possible. Je suis accoutumée à vivre de poison. Vous êtes nécessaire et je ne suis plus bonne à rien... Je ne croyais pas que vous dussiez vous conduire d'après les avis de M. de Bergheist. »

« Je suis accoutumée à vivre de poison, vous êtes nécessaire et je ne suis plus bonne à rien, » voilà des mots amers et qui nous donnent une clé; depuis longtemps maintenant, avec sa réserve courtoise, le Maître reléguait son épouse, cette avocate passionnée de la paix à tout prix, dans les jardins mystiques de Saint-Cyr. Il avait bien voulu, en des temps moins tragiques, discuter avec elle les costumes des religieuses, les gants couleur de bronze et les jolis bords de cheveux aux coiffures des demoiselles; il voulait bien écouter le soir en sa chambre les rafraîchissantes musiques, et même poursuivre avec elle le dimanche des lectures édifiantes, les psaumes où les rois téméraires entendent les avertissements de l'Éternel; mais dans ces régions hautes de la guerre et de la paix il voulait être Roi, c'est-à-dire seul, et il le fut. Il sentait bien qu'elle avait souffert

LA PRINCESSE DES URSINS

quand il lui disait à son lit de mort « je ne vous ai point rendue heureuse. » « On n'aime point ici, dit Mme de Maintenon, que les dames s'occupent des affaires. » Et pourtant il y avait à Madrid une dame qui était l'esprit même des affaires; à celle-là on ne donnait point de consigne; de son quarto chico elle écrivait à libre allure, au Roi lui-même tout ce qu'elle voulait, tout ce qu'elle pensait, des lettres « à feu et à sang; » tous les jours, avec une fierté qui frisait l'insolence, elle offrait sa tête. Cette tête tout le monde la voulait, les ennemis la poseraient en première offrande des vaincus sur l'autel de la paix. Et le Roi ne la prenait pas, n'y touchait point un cheveu. Y eut-il une ombre de tristesse jalouse dans le « poison » dont vivait Mme de Maintenon? et pourtant l'âme sincère ne savait point tromper. « Si vous quittez l'Espagne, écrivait celle qui vivait de poison, vous verrez que le Roi ne l'approuvera pas. » Alors Mme des Ursins, toujours pressée par le Flamand, prenait la liberté « d'écrire au Roi lui-même. » La naissance du duc d'Anjou, le futur Louis XV, lui donnait l'occasion de faire son compliment et elle ajoutait : « J'ose demander à Votre Majesté l'honneur de votre protection dans la situation bizarre où je me trouve; » la protection du Roi c'était l'ordre qui eût éclairci ses doutes. Tout était plus que bizarre; ce nom de duc d'Anjou qu'en ces sombres jours le Roi donnait au nouveau-né, c'était le nom qu'avait porté Philippe et dont avec affectation le gratifiait la Ligue. En disposer n'était-ce pas faire entendre qu'on ne se préparait pas en France à le rendre au roi d'Espagne?

Les adjurations de Bergheist, la lettre au Roi arrivèrent aux mains de Mme de Maintenon et à celles du Roi le même jour, le 16 mars 1710. Louis XIV enfin parla et s'il parla ce ne fut pas pour complaire à sa sujette mais pour que sa sujette servît ses desseins. C'est qu'il venait de comprendre qu'une nouvelle tentative de conférences allait porter le même fruit amer que celles de La Haye en mai 1709. Encore une fois, après le répit obligé de l'hiver, les lueurs du printemps annonçaient la rentrée en campagne et le Roi essayait la paix. Les alliés, après leurs jactances, n'étaient pas venus sous Paris; les huit nations piétinaient et dévastaient, mais se fatiguaient aussi : elles avaient cru l'issue plus prompte. Aux nouvelles offres de paix que portèrent alors le maréchal d'Huxelles et l'abbé de Polignac, elles opposèrent la même obstination. Les envoyés, relégués

LE SECRET DU ROI

dans une mauvaise auberge près de Gertruydenberg, n'étaient même point admis à discuter. Gardés à vue comme des prisonniers, toujours seuls, on leur envoyait tous les dix ou douze jours un personnage sans pouvoirs, chargé seulement de recevoir les propositions et de rapporter les réponses. C'étaient des Elies diplomatiques, mais les corbeaux ne leur apportaient qu'une nourriture funeste. On entendit les mêmes âpres voix ordonner, mais avec plus de rage, les mêmes exécutions. Avant qu'on parlât de paix, à titre encore une fois, de prélude, de « préliminaires, » Louis XIV céderait toutes les villes, toutes les places indiquées l'année précédente, toute l'Alsace, de plus il chasserait Philippe V, il installerait lui-même à Madrid le prince allemand, restituerait ainsi le dol, comme un voleur qui fait aux yeux de l'univers sa pénitence publique. Alors seulement il commencerait d'être absous et l'on verrait ce que l'on pouvait faire pour la paix.

Voici, en ce qui regarde la Princesse des Ursins, ce qu'écrivit alors le roi de France à son chargé d'affaires à Madrid, M. de Blécourt.

« Je ne m'attends plus à prévenir par un traité de paix l'ouverture de la campagne prochaine. Je vois, par les comptes que le maréchal d'Huxelles et l'abbé de Polignac m'ont rendu des premières conférences, que mes ennemis persistent à me demander comme une condition essentielle que je m'unisse à eux pour faire la guerre au roi mon petit-fils. Une pareille proposition rend tout traité impossible, et quoique la paix soit absolument nécessaire à mes peuples, je ne puis consentir à l'acheter à ce prix. Il faut donc se préparer à continuer encore la guerre... Toute négociation, toute proposition d'avantages particuliers seront inutiles... et, par conséquent, ce serait inutilement aussi que le roi d'Espagne compterait d'inspirer à ses ennemis des sentiments plus traitables en consentant au départ de la Princesse des Ursins. La violence que la reine et lui se feraient en cette occasion ne produirait aucun effet. Je crois donc que la reine n'ayant de confiance que dans la Princesse des Ursins doit la garder auprès d'elle et vous lui direz ainsi qu'au roi mon petit-fils ce que je pense à ce sujet. Je crois que l'un et l'autre ne seront pas fâchés de suivre mes conseils en cette circonstance : ils ne le seront pas aussi d'apprendre le peu d'apparence qu'il y a que les conférences pour la paix réussissent. Mais il faut en même

LA PRINCESSE DES URSINS

temps que le roi d'Espagne profite de cette conjoncture heureuse pour lui, car autrement les affaires pourront se porter à une telle extrémité qu'il ne serait plus possible de refuser ce que j'ai rejeté jusqu'à présent. » Sur la minute de la dépêche, nous pouvons voir les corrections, à l'encre, de la main de M. de Torcy. C'est lui qui précisait les nuances : les quatre dernières lignes, celles qui contiennent la menace « de ne plus refuser ce qu'on a rejeté jusqu'à présent, » sont barrées de quatre légers coups de crayon et ces coups de crayon sont certainement d'une autre main. Qui donc a rayé ces dernières lignes de ce geste calme et que l'on croit surprendre, sinon le roi de France lui-même, sur cette minute qui lui fut présentée? Il nous semble entrer là dans sa pensée même, son dernier for intérieur; cette tentation, que lui suggérait Torcy, il l'écartait encore avec répugnance.

Donc Mme des Ursins faisait partie, le Roi la découvrait enfin, du système de combat. Que la résolution de la laisser à Madrid fût d'ordre politique, on n'en peut douter lorsqu'on voit, à la même date, trois lettres signées du Roi sur le même sujet. Le Roi, exhortant son petit-fils à se rendre à la tête de son armée, écrivait ce même jour : « Je vous conseille aussi de faire demeurer la Princesse des Ursins auprès de la reine; ce serait inutilement que vous lui permettriez de se retirer; on vous trompe si l'on vous dit que sa sortie hors de l'Espagne faciliterait la paix. Nos ennemis sont intraitables sur la proposition de vous laisser sur le trône à quelque prix que ce puisse être. Il faut prier Dieu de confondre leur injustice et d'achever son ouvrage en maintenant sur votre tête la couronne que vous tenez de lui. » Enfin le même jour le Roi écrivait à Mme des Ursins : « Ma cousine, j'ai reçu avec plaisir les témoignages que vous me donnez par votre lettre du 3 de ce mois, de l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde. Vous m'en donnerez encore une nouvelle preuve en demeurant auprès de la reine d'Espagne et je crois ne pouvoir lui faire plus de plaisir que de vous le demander. Je vous l'ordonnerais même si je ne connaissais votre empressement à faire ce que je puis souhaiter. »

C'était là parler en « maître. » Puisqu'il fallait accepter la guerre, moins effroyable encore que l'effroyable paix, on produisait à Versailles Mme des Ursins dans le même esprit où l'on produisait dans les rues de Madrid la chasse de saint Isidore : sa présence, sa voix soufflaient l'énergie, la résistance; pendant

LE SECRET DU ROI

un an Louis XIV avait retiré son appui, son secours, et les ennemis n'avaient ni renversé Philippe, ni ébranlé autour de lui les fidélités : l'obstination de Philippe aurait peut-être, contre toute attente, le dernier mot. Dans ce qu'on avait appelé la séparation il y avait eu des froissements, Mme des Ursins les adoucissait : l'union qu'on avait rompue, elle la referait. Avec mille grâces maintenant, M. de Torcy l'en priait. « J'ose croire que je pense comme vous sur cet article, disait « l'élève. » Si je me trompe, corrigez-moi s'il vous plaît. » Surtout elle serait la vie, la flamme, pour le dernier, l'incertain, le suprême effort. Le Roi avait loué les belles lettres et les beaux sentiments de son petit-fils, maintenant il fallait combattre. Si l'on avait désiré qu'il « pût, » on espérait maintenant, d'une dernière lueur, qu'il se sauvât. « Pour moi je me souviens toujours d'avoir vu les Espagnols camper sous Paris, » avait dit le Roi ; cette vision de son enfance, c'était celle contre laquelle luttait sa vieillesse. C'est contre elle qu'il avait mis son petit-fils à Madrid, et qu'il se livrait, toutes espérances de paix écartées, à la dernière et faible chance de l'y maintenir. Il exhortait maintenant Philippe à courir aux camps, il l'admonestait même sévèrement, fortement, quoique avec ce calme qui devait être dans les eaux profondes de sa nature, car ce ton on le retrouve toujours. « *Macte animo generose puer,* » ce fut alors le thème de l'aïeul. La reine resterait à Madrid avec Mme des Ursins. Son rôle dans l'esprit de Louis XIV était « écrit, » elle referait avec de meilleurs moyens l'œuvre de 1706. Puisque le peuple et la noblesse étaient debout, elle les y tiendrait. Philippe n'avait encore péri que d'inaction et d'ennui, maintenant il allait faire le soldat, il n'aurait avec lui que des Espagnols ; il demandait à son grand-père pour cette partie de lui donner un atout, un seul atout, un général français, celui qu'il avait connu en Italie : enfin que ce fût Vendôme. Vendôme ! Il y eut chez le roi un silence, quelque chose comme une grimace ; ce fut le duc de Bourgogne qui insista : son frère serait peut-être plus heureux avec M. de Vendôme qu'il n'avait été lui-même. Vendôme fut désigné et se fit attendre ; Philippe était plein de confiance : aux camps il était changé ; ses officiers, ses soldats le trouvaient simple et attachant, robuste à la peine. Sa mélancolie convenait à un roi d'Espagne, et s'éclairait de bienveillance. Il aimait qu'on lui amenât des paysans sous sa tente ; le

LA PRINCESSE DES URSINS

roi, muet alors, trouvait des mots touchants; les pauvres gens, atterrés de respect, étaient fanatisés : ce mot, ce sourire triste et bon, c'était le trait du dieu. Derrière Philippe ainsi, de bourgade en bourgade, les partisans se levaient : on voyait des bergers laisser leurs petits troupeaux aux enfants et suivre, pieds nus, sans autre habit que leurs loques laineuses ni d'autres armes que leur bâton; ils ne demandaient pas où on les menait : chasser l'étranger, les étrangers qui amenaient de force un roi de commande, ils en étaient. Le roi, le vrai roi, ils l'avaient vu, on lui avait parlé; la présence réelle portait son fruit, l'absence même de tout concours français fortifiait le loyalisme, ce que Berwick appela plus tard « la fidélité inouïe ». Philippe, devant l'obscur élan populaire, se fortifiait dans sa foi mystique. « Dieu ne m'a pas en vain mis à cette place », disait-il, et il se nourrissait d'une confiance presque puérile quand il écrivait : « Les ennemis ne sont pas encore assemblés : il ne tient qu'à eux de me venir combattre, car je suis dans les plus belles plaines du monde. » Vendôme, retenu par des fièvres, n'arrivait pas. Philippe était encore seul dans sa belle plaine au bord de l'Ebre quand il fut battu le 20 août sous les murs de Saragosse.

Le miracle ne s'était point accompli; l'archiduc, 'enflé de sa victoire, en ébranlait le monde, les échos s'en répercutaient en Allemagne, en Angleterre et en Hollande. L'archiduc tout de suite, dédaignant Philippe et ses bergers, descendait sur Madrid avec ses bandes. Encore une fois ce fut l'exode : la Princesse des Ursins dut annoncer qu'avec la reine et l'Infant, elle quittait la capitale; elle conduirait en sûreté la précieuse femme et le précieux enfant. Au reste, si Philippe avait perdu la bataille dans ses belles plaines, Mme des Ursins se glorifiait de l'avoir gagnée dans les cœurs espagnols et c'était là, selon elle, que se dirait le dernier mot. Ils rejetteraient maintenant l'Allemand et son escorte de nations comme un volcan crache une lave. On pouvait raisonner, pleurer, se frapper la poitrine, c'était ainsi, et c'est cette victoire-là qu'elle annonçait dans ses prophéties. Et il parut en ces jours, où le tocsin aux églises annonçait l'envahisseur, qu'elle disait vrai. Derrière le carrosse qui emmena vers Pampelune la reine, la Princesse et l'enfant « les peuples » suivirent. « Notre fidèle Castille! » disait Mme des Ursins. Grands et Grandes en voiture, et les petits à pied : boutiquiers, artisans, barbiers, nuées de domestiques à pied dans la poussière, quelques

LE SECRET DU ROI

oignons noués dans le mouchoir ; les femmes grosses, en charrette, fuyaient ; elles ne mettraient point au monde leurs enfants dans Madrid pollué par l'étranger. Et cette fois il ne s'agissait plus pour les Grands d'aller se terrer dans leurs maisons de campagne, attendre prudemment ce que dirait le sort. Ils suivaient Marie-Louise, du moins ceux qui n'avaient pas suivi Philippe : le vieux marquis de Mancera avec ses cent ans se faisait porter dans une boîte qui ressemblait à un cercueil, et comme son confesseur lui représentait que c'était vouloir mourir et péché mortel, il répondait : « Eh bien, j'ajouterai ce péché mortel à tous ceux dont j'ai à rendre compte. » Et ses porteurs s'arrêtaient toutes les heures, ouvraient les rideaux pour voir si l'occupant était mort ou vivant. « Les Grands, la noblesse, le peuple, tout est égal présentement, » écrivait M. de Blécourt. Malgré sa défaite militaire, Philippe était glorifié. Les vainqueurs, au contraire, s'empoisonnaient dans leur victoire : aux abords de Madrid ils n'avaient trouvé que le grésillement des sauterelles sur le plateau brûlé de l'été ; l'archiduc n'osait entrer dans la capitale, il pouvait faire chanter des *Te Deum*, multiplier les processions dévotes ; ses soldats chantaient seuls dans le vide sonore des églises. Sur la terre encore haletante de l'été, les Allemands, vautreés, rendaient l'âme, périssaient de soif ; les Anglais, eux, dans la satiété du succès, se demandaient ce qu'ils faisaient encore : ils avaient accompli leurs consignes, le jeu était fini. Il leur tardait de rentrer dans leur Merry England. « J'ai reçu ordre de conduire le roi Charles à Madrid, disait Stanhope, maintenant qu'il y est, Dieu ou le diable l'y maintienne ou l'en fasse sortir, ce n'est pas mon affaire. » Madrid, la Castille, c'était comme le nœud d'un arbre séculaire et que huit haches qui ne frappent point ensemble ne peuvent trancher.

Et pourtant le doute subsistait à Versailles sur la magnifique résistance qui suivait les magnifiques lettres : la défaite de Saragosse était là ; les cortèges de paysans, les charretées de femmes enceintes, les vieillards dans des boîtes à moitié funèbres, c'était là une manifestation de « beaux sentiments » mais non de force : Mme des Ursins était-elle une vraie ou une fausse prophétesse ? Si elle soutenait le soi-disant miracle, on regretterait de l'avoir méconnue, si elle n'était que visitée par la chimère, il fallait pouvoir au plus vite couper les amarres avec la barque folle. Aussi, dans son immense perplexité, le Roi pre-

LA PRINCESSE DES URSINS

nait une précaution. Il rendait le secours puisqu'il donnait Vendôme : ce secours rendu lui conférait un droit et il l'exerçait. Il voulait en retour une promesse qu'il garderait dans le plus inviolable secret. Philippe lui écrirait une lettre, il y déclarerait qu'il faisait son aïeul juge de son état : il s'engagerait à céder le trône au rival allemand le jour où son grand-père le lui ordonnerait. Jamais Louis XIV (il le reconnaissait) n'avait encore demandé ce sacrifice; le temps du dernier risque, de la dernière extrémité était venu.

Mais comment décider Philippe? Le Roi l'a dit au duc de Noailles qui est chargé de la difficile commission : « Il faut persuader la Princesse des Ursins. » Le roi d'Espagne a l'unique arme des faibles : l'obstination. Mme des Ursins seule la brisera. Elle aime beaucoup le duc de Noailles, il est son neveu et aussi celui de Mme de Maintenon. Le messenger avec cette tante pourra causer à fond; il lui dira que le Roi sait « l'empire absolu » qu'elle a sur le roi d'Espagne. Qu'elle le veuille seulement et cette lettre de sécurité sera écrite : elle aura, si elle est femme à la désirer, sa récompense; le duc de Noailles l'étudiera, la sondera : elle doit désirer quelque chose. Le Roi, notons cet embarras, « ne sait pas précisément quels avantages il peut lui offrir; » c'est au duc de Noailles à le pénétrer; le duc de Noailles lit et relit son instruction tandis qu'il rejoint la cour d'Espagne en déroute; il a l'ample pouvoir de promettre à la Princesse « tout ce qu'il croira pouvoir lui être le plus sensible, pourvu que ses demandes soient conformes à l'ordre et à la raison. »

Et ce n'était pas tout, derrière le sourire de la fortune, il y avait l'autre face, la grimace de la disgrâce. Si elle ne se laissait pas convaincre, Sa Majesté la regarderait comme responsable de la perte totale de son petit-fils. C'est à elle, qu'elle le sache, que le maître s'en prendrait des mauvais conseils qui entraîneraient Philippe « dans le précipice, alors que l'on peut encore négocier un partage. » Que le duc de Noailles soit pressant, insinuant, surtout qu'il insiste sur la grâce, sur la reconnaissance du maître, qu'il ne montre la méchante face, le courroux, le châtiment, qu'à la dernière extrémité et quand il aura épuisé tous ses arguments.

C'est à Corella, sur les chemins de l'infortune que le duc de Noailles trouva la petite Cour en détresse. Tout de suite et se croyant bien fort, il entreprit la Princesse. Il lui arriva une sorte

LE SECRET DU ROI

d'aventure biblique, il fut, dit-il lui-même, comme « enchanté. » Les bienfaits dans une main ouverte, les foudres cachées dans l'autre, il sentit tout lui tomber des mains. Devant les tentations de grâces, Mme des Ursins haussait les épaules ; les menaces, elle en souriait. Certes le maître pouvait la menacer, la frapper même, mais la persuader non. Le roi Philippe ne céderait pas la couronne ; la chimère c'était de le croire et l'aberration c'était de le désirer. On verrait alors une Espagne exaspérée des versatilités de la France, c'est alors que se réveillerait la vieille haine et cette haine serait puissante et armée maintenant que l'Espagne avait des armes, des soldats, quelque chose comme des finances. D'un coup, cette force si laborieusement tirée du néant se tournerait contre les Français ; les Allemands, les ennemis s'en serviraient : c'était trop tard. Quant à cet archiduc, la Princesse défiait les huit nations de venir l'installer, d'en faire un roi d'Espagne : c'était trop tard aussi ; son heure était passée, morte. Ces Allemands étaient devenus « l'horreur du peuple » avec leur tour de Babel militaire. La mue s'était faite, Philippe n'était plus prince français mais roi espagnol, et le sang espagnol s'offrait, coulait pour lui. Son renoncement, même secret, même problématique, serait un crime, non seulement envers l'Espagne mais envers la France. Si le maître avait pu une fois, un jour, faire un roi d'Espagne, il ne pouvait plus défaire celui qu'il avait fait, en fabriquer un autre ; le duc de Noailles fut persuadé, « enchanté, » et garda par devers lui la « lettre de sécurité. »

Après le duc de Noailles, ce fut Vendôme qui apparut à Corella. Celui-là, Mme des Ursins ne l'enchanterait pas. Important, énorme, plein d'une expérience amère, ne se fiant qu'à ses yeux de voir et de juger, il examinait le cas de Philippe comme un médecin regarde un malade au chevet duquel veille une vieille femme et sur lequel courent des légendes. Ce malade au reste, il avait bonne envie de le sauver si toutefois l'entreprise était possible. Son diagnostic ressemblait beaucoup aux visions de Mme des Ursins et tout de suite il l'écrivait. Oui, les Allemands étaient à Madrid, mais en quelle posture ! La sauvage énergie nationale se refusait à eux ; ils n'osaient y faire entrer l'archiduc de crainte des poignards et des poisons ; les secours qu'ils attendaient des navires anglais et hollandais, ils ne les recevaient guère ; d'Andalousie ou de Barcelone à Madrid, les routes étaient longues et difficiles, et maintenant toutes semées de partisans, hérissées

.. LA PRINCESSE DES URSINS

de dangers ; contre les lents convois, les cailloux mêmes se dressaient. Si c'était là l'ouvrage de Mme des Ursins, on pouvait l'en maudire, mais elle ne le pouvait plus défaire : paysans maigres et sobres, le couteau aux dents, affluaient aux camps. Non, Mme des Ursins ne rêvait pas, ne trompait pas. Selon qu'on était à Corella, près des camps, ou dans les galeries de Versailles, l'optique changeait et Louis XIV fut convaincu à son tour quand il écrivit à Vendôme : « Ma résolution est prise de profiter de l'état où vous m'avez représenté l'Espagne et d'employer au moins pendant six mois mes troupes à faciliter au roi catholique le succès de ses entreprises pour le maintenir sur son trône. »

« On fait bien des choses en six mois, » dit alors Vendôme avec flegme et il commença son ouvrage ; tout de suite il eut des avantages. Maître incontesté, il fit bientôt aux yeux des Espagnols figure de sauveur. Par une sorte d'attrait magnétique, petites villes et bourgades abandonnées par les garnisons allemandes lui envoyaient l'obéissance ; il ramassait par petits paquets des prisonniers qu'il interrogeait ; ils lui répondaient dans toutes les langues sans savoir précisément pourquoi ils faisaient la guerre. Les Anglais se distinguaient par une calme indifférence, leur attachement à leurs coutumes. Ces petites victoires de début mettaient autour de Vendôme la confiance et la concorde ; on ne discute pas avec un chef qui réussit. Auprès des jeunes souverains, Vendôme faisait figure de parent authentique sinon légitime ; lui aussi était petit-fils d'Henri IV, un oncle à la Dunois ; avec sa supériorité réelle il prenait aussi un « empire » sur le roi d'Espagne et cet empire ne contrariait pas celui de Mme des Ursins, au contraire. Si elle avait inspiré les résolutions héroïques, lui, Vendôme, les mettait en action, montrait comment on prépare, livre et gagne un combat. Marie-Louise, elle, ne boudait pas le sauveur ; il trouvait en elle la foi, l'ardeur de la reconnaissance, et Vendôme, qui avait tant déplu après avoir perdu Lille, se plaisait maintenant à plaire au frère du duc de Bourgogne ; il avait toujours avec lui son secrétaire, Alberoni. L'Italien était spirituel, amusant et faisait aussi bien d'heureux horoscopes politiques que les soupes au fromage. Avec la Princesse des Ursins, l'amitié était parfaite ou le paraissait. Si M. de Vendôme était le sauveur, elle avait vu comme dans une révélation l'instrument du salut : l'âme espagnole que l'on avait trouvée dix ans plus tôt défiante et close. Elle fut contente

LE SECRET DU ROI

alors; ses « prophéties, » comme elle disait, s'accomplissaient. La douceur, le beau sang, le sourire prompt et volontiers caustique reparaissaient : on avait assez parlé de périr, maintenant on allait vivre; et, pour commencer, hiverner dans l'atmosphère d'enthousiasme, à Saragosse. Mme des Ursins y conduisait sa reine, lorsque le 15 septembre 1710, au relais de Mahora, des courriers apportèrent la grande nouvelle, celle que tous les signes annonçaient, l'accomplissement des prophéties. Avec le roi d'Espagne, Vendôme venait de battre les Allemands qui se dispersaient, laissant par milliers des prisonniers « de toutes nations. » C'était Villaviciosa.

Laissons la Princesse exprimer ses sentiments à M. de Torcy : « Nous voudrions, Monsieur, vous accabler de bonnes nouvelles. La reine vient d'apprendre celle que je me donne l'honneur de vous envoyer qui marque le prodigieux effet, suite des glorieuses victoires du roi d'Espagne. Je commence à espérer que ma prophétie sera accomplie, qui est que le comte de Starenberg, le plus zélé de ceux qui ont servi l'archiduc, ira se mettre à ses pieds tout seul pour lui dire qu'il se réjouit avec lui de ce qu'il se trouve débarrassé du poids d'une si grosse armée qu'il avait tant de peine à faire subsister et dont les généraux étaient tous mal d'accord. Je n'aurai pas, Monsieur, l'honneur de vous en dire davantage, parce que la reine partira dans peu de jours pour Saragosse : nous crevons tous de rhume et de mille autres incommodités que causent les maisons gelées où nous habitons, mais tout ceci n'est rien quand on a le cœur aussi content que nous l'avons. J'attends avec la dernière impatience que vous me fassiez l'honneur de me témoigner que le vôtre l'est aussi. Vous ne seriez pas bon à jeter aux chiens si vous n'étiez dans ces sentiments. »

Quelques mois plus tard, le roi d'Espagne, selon un engagement ancien, acceptait de remettre à son grand-père ses dernières possessions des Flandres : ces territoires, le roi de France les donnerait à l'électeur de Bavière, l'oncle maternel du roi d'Espagne, le fidèle allié qui avait vu sa Bavière confisquée par l'Empire. Il était déjà vicaire général aux Pays-Bas; il y serait souverain, au moins en attendant la paix : il faut donner un « état » convenable à un allié fidèle et qui n'a plus un coin de terre à lui où reposer sa tête. A contre-cœur Philippe consentait : il avait promis; sa conscience était engagée. Une grande nouvelle

LA PRINCESSE DES URSINS

de Cour se répandit alors. Le roi d'Espagne, à cette cession, faisait une écornure. Il réservait un comté, celui de Chiny ou un autre, on verrait, et il l'érigéait en souveraineté de 30 000 écus de rente pour Anne-Marie de La Trémoille, Princesse des Ursins.

La Princesse des Ursins souveraine! c'était là passer d'un vol par-dessus la tête de tout ce qui était grand, les plus grands, mais sujets. Ce glorieux rayon sur le soir de sa vie fut-il tout à fait imprévu de la Princesse des Ursins? Il est permis d'en douter; et dans les intimes entretiens avec la reine qui la chérissait d'une tendresse exaltée de reconnaissance, la question dut être abordée. Que deviendrait en sa vieillesse Mme des Ursins? Elle avait soixante-huit ans; elle n'avait jamais rien reçu des 20 000 francs de pension qu'avait stipulés le Roi à Versailles; recevoir du roi d'Espagne c'eût été, selon sa belle expression, « voler sur l'autel. » Pour une gueuse fière, la souveraineté était plus que séduisante; certes, bien du temps s'écoulerait encore avant que la souveraine entrât en possession de son État, ou touchât un sol des 30 000 écus de rente, mais elle tenait au signe plus qu'à la chose; elle pouvait rester à son office, « devoir à tout le monde, » crever de rhume ou de fatigue avec ce scintillement d'étoile sur la tête : souveraine. Les irritations pourraient couvrir ou gronder contre elle, elle ne dépendrait plus d'une colère, d'un hochement de tête, d'un signe, ni de ce fil où, depuis dix ans, pendait sur sa tête l'épée de Damoclès. Avec bonne grâce, Louis XIV à cette ascension de sa sujette donnait son consentement, bien plus son approbation. Sa gratitude il ne pouvait la témoigner sans reconnaître devant ses ennemis qu'elle avait été son instrument, mais il louait la gratitude de ses petits-enfants. C'étaient encore là « de beaux sentiments. » Il ne voulait plus en France de maisons « souveraines » mais il ne lui déplaisait pas d'avoir dans les Flandres une « souveraine » dévouée à la France. M. de Torcy, d'une plume galante, dessinait sa révérence. Mme de Maintenon s'étonnait sincèrement qu'on voulût être souveraine : elle était un peu déçue; était-ce donc là ce mystérieux projet qu'en un jour d'amertume Mme des Ursins avait voulu garder pour elle seule? Il eût été si beau que ce fût d'entrer en un couvent! La Princesse se souvint-elle alors de son père qui avait tant désiré pour les La Trémoille une souveraineté comme en avaient alors les Bouillon, les Condé, les

LE SECRET DU ROI

Longueville et qui avait jeté son regard de frondeur sur celle du Roussillon?

Marie-Louise, elle, rayonnait; ce don, c'était le triomphe de son cœur, elle y apportait une ardeur fiévreuse. La Princesse quitterait l'ordre des hommes injustes et jaloux pour entrer dans l'ordre des rois. Le cœur de feu le voulait, mais pour voir son vœu s'accomplir, il fallait vivre; et derrière le théâtre où se jouait une si belle scène veillait un génie funèbre.

CHAPITRE X

LA MORT DE L'EMPEREUR LES LUEURS DE LA PAIX

LA REINE D'ESPAGNE MALADE || PROJETS DE PAIX, MISSION DU
PRÊTRE GAUTIER || NÉGOCIATION || MORT DE L'EMPEREUR || LA
PAIX POSSIBLE, SACRIFICES A IMPOSER A L'ESPAGNE, ROLE DE
MADAME DES URSINS.

S'IL s'agit moins de suivre ici une biographie en tous ses méandres que de tracer les lignes d'un caractère, nous penserons que tout est dit pour la Princesse des Ursins. Quoi qu'il advienne de sa vieille personne, la bataille est gagnée car Philippe règne ou va régner; les Espagnols le veulent maintenant pour roi, de leur volonté farouche; après tant d'à-coups, de faux mouvements, de velléités d'abandons ou d'abandons réels, la machine tourne. Certes la grande paix finale n'est pas encore conclue; mais Madrid est vidé des envahisseurs, l'archiduc est retourné à Barcelone et n'essaye plus des montées en Castille. Quant au roi de France, qu'il fasse sa paix quand il voudra, quand il pourra, il ne peut plus céder aux ennemis la couronne d'Espagne car elle n'est plus entre ses mains; c'est là un fait que nul ne peut changer.

La Princesse des Ursins à la petite Cour de Saragosse prenait son nouveau rang d'altesse; avec un de ses mornes sourires, Philippe l'avait, le premier, saluée de ce titre : altesse. Lorsque, retenue à Catharra par le furieux rhume, elle avait rejoint Marie-Louise à Saragosse, toutes les dames, tous les grands étaient venus au-devant d'elle. La reine, tenant par la main le petit prince des Asturies, avait avec effusion souhaité la bien-

LA MORT DE L'EMPEREUR

venue à la souveraine de Chiny, et quand le vieux duc d'Ossone, le plus âgé de tous les Grands, le plus épineux aussi sur les privilèges, avait traversé la salle des gardes, pour saluer sur le seuil, du titre sonore : altessel la nouvelle souveraine, tous les Grands avaient suivi. C'était là une « nouveauté » : c'était accorder à la Princesse une primauté, mettre une personne, un rang entre le roi et la grandesse. Cette primauté on ne l'accordait même pas au duc de Savoie ; mais dans la veine de bonheur, on était généreux et l'altesse, saluant profondément, ne voyait devant elle que beaux visages.

Le roi d'Espagne, pour y tailler sa souveraineté, donnait à Mme des Ursins le choix entre trois territoires : si elle choisit dans la région fertile, ce ne seront que quelques paroisses, quelque chose, dit-elle, comme une belle terre ; si elle veut plus grand, ce ne seront que peu de paroisses et beaucoup de marécages. Mais le revenu de l'un ou de l'autre fera 30 000 écus spécifiés d'argent et de vieille Castille.

Pensa-t-on alors que cette souveraineté ressemblait bien à un mirage dorant les brumes flamandes ? Le roi d'Espagne remettait à son grand-père ses dernières possessions des Flandres ; c'était là une première fiction ; l'aïeul les donnerait en royaume d'attente à son allié fidèle et malheureux, l'électeur de Bavière ; c'en était une autre, car à la paix que l'on prévoyait toujours, l'électeur rentrerait dans sa Bavière ; il offrirait en échange ces Flandres qui réjouiraient les Hollandais ; les Hollandais, qui sait ? les offriraient peut-être à l'Empereur en échange aussi de territoires mieux à leur gré, et que diraient alors les derniers occupants, « les ennemis » de l'écornure, de ce prélèvement du comté de Chiny en faveur de la femme abhorrée, de celle qui avait été auprès de Philippe une mascotte néfaste ?

On ne voyait pas si loin ; Philippe, qui n'aimait pas perdre les couronnes que « Dieu lui avait données, » renonçait sans plaisir à ses Flandres ; il avait fallu le beaucoup prier, lui rappeler sa promesse, son engagement « de conscience » envers l'électeur, le frère de sa mère ; il était bien aise de faire cette réserve. Se demanda-t-on aussi ce que deviendrait, après Mme des Ursins qui allait sur ses soixante-dix ans, la souveraineté ? Elle n'avait pour héritiers que ses neveux, l'un français, Chalais, jeune capitaine, et l'autre italien, Lanti ; ni l'un ni l'autre n'étaient de taille à faire figure de princes souverains. Louis XIV, toujours sévère,

LA PRINCESSE DES URSINS

avait même défendu à Chalais d'accepter la grandesse en Espagne. Serait-ce peut-être le roi de France qui serait l'héritier d'Anne-Marie de la Trémoille? Aurait-on ainsi une percée pour les regards français sur les brouillards de Hollande? Saint-Simon l'a cru et ce n'est pas impossible. La question de la survivance dut se poser. En attendant nous voyons avec étonnement M. d'Aubigny, le maître des secrets, nommé maître général des eaux et forêts en Touraine. Il devient officier du Roi et commence de bâtir près d'Amboise un beau château; on y voit arriver, dit le monde, meubles et statues. Il est vrai qu'il se marie, enfin, et qu'il a le prétexte de préparer pour Mme d'Aubigny une demeure digne de la maîtresse générale des eaux et forêts. Ce beau château, en ce coin soleilleux de France, serait-il la retraite que l'on réserve, sous les auspices du Roi, à une souveraine qui a déjà disposé pour un héritier reconnaissant de son petit État? Si nous ne perçons pas le mystère, indiquons-le pourtant.

Il y eut quelques heureux jours à Saragosse : on ne se pressait point de rentrer dans Madrid délivré. La reine se plaisait dans l'atmosphère de victoire et aussi de liberté. Une petite Cour, tout près des camps, s'anime et improvise; ce qui à Madrid eût été sacrilège était permis : officiers, princes, le roi d'Espagne allaient et venaient de l'armée au petit palais. Marie-Louise aux fenêtres guettait l'arrivée des courriers, bondissait pour prendre les plis de leurs mains; le duc de Vendôme arrivait en surprise, montait tout botté chez la reine et les *señoras de honor* ne s'en scandalisaient point. On était loin des querelles sur les *tonsillo* et les queues formidables; M. de Vendôme prenait goût à cette guerre qui devenait pour lui une petite guerre et lui réussissait; c'était sa revanche de Lille. Là où il passait les Autrichiens s'évanouissaient. « Pressons la mesure, » écrivait-il. Qu'on lui envoie encore quelques troupes et des canons « qui ne plient pas au sixième coup comme des gaules » et l'on verrait anéantir les derniers démons d'Autriche; Anglais et Allemands ne viendraient plus avec des galères les ressusciter. Derrière M. de Vendôme, on voyait l'abbé Alberoni qui avait maintenant depuis dix ans tout vu, tout su, tout connu, en dissertait à perte de vue et, mieux encore que Vazet, faisait rire le roi d'Espagne.

Puisqu'on prenait des libertés, Marie-Louise voulut alors, avec la Princesse des Ursins, tenter une grande « nouveauté. » On la voyait pétulante de bonheur, mais ce n'était pas seulement

LA MORT DE L'EMPEREUR

le bonheur qui brillait dans ses yeux, c'était aussi la fièvre; à ce cou de jeune femme on voyait grossir les vilaines glandes, mal dissimulées sous les dentelles. La Princesse éperdument niait un danger, mais ce qu'elle niait elle le voyait. Elle désira alors conduire Marie-Louise aux eaux de Bagnères. Avec une douceur touchante, Marie-Louise en demanda la permission à son époux, à son peuple : « les bains et les eaux chaudes, disait-elle, pourraient faire fondre ces glandes que j'ai depuis quatre ans. Craignant qu'elles ne grossissent assez pour me défigurer, j'ai trop d'intérêt à ne pas l'être par rapport au roi et à nos sujets pour manquer à chercher le seul remède que tous les médecins m'ont assuré être le plus sûr. » En écrivant ces lignes si tristes à l'aïeul, elle souriait encore à la vision de son désir : « Monter de Bagnères à Marly, y embrasser ma sœur de tout mon cœur, disait-elle, et jouir en si bonne compagnie des plus beaux lieux du monde que vous avez faits. L'idée seule m'en ravit. Jugez de ce que ce serait si la chose était réelle. » Ce ravissement en idée fut court. La reine, voulait emmener la Princesse des Ursins et son fils. C'était là une trinité inséparable. Les Espagnols, « toujours un peu soupçonneux, » ne permirent point que le prince des Asturies quittât le sol natal : les dieux lares ne quittaient point le foyer; un roi, une reine, un infant vivaient et mouraient en Espagne; c'était au Roi des rois et non aux eaux chaudes à les guérir. On émit même la folle crainte que dans son désir d'obliger son petit-fils à abandonner l'Espagne, le roi de France ne gardât la reine d'Espagne et son fils en otage. Louis XIV dut écrire, donner les plus fortes assurances que sa petite-fille serait libre en France comme en son propre royaume, la défiance fut la plus forte. Et la reine, prisonnière de la nation jalouse, dut renoncer à son espoir. Dès lors, avec des intermittences, des éclats de vie, de feu, d'orgueil et de gaieté, deux grossesses, elle ne fut plus guère qu'une malade. A Saragosse, pendant de longs mois, elle fut en grand danger; on ne l'apercevait plus que couchée sous les courtines, voilant son pauvre cou. Ainsi séparée de la vie, minée de fièvre, ses pensées, ses vues, ses désirs à la fois s'exaltaient et se limitaient. Le miracle de la victoire lui apparaissait comme le jugement de Dieu, définitif. Non seulement Philippe, le cher roi, le charmant roi, garderait l'Espagne, mais les Espagnes, l'Italie, les Indes, le Mexique et le Pérou. Certes l'aïeul, quand il ferait sa paix difficile, n'offrirait plus l'Espagne,

LA PRINCESSE DES URSINS

mais il serait peut-être tenté pour l'Italie... pour Gibraltar, pour les Indes.

C'était prévoir juste, car à Versailles, avec mystère mais avec suite, on cherchait la paix. Depuis cinq ans les guetteurs en vigie en observaient les moindres présages; des avertisseurs en Angleterre, en Hollande annonçaient les plus légères variations dans la rose des vents. Tout à coup on perçut un souffle; il fut signalé par un prêtre français nommé Gautier : c'était tout simplement un ancien sacristain de la paroisse de Saint-Germain et qui n'y avait pas même atteint le rang de clerc. Ce Gautier avait suivi Tallard, ambassadeur à Londres, comme aumônier et puis, l'ambassadeur rentré à la déclaration de la guerre, il était demeuré, avait passé, aumônier toujours, au service du comte de Gallas, l'ambassadeur de l'Empereur. A sa chapelle, à sa messe il voyait venir la femme de Lord Jersey, alors jeune secrétaire d'État. Milady Jersey, catholique, s'intéressait à la cause du prétendant Jacques Stuart; ce n'était point là conspirer; on espérait seulement que la reine Anne, *good queen Ann*, désignerait selon les droits du sang son jeune frère pour héritier et non un neveu allemand de Hanovre. Plus d'une fois déjà, Torcy avait, à travers des marchands anglais ou hollandais, reçu du chétif abbé des lettres bien prudentes et qui portaient des adresses supposées. Au mois de janvier 1711, l'aumônier, par les mêmes voies, fit savoir qu'il arrivait et le 21, ayant beaucoup attendu dans l'antichambre, il entra chez le secrétaire d'État. Torcy n'avait jamais vu son mystérieux correspondant; en ce premier tête-à-tête, l'un était timide, l'autre sur ses triples gardes. L'aumônier parla, parla bien et sembla même, dit plus tard Torcy, « réciter un discours qu'il aurait appris par cœur. » Le prêtre, non content de voir Milady Jersey à sa messe, avait vu aussi très secrètement Milord Jersey lui-même et Shrewsbury. C'étaient eux maintenant qui conseillaient la reine Anne; Marlborough et sa femme n'étaient plus ni aimés, ni écoutés de la reine, ni de la nation; ils avaient trop profité, l'une de l'affection de la souveraine, l'autre de cette guerre qu'il menait avec acharnement, où l'Angleterre engloutissait des trésors et dont on ne voyait plus bien ni le profit ni le but : pour tout dire et tout bas, il y avait maintenant à Londres un parti discret, mystérieux plus que prudent, mais qui s'orientait vers des arrangements avec la France, vers la paix. Qu'avait cherché en cette

LA MORT DE L'EMPEREUR

guerre interminable la nation anglaise? des places sur les mers pour y abriter ses navires, des libertés pour son commerce aux Amériques et aux Indes. Ces avantages, la guerre ne les lui avait pas encore définitivement donnés, ne pourrait-elle les trouver dans la paix? A ce précieux prix, elle pourrait laisser Philippe V en Espagne... Laisser régner Philippe en Espagne, la paix... c'étaient là des mots qui sonnaient la délivrance : Torcy, très froid, écoutait; le prêtre continuait sa harangue. Si l'on « s'arrangeait » avec la France, la reine Anne se souviendrait peut-être de son jeune frère Jacques; écoutant la voix du sang, elle le désignerait comme héritier à l'affection de la nation, et alors, quelle alliance! Certes, on ne proposait rien, c'était une sourde invite et presque muette : on traçait d'un signe rapide, dans les airs, une figure. « Offrir la paix, écrivit ce soir-là Torcy dans son journal, c'était demander à un homme souffrant d'une longue et cruelle maladie s'il veut guérir. » Mais, dit-il encore, avait-on affaire à un médecin ou à un charlatan? le pauvre prêtre était évidemment sincère, mais il pouvait être dupe. Peut-être, à travers lui, voulait-on seulement sonder le degré d'épuisement de la France. Et puis comment répondre à qui n'avait pas écrit? « Donnez-moi, dit vivement le prêtre, une lettre pour Milord Jersey, écrivez-lui simplement que vous êtes bien aise de savoir de moi qu'il est en bonne santé, que vous m'avez chargé de le remercier de son souvenir et de lui faire vos compliments. » Au ton de récitation du prêtre, Torcy comprit que les termes mêmes de la lettre avaient été convenus d'avance. Milord Jersey avait été autrefois ambassadeur en France; il pouvait échanger avec Torcy un signe de courtoisie; eux seuls en sauraient le sens. Le bon abbé conta qu'il avait naïvement demandé si la reine Anne était au courant de sa commission. Avec un discret humour, Milord l'avait alors assuré qu'on ne lui demanderait pas au retour si le roi de France était informé de son message.

Il n'était point temps de dévoiler les figures souveraines. Le prêtre s'en fut par les petits degrés, étonna les garçons bleus avec sa barbiche sale, ses gros souliers et sa soutane râpée. Torcy passa aussitôt chez le Roi conter la troublante visite.

Sans délai, le Roi appela son Conseil : c'était alors Pontchartrain le chancelier; Desmarets était aux Finances, Voisin à la Guerre avait remplacé M. de Chamillart, enfin le Dauphin. Torcy, lui,

LA PRINCESSE DES URSINS

était tenté; écrire la lettre n'engageait à rien : « les plus éclairés du Conseil » craignaient pourtant, dit-il, de tendre l'oreille à des insinuations si lointaines. » Une campagne heureuse, une victoire seraient d'un autre poids que ces invites mystérieuses. Le Roi décida. M. de Torcy écrivait la lettre de compliments, rien de plus. Le secrétaire d'État la dicta à Gautier; pas d'écritures; le prêtre s'en retourna à Londres avec 2 000 francs pour ses voyages et laissa plusieurs adresses de marchands anglais et hollandais qui feraient passer les nouvelles, s'il y en avait.

La semence était dans le sillon; seuls ceux qui l'avaient déposée en pouvaient surveiller la secrète percée. Il fallait la cacher jalousement aussi bien aux Hollandais, aux Allemands qu'au roi d'Espagne. On savait bien que « s'arranger » avec les Anglais c'était les laisser maîtres à Gibraltar, à Port-Mahon, leur donner des comptoirs dans les Indes. Ces cessions allaient déplaire aux Espagnols, le temps n'était point encore venu de leur en révéler la nécessité. Et surtout que le Turc, là-bas, ne voie pas poindre la lueur de la paix chrétienne, qu'il continue de mordre aux talons de l'Autriche.

Que de dangers pour cette petite graine, que de mains avides de la surprendre et de la jeter aux vents! Trois semaines plus tard, l'abbé revenait, sous prétexte de pèlerinage, flânant le long du chemin; il ne fallait point avoir cet air pressé qui éveille les curieux; il multipliait ses voyages; un jour, il apporta quelque chose, des papiers, non signés encore. On y reconnaissait pourtant « les écritures anglaises. » On négociait enfin mais encore en masques. Les places, les fameuses places étaient nommées. C'était bien Gibraltar : le dieu des mers l'avait donné aux Anglais, ils en avaient connu le prix; c'était Port-Mahon aussi, la place dans les Indes et nulle entrave pour les négociants dans les Amériques espagnoles. Que le roi de France après les conférences de La Haye, après celles de Gertruydenberg acceptât ces ouvertures et l'on verrait s'il était encore question des odieux préliminaires. Philippe garderait son Espagne; pour l'Italie on verrait. Un jour enfin Gautier amena un Anglais, Prior; les masques tombaient. On était nerveux au Conseil du Roi; le Dauphin s'inquiétait des sacrifices que l'aïeul allait demander, imposer à Philippe, les entretiens se poursuivaient tard entre le Roi et Torcy dans la chambre de Mme de Maintenon, couchée sous ses rideaux et qui tricotait pour ses pauvres : la paix entrevue!

LA MORT DE L'EMPEREUR

la paix ! sa passion. Il arrivait qu'elle n'y tint plus ; ces susurrements de paix lui donnaient la fièvre et Torcy voyait les doigts maigres trembler sur les aiguilles d'ivoire. Un soir, du fond de la chambre, Torcy entendit la voix faible s'élever et rappeler au Roi que la paix, il la devait à ses peuples. Le Roi, courtois, écoutait sans répondre : le ministre savait ne pas entendre ; le calme s'imposait : jour par jour la nuée se levait ; on apprenait ce qu'il fallait, pour aboutir, accepter et même offrir. Les places aux Anglais et toute l'Italie à l'empire. Il fallait y décider Philippe, et qu'il fît accepter aux Espagnols le partage détesté. Qui pourrait briser une résistance que l'on pouvait prévoir obstinée ? Encore une fois le nom revenait : la Princesse des Ursins.

« Nous sommes, Madame, dans une conjoncture bien importante, lui écrivait Torcy, le Roi compte sur les conseils que vous donnerez et sur l'effet qu'ils produiront. Vous connaissez, Madame, l'état des affaires d'Espagne. Si vous êtes bien informée de celles de France et des difficultés qui se trouvent en tous genres à la continuation de la guerre, vous conclurez que la paix est absolument nécessaire. Sa Majesté s'attend que vous y travaillerez autant que vous pourrez. »

Au milieu de tant d'inquiets chuchotements, soudain la grande voix de la mort s'éleva, couvrit tout et décida. Le 14 avril 1711 le grand Dauphin, Monseigneur, mourait à Meudon de la petite vérole. Le Roi, retiré à Marly avec Mme de Maintenon, se prêtait à la parade du deuil : les hommes en grands manteaux, les femmes en mantes, lugubre et fantasque cortège, défilaient, le cœur léger, le visage contrit devant le Roi. Des dames de province, en pleureuses insolites, exagérant la mine funèbre, donnaient envie de rire. On pressa le défilé des ombres du Styx ; le prêtre Gautier venait encore une fois d'arriver ; il était là, dans la chambre voisine ; les dernières révérences finies on le fit entrer. Maintenant, disait-il, on demandait à Londres des propositions précises : il ajouta qu'il avait des ordres particuliers et accommodants. Le Roi aussitôt tint Conseil ; il était ferme d'attitude et tout aux affaires. « Mais les larmes lui coupaient la parole quand il tentait de s'expliquer. » L'heure n'était point aux larmes : il se remit, il accepta de faire enfin des offres et d'en donner au prêtre deux exemplaires, l'un signé, l'autre non. L'émissaire devait faire accepter le second s'il était possible. Philippe gardait l'Espagne, perdait ses places et l'Italie.

LA PRINCESSE DES URSINS

.. La mort de Monseigneur pesait sur la situation générale en ce qu'elle supprimait un degré entre Philippe V et le trône de France. C'était là aux regards de l'Europe un vide dangereux. Mais onze jours plus tard un courrier apportait de Nancy une bien autre nouvelle. L'Empereur, à trente-deux ans, venait comme Monseigneur de mourir de la petite vérole. La conséquence se tirait d'elle-même : il n'avait pas d'enfants ; son successeur à l'empire serait son frère ; c'était l'indication du passé, on n'improviserait pas une nouvelle souche impériale. Et si Charles, le roi de Barcelone, devenait empereur, il ne serait plus, il ne pouvait plus être aux yeux de ses alliés roi des Espagnes. Ce serait trop. Torcy entrevit à l'instant ces longues conséquences. Jamais coup du sort n'avait été plus immédiat : les pôles changeaient. Torcy porta la nouvelle au Roi qui se couchait ; il alla ensuite chez le duc de Bourgogne, nouveau dauphin depuis onze jours : « La nouvelle, dit-il, fut célébrée comme une des meilleures qu'on pût recevoir, quoique M. le duc de Bourgogne, par scrupule, craignît de s'en réjouir. »

Dès le lendemain les courriers portaient au roi d'Espagne, à la Princesse des Ursins, les lettres de France. Après son père mort, Philippe apprenait que son ennemi, son ennemi de race, l'Empereur était mort et que son rival était appelé à un autre destin. Car on aiderait l'archiduc à devenir Empereur, il le fallait. La reine était alors dangereusement malade ; la Princesse des Ursins entra dans sa chambre, les troublantes lettres à la main ; on cachait à la malade la mort de son beau-père le grand dauphin ; la Princesse ne lui dit que l'étonnante nouvelle : la mort de l'Empereur.

L'émoi fut grand à la petite Cour de Saragosse. Les Espagnols regrettaient sincèrement Monseigneur. Ce dauphin, fils de roi, père de roi, jamais roi (la prophétie s'accomplissait), avait été l'avocat de son fils Philippe. Jamais il n'avait accepté l'idée de l'abandon. Il ne semblait même se réveiller au Conseil de ses torpeurs lourdes que pour cette cause. Lui disparu, le Roi, le grand-père n'allait-il pas encore « abandonner » l'Espagne ? La Princesse des Ursins rassurait ces cœurs toujours en ombrages ; avec Blécourt tout de suite elle entraînait dans les vues nouvelles ; l'aïeul les avait à grands traits dessinées de sa main sur ces longs feuillets qu'avec émotion lisait Philippe : le fils pleurait le père qui l'avait aimé et soutenu ; en même temps il fallait à l'instant

LA MORT DE L'EMPEREUR

comprendre le nouveau plan, l'adopter, y travailler; Vendôme, surpris au camp par les exaltantes nouvelles, survenait à cheval; pas d'hésitation; oui, il fallait que l'archiduc fût élu à l'empire, lui assurer les voix des électeurs catholiques; les oncles de Philippe, ses alliés, les électeurs de Bavière et de Cologne; cette élection aurait encore l'appui du Pape car Rome voudrait un empereur catholique. Cette mort, disait Philippe, c'était encore un signe du ciel; il offrait d'écrire lui-même à son rival de Barcelone: « C'est le moyen le plus noble de lui faire part de mes intentions, » écrivait-il. « En effet, il écrivait, longuement, enfermé avec l'oncle Vendôme; il faisait appel lui aussi à la noblesse de son adversaire, lui offrait la solution équitable, consentie d'avance de tous: à l'un l'empire, à l'autre l'Espagne. A Versailles on fut content de cette lettre, d'autant plus que Vendôme, qui en envoyait de sa main une copie, affirmait que Philippe l'avait écrite « tout seul. » La copie que nous avons encore et qui porte bien des ratures ressemble fort à un broui lon qu'aurait écrit Vendôme. On était un peu sceptique à Versailles sur les lettres que Philippe écrivait « tout seul. » La lettre, au reste, revint à Madrid, sans avoir été ouverte; l'archiduc ne refusait pas l'empire, mais il refusait que Philippe le lui offrît et il restait « roi d'Espagne » à Barcelone.

Dès lors pourtant on navigua vers la paix; à Versailles on en voyait le dessein précis, on voulait l'atteindre. A l'archiduc l'empire et l'Italie car les Anglais ne voulaient pas de ports quasiment français sur le chemin des Indes; aux Anglais encore Gibraltar et Port-Mahon et la place dans les Indes; à Philippe l'Espagne, et seulement l'Espagne. Mais on avait devant soi une difficulté psychologique, c'était l'âme de Philippe; il avait remporté à Villaviciosa une victoire d'ordre militaire, il en obtenait du ciel même une autre d'ordre mystique: la mort de l'Empereur. Qu'allait-on encore marchander, raisonner, rogner sur ses royaumes? La pensée que l'aïeul négociait pour lui, sans lui, le crucifiait. M. de Blécourt avait eu mission d'animer en lui l'ardeur guerrière; maintenant, plus de batailles ni de victoires, il fallait amener le roi d'Espagne à accepter la paix que l'aïeul ferait pour lui: ce jeu changeant ne décourageait pas la dextérité française; de nouvelles voix diraient de nouvelles choses. M. de Blécourt, épuisé, malade, revenait et M. de Bonnac aurait à son tour l'appui de Mme des Ursins; elle se servirait,

LA PRINCESSE DES URSINS

.. pour lui de cette clé dont on avait tant usé et qui ouvrait le cœur des rois. « Il s'agit de bien conseiller le roi d'Espagne, disait Louis XIV au nouvel envoyé, et je suis persuadé qu'il vous sera plus facile d'y réussir tandis que le roi et la reine donnent toute leur confiance à une Française bien intentionnée. »

Aussi M. de Bonnac arrivant à Corella où « les rois » s'étaient rejoints se faisait tout de suite annoncer chez la Princesse; il fallait réussir, sa compatriote l'y aiderait; mais en recevant l'audience du roi, celle de la reine, il était comme effrayé de sa tâche. La reine avait reçu l'envoyé de l'aïeul « les yeux clos » comme sachant d'avance tout ce qu'il allait dire, et tapotant de ses doigts sa courte-pointe de dentelles; et puis elle discutait; jeune, ardente, malade, elle touchait le cœur. Dans ses paupières, enfin levées, Bonnac voyait brûler la fièvre. Quoi, disait-elle, c'était avec les royaumes du roi d'Espagne, avec ses places que le grand-père achetait sa paix avec l'Angleterre : et c'était là la récompense pour avoir battu huit nations à Villaviciosa et chassé les Autrichiens d'Espagne! Seule, écrivait Bonnac, la Princesse des Ursins est capable d'adoucir ses sentiments. « On ne saurait s'imaginer, disait-il encore, comme on pense haut à cette Cour. » Chez le roi, il ne trouvait qu'une obstination terne; ce prince ne savait pas vouloir, mais sa force léthargique il la mettait à ne pas vouloir : la reine, remarquait l'envoyé, demeure « la maîtresse absolue de son esprit. » « Je crois, Madame, écrivait de son côté à la Princesse M. de Torcy, que vous vous ennuierez de mes mensonges; » la paix on avait entrevu son visage, on ne la laisserait plus s'échapper, elle était apparue forte et raisonnable, il fallait que Philippe plîât et que Mme des Ursins le fit plier.

Maintenant elle s'y prêtait, elle avait compris; elle préparait le roi d'Espagne. « Vous le trouverez bien plus disposé à plaire au Roi son grand-père qu'on ne le croit en France, » disait-elle à l'envoyé venu un matin dans la familiarité du quarto chico causer à cœur ouvert. Par les fenêtres tous deux regardaient, sous les pins maigres, venir le roi d'Espagne qui rentrait de la chasse, le fusil sur l'épaule, suivi de ses chiens : au reste vous allez vous en assurer, disait-elle encore, car elle allait à l'instant demander pour lui une audience. Bonnac observa bien, tandis qu'il attendait le roi chasseur, et nous en laissa à cette date le portrait : il le vit, très jeune d'aspect, le visage triste sous les

LA MORT DE L'EMPEREUR

cheveux d'un blond doré, tout étiré en longueur, très amaigri. Depuis maintenant onze ans que l'adolescent avait quitté Versailles, Bonnac fut frappé de « l'air espagnol. » L'entretien commencé, l'envoyé s'étonna, il vit ce prince qui passait pour muet s'animer et s'exprimer avec hauteur sur son sort; oubliait-on qu'il était le plus tendre et le plus reconnaissant des petits-fils, mais enfin roi d'Espagne et comme tel responsable devant Dieu de ses places, de ses royaumes? Pouvait-il les donner à ses ennemis, lui qui n'était pas vaincu? Pouvait-on les donner pour lui?

Il se levait alors et M. de Bonnac s'en allait rêveur, s'en retournait vers Mme des Ursins. C'est elle qui romprait ce roseau.

La Princesse alors faisait entrer le Français par les accès familiers et sacrés chez le petit prince des Asturies. Là, elle était gouvernante; elle faisait apporter un petit fusil et devant Bonnac l'enfant faisait l'exercice à la française comme un mousquetaire. Il était blond aussi, déjà très grave, élevé dans une solitude divine. Après le fusil, la Princesse lui faisait manier la pique et le tambour : il battait la marche avec beaucoup de justesse et accompagnait sur les timbales tous les airs qu'on lui chantait. Puis, en face de la Princesse, qui lui donnait la réplique en plongeant dans ses jupes, il esquissait les pas du menuet. La petite plante royale recevait sa culture propre. Enfin, ô surprise effrayante, la porte s'ouvrait et c'était la reine qui entrait. Voyant le Français sous l'égide de la Princesse, elle lui souriait avec sa grâce alors souffrante : « Je viens faire dîner l'Infant, disait-elle. » Bonnac se retirait à reculons, attendri, reconnaissant, on lui avait permis de jeter un coup d'œil sur l'aire royale. Oui, il y avait là des êtres particuliers, vivant dans un certain rythme inaltérable : il ne fallait rien brusquer et la Princesse des Ursins était l'âme des âmes. Pour ce matin-là, elle n'avait pas fini : maintenant elle s'épanchait. Elle voyait avec crainte s'achever son temps de gouvernante de l'Infant. A quel gouverneur allait-on le donner? Ne serait-il pas élevé dans la haine et la jalousie de la nation française? « Vous serez étonné, disait-elle, de voir combien il y a peu d'Espagnols capables non d'un grand emploi, mais d'un médiocre : les jeunes gens dans les langueurs de l'oisiveté se débauchent vite, les vieillards s'abêtissent dans les vieilles maximes, incapables, disait-elle, d'en imaginer de nouvelles. »

Le patriotisme au reste était magnifique, s'exaltait dans

LA PRINCESSE DES URSINS

l'ignorance même du monde et du temps; là aussi il y avait une force à ménager. Certes, les événements parlaient, pressaient, changeaient, mais les caractères on ne les changerait pas au gré du sort. Enfin la Princesse se levait, tendait ses deux mains au Français. Bonnac retournait tout remué, pensif, à ses dépêches. Ainsi introduit au cœur même de la place, stylé, il faisait au roi le récit minutieux et fidèle de tout ce qu'il avait vu et compris : l'alliance avec la Princesse après une matinée si mémorable était étroite; ils se voyaient tous les jours et tous deux rendaient compte à Versailles de leurs vues concordantes : lui, avec sa prudence, elle avec sa hardiesse et le droit aux remontrances. Jamais situation ne fut plus explorée, plus expliquée. « Il paraît par vos lettres et par celles de la Princesse des Ursins, écrivait le roi de France, que mon petit-fils est blessé des conditions qui lui semblent dures. Croit-il, oubliant les événements de la guerre, que je suis maître d'imposer les conditions de la paix? » Il fallait l'Italie pour le futur Empereur, la Sicile pour le duc de Savoie, les fameuses places pour les Anglais et que le roi d'Espagne envoyât à son grand-père ses pleins pouvoirs. « Il est dans une peine que je ne puis vous exprimer, disait la Princesse à Bonnac, et comme elle le faisait inviter à l'intimité du souper royal, le Français notait l'agitation muette sur les visages de Philippe et de Marie-Louise, leurs regards échangés dans les rites pesants du souper au cours des réflexions oiseuses sur le temps et sur la chasse. Avec frémissement « les rois » apprenaient l'arrivée de courriers porteurs de dépêches qui se déchiffrèrent sans eux. Le souper fini, le roi n'y tenait plus, il laissait se retirer la reine, faisait passer Bonnac dans son cabinet et lui posait la brûlante question : « Qu'avez-vous à me dire? » Encore une fois Bonnac désignait l'objet des holocaustes. « Il est terrible pour moi de perdre Gibraltar, » murmurait Philippe. Alors on le voyait, la tête courbée aux offices de dévotion, cherchant avec sincérité les voies de Dieu. « Il est des conjonctures où il faut savoir perdre, » lui écrivait sévèrement l'aïeul. Perdre, Philippe ne le savait pas encore, mais lentement l'apprenait : « Il n'y aurait qu'à louer les Espagnols de vouloir conserver les provinces et les places qui appartiennent à la couronne, écrivait encore Torcy, si les moyens correspondaient à leurs discours, mais en se contentant de dire qu'ils aimeraient mieux périr que de laisser une place aux ennemis, le roi d'Espagne périra vérita-

LA MORT DE L'EMPEREUR

blement et la nation recevra un autre maître. » Ces voix de la rude vérité, la Princesse les entendait bien, et sûre désormais que l'Espagne resterait à Philippe elle devenait l'alliée sincère de la paix. Elle admettait qu'il faut savoir perdre; elle ne demandait plus que du temps et de la douceur, de l'habileté aussi. Pourquoi tenir Philippe dans le tête-à-tête douloureux avec son aïeul, pourquoi ne pouvait-il parler lui-même avec ses ennemis, entendre, de leurs voix âpres, leurs exigences? Il changeait de figure quand il lisait les gazettes de Hollande avec leurs rodomontades, leurs rires insolents sur « l'enfant en lisières. » On n'aime pas « perdre » sur l'injonction de ceux qui mènent derrière vous la partie : on s'incline, quand on joue soi-même, devant la réalité menaçante. Certes elle raisonnait juste, mais à Versailles aussi le roi tout en étant le Roi, le grand Roi n'était pas le maître. Et à Londres en voulant régler la partie « d'ensemble » on n'avait pas tort. Nul n'était vraiment le maître; de leur côté les Anglais, à leurs velléités de paix, sentaient les aigreurs irritées de la Hollande. Chaque cause derrière elle avait une autre cause, et toutes pesaient de loin les unes sur les autres comme les assises d'un glacier. Qu'on fasse avec les hommes, avec les caractères ce qu'on pourrait : ils sont pourtant des forces qui aident ou contrarient les mouvements de l'histoire. Bonnac s'en persuadait sincèrement : « Qu'on cesse, répétait-il, de gronder et surtout la reine : la crainte ni la menace, disait-il, ne peuvent produire sur elle l'effet qu'on devrait naturellement en attendre. La reine n'en est pas susceptible ni de sa nature le roi; la situation demanderait des sentiments moins élevés, il faut travailler à en tirer parti sans se flatter de pouvoir les corriger : » il avait remis lui-même au roi d'Espagne un des imposants messages et notait avec tristesse : « Il l'a lu devant moi et ne m'a rien répondu. »

Le temps encore une fois fit son œuvre et la Princesse des Ursins en était le ministre. A elle « d'activer les lenteurs du roi d'Espagne, » elle était, elle devait être le souffle même du roi de France sur cette lourde barque. Aussi, dans les adjurations, glissait-on aussi les aménités. Louis XIV prenait soin lui-même de la souveraineté. « Je n'oublierai rien pour consommer un ouvrage si avancé, écrivait-il à Mme des Ursins : je suis bien aise que les preuves de ma tendre amitié pour le roi et la reine d'Espagne servent à faire connaître que j'ai pour vous l'affection

LA PRINCESSE DES URSINS

que vous méritez par le zèle que vous avez témoigné en toute occasion pour mes intérêts. » Mme de Maintenon, en grondant sur les lenteurs, était pourtant aux petits soins, écrivait tous les huit jours, annonçait que Louis XIV lui-même insistait pour qu'au terme de « souveraineté » fût substitué celui de « principauté. » On voyait quelquefois des souveraines sans royaume; principauté serait plus explicite. A ces messages, la Princesse demandait comment elle pourrait être insensible aux marques d'estime que lui donnaient les plus grands monarques du monde. Elle était, on le lui répétait sans cesse, leur point d'union. Enfin elle put annoncer que Philippe allait envoyer ses pleins pouvoirs; il les donna et cette fois il les écrivait bien « tout seul. » « Nul, disait-il avec une sorte d'effroi, ne les a vus, » il en avait couvert la page avec sa main pour en cacher le texte à son ministre. La paix, la lente, l'obscur paix allait enfin se dessiner comme une figure d'airain, incertaine, au fond d'une fournaise. Quel serait son visage? On poussait en même temps les préparatifs de la guerre; l'archiduc était bien devenu empereur et se refusait encore à la paix. De cette lointaine fournaise, Utrecht, Philippe ne percevait, lui, que la fumée et les cendres : ses places, son Italie.

Après un an de vie errante, en octobre 1711, la petite Cour rentrait enfin à Madrid; elle avait aimé Corella, le contact avec l'armée, avec le peuple, une certaine liberté; il fallait pourtant revenir au sanctuaire; point d'idoles en voyage. La Reine à peine remise de sa grave maladie était redevenue grosse; il eût été inconvenant que le nouvel Infant ne naquît pas à Madrid et se on tous les rites. La Princesse devança ses rois; on sentait enfin après tant d'ébranlements la sécurité de la couronne; l'archiduc, le nouvel Empereur avait quitté Barcelone; les Catalans sans roi viendraient un jour à résipiscence, les souffles de paix s'annonçaient à travers les dernières rigueurs de la guerre comme ceux du renouveau. A travers le grand appareil de mystère diplomatique des bouffées perçaient.

A la faveur de l'absence, du retour, la Princesse rêvait des innovations et commençait par éclairer la noirceur du vieux palais, démurer des fenêtres, donner le jour sur la vie. Montée sur des échelles, elle régnait non sur la principauté, mais sur des nuées d'ouvriers, faisait déterrer dans les caves les trésors ravis aux yeux des « Barbares; » sur les soies cramoisies et vieux turquin

LA MORT DE L'EMPEREUR

elle se plaisait à voir dérouler les tapisseries des Flandres; elle soupirait en comptant les cent soixante-six marches que la reine devrait descendre pour arriver à l'air libre, cela elle ne le pouvait changer; elle s'ingéniait pourtant pour que, de si haut, les yeux pussent se baigner au moins de quelque douceur fleurie. Elle se souvenait des fleurs embaumées de Versailles; elle faisait dessiner pour Louis XIV le plan des nouveaux appartements, elle en faisait même faire une peinture qu'elle envoyait à Mme de Maintenon. Toujours éprise des coutumes de France, elle voulait installer un théâtre, y faire jouer des comédies françaises, « il faut occuper les fainéants des Cours, disait-elle, sans quoi ils disent et font des sottises, ils croient qu'ils ont beaucoup fait quand ils ont avalé des poudres de reliques. » A ce programme, à ces travaux insolites certains visages dévots se rembrunissaient. Allait-on instituer des fêtes païennes? Les couvents faisaient bonne garde autour du palais, les moines venaient tourner autour des « nouveautés, » la Princesse riait de son personnage et du leur, faisait pourtant griller les logettes; pour les Grandes il ne fallait pas aller trop loin.

Les musiciens apprenaient des opéras d'Italie et de France, on parlait de ballets. La Princesse s'enhardissait de ses beaux souvenirs de Rome. Allait-on être plus catholique que le Pape? N'avait-on pas vu le cardinal Aquaviva, tout espagnol qu'il était, aller avec beaucoup d'autres aux comédies et puis ensuite, discutant si le chocolat ne rompait pas le jeûne, en prendre deux ou trois fois? Que les moines soient moines et le roi, roi. Depuis qu'elle avait reçu tant de marques d'estime des deux « plus grands monarques du monde » elle suivait son étoile. Tout ce parti moine était, disait-elle, « sa bête » et une bête dont elle ne craignait rien. La rentrée des souverains fut un religieux délire; les carrosses roulèrent entre deux haies de peuples à genoux; les prisonniers même virent desceller leurs grillages; on leur permettait d'apercevoir les figures sacrées, le roi à cheval, la reine languide et fière derrière les glaces. La reine avait demandé à Dieu de ne devenir grosse qu'au temps de la paix : l'enfant et la paix s'annonçaient à la fois. Peu après, nouveau et heureux présage, la reine Anne, après douze ans de rupture, envoyait à Madrid un ambassadeur et l'on voulut faire à l'envoyé un accueil digne des conjonctures. On apprit avec un peu de scandale que Milord Lexington ne se souciait ni de cortèges

LA PRINCESSE DES URSINS

de Grands ni de carrosses dorés. Il arrivait au pas d'une mule, sans suite, en costume de laine chamois, fort rouge et laconique. A peine s'il répondait aux compliments d'évêques et gouverneurs, il ne visitait pas d'églises, il ne voulait voir que des fabriques et des marchands.

Arrivé à Madrid, il manifesta tout de suite qu'il ne s'intéressait qu'au commerce, à la vente des nègres et à la solution pour Gibraltar; il ne pouvait encore dire si la nation anglaise se contenterait d'un comptoir ou ne ferait pas la conquête des Indes.

En recevant cet ambassadeur, Philippe V eut une secousse. Ce milord, dont le cou se gonflait de colère à la moindre contradiction, représentait bien l'âpre force devant laquelle on allait se trouver à Utrecht. Le conseil qu'avait donné la Princesse était juste : pourquoi laisser Philippe ainsi seul dans le tête-à-tête de l'aïeul. D'un grand-père, disait-elle, on n'attend que du secours. Qu'on montre au contraire à celui qui devait « perdre » la face rouge et colérique de ses ennemis, qu'il apprenne d'eux à quel prix ils voulaient vendre la denrée de la paix. Un matin Milord faisait une sortie. Dans les salles où il attendait, impatient, le passage du roi, il avait aperçu une figure anglaise. C'était le chevalier du Bourck, l'officieux envoyé du prétendant que l'on nommait toujours « le roi d'Angleterre. » La colère était montée à la gorge de Milord, il avait quitté les salles, tempêtant, il exigeait le renvoi de ce chevalier. Y avait-il donc deux souverains d'Angleterre? L'ombre du prétendant aussitôt s'effaçait, se terrait. Ce terrible anglais, c'était l'apparition du réel chez les fantômes. A lui, répétait la Princesse, d'annoncer les exigences et surtout, écrivait-elle encore, il ne faut plus ni gronder, ni prédire des malheurs. Les prophéties funèbres étaient devenues « odieuses » au roi Philippe et encore plus à la reine. « Ils prennent les craintes pour des menaces et se révoltent contre l'idée qu'ils auront peur. »

Le malheur, du reste, n'avait pas besoin de prophètes : dans cet inquiet renouveau, il fit son irruption brusque et entra comme un voleur.

CHAPITRE XI

LA MORT DE LA REINE

MORT DES PRINCES A VERSAILLES || LEUR SUCCESSION, PHILIPPE
RENONCE A RÉGNER EN FRANCE || PAIX D'UTRECHT || MORT DE
LA REINE D'ESPAGNE || DOULEUR DE PHILIPPE || REMARIAGE || LA
PRINCESSE DE PARME.

LE 15 février 1712 le roi de France écrivait en ces termes à Bonnac.

« 15 février 1712 à Marly. En même temps que je répons aux dernières lettres que j'ai reçues de vous, j'ai à vous apprendre la funeste nouvelle de la perte que j'ai faite de ma petite-fille la Dauphine : les remèdes employés pendant une maladie de sept jours n'ont pu la sauver de la mort et la violence du mal a été telle qu'elle y a succombé dans la fleur de son âge après avoir reçu les sacrements avec une piété exemplaire. Vous savez quelle était ma tendresse pour elle et les justes raisons que j'avais de l'aimer. Ainsi vous pouvez juger de ma douleur. »

Et six jours plus tard : « La nouvelle que j'ai à vous mander aujourd'hui de la perte du Dauphin mon petit-fils met le comble à mon affliction et je suis bien persuadé de celle que le roi et la reine ressentiront lorsqu'ils seront informés de ce funeste événement. Je vous envoie les lettres que je leur écris et vous prie de les remettre quand vous le jugerez à propos et de concert avec la Princesse des Ursins. »

Et enfin deux jours plus tard. « Dieu vient d'ajouter un nouveau degré à notre affliction en disposant du Dauphin notre arrière-petit-fils. Il mourut hier soir après une maladie de peu de jours, semblable à celle qui avait emporté peu de jours auparavant M. le Dauphin et Mme la Dauphine. »

LA PRINCESSE DES URSINS

Laissons Philippe, sur ces funestes nouvelles, écrire à son grand-père et la reine se rendre à la chapelle où elle demande et reçoit la communion « en versant un torrent de larmes. » La politique avait séparé les Cours mais une tendresse vraie unissait ces êtres en qui coulait le même sang. Marie-Louise avait aimé sa sœur et chéri son neveu le duc de Bretagne et, si Philippe avait une âme plus subjuguée que tendre, il avait pu sentir en son frère la vérité grave et presque pieuse de l'affection la plus fidèle. Laissons-les à leurs épanchements et venons-en tout de suite à la grande question qui dressa, défiants, les négociateurs enfin réunis à Utrecht. Pour qui travaillait ainsi la mort? Après Louis XIV, sur son déclin, en France qui serait roi?

En moins d'un an, trois dauphins de France, de trois générations, étaient morts. On ne doutait guère que le petit duc d'Anjou, devenu dauphin au berceau, n'eût le même sort que son frère; quand il serait mort (et déjà il était malade) l'héritier de la couronne de France ce serait Philippe, roi d'Espagne. En acceptant le testament de Charles II, Louis XIV avait expressément réservé les droits de son petit-fils. Les renonciations n'avaient causé que des manquements de foi. Sans doute aussi, quand Philippe, sur le testament de Charles II, était allé régner en Espagne, son aventure avait pu paraître trop précaire pour le retrancher de la souche dynastique, altérer les dogmes qui réglaient le droit de régner. Ces dogmes, on n'y touchait que le moins possible; les choses sacrées ne sont point pour être remuées. Ainsi le duc d'Anjou mort dans son berceau, le dauphin de France ce serait le roi d'Espagne!

Cela, personne ne le voulait ni ne le pouvait vouloir, excepté peut-être Philippe le chimérique. Nulle paix possible à Utrecht avec cette prévision de la double couronne. Il y avait là pour l'Assemblée d'Utrecht un dogme aussi, de nécessité absolue. Philippe choisirait : ou roi en Espagne ou héritier présomptif en France et régent pour son neveu le duc d'Anjou quand l'aïeul serait mort; il devait décider et rapidement : encore une fois cet homme si faible, si aveugle sur les réalités sévères, allait, rien qu'en ne voulant pas, tenir la paix chrétienne en suspens. Nulle colombe de paix sur Utrecht avant qu'il eût choisi, mais bien au contraire des épées dressées, des remuements de troupes prêtes à rentrer en campagne. Louis XIV pressait son petit-fils et les Anglais le pressaient lui-même : dans les lettres de l'aïeul la

LA MORT DE LA REINE

sévérité des raisonnements s'alliait à la tendresse auguste, inaltérable, inspirée par Dieu le père pour le faible pécheur. Il est permis de supposer, bien que la matière soit délicate, que, dans le dernier fond de sa pensée, le Roi désirait, puisque la mort lui avait pris le duc de Bourgogne, voir Philippe revenir en France comme régent d'un roi enfant, ou roi si l'enfant venait à mourir. Philippe, certes, on connaissait ses lacunes, mais on avait vu le fond de sa nature, il était sans vice et sans bassesse; l'aïeul lui avait donné pendant onze ans ses enseignements, il les lui continuerait, il lui léguerait l'équipe de ses serviteurs. Par bien des aspects de sa nature, Philippe rappelait son frère, et Marie-Louise ce serait le double vivant de Marie-Adélaïde, sa sœur. Louis XIV, en ce dernier crépuscule de sa vie, semble s'être attaché à cette vision qui trompait un peu l'arrêt de la mort : « Vous feriez de longs séjours auprès de moi, » disait-il : un plan naissait patronné, dessiné par l'Angleterre; puisque à Utrecht tout restait en suspens, puisqu'on ne parlait qu'échanges de royaumes et constructions neuves de monarchies, le duc de Savoie, décidément, irait régner en Espagne : à l'Empereur l'empire et l'Italie, à Philippe la Savoie avec la prévision de régner en France si le petit duc d'Anjou venait à mourir. Alors il apporterait à la France la Savoie et le comté de Nice et du coup les précipices savoyards seraient comblés. Louis XIV se plut à ce mirage dont l'Angleterre lui donnait la vision; il essaya sur l'âme de Philippe la grande pesée; il y mit toutes les prudences de celui qui veut réussir, il écrivit longuement, confia son message à Bonnac qui choisirait le moment; il fallait réussir, user de tous les arguments de la conscience et du cœur et avant tout se confier à Mme des Ursins; elle ferait la première ouverture au roi d'Espagne. « Pressez-la, disait le Roi, de se déterminer et je suis persuadée que vous trouverez dans la Princesse des Ursins le même zèle que vous avez toujours éprouvé de sa part toutes les fois qu'il a été question de contribuer au succès de mes intentions. »

Le refus immédiat bondit du cœur de Philippe; ce fut le sursaut de son être. La Princesse lui parla la première; oui, répondit-il, il recevrait Bonnac, il l'écouterait; avec la reine il ferait d'abord le matin ses dévotions, il ne consulterait aucun Espagnol : Dieu seul. Mais déjà il pouvait le dire : il n'accepterait pas; il ne se croyait pas propre à gouverner des Français; « la couronne, disait-il, est trop éclatante. »

LA PRINCESSE DES URSINS

Le lendemain Bonnac entra chez lui portant à la main les lettres annoncées, cachetées des grands sceaux noirs : la Princesse des Ursins était là et aussi d'Aubigny, le conseiller aux heures des mystères ; le roi d'Espagne tout vêtu de noir, l'air triste écoutait, car Bonnac plaidait ; la reine, en grand deuil aussi, ses cornettes noires nouées sur le cou, semblait mal contenir une pensée impétueuse. Bonnac parla longtemps, fit valoir les arguments politiques, l'espoir d'une longue paix avec le prince français en France, l'Allemand en Allemagne, le duc de Savoie, repu dans son ambition suprême, roi en Espagne. Philippe ne répondit rien, prit la lettre de l'aïeul, la lut lentement puis, comme un homme dont la résolution est fixée d'avance, il dit : « Je serais honteux d'abandonner ma couronne ; » il invoqua l'amour, la fidélité que lui avaient témoignés ses peuples. Louis XIV avait parlé en chef d'une race qui fait appel à la race. Bonnac parlait en politique ; à son tour d'Aubigny intervint en juriste : l'enfant de deux ans, le Dauphin, on faisait d'avance sur lui la croix funèbre, il mourrait ; le voulait-il ou non, Philippe ne pouvait pas effacer de son front le signe de l'héritage ; même s'il « renonçait, » ce signe faisait peur aux autres rois, ils le verraient toujours à son front, c'était même l'objet de leur religion que ce signe indélébile : mieux valait pour la paix que celui qui avait le signe eût aussi le royaume. La dernière, Mme des Ursins intervint et, pour une fois, nous trouvons sous sa plume un mot dramatique. « Je parlai, » dit-elle, en « suppliante et en mère. » L'orchestre tout entier avait donné pour exprimer la forte, la suprême espérance du vieux Roi ; Philippe avait choisi, d'avance il avait écrit son refus. « Vous pouvez, dit-il, dépêcher ce soir vos courriers, mes lettres sont prêtes » et comme Bonnac le pressait de réfléchir encore : « Oui ce soir, » répéta-t-il, et il regardait la reine comme un homme confirmerait sa pensée en la contemplant dans un miroir brûlant et fidèle.

« J'ai eu le malheur de ne pas réussir, » écrivait Bonnac le même soir. La Princesse aussi s'excusait, s'étonnait peut-être de n'avoir pas eu de prise : si elle eut un désir personnel, ce dut être d'aller en France faire la vieille mère aimée des rois. « Il me semble, écrivit-elle reconnaître un ressort qui force la volonté des hommes et agit invisiblement en certaines occasions. » La cause n'était pas encore entendue en ses dernières profondeurs, car après un dernier entretien Bonnac devait ajouter : « Ils (Philippe et

LA MORT DE LA REINE

Marie-Louise) m'ont ouvert leur cœur, non comme à l'envoyé d'un prince étranger, mais comme à une personne en qui ils ont la plus entière confiance. Le roi d'Espagne cédera la France à son frère le duc de Berry, mais si le duc de Berry mourait sans enfants, il ne voudrait pas avoir fait une cession qui profitât au duc d'Orléans. » Ainsi déjà Philippe en son refus introduisait un « mais. » Le duc de Berry, on le sait, mourut l'année suivante et sans enfants, le petit duc d'Anjou vécut malgré les pronostics. Demeurer roi d'Espagne, exercer en France la Régence, ce fut la chimère qui hanta, six ans plus tard, Philippe V et soufla la conspiration de Cellamare. Ce n'était pas sans raison que l'on se défiait du vacillant Philippe et du signe indélébile.

Louis XIV enregistra le refus absolu, il s'inclina même avec la même promptitude et la même douceur que s'il l'eût prévu. « Je dois croire, dit-il alors, que Dieu qui a appelé mon petit-fils à régner en Espagne ne veut pas qu'il en sorte et que ce serait aller contre les ordres de la Providence que de renouveler des instances inutiles. Je ne puis m'empêcher d'admirer et de louer vos sentiments, » disait-il en même temps à son petit-fils. Autour de cette offre et de ce refus il y avait eu de l'émotion. « Je n'ai pas de peine à croire, disait à son tour Mme de Maintenon, que ce que le roi d'Espagne a déclaré dans son Conseil n'ait donné lieu à une scène bien héroïque et bien tendre. Notre siècle en fournit, Madame, qu'on aurait crues trop fabuleuses dans un roman. »

Et maintenant, puisque Philippe refusait, il fallait qu'il renonçât publiquement à jamais régner en France; les Anglais pressaient; Lord Lexington à Madrid harcelait la Princesse des Ursins de ses visites quotidiennes au quarto chico; il ouvrait d'un geste brusque les portes de la Mort, explorait les noires perspectives. Avec cette vieille sibylle on pouvait essayer de lire l'avenir au cœur mystérieux des rois. Que penserait, que ferait Philippe quand l'enfant de deux ans serait mort, car le petit dauphin mourrait? « Il renonce à ses droits, » disait la Princesse. Mais cette renonciation, en quels termes la formulerait-il? L'Anglais se défiait de l'évasion mystique: il venait essayer des formules; on établissait à Londres, à Versailles la litanie des renonciations; extirper chez Philippe ce terrible « droit divin » c'était comme une entreprise d'exorcismes; tous les grands prêtres de la politique y apportaient leur pouvoir et leurs lumières.

LA PRINCESSE DES URSINS

On réussit pourtant, car Philippe était sincère : le 5 novembre 1712, Philippe V à Madrid, le duc de Berry et le duc d'Orléans à Paris juraient publiquement leurs réciproques renonciations. Philippe ne pourrait pas dire que la force des ennemis ou l'autorité d'un grand-père lui imposât la sienne : il avait choisi, il avait prié, il avait invoqué lui-même « l'ordre de Dieu. » Son droit divin serait maintenant de régner en Espagne et tel il le transmettrait à ses enfants. Nul « droit » non plus ne permettrait au duc de Berry, au duc d'Orléans d'aller, la descendance de Philippe éteinte, régner en Espagne. Entre les deux tiges on faisait la solennelle coupure.

Alors seulement, après le funèbre suspens : qui sera roi? les diplomates, à Utrecht, respirèrent et travaillèrent. Dans la nuit du 11 au 12 avril 1713, la paix tant de fois apparue et disparue descendit sur l'inquiet cénacle à Utrecht. Du moins on en voyait la lueur, la promesse; on n'était pas encore au repos sur tout; les travaux de précision se poursuivraient plus tard à Rastadt; le premier effet était acquis : les armées préparées ne bougeraient plus. Seul le nouvel empereur se refusait à cette conclusion, se disait toujours roi d'Espagne et d'Italie. Mais privé de ses alliés, il pourrait sonner à travers les huit cents principautés d'Allemagne ses trompettes retentissantes, il n'en lèverait pas une armée. Si Philippe avait paru un fragile fantôme, l'Espagne avait montré, elle, qu'elle était une créature vraie et pétrie de passion. L'Empereur, privé des navires, des soldats et des trésors d'Angleterre et de Hollande, serait un fantôme aussi grand que nébuleux. A l'arrivée des courriers galopant depuis Utrecht, la Princesse des Ursins put se sentir triomphante. Philippe était roi d'Espagne, il ne lui restait plus qu'à savoir perdre ses couronnes d'Italie et il fallait qu'elle le lui enseignât. car il avait à ratifier le traité qui consommait son sacrifice.

A la nuit d'Utrecht, la Princesse des Ursins faisait un pas vers sa souveraineté. Tous les signataires avaient « reconnu » sa dignité souveraine; il n'y avait qu'un mais; les Hollandais n'acceptaient point de s'en porter garants vis-à-vis de l'Empereur. Il y aurait là un dernier ressort : mais à chaque jour suffit sa peine et quelle peine! En attendant, les compliments pleuvaient. Torcy dessinait les arabesques d'une politesse ravie. « Vous voilà souveraine, Madame, et du consentement des Hollandais qui sauront bien obliger l'Empereur à tenir ce qu'ils ont

LA MORT DE LA REINE

promis. J'ai eu plusieurs fois envie de vous demander si vous vous souveniez d'un horoscope que nous interprétions fort mal dans le temps que vous m'en parliez. » On respirait, on plaisantait avec une gaîté un peu factice comme des hommes sortis d'un immense danger, encore angoissés, se mettent à rire. « Il n'y a personne dans les pays étrangers, disait encore Torcy, qui ne se moque des Autrichiens. Je ne les crois pas très en état de soutenir la guerre à moins qu'ils n'aient fait la découverte de dix ou douze de ces chevaliers errants qui faisaient seuls une armée. » Le secrétaire d'État se demandait s'il oserait écrire au roi d'Espagne, si cet « atrevimiento » lui serait permis. Le bonheur autorise des libertés et il confiait sa lettre à Mme des Ursins. Surtout il voulait écrire à la reine, mais peut-être lui gardait-elle rancune des gronderies, des abandons, des prophéties de malheur; il voulait que le « baume de la paix effaçât les couleurs dont on l'avait faussement noirci. » Avec quel élan on eût voulu de Versailles donner aux enfants obstinés le baiser de la paix ! La Princesse encourageait pour le roi « l'atrevimiento, » mais pour la reine, pas encore, elle transmettrait les messages de bonheur. Torcy se disait au reste ravi d'aise. « Les assurances que vous me donnez de la part de la reine, disait-il, mettent le comble au bien que je vous dois, » et comme la Princesse ne se souvenait pas de l'horoscope, plaisamment il précisait : « On vous avait prédit, je ne sais pas où, que vous seriez souveraine et l'interprétation en était attribuée au feu duc de Hanovre. Vous n'avez pas oublié l'attelage qu'il vous envoya quand vous étiez à Paris. »

Si elle avait oublié, c'était un bien autre attelage qui la menait maintenant au rang des rois. Louis XIV aussi exprimait sa satisfaction en écrivant à ses enfants : « Je me réjouis du bon effet de mes soins (ses soins ! ainsi il revendiquait ce bel ouvrage) et de votre protection pour la Princesse des Ursins, elle mérite le bien que vous lui avez procuré. » La Princesse, elle, demandait à mettre « l'épée au crochet. » Aller régner sur la principauté, elle n'y songeait guère; on ne voit pas qu'elle ait jamais fait un projet d'aller vivre dans ces limbes souveraines; elle ne demandait plus qu'une quenouille et priait Mme de Maintenon de la lui envoyer avec 20 livres de laine pour filer. La Princesse des Ursins à sa quenouille ! C'était là une vision; Mme de Maintenon se récriait. Une quenouille, on plaisantait, c'était l'attribut

LA PRINCESSE DES URSINS

d'une abbesse de Saint-Cyr qui ne sait rien, à qui on ne dit rien et qui ne se mêle pas des affaires, mais la Princesse des Ursins filer! « Je vous avoue, répondait l'abbesse, que je ne saurais vous représenter à mon imagination une quenouille au côté; vous avez toutes les grâces, excepté celle de l'ouvrage que je n'accommode pas trop avec la dignité de votre personne. Contentez-vous donc, Madame, de vous occuper du roi, de la reine et de leurs aimables enfants; leurs affaires, leur santé, leurs plaisirs, les dames du palais, la cérémonie, la musique, tout cela, ce me semble, fournit de quoi passer la journée. » En envoyant pourtant la quenouille et les 20 livres de laine, Mme de Maintenon recommandait plaisamment aux fuseaux de tourner tout seuls.

Que la Princesse s'occupe du roi d'Espagne, c'est plus nécessaire que de filer; et surtout qu'elle « rompe le charme! » On décorait du nom de « charme » les ombrages, les scrupules, les lenteurs de Madrid et les impatiences de Versailles; on n'employait que les nuances chatoyantes des mots les plus doux. Seule une fée pouvait « rompre le charme. » Jamais Parque à sa quenouille n'avait été plus étroitement tenue de filer les jours d'un mortel. Philippe avait assez prié, maintenant, il fallait signer, ratifier. Pas de regard en arrière, pas de vains regrets : le temps était venu de naviguer ensemble, de conserver, dans les eaux bleues de la paix. A Madrid, Milord Lexington pressait; tous les jours, mandait Bonnac, il faisait visite à la Princesse des Ursins; il avait hâte de voir sa nation entrer en possession enfin de la belle agrafe d'or : Gibraltar, de Port-Mahon, de l'accès aux Indes, de la mer libre. A Utrecht on avait aussi décidé l'ordre de la succession anglaise; les espoirs jacobites s'étaient évanouis; la nation protestante voulait un roi protestant; la couronne irait aux Hanovre. Cela aussi il fallait le confirmer, la reine Anne était malade, mourante tous les jours; et Milord Lexington comptait les jours.

Mais Philippe ne ratifiait pas et s'enfermait, muet et triste, dans la contemplation de ce qu'il perdait. Gibraltar surtout lui semblait un morceau arraché de sa chair : céder Gibraltar pour lui ce n'était pas un malheur, mais comme un péché dont le chrétien peut toujours se repentir. Ce fut là devant l'histoire son capital, son effrayant péché, confondre la politique et la religion. Il passait des heures enfermé avec son confesseur, le père Robinet; tous les matins, à genoux devant

LA MORT DE LA REINE

lui, il revenait sur l'obsédant scrupule : avait-il eu le droit de céder Gibraltar? Il en percevait les sévères conséquences. Une autre inquiétude naissait : les Hollandais refusaient de garantir la principauté de la Princesse des Ursins. Ainsi abandonné au bon plaisir de l'Empereur, ce don n'allait-il pas s'évanouir en fumée? Serait-on « joué? » Sur ce thème il entraînait dans les « vapeurs, » discutait dans des lettres infinies qu'il écrivait lentement de sa grande écriture sage et certainement « tout seul. » Sa pensée y tournait sur elle-même dans l'ombre des doutes, des soupçons, comme un oiseau de nuit dans une grotte. Jamais roi, jamais être humain n'a plus délibérément fui le jour, ruminé les visions de la nuit. La mort de son frère le duc de Bourgogne, de la dauphine, de leur enfant avait encore étendu sur son âme la tache indélébile de sa mélancolie native. Ce n'était pas lui qui pût douter qu'ils eussent été empoisonnés; il se rappelait maintenant qu'il l'avait pressenti et annoncé; et lui-même ne serait-il pas empoisonné demain? Il faisait boire à ses chiens les breuvages qu'on lui présentait. Enfin, suprême angoisse, il fallait bien voir maintenant que la femme qu'il avait aimée comme on aime Dieu, jusqu'à s'anéantir soi-même, allait mourir. La Princesse des Ursins était son seul recours et encore n'était-elle pas trop française? et le confesseur aussi? Ce n'étaient autour de lui que dédales de ténèbres au milieu desquels il entendait avec un sursaut les appels de Versailles, les objurgations, d'abord tendres et pressantes, et puis sévères, de signer. Louis XIV aussi pensait au compte qu'il devait à Dieu : ce qu'il devait avant de mourir, c'était la paix à ses peuples.

Le débat fut long; bien des fois Philippe annonça son obéissance; puis il se rétractait, s'enfermait à la chapelle ou bien demeurait assis, image royale de la solitude et du deuil au chevet de celle qui, dans un dernier halètement de vie, lui donnait encore un fils. Nous pouvons croire que s'il déploya une si obstinée résistance à signer, sans obtenir la garantie des Hollandais pour la principauté de la Princesse des Ursins, c'est que du bord des ombres où elle entraînait, la reine retenait sa main. Ce dut être, exprimée ou non, la dernière volonté d'une inflexible mourante. Dès lors Marie-Louise se tait pour l'histoire : nous ne lirons plus ses lettres tendres ou enjouées, elle ne recevra plus Bonnac, elle ne paraîtra plus au balcon à l'adoration des peuples, mais elle est encore là, vivante et souffrante, consumée de fièvre et,

LA PRINCESSE DES URSINS

sous ses courtines closes, puissante encore comme l'est une femme adorée et qui exhale en son dernier souffle son suprême désir.

Ce retard, ces refus, la Princesse des Ursins en portait pour Versailles la responsabilité. On lui avait donné l'ordre de « rompre le charme; » elle ne le rompait pas : les reproches se glissaient dans les lettres de Mme de Maintenon. N'était-ce pas elle avec son orgueil de principauté qui « accrochait la paix? » Avec chagrin Mme de Maintenon « l'entendait dire » et mandait ces rumeurs. Et pourtant était-ce bien la Princesse des Ursins qui retint si longtemps la main de Philippe? Certes elle comprit tout de suite que sans la garantie des Hollandais, ce beau présent qu'on lui faisait n'était qu'un nuage, mais elle était trop lucide, elle connaissait trop son Maître et son monde pour penser que sa souveraineté pèserait un seul carat dans la grande balance de la paix. L'entêtement de Philippe V ne provoquait que l'irritation de l'aïeul et cette irritation elle en serait le premier objet. Avec cette perte imminente qu'elle allait faire de la reine, elle allait tout perdre et, toute souveraine qu'elle fût, elle ne pensait pas que les Hollandais allaient faire la guerre pour son « bon plaisir. » Si elle calculait, ce n'était pas le moment de s'aliéner Versailles en poursuivant une insistance qui se pouvait qualifier d'avance de sénile ou puérile. Elle était comme une algue dans une banquise : la banquise ne remonterait pas pour elle le courant formidable; c'était plus clair que le jour; cette principauté, Philippe était maître de la donner, mais l'Empereur, le maître futur, de la refuser : il y avait là des forces d'ordre majeur sur lesquelles même une grande Princesse ne pesait pas plus que la plume d'un oiseau. Aussi la Princesse, au reste déçue et même un peu amère, pressait Philippe de signer. C'est alors, au chevet de sa reine mourante, qu'elle put veiller de longues heures et des nuits, sa quenouille au côté. « Voulez-vous donc nous donner du fil à retordre? » lui demandait Mme de Maintenon. Non, mais en dévidant entre ses vieux doigts les écheveaux, elle dévidait aussi des pensées mélancoliques : elle pouvait voir ses marécages de Hollande s'évaporer en buées peut-être un peu fétides. Jamais souveraineté aux Pays-Bas n'avait plus ressemblé à un château en Espagne ou à l'île que Don Quichotte promettait à Sancho Pança. Trente mille écus de revenu, ce n'était pourtant pas beaucoup, Dieu sait avec quelle magnifi-

LA MORT DE LA REINE

cence Louis XIV avait récompensé ses serviteurs : après tant de promesses, de sourires et de compliments, s'était-on moqué? Quand la mort sous les courtines bleu turquin aurait emporté la reine, quel serait le refuge de la vieille femme? Et après la mort du maître français, quel visage lui ferait en France le duc d'Orléans? Certes elle n'était pas en exil, elle était pourtant, elle serait surtout une dépatriée : comme Mme de Maintenon n'était ni tout à fait reine (il s'en fallait), ni tout à fait abbesse, celle-ci n'était ni tout à fait princesse française, ni tout à fait Grande espagnole et quand elle aurait cessé, demain, d'être plus que reine, elle ne serait plus rien. Ce n'était pas par tendresse pour elle que le roi Philippe répétait ses insistentes monotones sur la fameuse garantie; il prouva bien vite que cette tendresse, il ne la ressentait guère et qu'une royale ingratitude habitait son cœur. Celle qui « accrochait la paix, » selon l'expression de Versailles, c'était certainement cette mourante qui, elle, jusqu'à son dernier soupir, aima en la Princesse des Ursins le génie de sa propre résistance et de sa victoire : c'est elle qui voulait léguer à l'amie sans pareille ce petit joyau de sa couronne. C'était son dernier vœu : tant qu'elle respira et le regarda, Philippe ne signa pas et quand avec répugnance il signa enfin, juin 1714, Bonnac put écrire : « Je doute fort que le roi d'Espagne se fût déterminé sur la garantie si la Princesse des Ursins ne l'avait pressé là-dessus comme elle a fait. »

La reine mourut le 5 février 1714 à vingt-six ans, deux ans presque jour pour jour après sa sœur la duchesse de Bourgogne et au même âge. À peine si l'on put, les derniers jours, décider Philippe V à quitter la chambre conjugale : il était fantôme avant celle qui mourait. À la lettre il avait vécu d'elle et par elle, et avec elle il sembla mourir. La mort se tint de longs jours en attente dans le vieux palais clos : on ne donnait au peuple, en prières sous les fenêtres, que de chimériques nouvelles. On n'avoue pas que les rois meurent. Dans ses églises, le peuple jour et nuit renouvela les prières des quarante heures. La Princesse entre la mourante et les trois petits princes dont elle avait seule la charge, l'un tout nouveau-né, veillait comme autrefois aux nourrices, aux repas, aux leçons et puis venait s'asseoir dans cette ruelle où maintenant on comptait les heures. Nulle relation touchante ne nous est parvenue de la mort de cette jeune reine : on essuya les larmes et on se tut. À la fin de janvier

LA PRINCESSE DES URSINS

les médecins de Madrid ayant épuisé l'effet de leurs drogues, seringues et lancettes, Philippe supplia son grand-père de lui envoyer le médecin français Helvetius. Le voyage était long; quand Helvétius arriva, la reine était en agonie, elle mourait pieusement, courageusement, en vraie fille de l'épreuve, ses mains dans les mains de la Princesse des Ursins.

La reine morte, la Princesse des Ursins emmena le roi; il était comme inanimé, il resta plusieurs jours muet, les vêtements en désordre. Pieux, il courbait la tête mais il était comme mort lui-même; il fallait l'éloigner de ces lieux où la mort semblait prendre deux proies. La Princesse fit préparer le Pardo : c'était une des résidences royales proches de Madrid et où la reine n'avait jamais séjourné; elle y conduisit le roi avec les trois petits princes ses pupilles et fut là comme une mère qui a perdu sa fille et s'enferme les premiers temps du deuil avec le veuf et les petits-enfants. C'était le deuil et la retraite qu'inspire la la nature, mais aussitôt on cria à la séquestration; la Princesse « confisquait » le roi et pour ses fins personnelles. Louis XIV l'avait bien compris en montrant tous les jours, et sous toutes les fortunes, au « public » un impassible visage : un roi devait se montrer à la nation comme le prêtre aux fidèles. Et pourtant nous nous imaginons bien Philippe se séquestrant « tout seul. » Au Pardo, éloigné des « lieux funestes, » il se reprenait à vivre dans les étroites rainures de ses habitudes; les tendres compliments du deuil échangés, on ne parlait plus de la mort : elle avait son heure mais rien que son heure. Tout de suite Philippe continua de rendre compte à son grand-père, comme un enfant appliqué et dans des lettres infinies, des mouvements de ses soldats; il guerroyait toujours en Catalogne contre les derniers rebelles et les dernières bandes de l'Empereur; il voulait entreprendre le siège de Barcelone, le dernier réduit, et que son grand-père lui envoyât encore des troupes et des vaisseaux. Et s'il était un enfant appliqué, l'aïeul était, lui, aussi patient que tendre. Il n'enverrait le secours que lorsque Philippe aurait signé le traité. Philippe était bien le « roi de la Triste Figure. » Ses longues lettres finies, on l'apercevait, seul dans le parc abandonné, en habits noirs et négligés chassant lapins et moineaux; avec ses Grands il était à la lettre « muet. » Mais il s'éclairait un peu avec les Italiens. Ceux-ci faisaient nombre à Madrid depuis que les Allemands, maîtres au royaume de Naples, en avaient

LA MORT DE LA REINE

chassé les fidèles. Il y avait là un élément nouveau, plus souple, plus riant. Vendôme était mort une nuit au camp, ayant mangé trop de poisson; il laissait Alberoni, son secrétaire, le fils du jardinier trouvé à Parme. Le petit abbé malicieux et disert était bien décidé à grandir sur place, il avait bonne langue et bonne plume : tous ces Italiens dans l'âme de Philippe attisaient les regrets de l'Italie perdue, suscitaient encore en lui de vagues espérances d'y reprendre un duché, un royaume; des partisans, le cœur brûlant, la main sur leur épée, croient tout possible; le deuil se peuplait de chimères; quelques nains bouffonnaient encore, arrachaient au veuf un morne sourire. Deux mois à peine avaient ainsi passé lorsque Philippe, plus pieux que jamais, après de longs et délicats entretiens avec son confesseur, demanda à se remarier.

Le roi d'Espagne s'expliqua brièvement ou peut-être pas du tout. Tout le monde comprit et au reste l'avait prévu. On ne discutait pas avec la nature : le roi Philippe était décidé à « rester sage », c'était la formule : « On ne peut penser à l'état où il est sans frémir », écrivait Mme de Maintenon, et tout de suite « je comprends bien que le roi d'Espagne se remariera, il est trop jeune et trop pieux pour demeurer en l'état où il est, mais, Madame, on ne trouve pas deux fois en sa vie deux merveilles; et des enfants de différents lits causent bien des désordres. »

Que la Princesse des Ursins ait jamais songé à épouser Philippe, c'est une des fables de Saint-Simon dont le bon sens fait justice. Si elle « séquestrait » le roi, c'est que Philippe ne voulait revoir aucun des lieux où il avait vécu avec la reine. « Je ne comprends point, on ne comprendra point, écrivait pourtant Mme de Maintenon, que le roi ne veuille pas se faire la violence de retourner dans son palais; tout ne lui retrace-t-il pas également la perte qu'il a faite? Nos politiques courtisans, ajoutait-elle, se donnent carrière présentement sur les princesses que le roi pourrait épouser. » Ainsi, quatre semaines après la mort de la reine, la question était ouverte. La Princesse des Ursins avait soixante-douze ans, le roi en avait trente et un; la pensée d'être elle-même cette princesse ne put lui venir, elle non plus ne discutait pas avec la nature. Autour du veuf il y avait déjà des tentateurs sinon des tentations; la tradition espagnole, certes, n'était pas hostile aux maîtresses royales : une maîtresse au lit d'un roi c'est un instrument à la fois puissant et complaisant. Avec hor-

LA PRINCESSE DES URSINS

reur Philippe avait clos ses oreilles aux tentateurs : il leur gardait rançune. Et puisqu'il était résolu à rester sage il lui fallait, non sans tristesse, mais sûrement, se remarier.

La princesse de Parme fut-elle alors désignée, choisie, comme le dit encore Saint-Simon, par la Princesse des Ursins, et pour son obscurité, sa pauvreté qui la feraient humble et discrète? Ce serait là une malice amusante du destin; mais c'est peu probable. Au reste le choix était court : pas de protestante, pas d'Allemande qui eût réveillé d'odieus souvenirs, pas de Française qui eût porté ombrage. Assez naturellement, on pensa à l'Italienne. Les Italiens, autour de Philippe, c'étaient les « amis. » Ils avaient, comme Philippe, souffert par l'Allemagne : entre Espagnols et Italiens il y avait comme une parenté. Enfin voici Alberoni, l'homme d'église, diplomate devenu confident. Soyons sûrs qu'il ne fut pas le dernier à songer que le veuf reprendrait femme, à chercher une princesse et à la trouver. Pour un abbé parmesan, et qui avait vu de tout près le rôle qu'avait joué auprès de la reine la Princesse des Ursins, quel rêve que d'amener à Madrid une fille de Parme, de la faire monter sur le pavois, d'y monter avec elle, d'être soi-même la cause d'une cause qui serait suivie de si infaillibles effets! On ne changerait pas le roi d'Espagne; il serait asservi à sa seconde femme comme à la première. Si la Princesse des Ursins avait exercé ses magies françaises, on lui rendrait ses enchantements. Et lui, Alberoni, l'ancien petit secrétaire en collet noir, qui grandissait toujours, serait cette fois l'enchanteur. La Princesse des Ursins n'eut pas à choisir : la mort de la Reine, la nécessité du remariage, le choix de l'Italienne, tout s'enchaînait, tout était écrit.

La Princesse des Ursins vit certainement d'un œil triste l'union nouvelle. Ce qu'elle eût aimé sans doute, c'eût été d'être la vieille mère consolatrice d'un veuf inconsolable, d'élever des princes espagnols dans son giron français; elle reconnaissait la pieuse nécessité où se trouvait le roi, mais elle en soupirait. Cette nécessité, le roi, fidèle au souvenir de Marie-Louise, eût voulu, disait-elle, « se la cacher à lui-même. » Volontiers elle lui eût mis un voile pénitent sur le visage. Aussi le secret fut-il jalousement gardé. Dans cette clôture du Pardo où, raconte l'injuste histoire, la Princesse des Ursins méditait de devenir reine, elle était en réalité, nous le savons par les dates de ses lettres, la confidente et l'acolyte du remariage. Quand elle fai-

LA MORT DE LA REINE

sait embellir de meubles et de statues le palais du duc de Medina Coeli à Madrid, quand elle y faisait construire, — avec tant de hâte qu'on y travaillait, au scandale des moines, même le dimanche, — une galerie pour relier l'appartement du roi à celui des Infants, ce n'était pas pour ses noces à elle avec le roi d'Espagne, c'était pour la nouvelle épouse, déjà prévue, déjà désignée, pour la nouvelle mère des Infants. Et si l'on cachait le roi veuf aux yeux curieux de la Cour et du peuple, c'est qu'il était difficile de mettre au jour ce veuf, pénétré de la plus sincère douleur et qui avant même que les courtisans eussent quitté leurs habits noirs se préparait « dans le plus inviolable secret » au sacrifice du second mariage. Si jamais temps de retraite s'indiqua ce fut celui-là; nous pouvons penser que dans l'âme vacillante de Philippe il ne s'écoula pas sans retours, ni sans vapeurs. Et quand Saint-Simon nous conte que Louis XIV ne sut le mariage de son petit-fils que tout négocié, qu'il en conçut contre la Princesse des Ursins du ressentiment et s'en promit, en annonça même une « vengeance, » il se trompe encore. Ainsi va l'histoire où l'erreur de l'un va se renouvelant chez les autres, comme les mêmes images, à l'infini, dans les mêmes miroirs. Louis XIV sut très vite la « nécessité. » Mme des Ursins avait glissé à l'oreille de Mme de Maintenon ces raisons que Sa Majesté, « aussi modeste que vos jeunes demoiselles de Saint-Cyr, voudrait passionnément cacher à tout le monde le plus longtemps qu'il se pourra, ce que sa seule conscience l'oblige à faire, » et ces raisons, l'oreille du Roi en savait quelque chose. Au mois de mai on vit arriver à Paris Chalais, le neveu de la Princesse des Ursins; il n'avait pas, disait-il, de mission particulière et devait attendre une lettre; cette lettre il l'attendit plusieurs semaines, il s'inquiétait lui-même du mystère et craignait que « sa commission ne fût pas agréable. » Ces semaines où l'on s'étonna de voir à Paris cet officier, un secret sur le visage, furent certainement celles où Philippe chancelait dans ses dernières irrésolutions. Il n'était pas nécessaire d'être le plus indécis des hommes pour reculer de jour en jour l'instant où il ne pourrait plus regarder en arrière. Sincèrement il pleurait Marie-Louise; ce que Mme de Maintenon répétait chaque semaine dans ses lettres, il le pensait aussi. « Il ne trouverait pas deux fois une pareille merveille. » Ce ne fut qu'après un mois d'attente que Chalais reçut son ordre : « Je vous envoie un courrier à toutes jambes, lui écrivait Mme des

LA PRINCESSE DES URSINS

Ursins. » Il demanderait sans délai une audience au Roi et à Mme de Maintenon : le roi Philippe demandait la permission d'épouser la princesse de Parme; il ne fallait pas perdre un moment : si la princesse de Parme n'était point agréée du grand-père, Chalais proposerait une princesse de Pologne; ce qui importait le plus, c'était de se hâter que le courrier retournât tout de suite à Madrid, aussi à toutes jambes, porter le résultat de l'audience. Tant de hâte nous fait rêver, et ce que le respect empêche de dire nous pouvons le comprendre. En son veuvage, en sa « sagesse, » Philippe souffrait.

Certes, Louis XIV n'était pas homme à méconnaître les « raisons » sur lesquelles à peine on jetait un voile; la cause était entendue d'avance; le choix n'allait pourtant pas sans perplexités. Cette Italienne, sa mère, était la sœur de l'Empereur, sœur aussi de l'ex-reine Marianne, la douairière de Bayonne. C'était là un nid bien allemand. Elle avait vingt-quatre ans, on la disait savante, pleine d'esprit. Grandie pauvrement dans une petite cour, dans un « grenier, » disait-on, en serait-elle plus maniable ou au contraire plus enivrée de sa fortune? On oublie vite son grenier quand on devient reine. Elle passait pour « très italienne. » Mais on n'était pas « italienne; » le cœur, l'esprit serait allemand ou français. Louis XIV discuta certainement le choix, et sans doute ayant écarté aussi la Polonaise, il proposa une princesse du Portugal : son consentement tarda un mois; il écrivit le 23 juillet 1714. « J'approuve votre pensée pour la princesse de Parme et les raisons que vous avez de la préférer à la Portugaise. » Alors seulement le secret perça; un courrier en attente à Paris courut à Rome, porta au cardinal Aquaviva l'ordre d'aller à Parme demander au duc Ranuce III la main de sa nièce pour le roi d'Espagne. Philippe hâtait de ses vœux une conclusion prompte et son dernier secret il le confiait à l'aïeul quand il lui écrivait : « Les raisons qui m'ont déterminé de me remarier ne me permettent pas de différer davantage. »

Louis XIV ne fut donc pas mis devant le fait accompli. Il eut alors en son cœur de deuil bien des secrets, bien des pensées que l'on ne connut point à sa Cour et dont nous avons, nous, la trace écrite. Il ne songea nullement à exercer une « vengeance » contre Mme des Ursins. Au contraire, il fut occupé de ce qu'elle deviendrait; en ces vents qui tournoyaient au gré de la mort, elle lui était plus que jamais nécessaire. Elle-même.

LA MORT DE LA REINE

devant la nouvelle épouse, songeait à se retirer, l'annonçait. Tout de suite Mme de Maintenon jetait les hauts cris et M. de Torcy se scandalisait : « se retirer ! » y pensait-elle ? « Des personnes comme vous ne peuvent songer à se retirer ; » en même temps le Roi donnait ordre à son envoyé à Parme, le comte Albergotti, d'aller visiter en son grenier la princesse de Parme, de sonder ses sentiments au sujet de Mme des Ursins. La fiancée peignait des fleurs devant un chevalet, montrait sa guitare, était toute aux chants et aux pinceaux ; sur le sujet délicat elle était pleine d'effusion : elle aimait déjà Mme des Ursins et avait hâte de témoigner ses sentiments à la grande et fidèle amie du roi d'Espagne. Et pourtant on percevait déjà des souffles hostiles : l'Empereur voyait d'un œil maussade ce mariage de sa nièce avec celui qu'il affectait toujours de nommer : « le duc d'Anjou ; » c'était là une désertion. Les diplomates allemands à la petite cour de Ranuce III se renfrogaient ; par ordre, ils avaient omis de féliciter. En même temps l'Empereur refusait décidément de céder, dans ces Flandres que lui repassait la Hollande, le comté de Chiny à Mme des Ursins. Il avait, disait-il, « cette dame en horreur. » « C'est un effet de la barbarie allemande, » disait Torcy qui envoyait à ce sujet des politesses attristées mais dépourvues d'espérance. Décidément la souveraineté c'était la fumée, la buée des marécages. Ainsi la Princesse des Ursins, retenue à Madrid « pour le bien du service, » coupée de sa retraite souveraine, n'avait plus de terrain ni devant ni derrière elle pour avancer ou reculer : elle dut regarder avec mélancolie ce portrait de Mlle de Parme qu'Alberoni tirait de sa poche et montrait à tous venants. Au reste elle n'avait pas le loisir de s'attarder aux songeries : on était tout au nouveau mariage. Mme des Ursins commandait à Paris pour Élisabeth Farnèse un bel habit de noces brodé d'or et d'argent ; elle réglait l'arrivée de la nouvelle reine en Espagne car la Farnèse arriverait reine, tout épousée à Parme par son oncle Ranuce III. Quelles dames iraient au-devant d'elle jusqu'à Alicante ? Et comment se rangeraient-elles sans disputes dans les carrosses ? Quelles nouveautés plus douces apporterait-on au cérémonial espagnol ? Tout s'étudiait fébrilement au quarto chico ; le 24 septembre 1714 un lourd cortège s'ébranlait de Madrid pour aller recevoir l'épousée au rivage.

CHAPITRE XII

LA CATASTROPHE

L'ARRIVÉE DE LA NOUVELLE REINE || MADAME DES URSINS A
JADRAQUE; SCÈNE; LA PRINCESSE CHASSÉE || L'EFFET A VER-
SAILLES || MADAME DES URSINS A PARIS || MORT DE LOUIS XIV ||
RETOUR A ROME || LA MORT, 1722.

TOUT de suite il y eut un à-coup. La reine, à Sestri, s'embarquait sur les galères espagnoles et devait passer en six jours à Alicante. L'empressement du roi Philippe à recevoir son épouse, nous le connaissons, et nous pouvons juger de sa consternation lorsqu'il apprit qu'à peine le pied sur la galère Élizabeth Farnèse ordonnait qu'on l'en fit sortir. Les mauvaises odeurs et la vermine la faisaient « périr » et elle entendait arriver vivante en Espagne : elle débarquait à Gênes avec son énorme suite et viendrait en litière, c'est-à-dire à bras d'hommes. Avec effroi Philippe et la Princesse, au palais de Medina Coeli, calculaient les lenteurs de ce trajet infini, les dépenses énormes pour les équipages et les escortes. Le premier son de cloche retentit impérieux et volontaire.

On ne discute pas avec une jeune épousée. La « maison espagnole » envoyée à Alicante reprit maussadement le chemin de Madrid. La situation était embarrassante : ainsi Élizabeth Farnèse, avant la consommation de son mariage, accompagnée d'étrangers, allait faire plusieurs mois la souveraine. Une partie du trajet se ferait en France; qu'on en profite au moins, disait la Princesse des Ursins, pour lui inspirer les sentiments qu'elle doit avoir pour la France. Donc ces sentiments on n'en était pas très sûr. Il faudrait mettre auprès d'elle un gentilhomme français habile et circonspect, disait encore la Princesse; mais

LA CATASTROPHE

la Reine ne parlait pas le français, elle avait déjà tous ses officiers, ses quatre-vingt-dix dames, son confesseur, ses secrétaires, ses maîtres d'espagnol, deux nourrices; nul interstice où se glisser : du reste, suivie de cette énorme tribu, elle marquait son rang en cheminant toujours seule et, derrière elle, une litière vide dite « de respect. » Elle voyageait incognito sur la terre française comme avait fait autrefois Marie-Louise, mais la courtoisie de France se plaisait à soulever un peu le voile; évêques et gouverneurs sortaient de leurs palais pour y loger l'auguste inconnue, faisaient des harangues délicates et puis envoyaient leurs relations à Versailles; et à Versailles attentivement on observait. Que serait cette nouvelle petite-fille? Elle se montrait, disait-on, aimable, attentive à se parer des présents du « grand-père, » bracelet au bras, le portrait du Roi au cou et dans sa poche la plus belle tabatière du monde; mais on ne citait d'elle que des gestes. De son visage même on ne parlait guère; on y laissait le voile de « l'incognito. » Serait-elle laide? on vantait la vivacité, une aisance tout à fait royale, un peu « haute. » Un aveu perça; la Reine avait le visage tout criblé de petite vérole et aussi une manière de ne rien dire. Son plus joli sourire avait été pour les galériens à Marseille quand ils l'avaient tous saluée, la rame levée, au cri guttural des chiourmes. A Toulouse, Élizabeth Farnèse trouva le duc de Saint-Aignan, envoyé par l'aïeul pour lui faire escorte jusqu'à Madrid. Serait-il, lui, l'homme habile et prudent? Son père, le duc de Beauvilliers, vivait depuis cinquante ans dans l'amitié et l'intimité quotidienne du roi. S'il s'essaya à gagner la confiance de l'énigmatique reine il trouva sa mission difficile; les premiers compliments finis, il n'était guère admis qu'aux muets hommages; et comme la Princesse des Ursins, de Madrid, essayait de presser un peu le mouvement, on fut effrayé d'apprendre que la reine, encore fatiguée d'avoir franchi les Alpes, se demandait si elle ne remettrait pas à la saison prochaine de passer les Pyrénées. A ces nouvelles Philippe entraînait dans les vapeurs et la Princesse « se fronçait. » Les journées de la reine sont courtes, observait-elle, et dans ce mot se glissait un blâme.

Si les journées étaient courtes, les veillées étaient longues, gaies aussi : la reine se plaisait à sa vie souveraine et n'était point pressée de s'aller cloîtrer à Madrid où elle ne serait que la moitié d'un roi. Aux soupers, la reine faisait bonne chère et disait

LA PRINCESSE DES URSINS

que, bonne Lombarde, elle mangerait deux fois plus que la Piémontaise : elle se décida pourtant à ne point hiverner en France, à franchir les horribles monts, mais elle voulut que sa tante la douairière, l'exilée de Bayonne, vînt au-devant d'elle. La reine Marianne ne se fit point prier. Certes la rencontre ne ferait plaisir ni à Versailles, ni à Madrid; mais comment contrarier une jeune souveraine, en lune de miel avec son royal mariage, sinon son royal mari? L'embrassement de la tante et de la nièce était plein de présages; la douairière apportait à sa nièce un collier de perles, des pendeloques et des présents pour 50 000 ducats; sa maison voyait avec mélancolie ces générosités. « Nous ne serons pas payés, » disaient chambellans et duègnes. Les présents, les embrassements avaient une légère figure de défi : de Pau à Saint-Jean-Pied-de-Port ce ne furent que divertissements, ballets et épanchements; l'exilée de Bayonne vidait son cœur et la jeune reine ouvrait le sien : on allait lentement, le plus lentement possible; les deux reines seules dans la même calèche poursuivaient des conversations infinies et qui faisaient rêver le pauvre Saint-Aignan. Mais dérange-t-on deux reines, nièce et tante, et qui s'aiment? A Bayonne, la douairière voulut recevoir sa nièce dans sa modeste résidence; nouveau prétexte aux lenteurs et aux longs tête-à-tête; toutes deux faisaient ensemble de la musique; trop timides, disaient-elles, pour se faire entendre des Français et même des Espagnols, elles s'excusaient gentiment de leur fermer la porte au nez; elles chantaient des airs de leurs pays, l'une en allemand, l'autre en italien. Desgranges, le maître du cérémonial, envoyé par Louis XIV pour présider au passage incognito à travers la France, rendait compte tous les jours des progrès du voyage; en des euphémismes délicats, il laissait entendre que la souveraine ne se laissait ni manier, ni même approcher. « La Reine conserve le caractère princier avec une hauteur noble, » écrivait-il, et à cause de cette « hauteur noble » on n'avait auprès d'elle qu'un « accès médiocre. » A peine si elle permettait à Desgranges, pour ne point l'évincer tout à fait, caché derrière un paravent, d'écouter la musique. A Versailles, à Madrid avec attention on suivait tous les pas d'Élizabeth Farnèse, on traduisait les euphémismes, on interprétait les présages : les indices étaient petits, mais leur sens était grand; la nouvelle étoile s'écartait du système. A Bayonne, toujours, on vit arriver le Grand Inquisiteur, le car-

LA CATASTROPHE

dinal Giudice; le dimanche, à la messe que célébra le cardinal, on remarqua une innovation : le cardinal entonna des prières pour l'Inquisition; les deux reines, la tête ployée, y répondirent.

S'il n'est point ici question de la Princesse des Ursins, c'est qu'on ne parla point d'elle ouvertement : les grandes choses se couvent dans le silence. Il fallait pourtant s'acheminer vers l'Espagne; la veuve de Charles II voulut alors continuer avec sa chère nièce le délicieux tête-à-tête dans la calèche et descendre avec elle jusqu'à Pampelune. Ainsi cette douairière que l'on avait chassée, disait-elle, « comme un postillon » présenterait elle-même la nouvelle reine à l'Espagne. Mais il fallait la permission de Philippe. Philippe la refusa et nous pouvons, sans nous aventurer beaucoup penser que la Princesse des Ursins inspira l'énergie d'écrire le refus. Entrer en Espagne sous l'égide de la reine d'antan, c'était se présenter sous le signe autrichien. Les reines ne cachèrent pas leur déplaisir, on vit des larmes rouler dans leurs yeux et la tendresse de leurs embrassements était un présage de revanche. Ce n'était point tout : à son entrée en Espagne Élisabeth Farnèse devait prendre congé de sa maison italienne, renvoyer le grand cortège de dames et d'hommes qui épuisaient au reste la bourse du roi d'Espagne. Gardes, médecins, apothicaire, confesseurs, caméristes, nourrice même, personne ne devait passer. Vazet, l'homme de confiance venu pour recevoir la reine, en avait l'instruction précise : c'était la loi, la reine appartenait à l'Espagne. Le roi Philippe envoyait d'ailleurs des officiers, toute une maison et même les chanteurs de sa chapelle. Élisabeth Farnèse discuta vivement : « Je ne trouverai les femmes espagnoles qu'à Pampelune, dit-elle, serai-je lavée par les gardes du roi d'Espagne? » Et comme Vazet invoquait ses ordres. « Je n'ai d'ordres à recevoir de personne, » s'écria-t-elle, et, se ravissant, « excepté du roi d'Espagne. » Vazet n'était point le roi d'Espagne : terrifié il céda et le soir il écrivait : « Il y a bien des apparences que les éternelles verront des scènes fâcheuses. »

Ainsi l'orage jetait de loin ses furtives lueurs et nul ne pouvait plus le conjurer. La descente sur Pampelune fut triomphale; plus d'incognito, une reine entrait maintenant en pleine parade espagnole dans son royaume; on allait de plus en plus lentement; danseurs et chanteurs escortaient la royale litière; d'espace en espace de grands bûchers de bois flambaient, et entre les

LA PRINCESSE DES URSINS

bûchers les paysans, avec des torches de résine, éclairaient les longs soirs d'hiver. A Pampelune, Élizabeth trouva la ville en liesse et, si elle eut le chagrin de se séparer là des femmes italiennes, elle put se consoler en voyant Alberoni, son compatriote, l'auteur de son mariage. A lui seul, l'Italien valait toutes les dames italiennes et même les nourrices; d'avance il pouvait initier Élizabeth à tout ce qu'elle allait voir, connaître et accomplir; avant de devenir le maître ou le maire du palais il en avait étudié le génie. La reine, trouvant Alberoni, ne pleura plus les dames italiennes; elle était gaie et souriante. L'atmosphère quasi divine lui plaisait; de la part de l'époux, le duc de Priego lui apportait la parure de diamants, l'orgueil de la couronne : la Joïa; elle-la reçut le soir sous le dais illuminé de flambeaux; l'évêque de Pampelune, escorté de danseurs et joueurs de castagnettes, lui offrit à la cathédrale les reliques des saints; le corps de la ville lui vint à genoux baiser les mains. Enfin le dimanche, en parure magnifique, Élizabeth Farnèse parut aux arènes devant le peuple adorant, donna au marquis de Santa Cruz la clé de l'ancre où l'on entendait mugir les taureaux; le Grand d'Espagne du haut de la loge royale la jeta au premier alguazil; ce geste allait au cœur du peuple; à sa première apparition la reine célébrait les coutumes, le culte tauromachique; le soir ce furent les cavalcades en masques d'animaux et ces feux d'artifice pour lesquels les Espagnols n'avaient point de rivaux. La reine au balcon, dans l'embrasement de la ville, parut et n'eut qu'à sourire. Alberoni, en collet noir, était dans son ombre le famulus à peine visible du nouveau règne. Ce soir-là, plein de joie, il écrivait à la Princesse des Ursins : « La reine continue son voyage avec le dessein d'être auprès du roi le 24 décembre; elle se porte bien Dieu merci, elle est gaie et fort contente, et plus contente nous la verrons à Guadalaxara.

A mesure que la reine était plus contente, la Princesse l'était moins; les signes étaient néfastes et elle sentait à Madrid se réveiller « le vieux parti dévot. » Sut-elle alors que la Lombarde disait : « J'aimerais mieux retourner à Parme que trouver à Madrid cette étrangère. » Connut-elle ces lettres que nous trouvons à cette date et que captait sans doute le « cabinet noir » de M. de Torcy? Frère Jean de San Domingo se réjouissait beaucoup que la nouvelle reine vînt par terre et s'arrêtât à Bayonne : elle recevrait de sa tante la douairière les justes

LA CATASTROPHE

enseignements; les prières pour l'Inquisition avaient été de bon augure : « Ce sera une œuvre très agréable à Dieu, disait encore le moine, que de s'opposer aux nouveautés présentes. » L'Inquisition, les moines-rois, la Princesse des Ursins avait dit que c'était « sa bête » et l'avait marqué. En ce moment même le grand Inquisiteur n'était point du tout content de Mme des Ursins. On avait vu circuler un mémoire où un moine infidèle et infecté de « l'esprit français » proclamait la suprématie des rois. Certainement la Princesse sentit remuer sa « bête; » en même temps elle perçut l'hostilité de la nouvelle venante; elle se raidissait, se refusait à exprimer sur Élizabeth Farnèse un sentiment ou même un pressentiment; on était encore une fois dans l'inévitable, les causes produisaient leurs effets; on connaissait les unes, on pouvait prévoir les autres. La mort et la nature en avaient décidé : la première avait pris Marie-Louise; la seconde mettait Philippe, les yeux clos, en servage d'amour.

Le 23 décembre la camarera mayor, derrière le carrosse du roi d'Espagne et en avant de tous les Grands, arrivait à Guadala-laxara. Le mariage était fixé au lendemain; dans les coffres la Princesse apportait le bel habit d'argent destiné aux noces de la reine; le roi faisait sa veillée nuptiale; de toutes parts, de tous les villages vers la petite ville le peuple affluait; les carillons étaient en branle; dans l'église la fête de Noël alliait ses symboles aux réalités du présent. Des rois en voyages chargés de présents suivaient leur étoile et sur le parvis les peuples faisaient retentir dans l'air froid et sonore, le *Venite adoremus*.

La Princesse des Ursins, avec nombre de Grands et Grandes, laissant le roi à son attente, poursuivit la route jusqu'à Jadraque; les deux cortèges s'y devaient rencontrer : la camarera mayor, au nom du roi d'Espagne, y recevrait la reine, l'amènerait pour les noces à l'époux impatient. En grand habit, la Princesse avec Grands et Grandes guettait aux fenêtres du petit palais de Jadraque l'impressionnante arrivée. Quelques cavaliers débouchèrent, on entendit des clameurs, des roulements de carrosses, des musiques. C'était la reine. Chacun s'en fut à son rang, à sa place. La Princesse des Ursins, au bas du grand escalier, à genoux, sa longue traîne déployée, attendit la reine.

Élizabeth Farnèse, avec sa vivacité coutumière, descendit de carrosse, fit une grande et circulaire révérence et monta aussitôt l'escalier; elle fit signe à sa dame d'honneur la marquise de Piom-

LA PRINCESSE DES URSINS

bino, de ne pas la suivre; elle allait monter dans sa chambre, s'entretenir seule avec la Princesse des Ursins. Alberoni monta derrière les deux femmes et demeura dans l'antichambre.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que dans la chambre, avec stupeur, on entendit s'élever des voix. La porte s'ouvrit, Élizabeth Farnèse apparut. « Qu'on m'ôte cette folle, s'écriait-elle en italien, et qu'on m'apporte de quoi écrire! » Sans attendre la petite table, elle griffonnait sur son genou et jetait à Alberoni l'ordre de faire monter Amesaga, capitaine des gardes. La Princesse des Ursins, droite et muette, regardait Élizabeth avec cet étonnement un peu dédaigneux qu'inspire une fureur que l'on voit tourner en folie. Amesaga, figé d'étonnement, reçut l'ordre « d'arrêter » à l'instant la camarera mayor et de la conduire en poste, de jour et de nuit et telle quelle, au delà des Pyrénées. La Princesse ne se laissa pas toucher; elle descendit l'escalier et sans même demander à changer de vêtements monta avec la bonne Émilie dans le carrosse qui déjà l'attendait. Tout se trouva tellement disposé que tout s'exécuta sur-le-champ. Entourée de soixante-quinze cavaliers, la Princesse des Ursins fut aussitôt emportée; elle n'avait proféré ni une protestation, ni une plainte; elle était dans son grand habit d'apparat, décolletée, sa lourde traîne emplissait la voiture. L'ordre était de ne pas s'arrêter autrement que pour les relais, de ne pas parler. Jusqu'à Burgos la Princesse ne prononça pas un seul mot.

Nous suivons ici mot à mot les nombreuses relations qui, dans les mêmes termes, rendaient compte du prodigieux événement. Mais dans la chambre fermée, durant les dix minutes, que s'était-il passé? Pourquoi la subite explosion de fureur? Ni la Princesse, ni Élizabeth Farnèse ne s'en expliquèrent vraiment. La reine allégua en termes vagues que la camarera mayor lui avait manqué de respect. C'est très peu probable. Si quelqu'un savait vivre c'était Mme des Ursins. Non, la fureur ne fut pas subite, le coup de théâtre était un coup d'État médité dès Parme, nourri à Bayonne au sein de la reine Marianne et précisé en esprit à Pampelune, avec Alberoni. Pourquoi cependant la feinte fureur et l'exécution en dix minutes, le scandale enfin, l'offense à Philippe et au roi de France? Ici une hypothèse est permise. Croyons que d'avance Élizabeth Farnèse avait demandé le renvoi, peut-être en douceur, de Mme des Ursins et que Philippe avait eu la suprême faiblesse, celle de consentir, de promettre

LA CATASTROPHE

et de ne pas tenir sa promesse. Si Élizabeth choisit pour l'exécution la veillée de ses noces, c'est qu'elle était plus puissante ce soir-là qu'aucun autre soir de sa vie. L'ultimatum au bord du lit nuptial était infaillible; elle était bien avertie de tout et prenait l'époux du lendemain par son faible, quand elle lui écrivait sur le petit billet griffonné sur le genou : « elle nous aurait empêchés de coucher ensemble. »

Suivons les récits : le lendemain matin un laquais de Mme des Ursins, accouru de Jadraque à toutes brides, se présentait à Guadalaxara, chez Orry. Il avait, disait-il, quelque chose de bien pressé à dire. Orry apprit ainsi l'étonnante nouvelle et qui en faisait prévoir beaucoup d'autres. Il monta aussitôt chez le roi, qu'il trouva seul avec Alberoni et occupé à cacheter une lettre. Orry tira l'abbé à part et lui demanda ce qu'il savait d'intéressant. « Alberoni me répondit, écrit Orry, qu'il était venu apporter au roi une lettre de compliments et qu'il ne savait rien de nouveau. » Alberoni sortit avec la lettre cachetée que lui confiait le roi; Orry, resté seul avec Philippe, prit la liberté de lui dire ce qu'il venait d'apprendre. « Ce n'est que trop vrai », dit le roi; la reine mandait (par le petit billet) que la Princesse lui avait manqué de respect et qu'elle l'avait « chassée. » Et lui, Philippe, fort troublé, n'en pouvait marquer de ressentiment, car il était décidé à bien vivre avec la reine; et bonnement il demanda au Français « ce qu'on pouvait faire en de pareilles conjonctures. » Orry fut éloquent, supplia le roi d'adoucir la rigueur de l'expulsion. C'était « exposer la Princesse à mourir en chemin que de la chasser ainsi, sans lit, sans domestiques, escortée de soldats comme une criminelle. » Les neveux de la Princesse, Chalais et le duc de Lanti, avertis par le laquais, se présentaient aussi; Philippe les fit entrer, écrivit devant eux une lettre « consolante » pour la Princesse et tira de sa cassette 2 000 pistoles; il signa encore un ordre « secret » aux gouverneurs des provinces de laisser la Princesse se retirer en voyageuse libre accompagnée de ses neveux. Chalais et Lanti, munis de la lettre consolante, de l'ordre secret et des 2 000 pistoles, enfourchèrent leurs chevaux et coururent sur la route de Burgos afin de rattraper la « prisonnière. » Pour Philippe c'était l'heure; la reine arrivait, on la revêtait aux portes de la ville de la robe tissée d'argent; à toutes volées les cloches annonçaient l'entrée de l'épouse désirée; l'époux était

LA PRINCESSE DES URSINS

presque en retard, on n'eut que le temps de lui passer ses habits de mariage; il alla « avec précipitation » au-devant de la femme attendue, aimée d'avance et redoutée. L'archevêque de Tolède (ce n'était plus le cardinal Portocarrero, le Siméon de la dynastie française était mort), douze évêques, mitrés et crossés, attendaient au seuil de l'église. Rien ne pouvait arrêter la mécanique nuptiale et rien ne devait l'assombrir. L'épouse était parée et jubilante. A trois heures, la cérémonie du mariage eut lieu avec toutes les pompes, à quatre heures les épousés se mirent au lit; le temps n'était pas aux querelles d'époux. A minuit, ils se relevaient pour la messe de la Nativité et l'on vit aux lueurs de mille cierges Élizabeth calme et radieuse monter vers l'autel avec son époux. Tous deux étaient exaucés, Élizabeth était reine « véritablement » et Philippe avait une femme.

La lettre « consolante » de Philippe à la Princesse nous l'avons, elle fut versée aux papiers d'État français : la voici.

« A Guadalaxara ce 24 septembre 1714.

« Je viens d'apprendre, Madame, avec autant d'étonnement que de douleur ce qui s'est passé entre la reine et vous. Vous ne devez pas douter, Madame, que je n'aie toute la reconnaissance que je dois de votre amitié et de votre attachement pour moi. Aussi je vous prie d'avoir patience et de croire que je ferai tout ce qu'il me sera possible pour raccommoder tout. Je m'en remets à ce que Grimaldo vous écrit, n'ayant pas le temps de le faire plus au long et je vous prie de compter entièrement sur mon estime et sur mon amitié. »

Ce fut Philippe, confus, craintif, humilié, qui annonça l'expulsion de la Princesse à son grand-père. Il le fit si vite que son courrier devança de trois jours celui de M. Pachau, alors chargé d'affaires. M. Pachau en fut même blâmé par M. de Torcy. Pourquoi ce retard, M. Pachau ignorait-il donc la portée de cet éclat? Le réseau français dans lequel, avec tant de patience, on avait enveloppé Philippe avait une brusque déchirure et le chargé d'affaires avait attendu « des détails » pour la faire connaître. « Il y a lieu de croire, grondait M. de Torcy, que cet événement va changer absolument l'état de la Cour et du gouvernement d'Espagne. » Nulle hésitation pour qui savait voir : la vieille loi avait travaillé contre la nouvelle : une femme avait été son instrument. Tous les apôtres français allaient tomber,

LA CATASTROPHE

tombaient déjà. Orry, le bourgeois réformateur, recevait défense de reparaitre devant le roi d'Espagne, M. d'Aubigny l'ordre de monter au plus vite dans son petit carrosse; le confesseur français, le père Robinet, faisait en son couvent son léger paquet, il était « congédié. » Par contre, Alberoni devenait ambassadeur de la Cour de Parme et comme tel appelé aux intimes entrées chez les « rois » : on allait voir le nain devenir géant, ministre, premier ministre à son tour et cardinal. La « chute » de la Princesse des Ursins, ce « miracle » de la reine, il l'avait inspirée comme le prophète sur la colline inspire l'héroïne de la Bible. « Elle l'a fait comme une Judith, » écrivait-il à un confident de Parme, et de cette collusion il gardait encore un « pouvoir unique sur cette Judith. » C'est une femme qui se cabrera dès qu'on voudra me toucher, » disait-il. Du reste, nul n'y touchait; les situations avaient un caractère de fatalité, s'engendraient l'une l'autre. Philippe, lui, ne se cabrait pas, il voulait, répétait-il, bien vivre avec la reine et il vivait très bien. Élisabeth, la Judith, ayant mis son Holopherne dans le carrosse, se montrait une épouse parfaite. Attentive aux goûts du roi, elle chassait avec lui le renard et fauconnait avec grâce; toujours présente surtout, le jour coude à coude et la nuit côte à côte, cette nouvelle Ève faisait goûter à son pauvre Adam le fruit jusque-là défendu : la pomme autrichienne. Déjà elle s'occupait de faire rentrer à Madrid la chère tante de Bayonne, les Français partaient, l'Autrichienne rentrait avec sept démons plus méchants qu'elle. Alberoni courait le dire en confidence au duc de Saint-Aignan; la reine était dans des dispositions parfaites, elle voulait procurer la plus complète intelligence entre le roi son époux et le roi de France, il y avait pourtant un *mais* : elle n'était pas disposée à protéger ni même à souffrir des personnes élevées par la Princesse des Ursins à des charges dont leur mauvaise éducation devait les tenir éloignées. Avec ce *mais*, l'aïeul recevait aussi son ultimatum : Os Reis, les rois, encore une fois c'était la reine.

Si Louis XIV avait de l'inquiétude ou du ressentiment, il se gardait bien de le manifester. Lui aussi avait à bien vivre avec la reine d'Espagne : au reste elle avait tout de suite sollicité sa clémence, « *sua clemenzia*, » pour le renvoi de Mme des Ursins. C'était, avait-elle dit, une mesure de nécessité (e *mesa de necesidad*); ce qu'elle la reine avait fait, ce que Philippe, le cou

LA PRINCESSE DES URSINS

baissé, avait accepté, l'aïeul ne pouvait pas le discuter; toutes les heures étaient sérieuses; la paix n'était pas encore signée avec l'Empereur : en la reine d'Espagne il ne fallait pas avoir une adversaire. Aussi, à la lettre qui implorait sa clémence Louis XIV répondait avec une prudence froide, pesait les mots au carat. « Vous ne devez pas douter que je m'intéresse vivement à votre satisfaction, écrivait-il à sa « bonne sœur », je serais bien fâché qu'elle fût troublée par le malheur qu'a eu la Princesse des Ursins de vous déplaire, » et il glissait un blâme discret et presque ironique à Philippe en ajoutant : « Mon petit-fils me paraît bien éloigné de protéger ceux qui pourraient vous déplaire. » « Je crois que la reine prendrait un mauvais parti de faire rentrer la reine douairière, écrivait-il par ailleurs à son petit-fils », il ne se permettait que cet avertissement mesuré; on n'était plus à la confiance qui supporte les gronderies ou les conseils d'autorité; les esprits du vieux parti rentraient, étaient rentrés; les moines assiégeaient Philippe de leurs remontrances et faisaient placarder sur les murs de Madrid sa confession lamentable. Philippe enfin en faisait le serment, il ne lèverait plus d'impôt sur son clergé, ne regarderait plus d'un œil convoiteur les trésors d'église. Comme David il se frappait la poitrine en disant : j'ai péché; avec une sorte de passion démente. Il se montrait repentant à son peuple, la corde au cou, serrant sur sa tête la cagoule; il invitait le plus humble de ses sujets à venir en son palais lui crier : « Tu pêches, » s'il s'écartait désormais de la voie droite, s'il permettait des nouveautés. « Ce que l'on veut, écrivait alors Saint-Aignan, c'est tout remettre comme au temps de Charles II, affaiblir l'armée, grossir les trésors d'église, » et comme, dans le système, tout se tenait, Saint-Aignan signalait dans le palais une inondation de duègnes : créatures noires, les unes trop maigres, les autres trop grasses; de nouveau on entendait dans les corridors le tintement des chapelets et des reliques dans les cassolettes d'or; on chassait les profanes esprits de France : il n'était plus question de donner au prince des Asturies un gouverneur jeune et qui eût fait d'indécents voyages. C'étaient là des idées scandaleuses d'une Mme des Ursins. Pour gouverneur l'enfant avait le grand Inquisiteur en personne : le cardinal del Giudice. Sous cette tutelle redoutable l'enfant n'apprendrait plus que la soumission et la piété. Il se souvenait pourtant des leçons mondaines de sa vieille fée française; Saint-Aignan admis un jour à

LA CATASTROPHE

le voir le trouvait triste, mais l'oreille juste, la jambe bonne. L'héritier de la monarchie dansait la sarabande à la perfection et se surpassait à la courante : il mettait son chapeau de la meilleure grâce du monde. Là-dessus, l'ambassadeur courtois, la larme à l'œil, s'attendrissait; il cherchait à amener un sourire aux lèvres du vieil aïeul. Louis XIV aussi avait dansé la sarabande à la perfection et mettait encore son chapeau de la meilleure grâce du monde. Le trait final était pourtant mélancolique. L'enfant, au nouveau régime, était devenu si timide qu'il n'avait consenti à danser que dans l'obscurité. Un enfant épouré, dansant dans le noir, c'était tout ce qui restait des « affreuses nouveautés. »

Si nous avons laissé le lecteur à Madrid au lieu d'accompagner la Princesse des Ursins, au soir de la disgrâce, en sa course tragique, c'est qu'elle était bien plus présente à Madrid par l'effet de cette disgrâce qu'elle ne l'était, emportée sans bagages, sans lit, sans vivres, sur les routes glacées d'Espagne. Le froid était si vif que le cocher y perdit la main. Pour échapper aux oignons et piments des posadas, elle se nourrit d'œufs à la coque. Aux relais, nul, d'après l'ordre de son ennemie, ne devait lui adresser la parole. Les sévérités s'adoucirent lorsque, le troisième jour, survinrent, courant à franc étrier, les deux neveux, Chalais et Lanti, porteurs de la lettre du roi d'Espagne. Des soixante-quinze gardes qui faisaient muraille autour de sa voiture, cinquante retournèrent à Madrid, elle devint, comme l'avait dit Philippe, une voyageuse libre, mais libre seulement de s'en aller. Ce qu'elle sentit, ce qu'elle pensa, elle ne le dit jamais. Saint-Simon, qui s'est si souvent trompé sur les faits dont il ne connaissait pas le secret enchaînement, a dit vrai en écrivant de la Princesse des Ursins : « Elle fut fidèle à elle-même. » Elle arriva même à Saint-Jean-de-Luz « en bonne santé » et seulement avec un furieux rhume. Elle reçut là les premières lettres de son frère Noirmoutier, de Torcy et la plus précieuse de toutes : une lettre de son Roi français. Lui conseilla-t-on de ne pas venir à Paris tout de suite? Songea-t-elle d'elle-même à la gêne que sa venue trop prompte causerait? Elle n'y vint qu'au bout de deux mois. La Judith n'en avait pas fini avec son Holopherne. Inquiète, Élisabeth Farnèse guettait la réception que recevrait à Versailles la disgraciée et manifestait son ombrage. « On me questionne tous les jours sur l'accueil que recevra la Princesse à la Cour de France, »

LA PRINCESSE DES URSINS

écrivait Saint-Aignan. La Reine était déjà peinée de l'accueil que Mme des Ursins avait reçu en France. Était-il vrai que le Roi lui désignait déjà un appartement à Saint-Germain? L'ultimatum se déguisait sous les plaintes et les questions insidieuses : le roi de France choisirait entre la servante renvoyée et sa petite-fille et « bonne sœur. »

Non, Louis XIV n'irriterait pas la reine d'Espagne. La haine d'une femme se manifestait comme trop dangereuse en ses incalculables effets. Mais, avec une fierté calme, le grand-père répondait : « Je regarde la disgrâce de la Princesse des Ursins comme un malheur et non comme un crime; il est naturel que je sache d'elle (ainsi il la recevrait) des nouvelles du roi d'Espagne et de ses enfants; elle est encore à Paris où ses incommodités la retiennent. Ma petite-fille n'a rien à craindre ni de ses discours qui m'offenseraient si elle était capable de manquer au respect dû à la reine d'Espagne, ni de l'accueil que je lui ferai, ni des consolations que je croirai devoir lui donner. »

La Princesse des Ursins demeura donc à Paris dans une petite maison des Jacobins que possédait son frère, rue Saint-Dominique, porte à porte avec le duc de Saint-Simon. Sa situation était difficile. Élisabeth Farnèse n'était pas seule à lui barrer les grilles de Versailles. La famille d'Orléans tout entière se dressait aussi contre ces grilles, se refusait à rencontrer au palais celle qui avait pénétré et dénoncé l'intrigue de 1709 et mené ainsi, disait-on, le duc d'Orléans à deux pas de l'échafaud. Louis XIV voulait, devait, lui aussi, bien vivre et surtout bien mourir ou le mieux possible avec sa famille. S'il avait imposé le silence sur cette affaire de 1709, et s'il avait, après la mort des princes, fait taire d'autorité ces mille voix qui chuchotaient ou criaient au poison, ce n'était pas pour livrer bataille sur la tête de sa servante. Elle pouvait faire mieux pour lui que fomentier l'irritation dans sa famille; elle pouvait se ranger hors du chemin où son vieux Roi, menant encore le char de l'État, achevait sa course difficile. Elle pouvait demeurer discrète, peu visitée, soignant ses incommodités commodes. Et elle le fit. Une femme peut tomber comme un officier « pour le bien du service. » A peine son curieux voisin, le duc de Saint-Simon, obtint-il du grand patron, le duc d'Orléans, la permission de la venir voir et seulement deux fois, à l'arrivée et au départ, et sans Mme de Saint-Simon. Nous pouvons croire qu'il grillait de connaître le dessus et le dessous

LA CATASTROPHE

de cartes si intéressantes et dressa ses oreilles avides. L'entretien dura huit heures, de deux heures à dix heures du soir. Écoutons-en l'écho. « Je lui trouvai, dit-il, la même amitié et la même ouverture que par le passé, beaucoup de sagesse sur M. le duc d'Orléans et les siens et la même franchise sur tout le reste. Elle me conta sa catastrophe sans jamais y mêler le Roi ni le roi d'Espagne. Mais, sans se lâcher sur la reine, elle me prédit ce qu'on a vu depuis; elle me parla fort naturellement de son voyage à Versailles, de sa désagréable situation à Paris, de la feue reine, du roi d'Espagne, enfin des vues incertaines et diverses d'une honnête retraite dont le lieu était combattu dans son esprit. L'heure du souper nous sépara avec mille protestations vraies et réciproques et un pareil regret entre elle et Mme de Saint-Simon de ne point se voir. »

Enfin le 21 mars, les premiers bouillons apaisés, la Princesse des Ursins, en grand habit, gravit les escaliers de Versailles, entra dans cette chambre de Mme de Maintenon où dix ans auparavant les deux fées dans le commerce le plus intime s'étaient juré l'alliance, la tendresse, la vérité. Le coffret était peut-être encore là où elles avaient enfermé leur pacte; l'alliance avait subsisté, la vérité elles se l'étaient dite à outrance, la tendresse en avait sans doute un peu pâti. En l'occurrence, la Princesse des Ursins pouvait avoir reçu d'une bouche hostile aux Français une insulte bruyante: elle n'en était pas moins, vis-à-vis de Mme de Maintenon, la victorieuse. Entre la femme d'église et la femme d'État le sort avait prononcé contre le cœur pacifique. Un prince français et non allemand régnait à Madrid. Après tout ce qu'on avait vu et tout ce qu'on voyait encore, c'était pour la France une sécurité. Quels souvenirs réveillèrent les deux vieilles femmes? Après s'être écrit, au temps de leur antagonisme, tant de robustes sévérités, gardaient-elles l'une envers l'autre quelque froideur? Le Roi parut, les portes se fermèrent.

Que se dirent-ils et, en dehors des 40 000 livres d'arrérages sur l'hôtel de ville en échange de la pension, quelles consolations Louis XIV donna-t-il à sa fidèle? Et avait-elle besoin de consolations? La chute profonde de l'influence française à Madrid, l'exil brutal de cet esprit qu'avec quelque complaisance, à Versailles, on avait appelé « moderne, » le triomphe, du moins momentané, de l'Inquisition ne disaient-ils pas assez que par delà la Princesse des Ursins celui qui était atteint c'était le vieux

LA PRINCESSE DES URSINS

Roi lui-même et son « esprit? » Autant que la Princesse des Ursins il aurait eu besoin de consolations. Cette entrevue, c'était l'adieu des mourants aux mourants. Le règne finissait et tout ne l'annonçait que trop. La chute de la Princesse des Ursins n'en était qu'un dernier présage. A la mort du duc de Bourgogne, du duc de Berry, Louis XIV avait fini de régner. En vain contre l'esprit de demain, contre ce neveu qu'il avait couvert devant la nation, mais qui inquiétait son âme, il dressait dans le testament qu'il avait fait sceller dans les pierres de la Bastille un fragile barrage, un Conseil de Régence. Son testament, il n'en doutait guère, serait jeté aux vents. Mme de Maintenon, elle, à la mort de la duchesse de Bourgogne, avait perdu sa dernière raison de vivre, sinon d'avoir vécu, et la Princesse des Ursins, à la mort de sa pupille-reine, était entrée tout à fait dans la nuit. Tous trois avaient bâti leurs espérances sur les sables fuyants de la mort. Si nous les connaissons bien, ils durent se parler bas, glisser, sans remuer les fonds de douleurs et de regrets. D'instinct, les vieillards comme les enfants se refusent aux expressions d'émotion profonde. Et si Louis XIV manifesta en termes sobres à celle qui l'avait si sincèrement et courageusement servi son estime et son amitié, elle dut se retirer « consolée » sinon contente. Ainsi le chrétien humilié aux yeux du monde, quand il reçoit au cours de l'épreuve, sur son âme blessée, un rayon de la grâce invisible.

L'entretien dura une heure. La Princesse reparut dans la galerie où les courtisans aux aguets allaient lire son visage. Elle était droite et souriante comme au jour où Louis XIV penché vers elle faisait la cour à son petit carlin. On ne meurt pas de l'insulte d'une ennemie; c'était là sa doctrine et si son Roi l'avait « consolée » il n'y avait pas pour elle de disgrâce. Elle retourna le soir à la petite maison des Jacobins; elle déposa son grand habit. Elle en avait fini avec les Rois.

Cinq mois plus tard, Louis XIV mourait à Versailles. Comme Mme de Maintenon voulut se trouver à Saint-Cyr dès l'instant de son veuvage, seule devant Dieu et loin des regards malveillants ou glacés que lui jette encore sa légende, la Princesse des Ursins craignit, à la mort de son maître, l'hostilité des successeurs. Elle monta dans sa chaise avec la fidèle Émilie et, sans savoir où elle s'arrêterait, prit la route d'Italie. Le grand Pan était mort, celui de qui, par qui et pour qui ces deux femmes

LA CATASTROPHE

avaient vécu, en qui elles s'étaient aimées. Elles n'étaient même plus rien l'une à l'autre. Elles ne se revirent, ni vraisemblablement ne s'écrivirent jamais. Elles étaient comme ces veuves de l'Inde qui, le maître mort, n'ont plus qu'à mêler leurs cendres à ses cendres.

La vie est brève; nous ne pouvons tout apprendre et tout savoir. Les fantômes du passé se pressent en légions dans les obscurs dédales de l'histoire. Avons-nous le temps de soulever les voiles qui recouvrent leurs visages, d'en déchiffrer le mystère? N'est-il pas plus aisé de jeter un rapide regard sur les écriteaux accolés à leurs noms? Pour Mme de Maintenon on y lit « une intrigante; » pour la Princesse des Ursins « une aventurière. » Et l'on passe.

Et pourtant il ne suffit pas qu'une femme ait traversé une grande aventure pour être une aventurière. Et la périlleuse aventure, c'est là ce qui nous intéresse, c'était l'aventure de la France elle-même en Espagne. On avait voulu ouvrir cette vieille coquille pleine de mortels poisons, y introduire des ferments nouveaux; on avait voulu surtout abattre au moins une tête de l'aigle autrichienne qui depuis deux siècles dévorait le cœur de la France. Il était dans l'ordre des choses humaines qu'on n'eût ni tout à fait échoué ni tout à fait réussi. On avait du moins rompu des anneaux d'une chaîne fatale : la vieille Espagne n'était déjà plus tout à fait la vieille Espagne; l'aigle méchante était jugulée... et les siècles n'avaient pas fini de couler.

Quand la Princesse des Ursins cessa de servir ou de « régner » elle cessa d'être. A peine si nous avons encore de cette plume, infatigable au temps du « règne, » une douzaine de lettres. On la voit retirée à la campagne, aux portes de la République de Gênes. « Fidèle à elle-même, » elle ne veut point entrer dans le territoire où, par crainte des Allemands, on lui conteste le titre d'Altesse. Ce titre, dit-elle, elle l'a reçu du roi d'Espagne; ce serait manquer au respect que de le jeter à l'abandon. Elle attend que le Pape, intimidé aussi, lui permette de rentrer à Rome, aux lieux familiers à sa jeunesse. Au palais de la place Navone, aux côtés de son frère le cardinal de la Trémoille, on revoit après quatorze ans la Princesse des Ursins. Rome, c'est le climat propice aux grands tombées : si elles ne vivent plus, elles survivent; elles redevennent augustes dans la mort.

La bonne Émilie a suivi sa maîtresse. Mme la Présidente Orry

LA PRINCESSE DES URSINS

envoie des habits d'été, modestes mais de « bon goût, » car Mme des Ursins est toujours « du monde. » Elle fait placer des statues antiques dans sa galerie; les cardinaux viennent au palais Orsini à la *conversazione* et y prennent après la comédie, en plein carême, ce chocolat qui hérissait si fort ces messieurs du Saint-Office. A Rome l'atmosphère est aimable comme dans une Cour où l'on se permet, entre soi, ce qu'on défend en principe aux sujets. Le prétendant anglais, pauvre Jacques, en a fini de ses descentes infortunées en Angleterre et en Écosse; il est aussi l'hôte de Rome et le commensal de prédilection de la Princesse des Ursins. Autrefois à Saint-Germain elle l'a tenu tout petit, en boucles, sur ses genoux. On l'élevait alors comme un petit Joas destiné aux grandes revanches. Pour lui aussi les temps sont accomplis; plus d'espoir de sceptre pour le prince des Jacobites. Une famille allemande, les Hanovre, règne maintenant et solidement en Angleterre et s'anglicise. Que de souvenirs communs et de sujets de cogitation! Le soir, au Campo Vaccino, on voit s'arrêter un modeste carrosse bien clos. La vieille Princesse des Ursins en descend au bras du prétendant. Ces colonnes debout et solitaires, ces inscriptions superbes au fronton des temples vides s'accordent bien à leurs pensées: ils survivent à leur temps. Alberoni, le sonneur de cloches, le bouffon d'église, a sonné pour lui-même d'étranges heures: Élisabeth Farnèse, d'une volonté passionnée, l'a fait homme d'État, ministre, premier ministre, cardinal malgré le Pape, et, en un jour de gloire, il a vu Philippe V, sur son ordre, déclarer la guerre à la France. Si la Princesse des Ursins s'est plu au rôle de prophète, elle l'a bien rempli.

Ce seraient là des sujets d'amères pensées s'il était dans la nature de la vieille Princesse d'être amère, mais son « beau sang » l'en défend. Le marquis de Saint-Philippe vient de l'assurer, toujours en secret, de l'éternelle estime et amitié du roi d'Espagne. Sur le passage d'Élisabeth Farnèse « les peuples » se souviennent de la Reine qu'ils ont aimée et crient « Viva la Savoyana! » La morte règne encore et la Princesse est sensible à des choses qui sont si glorieuses et si agréables. « Le temps, dit-elle, est un grand maître à tout, et, quelque événement qui puisse arriver, on ne peut jamais s'estimer malheureux quand on n'a pas contribué aux dégoûts qu'on veut vous donner. » Voilà sa philosophie, celle même qu'elle inculque à son compagnon Jacques. Ce règne

LA CATASTROPHE

de Philippe, c'est plus que sa consolation, c'est sa victoire; et si, dans la réaction licencieuse de la régence, le règne de Louis XIV est un temple écroulé, elle en est une colonne debout.

Le jour décline, le rougeoyant crépuscule dore la colonne de Phocas et l'arche de Septime Sévère, le frisson du soir agite les buissons de cistes qui ont jailli au Forum de la cendre des siècles; les chèvres qui broutent suivent le pâtre à l'étable. La Princesse des Ursins sent-elle ces miasmes fiévreux qui montent du fond des souvenirs? Elle n'est pas femme à s'y attarder, à boire la lie des calices. Voyons-là une dernière fois comme elle remonte, en habits de bon goût, dans son carrosse; le soir tombe, et le serein lui fait mal aux yeux.

Ainsi s'écoulent, calmes, les derniers longs jours.

Et la mort vient...

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARCHIVES DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES : Correspondance d'Espagne, vol. 99 à 235.

BAUDRILLART (Mgr) : *Philippe V et la Cour de France*, t. I et II.

CORRESPONDANCE DE LA PRINCESSE DES URSINS AVEC MADAME DE MAINTENON. (Recueil Bossange, 1829.)

CORRESPONDANCE DE LA PRINCESSE DES URSINS. (Recueil de La Trémoille.)

COUROY (MARQUIS DE) : *La Coalition de 1701 contre la France*.

LETTRES INÉDITES DE LA PRINCESSE DES URSINS. (Rome, Bibliothèque du Capitole.)

LETTRES DE LA PRINCESSE DES URSINS. (Recueil Geffroy.)

LETTRES DE LA COMTESSE D'AULNOY.

MÉMOIRES DU MARÉCHAL DE BERWICK.

MÉMOIRES DE SAINT-SIMON.

MÉMOIRES DE TORCY.

PEREY (LUCIEN) : *Une reine de douze ans*.

L'auteur exprime à MM. les Archivistes des Affaires étrangères sa vive gratitude pour toute leur obligeance.

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER

JEUNESSE. EXIL

Anne de la Trémoille. — Le couvent. — Le mariage avec le comte de Chalais. — Duel, exil en Espagne. — De Madrid à Rome. — Mort du comte de Chalais. — Remariage avec le duc de Bracciano, prince Orsini. Page 1

CHAPITRE II

UNE DIPLOMATE A ROME

La duchesse de Bracciano à Rome. — Voyage à Versailles. — Retour en Italie. — La vie à la résidence de Bagnaye. — M. d'Aubigny. — Mort du duc de Bracciano. — Mme des Ursins. Page 17

CHAPITRE III

L'AUBE D'UN RÈGNE

Le testament de Charles II. — Le duc d'Anjou roi d'Espagne, son caractère. — Son voyage en Espagne. — Projet de son mariage avec Louise de Savoie. — Mme des Ursins accompagnera la Princesse à Madrid. Page 39

CHAPITRE IV

CAMARERA MAYOR

Le voyage de la reine vers l'Espagne. — La charge de camarera mayor, succès de Mme des Ursins. — Caractère de la petite reine. — Mme des Ursins à Madrid. — Projet de voyage de Philippe V en Italie. Page 57

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE V

LA TUTELLE D'UNE REINE

A Saragosse. — La junte. — La régente et Mme des Ursins. — Retour à Madrid. — Triste état de Philippe V à Naples. — Sa rencontre avec le duc de Savoie. — Son retour à Madrid. — Le cardinal d'Estrées. Page 76

CHAPITRE VI

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

Le cardinal d'Estrées. — Louville et d'Estrées contre Mme des Ursins. — L'apostille, disgrâce de Mme des Ursins. — Désespoir des souverains d'Espagne. — Mme des Ursins à Versailles, son retour à Madrid. Page 93

CHAPITRE VII

ADVERSITÉ

La guerre. — L'archiduc en Espagne, ses succès. — Les souverains quittent Madrid. — La reine à Burgos. — L'Espagne contre l'archiduc. — La victoire d'Almanza. — Naissance du prince des Asturies. Page 119

CHAPITRE VIII

LES GRANDS REVERS

Entrée des ennemis en France. — Activité de Mme des Ursins. — Le Pape reconnaît l'archiduc. — Énergie de la Princesse des Ursins. — Paix nécessaire, paix impossible. Page 140

CHAPITRE IX

LE SECRET DU ROI. MADAME DES URSINS PROPHÈTE ET SOUVERAINE

Louis XIV abandonne l'Espagne. — L'intrigue du duc d'Orléans, défaite de Saragosse; la fuite à Pampelune. — Vendôme, victoire de Villaviciosa. — La souveraineté du comte de Chiny. Page 161

CHAPITRE X

LA MORT DE L'EMPEREUR. LES LUEURS DE LA PAIX

La reine d'Espagne malade. — Projets de paix, mission du prêtre Gautier. — Négociation. — Mort de l'Empereur. —

TABLE DES CHAPITRES

*La paix possible, sacrifice à imposer à l'Espagne, rôle de
Mme des Ursins.* Page 188

CHAPITRE XI

LA MORT DE LA REINE

*Mort des princes à Versailles. — Leur succession, Philippe V
renonce à régner en France. — Paix d'Utrecht. — Mort de
la reine d'Espagne. — Douleur de Philippe. — Remariage. — La
princesse de Parme.* Page 205

CHAPITRE XII

LA CATASTROPHE

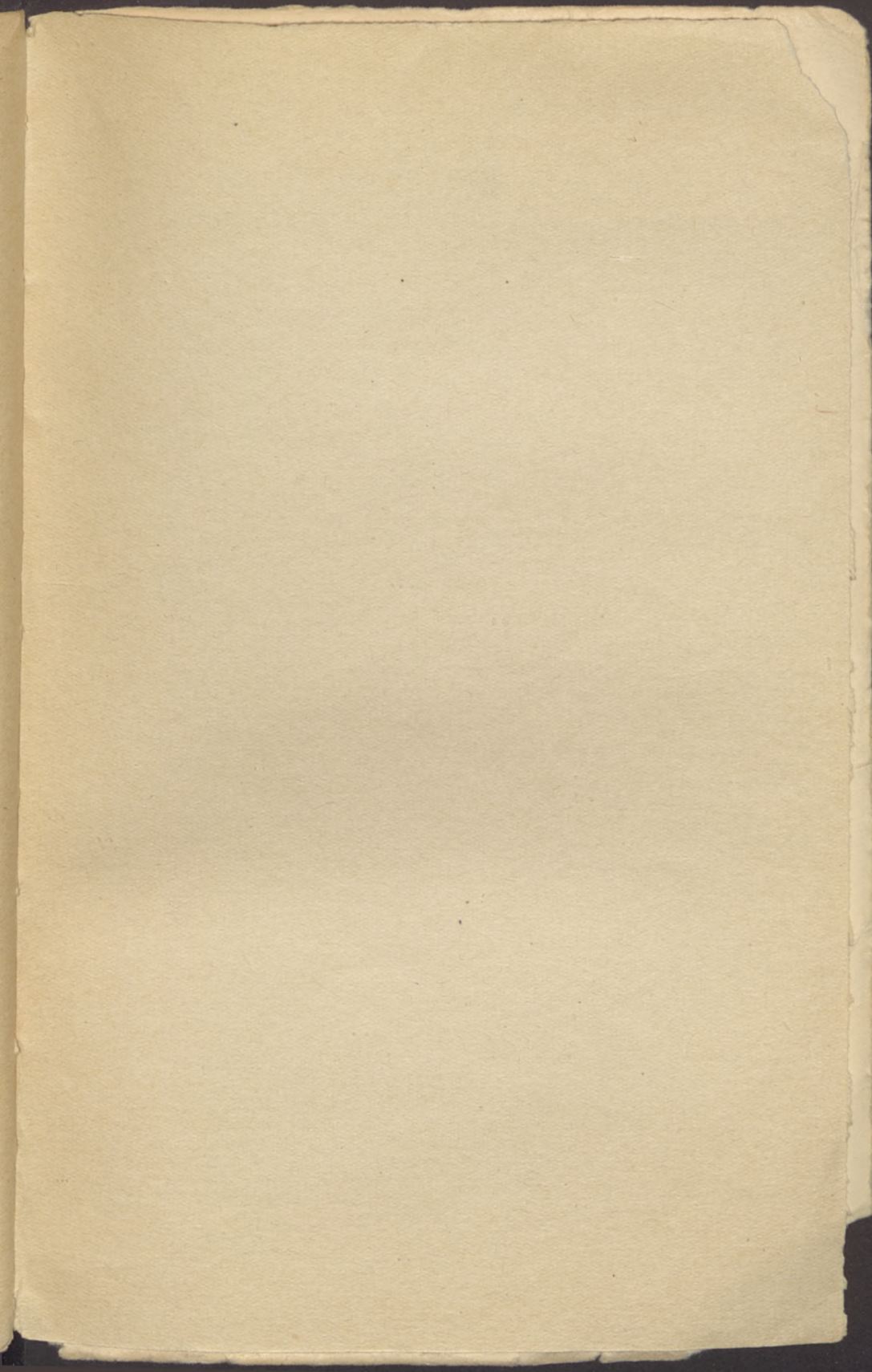
*L'arrivée de la nouvelle reine. — Mme des Ursins à Jadrague;
scène; la Princesse chassée. — L'effet à Versailles. — Mme des
Ursins à Paris. — Mort de Louis XIV. — Retour à Rome. —
La mort, 1722.* Page 222



LIBRAIRIE HACHETTE
Paris N° 5349
Dépôt légal : 1926

Imprimé
en France

BRODARD ET TAUPIN
Coulommiers-Paris
N° 40373-V-5-1948

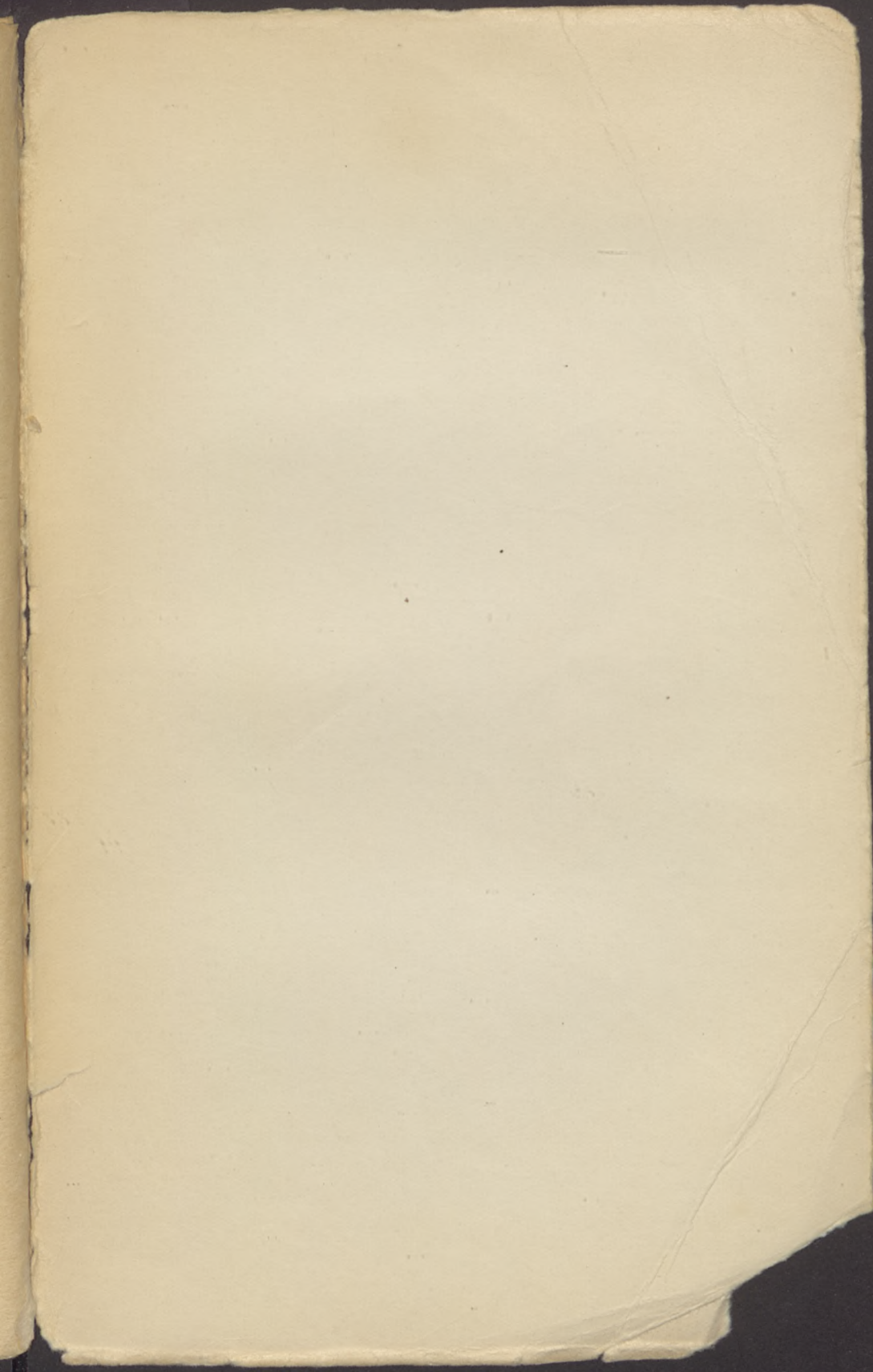


60v

Biblioteka Główna UMK



300044579685



Biblioteka
Główna
UMK Toruń

1018478

DIGIT

Biblioteka Główna UMK



300044579685

250 fr.
Imprimé en France

Biblioteka Główna UMK



300044579685

Biblioteka
Główna
UMK Toruń

1018478

DIGIT



250 fr.
Imprimé en France